This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN SXUS U

The gift of
ESTATE OF R.G.FESSENDEN

HARVARD COLLEGE LIBRARY

3

MARIE FOUGÈRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Père (*12e édition*). . . . . 1 vol.
La Fille adoptive (*5e édition*). . . . . 1 vol.
L'Idéal (*3e édition*). . . . . 1 vol.
Croquis de femmes (*3e édition*) . . . . 1 vol.
L'Étude Chandoux (*3e édition*) . . . . 1 vol.

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.). 444.3.89.

JULES DE GLOUVET

(Quesnay de Beaurepaire)

MARIÉ FOUGÈRE

DIX-HUITIÈME ÉDITION

PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
168, Boulevard Saint-Germain, 168

1889

Droits de traduction et de reproduction réservés.

42576.65.2.80

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
JUN 3 1965

64 A-33

MARIE FOUGÈRE

PRÉFACE

On n'écrit plus de préfaces. Jadis l'auteur d'un livre s'adressait franchement au public, lui exposait ses idées et le prenait pour juge; aujourd'hui l'on se borne à charger de la présentation un confrère à la mode. Celui-ci débite sur vous et sur lui-même quelques fadaises, c'est l'unique entrée en matière, de sorte que l'on pénètre dans l'arène, silencieux derrière son patron, comme un jeune Romain précédé de ses joueurs de flûte.

Eh bien, n'en déplaise aux innovateurs, je vais revenir à l'antique usage et dire tout au long ce que je pense avant de livrer mon modeste roman au lecteur. Cet acte d'indépendance sera peut-être jugé excessif, mais j'espère qu'il me sera beaucoup pardonné, parce que je suis une femme, une provinciale et une débutante.

Mais pourquoi, dira-t-on, cette Lucie Herpin, étant si mal pourvue, se vient-elle jeter, sans appui,

dans la mêlée littéraire ? Je réponds, d'un mot : On lit beaucoup, dans nos petites villes ; or, toutes les honnêtes femmes y sont effrayées, pour leurs enfants comme pour elles-mêmes, des tendances que manifeste de plus en plus l'École moderne ; il m'a paru nécessaire qu'au nom de toutes, une d'entre elles protestât et tentât de réagir. Paris nous a lancé comme dernier défi la *Terre* et l'*Immortel :* ceci est la réponse de la bourgeoisie lettrée de province.

Je ne me fais pas d'illusions : toute autre que moi aurait mieux porté le drapeau. Mon mince personnage n'est pas fait pour l'armure de guerre. Je vis au milieu des paysans, j'aime passionnément la nature ; la lecture m'occupe fort, j'observe autant que je le puis ; je noircis même parfois le papier de mes croquis informes, mais sans faire état de tout cela, sans qu'il y paraisse : jamais étranger n'a vu que mon métier à tapisserie. Je ne suis donc rien, au demeurant.

Il est vrai que chaque hiver je vais passer un ou deux mois à Babylone, chez une mienne nièce qui tranche du bel esprit et dont le salon est fréquenté par des gens de lettres. Mais si vous saviez quelle figure j'y fais ! Ce bruit, cet idiome, ces audaces qui ont remplacé l'ancienne causerie, m'enlèvent tout sang-froid ; dépaysée, je me réfugie dans un coin, comme on s'abrite de l'averse sous un arbre. J'ai des cheveux gris, le temps de la galanterie est passé : c'est vous dire que ces messieurs doutent si j'existe, et n'y prennent garde. Que faire, alors ? J'écoute. Ma nièce, qui est très moderne, laisse tout passer ; quant à moi, je ne laisse rien perdre. Que

de surprises et que de révélations ! La première année, je me montrai un peu réfractaire.

— Chère amie, dis-je avec la gravité d'une tante effarouchée, sais-tu bien que les discours de tes grands hommes ne sont rien moins qu'édifiants ?

— Que veux-tu ! répondit en riant mon évaporée ; avec eux, c'est cela, ou rien ; il n'y a pas de choix.

Après réflexion, je soupirai :

— Soyons donc ici de l'époque ; je me repentirai à la campagne.

Je revins, j'écoutai derechef ; et aujourd'hui mon initiation est complète.

De ce côté, encore je ne suis rien. Mais on m'accordera tout au moins que la vie contemplative a développé en moi des aspirations, et mes fugues parisiennes une certaine connaissance des écrivains du jour. D'où cette conséquence que je puis parler, sans trop de témérité, du Livre tel qu'il devrait être, et de nos romanciers tels qu'ils sont. C'est ce que je vais essayer de faire.

Enfant d'un siècle frivole, j'admets volontiers que le Roman soit classé parmi les genres littéraires de premier plan. En même temps que ses fictions intéressent, son cadre élastique permet à l'auteur toutes incursions dans les domaines de l'histoire, de la philosophie, de la poésie même ; et la variété nécessaire de la forme permet de recourir à toutes les richesses de la langue. Mais le Roman, pour être classé ainsi œuvre d'art, doit s'élever jusqu'à l'idée

générale dans sa conception, et toujours respecter dans ses développements la dignité humaine, car l'art ne peut être que l'image idéalisée de la nature et de la vie.

Cette littérature d'imagination, basée sur l'étude de la passion, prit son essor quand la lecture des moralistes parut trop abstraite, fait qui, en nous rappelant d'où il est venu, nous montre où il doit tendre. L'ancêtre de nos grands romanciers, c'est La Bruyère.

Sans doute ceux-ci ont élargi le cadre et approprié le genre au goût de leur temps; mais leurs œuvres sont restées conformes aux principes. C'est dans ces données que le roman moderne a été conçu et créé par des maîtres. Chateaubriand a posé la première pierre avec *René* et avec *Atala;* Victor Hugo a écrit *Notre-Dame de Paris ;* l'auteur des *Méditations* a laissé *Graziella*, Alfred de Musset des Nouvelles exquises. A. de Vigny, non loin derrière eux, a composé *Cinq-Mars,* et mieux encore : *Grandeur et servitude militaires*. Puis les romanciers proprement dits se sont partagé le domaine de la fiction, chacun suivant son inspiration et ses aptitudes : à Balzac l'analyse profonde d'une société, à Dumas l'invention merveilleuse, à Charles de Bernard l'esprit de bon goût; à George Sand l'Étude sentimentale et la magie du style. C'est cette dernière qui nous a légué, à propos du roman, la plus belle définition de l'art : « L'art n'est pas une étude de la réalité positive, c'est une recherche de la vérité idéale. » Entre temps, des indépendants d'égale valeur butinaient çà et là, au gré de

leur fantaisie ; qu'il me suffise d'en nommer deux, avec une tendresse secrète : Nodier le peintre à la riche palette, Mérimée le conteur à la sobriété puissante. Ce fut la haute période du roman français. L'auteur remplissait sa double mission : il pensait et faisait penser.

Quel a été le caractère distinctif de cette époque? Le spiritualisme. Il n'y eut pas d'exception. Balzac, dont on invoque sans cesse le nom pour soutenir la thèse opposée, a été, au premier chef, un spiritualiste. Cet observateur impitoyable de l'homme et de la passion n'a jamais parlé du vice sans mettre en regard la vertu; au-dessus des bas-fonds qu'il explore, sa main montre toujours la fleur et le rayon; nulle part il n'oublie la décence du mot qui fait supporter la crudité du spectacle; il respecte son lecteur, il le mène au delà; il le console du Mal par l'évocation du Bien. En face de Vautrin, voici la sublime figure du père Goriot ; dans tous ses livres c'est ainsi, et le plus magnifique récit de l'amour dompté qui ait été écrit de nos jours, le *Lys dans la Vallée*, est signé de lui.

J'avais donc raison de le dire : c'est l'école spiritualiste qui a rempli la première moitié du siècle. Cette génération d'écrivains avait l'amour des sommets, son œuvre est venue de là. Tout livre est au niveau de son idée inspiratrice.

La route était large ouverte : des hommes de grand talent la suivirent. Les uns sont morts, d'autres vivent encore, honorés de tous ceux qui se respectent, de tous ceux qu'ils ont respectés. Sans cesser d'être originaux, ils conservèrent la

tradition, eurent le culte de l'honnêteté et de la belle langue, surent peindre la passion sans oublier les droits de la morale ; à l'heure présente, ces vétérans nous charment encore et nous consolent.

D'autres venaient à la suite. On le croyait du moins. Mais cette arrière-garde, composée de gens indisciplinés, affamés de bruit, nerveux et agités, ne se soumit pas à faire étape comme les devanciers, et tourna brusquement à un carrefour. Un sentier s'ouvrait du côté des marais ; elle s'y engagea résolument. Ce fut l'origine de l'école nouvelle, qui devait pousser droit au matérialisme. Elle subit tout d'abord, constatons-le à sa décharge, l'influence du milieu. L'abaissement des mœurs altérait la croyance, les progrès des sciences exactes inspiraient l'amour de recherches exclusives de l'imagination ; les problèmes nouveaux soulevés par la médecine poussaient à l'étude des phénomènes physiologiques : c'est de tout cela que sortirent les thèses malsaines, les conceptions brutales, l'analyse des tempéraments. Le style devait suivre ce mouvement de descente : il devint, comme ce qu'il exprimait, factice, bizarre et maladif. Les œuvres typiques de ce nouveau genre furent *Madame Bovary*, *Fanny*, *Mademoiselle Giraud*, *Germinie Lacerteux*.

Le public, trop bien disposé, se rua autour de cette troupe qui arrivait par la traverse, musique en tête ; le courant moderne, j'entends : l'amour des bas-fonds, se détermina. Un prosateur de premier

ordre, Louis Veuillot, cédant à sa fougue, stigmatisa cet état moral dans son livre les *Odeurs de Paris ;* il ne craignit pas de crier à la décadence.

Voilà un bien gros mot. Pour ma part, je n'y crois pas. Sans doute on doit s'inquiéter ; mais désespérer, non. Notre société vivace et éclairée possède plus de ressort ; ce n'est qu'une crise qu'elle traverse ; après s'être affaisée, elle se relèvera. J'estime toutefois qu'il est grand temps d'entreprendre la cure, soit par les calmants, soit par l'ellébore.

Ma nièce, lorsque j'exprime devant elle ces appréhensions mitigées, me taxe encore de pessimisme. A l'entendre, au contraire, la nation est à son apogée, et notre gloire bat son plein. Heu, heu... Je confesse, il est vrai, que nulle époque n'a été aussi féconde en grands hommes, si l'on en juge par le nombre des apothéoses et par le débit de la terre cuite. Jamais l'admiration ne fut plus tapageuse et ne se posa sur plus d'objets ; au dire des contemporains, le génie et le talent courent les rues, à tel point qu'on a dû supprimer la modestie comme chose inutile.

Eh bien, franchement, je ne suis pas convaincue. Je ne crois pas plus à notre bonne santé qu'à notre mort ; et il me suffira, je pense, de poursuivre cette modeste étude pour justifier du même coup mes espérances et mes alarmes.

J'ai signalé la dépression des idées et la chute de l'art quand commençait la seconde moitié du siècle; les irréguliers ont eu des successeurs, et les romanciers de la génération vivante ont singulièrement glissé sur la pente. Cela devait être. Ils ont obéi à la fois à l'impulsion donnée, à leur éducation propre, à l'influence de l'air ambiant. Tout suit, en pareille matière, une progression fatale; c'est ainsi que les réalistes ont enfanté les naturalistes et que ceux-ci donnent le jour aux décadents. C'est, pour employer le seul mot qui convienne, l'école matérialiste, qui va, par une loi inévitable, du ciel au ruisseau.

Que firent ces contemporains, dont je parle avec tristesse et sans malice? Se plaçant à un point de vue faux, ils ne produisirent que de l'artificiel; comme le sentiment inspirateur leur faisait défaut, ils recoururent au procédé; le monde de leur cru ressembla à une ménagerie; et, en définitive, on éprouva à les lire cette sensation d'étonnement et de malaise dont on retrouve l'équivalent à la vue d'un gymnasiarque. C'est ainsi que des écrivains doués d'une valeur incontestable s'essoufflèrent à la recherche de l'anormal, établirent des cliniques en plein vent, tuèrent l'Idéal; promenèrent des bonshommes en baudruche dans des paysages en carton-pâte, et n'eurent plus rien de supérieur que leur prétentions.

Ce fut l'école du roman de la chair.

Cette déformation littéraire eut beaucoup de succès. L'heure de matérialisme avait sonné ; et par un phénomène ordinaire de réciprocité, l'auteur réfléchissait sur le lecteur qui de son côté réfléchissait sur lui. Alors, devenus puissants, ces romanciers s'érigèrent en secte ; l'école devint chapelle ; et comme il n'y a jamais de ces chapelles-là sans pontifes (autrement ce ne serait pas la peine d'en créer), les docteurs nouveaux adoptèrent le ton solennel et même formulèrent des théories. Ainsi, après avoir ramené toutes les femmes de tous les mondes à un type unique, celui de la fille, ils appelèrent cela « l'Étude de l'éternel féminin » ; ainsi encore ils attribuèrent à leur examen superficiel du système nerveux le titre pompeux de « psychologie » ; ils remplacèrent la peinture de l'amour par le procès-verbal de la chute, supprimèrent la conscience, et déclarèrent — sous forme de Manifestes — qu'ils exerçaient un sacerdoce.

C'est de la sorte que les enfants s'estiment grandis lorsqu'ils sont montés sur des échasses.

Allaient-ils du moins exprimer leurs billevesées en bon français ? Il n'y fallait pas songer. Les uns se sauvaient, il est vrai, par la phraséologie des régents de lycée ; c'est par là que leurs études à fleur de peau semblaient profondes. Les autres se bornèrent à parler Phébus, comme on disait autrefois; puis survinrent les précieux; d'autres enfin composèrent une langue nouvelle, faite de néologismes stupéfiants et de tournures incompréhensibles; et comme il faut bien épicer les ragoûts, chacun joignit à son lexique les vocables cueillis

dans le Faubourg. Puis l'amalgame se produisit entre ces divers genres; et le style moderne fut.

Lamennais n'était-il pas prophète en écrivant les lignes suivantes? « Si la décadence continue, cette belle langue française deviendra une espèce de jargon à peine intelligible. Les journaux et la tribune ont surtout contribué à la corrompre, *ainsi que certaines coteries de petits auteurs* qui, avec une plénitude sans exemple de confiance en eux-mêmes et d'orgueil, sont venus secouer leur sottise et leurs ignorances sur ce magnifique idiome, comme des gueux secouraient leurs haillons sur les tapis d'un splendide palais. » (*Mélanges philos. et polit.*)

L'imagination, étouffée sous les conventions étroites d'une secte, tomba au même niveau. Quand les néo-romanciers eurent achevé le traité du libertinage, exploité le viol et tout dit sur l'inceste, où trouver d'autre piment? Il y avait sans doute l'étude inépuisable du cœur humain, de ce composé de bien et de mal qui s'agite sans trêve entre la lutte, la mort et Dieu, dans la variété infinie de ses joies ou de ses tortures... Mais c'était trop vieux jeu, outre que l'analyse morale n'est pas à la portée de tout le monde. Alors ils découvrirent une mine nouvelle : le reportage. On prit pour type l'aventurier quelconque bien connu sur le boulevard, et pour thème le scandale de la veille. Les noms seuls étaient changés, tout le reste était brutalement

exact; les badauds étaient flattés de deviner. Notez que c'était invariablement la peinture d'une laideur. Certains trouvèrent fatigantes ces biographies ; alors les romanciers de répondre : « De quoi vous plaignez-vous ? C'est exact, puisque c'est arrivé. Nous peignons d'après nature une société décomposée, donc nous sommes les artistes de la réalité. »

Pur sophisme, messieurs. Vous prenez le monde dans ses exceptions, ce n'est pas reproduire l'image du monde. La sottise et le vice sont éternels ; mais il en est de même du sentiment noble et de la vertu, dont vous ne soufflez mot : vous ne montrez donc qu'un côté de l'humanité ; et comme c'est sa face repoussante, vous violez la règle fondamentale de l'art.

Vous dites en vain : « mon temps est ainsi fait » ; écoutez plutôt Emile Augier, votre contemporain et un vrai maître, celui-là : « De mon temps il y avait Dieu »

Ces écrivains croient-ils réellement que le Mal l'emporte à ce point dans notre société ? Ils devraient alors s'en taire, comme philosophes, comme patriotes, et montrer aux foules l'Idéal pour rehausser les tendances. Se faire le courtisan de l'erreur et le chantre complaisant de la démoralisation ne rentre pas, que je sache, dans le rôle de l'écrivain.

Mais que ces messieurs se rassurent, ils ont vu de travers : on rencontre partout chez nous — en

face de leurs *héros*, — des hommes de bien et des honnêtes femmes.

En résumé, les écrivains de l'École actuelle sont dans le faux. Ils se sont brouillés sans motifs avec le dictionnaire et avec la grammaire ; ne sont ni réalistes, ni naturalistes, puisque la réalité et la nature n'ont rien de commun avec leurs productions. Ce sont, ni plus ni moins, les prédicants de l'athéisme obligatoire en littérature.

On va me trouver bien osée ; mais à parler franc, ma hardiesse ne consiste qu'à dire à haute voix ce que tout le monde pense. De nos jours les gens sont ainsi faits, que la sincérité leur semble une chose étonnante ; ils lisent plus ou moins en cachette les livres qu'ils condamnent à part eux, contribuent par là à leur succès, et n'osent exprimer leur opinion parce qu'il s'en va de toucher à des idoles. Et pendant qu'ils se taisent sans murmurer, suivant le mot de Scribe, l'affaissement général s'accentue. Tenez, il n'y a que les femmes qui aient de la bravoure en ces occasions-là.

Ne nous désolons pas outre mesure ; cet engouement est éphémère ; les pseudo-réalistes sont

loin d'avoir ville gagnée. Les romanciers de la saine école n'ont pas cessé d'écrire et de faire des recrues. Pour tout esprit non prévenu, leurs œuvres sont supérieures ; ajoutons que certaines des signatures ont une autre autorité ; ceci tuera cela. Pour ne citer qu'un exemple, l'*Abbé Constantin* n'a-t-il pas été la plus belle revanche et la plus consolante promesse ?

Mais, — voilà ce qui me confond, — les romans honnêtes, à part de rares exceptions dues à une notoriété d'ancienne date, n'obtiennent qu'un succès d'estime.

L'œuvre honnête est tirée à cinq mille exemplaires, le livre naturaliste à soixante. Comment expliquer cela ?

Ma nièce me dit : « C'est la curiosité... C'est le courant... » ; raisons qui ne me satisfont pas. Il y a là certainement un mystère.

J'en étais là, quand le hasard me fit rencontrer cet été un vieux courtier en librairie, qui vient de se retirer à la campagne, après avoir passé un demi-siècle sous les galeries de l'Odéon. Je l'ai interrogé, cela va de soi, sur le cas qui me préoccupait si fort. Cet homme a l'air affreusement goguenard. Il s'est mis à rire en m'écoutant, et m'a répondu d'un ton de brusquerie railleuse :

— Vous ne savez pas pourquoi l'école nouvelle est en train d'étouffer l'école idéaliste et d'arriver au monopole? C'est pourtant bien clair. Vous me faites signe que non? Attendez.

Pour bien connaître une époque, il faut se demander en qui elle s'incarne; c'est l'homme-type qui sert à la définir. Ne dit-on pas « le siècle de Périclès, de Léon X, de Louis XIV? » De même, la seconde moitié de notre siècle a eu sa personnification exacte; tout procède aujourd'hui de l'homme qui a rayonné sur nos aînés. Il avait plus que des vertus : du panache, du bagou, le génie de la réclame; il possédait l'art de plaire aux autres en parlant de lui; son assurance imposait, ses paillettes charmaient les regards, et il faisait accepter comme biens précieux des objets de dix centimes. Celui-là, madame, s'appelait Mangin.

Tout ce que nous aimons nous est venu de là.

Les contemporains ont beau le renier, ils l'avouent pour type, puisque chacun d'eux traite les autres de « Mangin », ce qui, en tenant compte de la réciprocité du compliment, constitue l'unanimité de l'opinion. Ce n'est qu'une affection passagère, mais soyez certaine que le demi-siècle en est atteint. Morale : on ne réussit aujourd'hui que par la réclame.

Ce courtier moqueur excitait mon indignation.

— Je vous parle littérature et vous me répondez commerce, m'écriai-je en l'interrompant.

— Hé, chère madame, je suis dans la question, car — le mal est là, précisément — la littérature est devenue une affaire commerciale. Je ne dis pas qu'on écrive uniquement pour gagner de l'argent, mais on veut gagner de l'argent en écrivant. C'est précisément pour cela qu'on flatte le mauvais goût de la masse au lieu de réagir contre lui; de la sorte on a l'acheteur. Et comme la production est devenue énorme, on ne peut lutter contre la concurrence qu'en outrant le genre. C'est à qui fera le plus de tapage. Tout converge vers un point, inconnu de nos pères : la science de la vente.

Vous croyez que j'exagère? Mais remarquez, je vous prie, les clichés-boniments des éditeurs, les titres incongrus, les affiches sur les murs, l'*interwiew;* voyez donc la curiosité publique sollicitée par la biographie; par l'éloge de l'homme précédant la lecture de l'œuvre... Est-ce la préoccupation sereine de l'art, tout cela?

Le petit homme des galeries de l'Odéon se croisa les jambes, huma une prise et continua :

Nous, les vendeurs, nous n'avons plus d'autorité. Les naturalistes sont plus forts que nous pour conquérir la notoriété et assurer le débit de leurs livres; cela fait partie de leur doctrine. Ajoutez-y que beaucoup d'écrivains, sans être leurs adeptes, se font leurs alliés et leurs auxiliaires. Ce tiers-parti se compose des Eclectiques, des Sceptiques et des Habiles, qui consultent le vent et le courant pour lancer leur barque. Comment les spiritualistes purs, qui marchent isolément et sans réclame, pourraient-ils lutter?

Certainement je ne croyais pas un mot de tout ce que me débitait ce mécréant; cependant je fus déconcertée. Mais, à la réflexion je pensai que dans ce désarroi nous avions des juges et des défenseurs tout trouvés.

— Et que faites-vous de la critique? demandai-je d'un ton de défi.

— Quelle erreur est la vôtre! Il n'y en a plus.

— C'est trop fort!

— Entendons-nous bien. Il existe encore un groupe de critiques éclairés, impartiaux, qui recherchent la vérité, rendent justice aux talents nouveaux et déplorent notre débâcle littéraire. Mais ils sont souvent gênés par leurs relations personnelles, doivent compter avec les situations conquises; s'ils cassent les vitres, certains les accusent d'être hostiles au progrès; ce sont des amoureux de l'art, mais le flot montant les submerge.

Les autres critiques, ceux que l'on écoute, ce sont... Hé, parbleu, ce sont les romanciers eux-mêmes.

— Comment?...

— Mais oui; ils font les livres et les jugent ensuite; c'est plus simple. Aujourd'hui la critique presque tout entière est dans les mains des réalistes et du tiers-parti. De la sorte chacun d'eux s'est érigé en puissance; il ménage son confrère pour être ménagé par lui; il le flatte pour être flatté. C'est le vieil échange de la casse et du séné. De là une société d'admiration mutuelle. Et comme ils sont de leur temps, ces messieurs ont adopté le système

tout-puissant de l'époque : ils ont constitué un syndicat.

Il paraît aujourd'hui tant de livres, que le public demande à être guidé dans ses choix : MM. les syndics s'en chargent... en lui recommandant leurs ouvrages et ceux de leurs amis. Se faisant universels, ils en sont venus à tenir sous leur férule toute la production intellectuelle. Incomparables d'ailleurs sont-ils pour couper un cheveu en quatre, lancer leur cher Childebrand, ou étouffer un gêneur entre deux portes. « Ce nouveau, que vient-il faire céans sans notre permission? Braconner sur nos terres... Halte-là! » Il y a plusieurs modes d'exécution : la conspiration du silence, ou les quatre lignes dédaigneuses qui vous plongent dans l'*in-pace* des amateurs médiocres ; ou, en cas de récidive, l'éreintement d'ensemble. La mort du pécheur est certaine.

Un seul spiritualiste indépendant a pu leur échapper, à ma connaissance : l'auteur du *Maître de Forges*. Mais aussi quelle colère! Comme ils l'accusent de snobbisme et lui prodiguent les aménités du répertoire en se pendant désespérément aux basques de son habit pour l'empêcher d'aller plus loin!

A l'inverse, ils ont l'habileté d'encenser les pontifes du naturalisme, dont l'alliance les fortifie.

Mais il faut les entendre parler les uns des autres! Leurs livres sont « de puissantes études »; ils se traitent couramment de maîtres, d'illustres, de classiques; de princes des conteurs et de princes des critiques ; s'écrient en parlant de l'affilié, qui le leur rend bien : C'est Balzac, c'est Dickens, c'est Stendhal!

Voilà ce qu'entend le public trois cent soixante-cinq fois par an : comment voulez-vous qu'il ne finisse pas par le croire ? Voilà comment les naturalistes et leurs alliés ont faussé l'opinion. L'art en peut mourir, mais ils sont maîtres du marché.

Telle est, madame, l'explication que vous cherchiez.

Le courtier en librairie m'a parlé de la sorte, et je l'ai planté là. Ce sont purs paradoxes qu'il m'a débités. Du moins en étais-je persuadée, mais une visite chez ma nièce m'a rendue perplexe. Plusieurs membres du syndicat étaient présents ; ils avouaient les nécessités de la camarilla, riaient des pontifes qu'ils avaient déifiés le matin, se moquaient du bon public qui les croit toujours sur parole. Quand l'un d'eux sortait, les autres aussitôt d'ajouter d'une voix contenue : « Et celui-là, donc ! ». Je suis remontée en tramway dans un état complet d'ahurissement.

Oui, j'ai entendu tout cela. J'ai même vu mettre le *Cid* et *Jocelyn* en musique... Mais j'ai la foi si robuste, que mon espoir en la résurrection littéraire a persisté. Après tout, disais-je, il me reste la campagne ; *ils* n'ont pas osé y toucher. Je vivrai là, loin de leurs élucubrations, dans cette poésie immaculée. Quant à la langue française, qu'*ils* mal-

mènent si fort, ils n'en viendront jamais à bout. Richelieu n'a-t-il pas assuré sa défense et son salut en fondant l'Académie? C'est elle qui est la gardienne fidèle des traditions et de l'art d'écrire; le régulateur et la force morale sont là. Dormons donc en repos; mon petit-fils ne passera pas son baccalauréat en déliquescent.

Cette sécurité était trompeuse, car j'appris bientôt que les chefs de l'école, ceux qu'on appelle Maîtres (avec une M majuscule), attaquaient simultanément la campagne et l'Académie. C'était un assaut furieux. Ainsi on avait décrété qu'il ne nous resterait même plus de langue maternelle à parler, ni d'air salubre à respirer?...

La mesure était comble. Je sortis de mon apathie résignée, et je me jurai de défendre nos derniers dieux.

La liberté du livre implique, je crois, la liberté de discussion. Une femme doit se dévouer à cette œuvre hardie, au nom de toutes les honnêtes femmes. Si elle succombe dans cette lutte, ses bonnes intentions la feront absoudre; et plus d'une mère de famille, au fond de nos provinces, dira : Elle a eu raison d'essayer.

Telles furent mes premières pensées, que la réflexion fortifia; et je fis venir par la poste la *Terre* et l'*Immortel*.

Ici se présentait une difficulté: je n'osais entreprendre ma lecture. Un impertinent voisin de campagne me dit: « Oh! à votre âge... » Mais l'âge n'y fait rien. Je sortis d'embarras en chargeant mon mari de lire, d'expurger et de me rendre un compte

fidèle. Je vais analyser d'après ses notes. Vous allez voir une bonne fois, mesdames, ce que sont les grands romans du jour.

La *Terre*, volume de 500 pages, porte le sous-titre générique : *Les Rougon-Macquart*. Ce n'est qu'un pur trompe-l'œil, car il ne s'agit là que d'une famille Fouan qui peuple un village de Beauce ; histoire écrite sans plan et sans but, sous forme de tableaux juxtaposés.

Les traits principaux montrent la pauvreté de l'invention, car l'amour cupide de la terre, le vieillard traité en bouche inutile après la donation de ses biens, la veillée, etc., sont pris dans tel livre récent qu'il serait aisé de citer.

Quels sont ces travailleurs beaucerons ?

C'est d'abord le maire de la commune qui vit ostensiblement avec sa servante ; chasse de chez lui son fils — un officier, gloire de la famille, — et meurt assassiné, victime de ses vices.

Vient ensuite une gardeuse d'oies, voleuse de grands chemins, et prostituée de douze ans.

Voici maintenant un laboureur qui, comblé par son maître, le remercie en promenant la débauche sous son toit. Cet individu trouve l'inceste à son gré. Quand on raconte devant lui (page 137) les amours d'un frère et d'une sœur : « Qu'est-ce que ça nous fiche, reprit Jean *touché*, ça les regarde, ça ne fait de tort à personne. »

Oublierai-je ces deux époux honorés de tous,

même du curé, parce qu'ils ont fait fortune en tenant un mauvais lieu dans la ville voisine, et qui finissent par y établir leur petite-fille Élodie après l'avoir fait élever chez les dames de la Visitation ?

Puis c'est une fermière qui aide son mari à violer sa propre sœur, qui la tue ensuite, et plus tard étouffe son beau-père après l'avoir volé.

Dans l'autre branche, c'est une espèce d'idiot qui vit avec sa sœur et meurt d'un coup de faucille en tentant de violer sa grand'mère.

J'en pourrais dire long du misérable que l'auteur a eu le bon goût de surnommer Jésus-Christ, ce que n'a jamais fait un habitant des campagnes ; mais passons.

Un autre villageois, placé en vedette comme le héros du livre, frappe sa mère et la fait mourir de terreur ; vole ses frères et sœurs en dérobant des papiers, viole sa belle-sœur et assassine son père.

Voilà le paysan français, d'après l'auteur de la *Terre*.

On voit que tout ce qui touche l'homme est faux. Demandons-nous maintenant si l'étude de la vie champêtre se rapproche davantage de la réalité. Et ici pas d'erreur permise, car le romancier en question se pose en apôtre de la précision ; il n'a donc pas le droit de commettre la moindre inexactitude. Je citerai au hasard :

Le semeur ne jette pas la semence « tous les trois pas » (p. 2) ; non, il lance la main droite avec une poignée de blé en écartant les doigts — tous les deux pas, chaque fois que le pied droit pose à terre.

Le paysan ne peut pas « fourrer son fumeron dans une poche de sa blouse » (p. 17) par l'excellente raison que la blouse n'a pas de poche.

Les braconniers ne tuent pas au vol et à coups de pierre les alouettes (p. 34). Ils ne prennent pas davantage les perdrix à la main lorsqu'elles sont mouillées (320), et quant à prendre des cailles aux gluaux (321), ce serait encore plus extraordinaire. Enfin le braconnier de la *Terre* ne visitait pas « les terriers *à* lapins » (p. 307), et pour cause, alors qu' « on ne voyait plus de lapins dans la contrée depuis vingt ans » (p. 320).

L'auteur ne sait pas à combien de têtes de moutons doit se monter le troupeau d'une ferme de deux cents hectares, car il le fixe à 800 (p. 95), et à « près de 400 » (p. 283).

Puis, en faisant un véritable cours de Science agricole, il raconte sans rire que le blé semé à la Toussaint ne lève qu'au printemps (p. 184) ; et que l'on fauche la luzerne au mois de février (p. 432-440).

Pour peindre une famille de choucas vivant dans un clocher, il s'écrie avec une naïveté pompeuse : « On vit voler et croasser les corbeaux centenaires. » Hé quoi ! Ils l'étaient tous ? mais si le corbeau vit cent ans, ce qui n'est rien moins que certain, une bande se compose d'enfants aussi bien que de patriarches ; et tout corbeaux qu'ils soient, ceux qui sont nés l'année dernière n'ont qu'un an.

Il y a mieux : « notre grand naturaliste » raconte (p. 355) qu'un âne boit avec délices du vin nouveau, et s'enivre à tel point, qu'il vomit. Le moindre vétérinaire aurait appris à cet observateur que les ânes

ne boivent pas de vin et ne peuvent pas vomir.

En voilà bien assez. Il résulte clairement de ces exemples, pris entre mille, que l'auteur de la *Terre* n'a aucune notion de la campagne, aucun souci de la réalité.

Voilà pour le fond.

Quant au ton adopté, rien ne saurait le décrire. Ce ne sont que termes inconnus jusque-là en typographie. Citons, à titre d'exemple, quelques passages, triés, bien entendu,parmi les plus anodins. A la page 312, un fils prêche en ces termes la résignation à son père malheureux : « Quand on ne gagne plus, on avale sa chique, sans e.....er les gens. »

La page 260 contient une scène inénarrable de double accouchement : l'accouchement de la fermière et celui de sa vache. Un vétérinaire était venu au secours de celle-ci ; et les détails (que je passe) étaient si drôles, c'est l'auteur qui le pense, que la femme en riait dans ses spasmes : « Les rires ronflaient au fond de sa poitrine grasse, descendaient dans son ventre... Mais ce fut le comble, lorsque le vétérinaire se balafra d'une longue traînée de bouse. L'accouchée suffoqua : Je meurs ! F... rigolo qui me fait rire à claquer dans ma peau ! »

Veut-on du plus haut goût encore? Une nuit, les paysans se sont aperçus qu'une trombe de grêle a ravagé les récoltes. Un d'entre eux va prendre la parole ; écoutez : « La vieille femme, furibonde, ramassa des cailloux, les lança en l'air pour crever le ciel, qu'on ne distinguait pas ; et elle gueulait : S... cochon, là-haut, tu ne peux donc pas nous f..... la paix ? » (p. 112).

On pourrait dire, à la rigueur, que ce romancier a voulu mettre dans la bouche de ses personnages le langage qu'il leur suppose ; mais il n'en est plus ainsi lorsque lui-même prend la parole comme narrateur. Eh bien, écoutez : « C'était l'expansion de la soûlerie générale (188) » ; « Son père gueulait contre elle (39) » ; « Si bien que Palmyre elle-même, se tenant le ventre comme si une colique l'eût tortillée, etc. » (p. 135).

Quelquefois cependant le Pontife affecte de s'élever vers les cimes de la littérature descriptive ; on est alors forcé de donner sa langue aux chats. Jugez-en : « Un vent glacé poussait dans le ciel *pâle* des *vols* continus de gros nuages ; et la Beauce *flagellée* s'étendait *d*'une tristesse morne » (p. 35).

A la page 117, une fille-mère dépose son enfant sous un prunier et se met à sarcler des pois. Le valet d'une ferme voisine survient, et veut l'aider ; elle refuse. Alors « Jean, pour ne point la contrarier, s'était mis à l'ombre du prunier, *en ayant soin de ne pas s'asseoir sur Jules*. Et il la regardait, *pliée* de nouveau, les fesses hautes. »

La dernière image est poétique ; mais cet homme qui a soin de ne pas s'asseoir sur Jules afin de ne pas contrarier la mère, est-ce assez joli ?

Retenez, pour finir, cette description d'un coin d'étable : « Une des deux vaches, qui s'était mise debout, fientait ; et l'on entendit le bruit *doux et rythmique* des bouses *étalées* » (p. 71).

Voilà ce qu'est ce livre et ce qu'il vaut. Dans les pays qui sont protectionnistes en matière de mœurs, on en a interdit la vente.

L'auteur de la *Terre* a dédaigné le repos après sa Création, qui pourtant valait bien qu'on respirât quelque peu ; il vient de faire paraître le *Rêve* (pour les pensionnats). Les uns ont prétendu qu'il faisait de la sorte amende honorable. Les esprits chagrins assurent qu'il s'est proposé tout bonnement de faire voir que son talent a de la souplesse, expérience dont le résultat n'a pas été heureux. Mais ces choses m'importent peu ; ce qui me préoccupe, c'est la portée de l'évolution.

Disons tout d'abord que le *Rêve* n'est pas un livre ; c'est seulement la matière d'un joli petit conte. Résumons-le pour les mamans que la signature de l'auteur a pu mettre en fuite.

Il était une fois une fillette, très belle et très sage, qui pieusement lisait la *Légende dorée* et rêvait en regardant le ciel. A quoi rêvait-elle ? « Ce que je voudrais (disait la jouvencelle), ce que je voudrais, ce serait d'épouser un prince... Un prince que je n'aurais jamais vu ; qui viendrait un soir, au jour tombant, me prendre par la main et m'emmener dans un palais. Et ce que je voudrais, ce serait qu'il fût très beau, très riche, oh ! le plus beau, le plus riche que la terre ait jamais porté ! » (p. 69).

Et elle rêve à sa fenêtre, les yeux posés sur la prairie voisine et sur le ruisseau qui murmure. Puis, écoutez : « La troisième nuit, en venant s'accouder, elle l'aperçut... Il ressemblait à saint Georges, à un Jésus superbe. » (p. 100).

Oui, le Prince Charmant lui est apparu au clair de lune. Un regard a suffi, ils se sont reconnus,

ils s'aiment. L'être radieux s'agenouille devant elle et lui dit : « Vous princesse et moi prince, nous mènerons — dans le grand château — l'existence des temps anciens.... au milieu d'une suite d'hommes d'armes et de pages... le cor sonne, le pont-levis s'abaisse. Des rois sont à notre table. La nuit, notre couche est sur une estrade surmontée d'un dais, comme un trône. » (264 et 265).

Un génie puissant se dresse entre eux et crie : Jamais ! Puis Dieu fait un miracle, le génie s'incline ; ils vont être unis.

Le rêve est réalisé. Les cloches joyeuses sonnent son hyménée ; le peuple acclame sa félicité et sa gloire. « Elle souriait toujours ; elle songeait à cet hôtel princier, plein de bijoux et de toilettes de reine, où l'attendait la chambre des noces, toute de soie blanche... » (308) ; mais alors elle n'eut que la force de donner un baiser à Charmant, et mourut.

Ce n'est certes pas du « maître », cela ; c'est raconté par toutes les grand'mères et cela a été imprimé vingt fois ; mais n'est-ce pas délicieux ? Figurez-vous ce conte écrit simplement, en trente pages, d'une main délicate : ce serait un bijou, et nous croirions à une conversion. Mais, au lieu de cela, l''auteur a voulu faire du *Rêve* un volume compact, un Rougon-Macquard ! Voyez-vous dès lors comme il aplatit son Idée sous le poids assommant de l'*Encyclopédie Roret ?* Tout le Manuel de l'architecture y passe, et le Guide du parfait brodeur, sans compter les traités de peinture sur verre, de liturgie et de blason. Grâce aux ingrédients parasites qui ont altéré la donnée, le gentil conte a fait

place au plus invraisemblable et au plus ennuyeux des livres.

J'ajoute que dans cette tentative de changement de genre, le style du prétendu Maître naturaliste n'a pas varié. Toujours la phrase tordue, le mot forgé, l'image excessive. Et à quelle monotonie arrive-t-on, avec tout ce fatras factice! Un exemple. Voulez-vous des effets de lumière? On en a mis partout : à la page 76, le métier de la brodeuse « flambe »; à la page 99 « les chasubles flambent »; à la page 186 « le chœur flambait »; à la page 261 l'héroïne « triomphait dans une flambée »; n'oublions pas « tout ce qui flambait » (p. 300); et que même « l'*ombre* de la nef flambait » (p. 302); cela, c'est le bouquet. Notez que, dans ce livre, ce qui ne flambe pas, « braizille ». Et que signifie, je vous le demande, « une robe tiède et vivante, parfumée de nudité pure » (p. 139); ou l'air respirable qui « est candidé » (p. 270)?

J'adresse à l'auteur un reproche autrement grave : bien qu'il ait employé le mot « chaste » presque à chaque page, il n'a pas fait chaste. Il ne sait pas, il ne peut pas. Tout en abusant à outrance des citations de la *Légende dorée*, il ne nous en rappelle que les côtés charnels; en faisant de sa jeune fille une extatique, il ne la rattache qu'à sainte Thérèse. Bien que la mère de cette rêveuse ait été « sèche comme une facture et froide comme un protêt » (p..50), on a peur pour elle (et pour les lectrices) quand l'auteur dit : « Ce qui inquiétait chez l'enfant, c'était la violence de ses caresses. Plusieurs fois on l'avait surprise à se baiser les mains (25)...

elle s'énervait, les yeux fous, les joues brûlantes » (26). C'est une vierge, soit; mais c'est aussi une hystérique.

Et voyez ce que l'auteur en fait lorsque l'action est engagée. La première fois qu'elle se trouve en présence de Félicien, elle lui raconte que c'est le coucou qui la réveille, à six heures ; « mes bas sont ici, mon savon là... Et quand je me réveille, il y a quelqu'un près de mon lit, un fantôme... » (p. 112). Le jeune homme escalade, une nuit, le balcon de sa chambre à coucher. Elle lui crie aussitôt : « Je vous aime ; prenez-moi, emportez-moi, je vous appartiens » (164) ; mais pourtant, à l'aube : « Depuis que le jour croissait, elle était prise d'*une* confusion, et la vue du lit l'acheva » (165). La seconde fois il revient encore, par la fenêtre. Elle sourit et dit : « Vous êtes mon maître, me voici à vous... Que je vous remercie ! » Alors Félicien « lui passa son bras *à* la taille et l'emmena en disant : venez chez moi » (194). Et elle y alla.

Assez de citations. Je n'hésite pas à conclure. Voilà des fautes énormes, qui démontrent clairement que l'auteur est un matérialiste incurable. Non, les jeunes filles n'agissent pas ainsi, même dans leurs faiblesses ; non, elles ne pensent pas ces choses, même dans leurs rêves. Plus elles aimeront un jeune homme, moins elles oseront en sa présence parler de leurs bas et regarder leur lit ; aucun fiancé ne les emmènera la nuit dans sa chambre. Celle-ci n'est pas chaste, parce que la chasteté c'est l'ignorance ; et elle n'est pas jeune fille, parce qu'elle n'a pas ce qui survit à la chasteté, j'entends

la pudeur, qui est le sublime instinct de la décence. Si l'auteur s'était borné à rajeunir le conte de la veillée auquel se réduit son sujet, ses personnages de fantaisie, si choquants qu'ils fussent, échapperaient du moins à la discussion; mais puisqu'il a la prétention d'avoir composé un livre réaliste, avec son bric-à-brac ordinaire, nous avons le droit d'exiger que ses créations soient humaines.

Ainsi donc l'auteur de la *Terre* n'a rien effacé et rien conquis. La preuve est fournie par lui-même qu'il ne saurait être ni l'observateur des âmes pures, ni le peintre des sentiments élevés, ni le psychologue. Il a parlé de rêve et d'idéal, mais il n'a fait que l'histoire d'une maladie cérébrale. Dans le *Rêve*, il chante faux; il reste fatalement attaché à la *Terre*. C'est toujours le même auteur et le même danger.

Arrivons à l'*Immortel*. Ce n'est guère un roman; on y verrait plutôt un pamphlet contre l'Académie. Est-ce une manifestation nouvelle de l'esprit de destruction propre à l'époque? Est-ce l'explosion d'une rancune? Quoi qu'il en soit, l'agression est manifeste, et le but poursuivi est bien celui-ci : déconsidérer les derniers défenseurs de la langue et du bon goût, détruire un monument de nos gloires nationales.

A ce seul point de vue, la tentative intitulée l'*Immortel* serait une mauvaise action.

Voyons comment l'auteur s'y prend pour mener à bien sa besogne.

Même système que celui de la *Terre*, sauf qu'ici, au lieu de la race rustique, c'est l'aristocratie de la naissance et de l'intelligence qui va être chimiquement décomposée.

L'Académie s'incarne dans un secrétaire perpétuel qui est pédant, ignare et grotesque ; dupe facile d'un mauvais fabricant d'autographes ; père insensible, affamé de jetons de présence, et finissant par se jeter du haut du pont des Arts parce qu'il vient de gagner un procès. Entre nous, l'explication unique de ce suicide est dans le plaisir qu'a éprouvé l'auteur à noyer de ses propres mains les palmes vertes.

Sa femme, fille d'un autre académicien, va se ressentir de cette tare originelle. Voyez là, en effet : elle traite le mari en Géronte bafoué devant les bonnes ; le vole en brisant tranquillement les serrures ; est d'ailleurs légèrement entremetteuse moyennant finances, et couronne sa carrière en criant à celui dont elle porte le nom qu'elle s'est prostituée jadis pour obtenir son élection.

Le fils, lui, n'est qu'architecte, mais le sang du Palais-Mazarin coule dans ses veines. Aussi est-ce un bohème sans scrupules, riant très haut de son père et le pillant pour rouler carrosse, insultant sa mère à l'occasion, jouant en ville la comédie de l'amour pour s'assurer des rentes, et arrangeant son mariage avec une millionnaire plus âgée que lui de vingt-cinq ans, afin que la vertu soit couronnée au dénouement.

Il y a aussi une duchesse, « une fière patricienne », qui affiche son... union libre avec un libertin ; qui, abandonnée par celui-ci, se livre sans retard à un

autre ; et trouve plaisant que, sous son toit, un académicien use de violence envers une jeune fille confiée à sa garde.

Il y a encore M^{me} Eviza qui, « enceinte de huit mois, pour une parure que lui refusait son banquier de mari, se bourrait le ventre à grands coups de poings, heurtait son fœtus aux angles des meubles. Tiens, ton enfant, sale ... ; tiens, ton enfant » (p. 231).

Et l'auteur voudrait nous faire croire que le monde est comme cela ? Je me permets de lui répondre qu'il a pu découvrir des êtres pareils, disséminés à l'état de monstres dans l'immense foule qui nous entoure, mais qu'il n'avait pas le droit de les réunir en groupe pour nous dire : voici la réalité.

J'ai parlé de l'analogie qui existe entre la *Terre* et l'*Immortel* et qui révèle les mêmes préoccupations chez les deux auteurs. Un simple rapprochement, à titre de spécimen : L'auteur de la *Terre* représente un fils qui reproche à sa mère de l'avoir privé d'un profit ; voici la phrase : « Brusquement il se tourna vers elle, la saisit par les poignets, lui cria *dans* la face : Vous êtes une vieille coquine. » (p. 213). De même l'auteur de l'*Immortel* dépeint un fils qui reproche en ces termes à sa mère la ruine d'une entreprise : « Et lui broyant les poignets rageusement, il lui jeta *dans* la figure : Gaffeuse ! » (p. 213).

Quant aux plaisanteries... Comment oserais-je dire ? Quant aux plaisanteries adoucies par Nadaud dans le dernier couplet des *Deux gendarmes*, ou esquissées par Molière dans le passage où Alceste fixe une destination au sonnet d'Oronte, les deux « maîtres » en sont également friands. C'est ainsi

que, en regard des récits du Naturaliste du peuple, le Naturaliste du monde remplit une bonne demi-page pour nous apprendre que si la femme du secrétaire perpétuel de l'Académie voit des duchesses, c'est que ces grandes dames, aux séances de réception, montent chez elle pour y trouver... « vous savez? Le petit endroit. » Il insiste. Oui, le « petit endroit » (p. 257). Dans un autre passage, où il s'agit des obsèques d'un grand seigneur terrien, il nous montre les fermiers banquetant au château après la cérémonie. Et le soir... Écoutez: on pouvait entendre « les chants avinés des bandes *paysannes* roulant *aux* fossés, d'où montaient, des deux côtés de la route, des ronflements, des bruits immondes, leur façon de prier pour l'âme, etc. » (p. 321).

Arrivons maintenant aux parties descriptives. Tantôt c'est le genre précieux mitigé de déliquescence : « La voilà (la duchessse) sous bois, dans la fraîcheur des chemins verts, des longues avenues où des vols, des bonds s'effarent à sa course effrénée. » (p. 330).

Tantôt c'est le précieux doublé de l'*énergie* de la *Terre*. Ainsi du portrait de la femme abandonnée, création que l'auteur compare modestement à Didon : « Plus duchesse ni mondaine, démasquée, humaine enfin, elle s'arrêtait... puis repartait sous une poussée de douleur... Lâche, lâche, canaille. Elle enviait *celles* du peuple qui guettent l'homme sous une porte, lui envoient *par* la figure une *potée* de vitriol, dans un *vomissement* de mots épouvantables » (p. 274).

Toujours à propos de cette patricienne qui n'a pas de potées à sa disposition : elle est en délicatesse

avec la femme d'un académicien ; « elles croisent un regard, plus redoutable que les plus violentes *engueulades* du bateau-lavoir. » (p. 216).

En quelques endroits la description prend plus d'ampleur ; c'est ainsi que l'auteur nous fait assister à la messe mortuaire d'un académicien. Cet immortel n'a été, bien entendu, qu'un bélître ; enfin on va l'enterrer, et il y a de la troupe, car ce légionnaire de mauvais aloi a droit aux honneurs militaires... La voilà sur deux rangs. « Les fusils tombent *d'un seul coup* de crosse au commandement d'*un sacré petit officier*, très jeune, *pas commode*... La voix du jeune officier commanda *furieusement :* portez armes. Les académiciens *bombaient leurs torses* sous les regards de femmes les brûlant à travers les voiles noirs, les schakos et les sacs des militaires ahuris » (p. 190).

Ahuri?... Qui ne le serait en sentant ainsi un regard percer le schako, puis le sac? Pauvre armée, elle ne trouve pas plus grâce que l'Académie dans ce livre, car plus loin, à propos d'un duel, l'auteur nous présente un général de cavalerie, membre du Jockey-Club, qui n'est rien de plus qu'un grotesque. « Ses oreilles *faunesques joutent* de couleur violente avec celles de..., etc. » Quand on l'interroge, elles deviennent « écarlates, à croire que le sang gicle », et il répond : « Fait'ment, m'sieu » (p. 238). N'en déplaise à l'écrivain, nos officiers généraux sont plus distingués que cela ; il a eu le tort de trop s'en rapporter à un autre réaliste, à la *Lanterne de Bocquillon*, qui fait dire à ses militaires : « Turellement ».

Voulez-vous maintenant savoir comment on parle aux réceptions de gala, chez les duchesses ? On quitte la table pour regagner les salons ; le maître d'hôtel et les valets regardent la noble compagnie qui s'éloigne. « Le maître d'hôtel, grave, le menton haut, suppute à part lui : ce dîner, partout ailleurs, m'aurait valu mille francs de gratte ; mais avec elle, va-t'en voir ! Pas même trois cents francs ! Puis, *tout haut*, comme un crachat sur la traîne de la *fière* duchesse : *Carne, va !* » (p. 127).

Eh bien, non, elle n'est pas fière, cette duchesse, de garder chez elle un maître d'hôtel dont ne voudrait pas un marchand de noir animal. Tout ceci, je le répète, n'a pas le moindre rapport avec ce qui se passe dans le monde.

Occupons-nous un peu de la forme. L'auteur a une passion malheureuse pour le néologisme. Il forge des mots barbares pour le seul plaisir de ne pas s'exprimer comme ses compatriotes.

En bonne conscience, pourquoi appeler les plats légers de la fin d'un dîner « les facticités du dessert »? (p. 115). Pourquoi dire « frénétisme » au lieu de frénésie (p. 132); « se prostre » pour se prosterner (p. 185)? De quel droit les mots: « sombrement » (p. 349), « le nâvrement de la bouche » (p. 12), « après avoir réflexionné » (p. 59), « une baraque moyenageuse » (p. 218), la craqûre du ménage » (p. 128), « exploser sa colère » (p. 221), « soliloquer en marchant » (p. 260) ? Le besoin se faisait-il sentir de dire d'un chapeau quelconque : « ce chapeau auréolant l'archange du baccalauréat » ? (p. 103). L'auteur, enfin, devait-il pousser son esprit d'oppo-

sition à l'Académie jusqu'à écrire : « moquer quelqu'un » (p. 6); « de suite » pour tout de suite (p. 14), « malgré que » (p. 37), « j'aurais voulu que tu l'entendes » (p. 54) ; et mille autres dont le volume est émaillé ?

Je quitte ces détails pour m'élever à l'idée dominante : A mes yeux, ce livre est, tout comme la *Terre*, une représentation inexacte et démoralisatrice de la société, et un grave attentat contre les pures traditions de la langue française.

L'*Immortel* avait, il est vrai, un autre objectif : c'était une attaque contre l'Académie ; mais l'on peut affirmer que de ce côté-là il est allé contre son but. Pas de livre en effet qui démontre mieux l'utilité de l'Académie française.

Les excès de la secte n'en sont pas moins funestes. Cette vérité est si frappante, que depuis l'apparition de la *Terre* et de l'*Immortel*, les hommes les plus éminents ont fondé des publications défensives. C'est la *Petite Bibliothèque Française*, qui a pour programme de « ne donner que des œuvres tendant à élever les cœurs et s'adressant toujours à des sentiments élevés » ; c'est la *Revue de Famille*, dirigée par des hommes tels que MM. Jules Simon et Louis Ulbach, qui travaille au « relèvement de la France par le relèvement de l'esprit de famille » ; mais cet effort ne saurait être fécond tant qu'on n'aura pas démontré à la masse des lecteurs les vices et le néant du naturalisme. Avant de semer

la bonne graine dans votre champ, arrachez-en l'ivraie. C'est difficile, sans doute, car il faut se heurter à la force du fait acquis et à la puissance d'une oligarchie constituée; mais les armes nous manquent-elles? N'avons-nous pas aussi des exemples venus de haut? Il y a cinq ans, l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* signalait le péril et s'écriait, avec la double autorité de sa renommée et de son talent : « Tout laisser au hasard de ce qu'on appelle le tempérament ; décréter que l'incontinence aura nom puissance, et la brutalité hardiesse ; réduire, dans la peinture, le tableau à l'esquisse, sous prétexte d'impression, et à la caricature, sous couleur de réalité ; rapetisser, dans la littérature, cette grande étude de l'âme humaine aux observations médicales d'une pathologie fantaisiste ; imaginer dans l'odieux, solenniser l'obscène, marivauder avec l'immonde, aller dans cette voie plus loin que le dégoût ; atrophier ainsi, par la fréquentation de toutes les grossièretés, par l'habitude de toutes les laideurs, cette délicatesse qui est, en nous, une forme de la fierté ; changer la vieille devise : « toujours plus haut ! » par cette autre : « toujours plus bas !... » A faire ces choses, en vérité, on n'est pas le révolutionnaire de l'art, on n'en est que l'insurgé ! »(Discours de réception à l'Académie, 17 janvier 1884, p. 21.)

Je me suis gardée de cette sévérité, qui n'appartient qu'à nos maîtres ; mais j'invoque ce jugement, il prouve que j'ai raison ; et comme le mal n'a cessé d'empirer, j'ai le droit de dire aujourd'hui que le silence est une faute, la neutralité une défaillance, et le combat un devoir.

Chères lettres françaises, dont Frédéric de Prusse, dont Catherine de Russie, se déclaraient les admirateurs ; langue incomparable, que tous les peuples policés parlent avec amour, dont la diplomatie est jalouse de faire usage, langue de Montaigne et de Montesquieu ; mœurs élégantes, galanterie exquise, délicatesses de l'esprit, respect des croyances, suffirait-il d'un souffle pour vous dissiper ? Verrons-nous l'extrême civilisation nous ramener au niveau de l'homme primitif guidé par ses seuls appétits ? L'Idéal sera-t-il tué par le matérialisme ? Telles sont les questions qui se posent aujourd'hui.

J'ai cru, je crois encore que pour défendre la morale, qui est la cause des femmes, une femme avait le droit de prendre la plume. C'est ainsi que j'ai écrit cette préface.

J'ai cru encore qu'une femme devait — au lieu de s'en tenir aux protestations stériles — faire œuvre de spiritualisme. C'est ainsi que j'ai écrit *Marie Fougère*.

Je n'ai assurément pas la prétention d'entrer en parallèle avec nos adversaires. Je suis une inconnue, ce sont des puissants, et je vais, dans mon modeste récit, à l'encontre de tout ce qui fait leur succès.

Voilà plus qu'il n'en faudrait pour assurer mon infériorité, même si j'avais du talent, et je n'en ai point. Mais il faut juger certains actes d'après le courage qu'on a mis à les accomplir et d'après les intentions qui les ont dictés. A ce double titre *Marie Fougère* vaudra quelque chose. D'ailleurs, j'aurai défendu mes chers paysans, cela me suffit.

Sans doute il nous est réservé de voir surgir un écrivain de talent supérieur qui l'emportera sur un éphémère engouement et rendra son antique prestige à notre saine littérature ; mais il peut se faire attendre, venir bien tard... Eh bien ! à son défaut, que les humbles descendent dans l'arène. Le public entendra nos voix débiles et sera averti. Si petit qu'on soit, on est ; les fourmis valent par le nombre. J'ai commencé afin que d'autres viennent ensuite, qui feront mieux.

Ce volume, je le pressens bien, sera mis en interdit. J'espère, il est vrai, que parmi les spiritualistes et les critiques impartiaux, *Marie Fougère* pourra rencontrer de la bienveillance ; mais je ne me fais pas d'illusion sur le résultat final. Bien que je m'attaque uniquement à des tendances, sans viser jamais les personnes, on ne me laissera point passer. Cet insuccès prévu ne m'arrête pas : j'aurai essayé.

J'ai lu ce travail dans ma petite ville, à trois ou quatre mères de famille ; elles m'ont encouragée ; je suis partie aussitôt pour aller tout droit au public. Une seule chose m'avait fait hésiter : le sort malheureux réservé à mon éditeur. Pouvais-je même espérer d'en trouver un? Néanmoins je me mis en quête. Je ne connaissais personne. Si quelques portes

m'ont été fermées, je n'ai pas à le raconter ici : j'aurais l'air de me vanter en disant non, ou de marquer du ressentiment en disant oui. Toujours est-il que je débarquai un beau matin chez un homme fort aimable, ami passionné des lettres. Je sortis le manuscrit de mon manchon.

— Monsieur, dis-je avec la franchise qui convenait, je viens vous proposer une affaire détestable. Dans ce petit cahier je crie très haut ce que personne n'ose dire, et je continue à dessein par un récit idéaliste d'où j'ai écarté les procédés du métier. Tout cela, je le sais, n'est pas dans le goût du jour.

Mon homme cependant feuilletait tandis que je lui parlais. Il me regarda en dessous et sourit finement :

— Vous êtes, Madame, une spiritualiste militante. C'est dangereux.

— Monsieur, croyez-vous qu'une voix plus autorisée soit prête à s'élever? Si oui, jetez ce papier dans le feu, je vous prie. Vous n'en savez rien? Alors je persiste.

— Et qu'est-ce que *Marie Fougère?*

— Une protestation et un acte de foi littéraire. Avec un tel livre, monsieur, tout succès de librairie est impossible. Toutefois, il existe un peu partout d'honnêtes bourgeoises de ma sorte qui se diront que ma cause est la leur, et qui s'intéresseront à ma tentative. Celles-là me liront si vous parvenez à faire savoir que mon livre existe. Voilà peut-être le difficile ?

Il se caressait la barbe sans répondre ; je me levai.

— Vous avez raison, Monsieur, soupirai-je ; il ne

faut compter sur personne, et les coups d'épée dans l'eau ne servent à rien.

Je tendais la main vers mon manuscrit, pour l'emporter; il le retint d'un geste poli et se frotta gaiement les mains :

— On verra bien, Madame, car je vous édite.

Non, tout n'est pas encore perdu, puisqu'un livre qui n'a pour mérite que la sincérité et l'honnêteté peut encore paraître.

Madame X...

MARIE FOUGÈRE

I

L'hiver avait été cruel à tous. Qui ne s'en souvient ? Sa date est gravée dans nos cœurs.... Le ciel avait joint ses rigueurs aux colères des hommes ; où la guerre ne passa point, souffla le vent du nord, et la mort fut partout. Là-bas, le sang humain coulait sur la neige ; ici, près des fontaines glacées, c'était la chute d'un arbre ou l'agonie d'un oiseau. On eût dit que la nature voulait porter le deuil avec nous.

Durant de longs mois nos campagnes restèrent désolées, et le soleil ne reparut pas à l'époque accoutumée, comme si de la terre française eût été banni jusqu'à l'espoir du printemps.

Qui aurait pu, par ces froids brouillards de mars, parcourir sans tristesse notre forêt de Monnaye ? Le bouleau s'y penchait sur les pierres chauves ainsi que l'arbre pleureur dans un cimetière ; le

sapin s'était brisé sous son manteau de givre, le chevreuil ne bondissait plus derrière les houx, et les bruyères desséchées de la lande s'étendaient, avec un morne ton de rouille, sur le plateau silencieux. La grande affligée ne sortait pas de sa torpeur; les nuages l'enveloppaient de leurs crêpes.

Pauvre forêt! Mars ne t'avait rendu ni la chanson de tes merles, ni le sourire de tes bourgeons. Tu passais des ténèbres de la nuit aux brumes de la vêprée sans que rien t'eût fait renaître, pas plus le printemps, — matin de la vie, que le matin, — printemps du jour.

Vallons boisés et coteaux nus étaient immobiles et muets. Cependant une cabane solitaire, enfouie au milieu des ajoncs, attestait la présence d'êtres humains. C'était une chétive demeure, que le rude hiver avait presque réduite à l'état de ruine.

Comme la pluie s'apaisait, vers le coup de midi, le portillon fut poussé de l'intérieur et une femme parut sur le seuil. Elle était grande, osseuse, misérablement vêtue; ses bras retombaient inertes. La tête haute, les narines dilatées, l'œil fixé sur un sentier perdu dans le steppe, elle resta quelques instants à la même place, puis s'avança lentement sur l'aire.

— Marie! appela-t-elle d'une voix dure.

Aussitôt une enfant de treize ans environ sortit

à son tour du logis et s'approcha d'un air craintif.

— Dépêche-toi, faignante. Vas-tu faire ta demoisillon jusqu'à ce soir ? Comme si la pluie allait te faire fondre ! Vite ; ouvre à la bique et à la vache, et mène-les devers l'étang.

La petite fille frissonnait sous la giboulée, et, le cou rentré, cachait ses mains sous son tablier.

— Et vous, ma mère, ne demeurez-vous point, pour manger la soupe ?

— Moi ? repartit la grande femme d'une voix sourde ; non. Je vais là-bas.

Le regard toujours attaché à la lande, elle jeta sur ses épaules un morceau de toile rapiécé, enjamba un cloaque et s'enfonça dans le brouillard.

Marie fit quelques pas pour la suivre, pleurant et l'appelant ; mais bien vite arrêtée par un regard de menace, elle revint avec résignation vers l'étable et prit sa chèvre par la tête, comme une amie.

La femme s'avançait seule au milieu des bruyères. Son allure devenait plus rapide, la boue ni la bise ne retardaient sa marche, tous ses sens paraissaient tendus vers quelque objet invisible ; par instants ses lèvres s'agitaient. Soudain elle s'arrêta : un corbeau volait à sa gauche. Ses yeux exprimèrent la terreur.

— Oiseau de malheur, grommela-t-elle après une

minute d'hésitation, tu mens. Il n'est pas mort. Je n'ai pas peur, non ; tu mens.

Elle se mit à courir en s'efforçant de ne plus penser à rien, atteignit l'extrémité de la brande, interrogea du regard l'horizon, suivit un chemin qui s'enfonçait sous bois et s'arrêta au bord du plateau. Là le sol s'affaissait brusquement ; et dans la gorge étroite, environnée de collines, émergeait le village de Saint-Léonard-du-Désert. Le clocher surgissait à ses pieds, et, au delà, deux routes dessinaient leurs barres blanches au travers des maisons grises. Elle s'accroupit sur le talus de l'escarpement, raide, attentive ; examina le chemin et ne bougea plus. La pluie avait redoublé de violence, le vent gémissait dans les arbres. Elle resta insensible au froid, comme les roches qui l'entouraient. Au bout d'une heure sa tête se releva brusquement : les roues d'une charrette grinçaient à l'entrée du bourg. Puis l'attelage entrevu passa outre, sans s'arrêter, et la femme se replia, découragée. Bientôt un sourire étrange, presque insensé, plissa ses lèvres, et elle dit à haute voix :

— Ce n'était pas encore lui ; mais il viendra.

Les habitants du val et ceux du bois la connaissaient bien, cette pauvre femme qui attendait son fils le soldat. Ne venait-elle pas là chaque jour, depuis la fonte des neiges ? Elle l'aimait tant, son Gervois,

son premier-né, le beau sabotier de la forêt, qui était bravement parti, au temps de la moisson dernière, en chantant des refrains de bataille! Elle l'aimait tant, qu'en songeant à lui, elle en oubliait ses larmes de veuve, et qu'il n'y avait plus de place en son cœur pour la petite Marie. C'était sa joie, son orgueil, son soutien. Il se plaisait comme elle dans les friches, loin des compagnies bruyantes; quand elle avait ramassé son faix d'herbe pour la vache pie, ou porté le cierge aux enterrements, elle était assurée de le retrouver autour de la chaumine, guettant son lièvre ou bêchant le jardin. La veillée ne leur semblait jamais longue: le garçon tisonnait sans rien dire; elle le regardait en filant sa quenouille, tandis que l'enfant dormait sur les poches vides. Ils étaient heureux. Quelquefois une amicale fâcherie s'élevait entre eux.

— Noute mère, pourqué que tu ne baises point la gamine?

Et la veuve obéissait, par amour pour lui.

Les gens de la commune le louaient à l'envi:

— Point envieux, point buveur, le gars Guillaume Gervois; avec ça, travailleur fini; on peut dire la parfaite ressemblance de feu son père.

La veuve les remerciait d'un regard humide. Oui, l'image de son père. Gervois le défunt avait été le premier sabotier de la forêt, sans pareil pour bâtir

un *village* sous bois et pour mettre en chantier une bille de hêtre. Fort comme un bœuf, doux comme un agneau. Le fils avait appris son métier au sortir du catéchisme, et il n'avait pas encore tiré au sort que déjà son renom de bon ouvrier était acquis. Les charbonniers, les bûcherons, les faucheurs de bruyère l'avaient en estime ; les compagnons sabotiers ne juraient que par lui ; les travailleurs de la plaine, ennemis du monde forestier, le savaient trop bien armé de ses deux poings pour lui chercher noise ; rien donc ne venait troubler le triomphe de sa vaillante jeunesse. Quand survint la fatale guerre, ses camarades partirent ; ce que voyant, il quitta sa blouse tachée de sève pour faire comme eux. La Gervoise n'y voulait consentir. « Tu es fils de veuve, criait-elle, on n'a pas le droit de te prendre. » Mais lui de secouer la tête sans se payer de ces raisons-là. Il n'aurait certes pu dire pourquoi, mais son cœur battait au bruit lointain du tambour.

— Les autres gars vont se battre, je veux me battre itou.

La mère jeta un regard farouche sur Marie, la maigriotte qui restait, alors que le préféré allait partir ; elle remit au volontaire les dix francs cachés dans un pot de grès ; et lorsqu'il disparut au détour du bois de bouleaux, l'infortunée crut que la vie se retirait d'elle.

Elle vécut seule ; pis que seule : la présence de sa petite fille lui rappelait l'absence de l'autre. Impossible de l'envisager sans souffrir davantage ; l'excès de l'amour maternel la rendait marâtre.

Le sabotier ne savait pas écrire ; elle n'entendit parler de lui qu'une fois, par la lettre d'un conscrit de Neuilly. Elle fut jalouse de la femme qui lui apportait des nouvelles, cette mère qui avait un papier pour elle seule, où la main de l'enfant s'était posée ! Plus tard, elle apprit que ce camarade de Guillaume était prisonnier. « Au moins il ne sera pas tué, lui ! » murmura-t-elle, et elle envia la mère du captif. A la fin de l'hiver, quand le malheur nous eut réduits à l'extrémité, les anciens vainqueurs du monde durent se soumettre ; la paix fut signée, et nos soldats regagnèrent leurs foyers, musette au flanc et tête basse. Salut, Jean-René des Hayes, dragon dont un boulet arrêta le cheval dans sa course ; sois le bienvenu, Pierre de Saint-Patrice, et console-toi : tu trouveras ici cent amis de plus pour un bras de moins ; bonjour, les gars d'Orgères, qui fûtes victorieux à Coulmiers ; c'est donc toi, Jean de la Herse ? Tes trois frères sont tombés sous les balles ; longue vie à toi. Les voilà donc, un par un, qui arrivent, fantassins, chasseurs et mobiles ; les parents sont accourus au carrefour, l'oreille perçoit le bruit des souliers ferrés et des carrioles,

des appels qui se croisent et des gros baisers qui s'échangent. Arrivez, les sabotiers ; vos huttes vous attendent ; vous n'aurez plus faim ni froid, sous les arbres qui vous ont vu naître ; et vous conterez vos peines à nos jeunes filles, qui en récompense vous diront des mots d'espérance derrière le fournil.

Les voilà revenus. Nos cœurs les ont comptés ; y sont-ils tous ? Non : il en manque un, un des meilleurs, un des plus attendus. Voyons, jeunes gens des taillis et de la plaine, n'avez-vous pas rencontré dans les mêlées, dans les casemates ou sur les chemins Guillaume Gervois le robuste, l'enfant le plus cher de la veuve ? La pauvre mère vous guette au coin de la garigue, vous dénombre avec angoisse; voyez-la donc ; elle était encore presque jeune, à la veille de cette guerre qui vous emmena tous, et aujourd'hui la voilà toute ridée ! Où est son fils, puisque aucun de vous n'a ouï dire que son sang ait coulé ? Dites à la Gervoise qu'il est retardé par la distance, mais qu'il va revenir à son tour ; dites-le-lui, mes amis, par compassion !

Elle pleure, et les sabotiers, eux aussi, sont bien en peine ; Guillaume était leur compagnon de loge, leur frère à l'heure du travail comme à l'heure du plaisir ; franc sabotier comme ses ancêtres, il était cher à tous ; ils l'attendent et s'inquiètent. Hélas ! Personne ne l'a revu depuis la déroute au temps

des grandes gelées. Il n'importe, prenez courage comme nous, la Gervoise.

— Du courage ! c'est bientôt dit... Mais que voulez-vous que je devienne sans mon aîné ? Allez, allez : si vous aviez du cœur, vous me l'auriez rapporté sur vos épaules.

La veuve guette encore, toujours, couchée sur le talus, au-dessus du bourg. Le dernier de la commune est rentré, le petit François, un clairon. Il n'allait guère vite, celui-là, car il a une jambe de bois. Comment Guillaume, un si bon marcheur, ne l'a-t-il pas devancé ? Ce François, un orphelin que nul n'attendait ! Elle l'a vu passer, elle a trouvé qu'il avait bien de la chance, et s'est laissée tomber sur l'herbe jaunie. Et tous les jours, lorsqu'elle revient là, un corbeau vole à sa gauche, les larmes du ciel dégouttent des tiges desséchées du genêt. Elle attend.

La petite Marie, cependant, avait traversé la lande dans une direction opposée, chassant devant elle ses bêtes maigres, et s'était arrêtée au bord de l'étang. Laissant alors sa vache et sa chèvre brouter à l'aventure, elle fit choix d'un mélèze dont les rameaux formaient toiture, coupa aux alentours un gros tas de fougères, le déposa au pied du tronc, sur la face abritée du vent, enfonça dans le sol de

hautes baguettes enlacées au sommet comme le dôme d'une tonnelle, posa sur ce frêle appui une épaisse cloison de ses plantes légères, en recueillit de nouvelles pour en former à terre un amas qu'elle arrondit à la façon d'un nid d'oiseau, et, toute grelottante, se pelotonna au fond de la chaude cachette. C'était son habitude et sa joie. Dans ces lointaines solitudes, elle n'éprouvait pas d'émoi comme au logis de la Gervoise. Là tout lui appartenait, sans reproches. Il lui était loisible de dormir, de se taire, de regarder ; la bise avait la voix moins menaçante que sa mère. Et puis, blottie de la sorte sous le feuillage, elle pouvait goûter la compagnie de beaux amis qu'on n'aperçoit jamais dans les maisons : écureuil aux gambades mignonnes, ou rouge-gorge à la chanson tendre. Aussi, en quelque endroit que l'envoyât la veuve, la pastoure y façonnait semblablement sa reposée. Sur toute la lisière des bois on découvrait les débris de ses cabanes mystérieuses ; les bûcherons, qui l'avaient cent fois surprise, en souriaient.

— Bon ! disaient-ils d'habitude en apercevant la hutte enfantine, ce sont des fougères : bien sûr, la Gervoisette est passée par là.

C'est ainsi que la fille de la veuve fut surnommée Marie Fougère.

Ainsi vivant, elle était toujours seule. Les bam-

bins de l'école l'évitaient, parce qu'elle ne savait pas rire. Craintive comme tout enfant à qui l'on ne rend pas ses caresses, elle n'osait parler au logis; mais dès qu'elle se retrouvait libre, sans regard posé sur elle, le désert inculte et grave lui inspirait un intérieur contentement. Tout lui devenait doux, tout l'attirait; elle reconnaissait au passage une touffe fleurie, un arbuste courbé; la paix consolante inondait sa jeune âme, et son pain sec lui semblait meilleur lorsqu'elle écoutait en paix les cigales.

Ce matin-là, Marie avait froid : elle demeura tapie contre le mélèze. Sa chèvre mordillait les jeunes pousses à quelques pas d'elle; la vache paissait le long des roseaux; le silence n'était troublé que par le tintement assourdi de la clochette. La bergère était plongée dans un engourdissement qu'on aurait pris pour le sommeil, n'eussent été ses yeux grands ouverts, lorsqu'une voix s'éleva à l'extrémité de l'étang, vers le vieux chemin.

— Hé! Marie Fougère, es-tu là?

Un second appel se fit entendre : « Marie Fougère. » La fillette, brusquement rappelée à la réalité, se dressa sur ses genoux et avança la tête pour répondre. La peur s'emparait d'elle; qui l'appelait ainsi?

Quelques minutes s'écoulèrent, puis un homme

parut dans l'épaisseur du gaulis et s'approcha.

— Bonjour, petite Marie.

— Ah! bonjour, Louis Turpin.

— Ça m'a fait plaisir d'apercevoir ta bique. Puisque je te trouve ici, c'est du temps gagné. Retourne vitement chez toi.

— Pourquoi donc, s'il vous plaît? interrogea-t-elle en le regardant.

Turpin était un vigoureux garçon de vingt-cinq ans, le meilleur camarade de Gervois, sabotier comme lui et comme lui soldat.

— Petiote, il faut prévenir ta mère : le meunier, qui est venu de Neuilly par la traverse, assure qu'il a reconnu de loin ton frère sur la route.

Marie, stupéfaite, étendit les bras.

— Mon frère? Seigneur Jésus! A-t-il du mal?

— Je ne sais pas. Dis seulement à la Gervoise qu'il arrive, pendant que je vais avertir les amis au chantier. A tout à l'heure.

Ce disant, il prit sa course et disparut sous bois. L'enfant ramena grand'erre ses bêtes à l'étable, et, sachant bien où était la Gervoise, elle quitta ses sabots pour la rejoindre plus vite.

La mère attendait toujours sur le tertre qui domine l'église. Marie l'aborda, hors d'haleine.

— Va-t'en, j'entends être ici toute seule, s'écria cette femme à la vue de sa fille.

— C'est Louis Turpin qui m'a commandé de venir.

— Le propre-à-rien! Il est ben revenu de la guerre, lui! N'y a pus de justice!

— Enfin, enfin, Louis Turpin dit comme ça que mon frère Guillaume n'est pas loin.

La Gervoise frémit et se leva brusquement.

— Je sais-t'il pas la chose mieux que lui? Mes rêves m'ont avertie. Quand mon fils reviendra, c'est moi qui le verrai la première.

— Mais, ma mère, paraît que le pochetier l'a aperçu.

La veuve promena un œil hagard autour d'elle et s'appuya sur un quartier de roche pour ne pas tomber.

— Quoi! Il arrive et je ne l'entends pas? Peut-être ben que je suis devenue sourde.

Marie s'était éloignée de quelques pas, saisie de frayeur; sa mère l'appela d'une voix rauque.

— M'abandonneras-tu, démon? Ne vois-tu pas que je n'ai plus de jambes?

Elle posa lourdement un de ses bras sur l'épaule de la pastoure et descendit la côte abrupte qui mène au village.

Parvenue au fond de la vallée, elle suivait, entre

deux rangées de maisons, la voie qui s'allonge vers le chemin transversal, lorsqu'une légère rumeur s'éleva près du carrefour. Plusieurs habitants s'avancèrent, avec une hâte curieuse, sur le pas de leur porte; des enfants du bourg, marchant à reculons, envahirent l'espace libre; ils avaient l'air grave et étonné; à leur suite parut un voyageur chancelant et courbé, son bâton d'épine à la main. Il s'arrêta au milieu du groupe effaré, ôta son chapeau, balbutia quelques paroles inintelligibles, montra du doigt les hauteurs forestières, et s'évanouit.

— Apportez une chaise, cria le forgeron, qui l'avait reçu dans ses bras.

La Gervoise déjà s'était ruée à travers la foule. Les dents serrées, le regard étincelant, elle arracha ce corps inerte aux mains qui le soutenaient, le dressa tout droit devant son visage; puis, le laissant retomber sur la chaise, s'écarta pour mieux voir.

Guillaume Gervois était méconnaissable; la fièvre l'avait frappé plus sûrement qu'une balle. La guerre ne dévore pas l'homme que sur le champ de bataille; pour une chute glorieuse, cent tombes obscures; de combien de ces morts misérables est faite la gloire! Le robuste sabotier de Monnaye revenait mourant.

Personne ne parlait. Enfin, la mercière, apitoyée, rompit le silence.

— D'où arrives-tu comme ça, mon pauvre gars? demanda-t-elle.

Le soldat tourna vers elle sa tête alourdie

— De l'hôpital. Ils me défendaient d'en sortir, mais j'avais trop de chagrin; ils ont dit alors : qu'il s'en aille donc! Je voulais revenir chez nous, moi!

La mère s'était agenouillée devant lui, répétant: Guillaume! Guillaume! Elle tenait ses jambes embrassées, comme pour les réchauffer.

Gervois regarda lentement les gens de Saint-Léonard, l'église, les collines; ses mains amaigries cherchèrent dans le vide. Il murmura avec peine :

— Oui, je voulais revoir le pays. Ça m'a donné des forces; je me traînais de mon mieux, le monde m'a aidé; on m'a même mis dans une charrette; enfin, je ne sais pas... mais voilà Saint-Léonard, je suis content. Les bois sont là-haut, j'y monterai; mes bonnes gens, je vous reconnais, je vous reconnais tretous. Salut, les amis; me v'là, c'est Gervois. Approche, ma petite sœur, ma Fougère, je veux t'accoler.

— Et moi? et moi? cria la Gervoise avec une jalousie passionnée.

— Ne crains rien, la mère; toi avant tout; je te sens tout près; je t'aime bien, va.

Le pauvre hère s'arrêta en frissonnant; ses narines s'entr'ouvrirent, il aspira les émanations forestières que le vent apportait des hauteurs; sa tête s'inclina, il demeura sans mouvement.

— Il n'a pas de blessure, dit le forgeron; c'est la misère qui l'a mis en pareil état.

Un vieillard enleva son petit-fils dans ses bras.

— Enfant, regarde bien ce que les Prussiens ont fait du sabotier de Monnaye; un jour venant, souviens-toi de lui, pour la vengeance.

La grande Gervoise se redressa. Ses vêtements, roidis et collés au corps par la pluie, lui donnaient une apparence sculpturale. Le regard au ciel, elle invoqua un secours plus prompt et plus terrible :

— Que ceux qui ont fait mourir mon gars de vingt ans soient maudits!

Puis, épouvantée du mot qu'elle venait de prononcer, elle éclata en sanglots :

— Non, non, il ne mourra pas... Que celui qui a pitié des mères lui rende la vie!

Les villageois s'écartèrent à ce moment pour faire place à quelques hommes qui accouraient vers Guillaume; c'étaient les sabotiers du bois, Turpin les conduisait. Le compagnon dont ils avaient voulu fêter l'arrivée ne put serrer leurs mains

tendues. A l'aspect du malheureux, chacun baissa la tête. Le père La Plane, chef de l'atelier, l'examina tristement.

— Le plus fort d'entre nous... Qui l'aurait dit! murmura-t-il.

— Nous qui lui avions si bien gardé sa place dans la loge! ajouta Louis Turpin.

Un des compagnons, nommé Belœil, les interrompit brusquement :

— Taisez-vous donc, vous autres! L'air des bois le guérira. Emportons-le.

— Tu parles comme il faut. Vite un brancard. Mon Gervois, courage; laisse-toi faire; tu vas monter la côte sans fatigue.

Les sabotiers s'empressèrent à l'envi. Le volontaire fut couché sur un matelas, enlevé à hauteur d'épaule, et le petit groupe se dirigea en silence vers l'escarpement.

La mère suivait, chargée du chapeau, de la musette et du bidon. En atteignant le plateau, Guillaume parut sortir de sa torpeur; il leva la tête, embrassa d'un regard la bordure des bois, la nappe fuyante des bruyères, se pencha pour sentir encore, et sourit. Ce fut tout. Ses camarades le portèrent jusqu'à la cabane où il était né.

— V'là not'maison, ta maison; t'es rendu cheux toi, mon cher fils, dit la Gervoise.

Il ne répondit pas.

Les sabotiers le déposèrent sur sa couchette. Marie Fougère, frappée de stupeur, s'était accroupie dans un coin du logis. Au bout d'une demi-heure, comme le soldat n'avait pas bougé, le vieux La Plane lui posa une main sur le cœur, et approcha de ses lèvres un fragment de miroir. Ensuite il se découvrit.

— Faites tous comme moi, prononça-t-il d'une voix altérée; le bon Dieu l'avait soutenu jusqu'au pays, pasque ça console de revoir ce qu'on aime; mais il n'a rien permis de plus : à cette heure Guillaume le sabotier est mort.

La Gervoise avait suivi tous ces mouvements d'un œil privé de raison; au dernier mot, elle bondit.

— Ce n'est pas vrai! Lui mort? Un homme pareil? Tas de menteurs! C'est impossible; je l'attendais, j'ai besoin de lui plus que d'air et de pain; je l'aurai. Réponds-leur donc, mon cher petiot; relève-toi tout de suite pour les confondre. Les jaloux auront beau faire, va; tu creuseras encore des sabots dans la loge. Allez-vous-en, gens de rien, qui le traitez de mort; partez ou je frappe; je veux soigner mon enfant toute seule.

Les paysans s'éloignèrent; ne voyaient-ils pas que leur présence ne faisait qu'irriter encore ce

désespoir d'une mère? Et d'ailleurs ils ne pouvaient plus être utiles. Quand le dernier eut disparu dans la brume, la Gervoise, qui jusque-là les avait épiés avec fureur, revint, se précipita sur le corps insensible, qu'elle couvrit de sauvages baisers. Elle dénoua la cravate de Guillaume afin qu'il respirât plus à l'aise; puis, à la pensée qu'il dormait, la femme affolée agita lentement le grabat pour le bercer. Marie Fougère, la bouche entr'ouverte, les yeux arrondis, suivait tous les mouvements de sa mère avec terreur.

Plus tard, la Gervoise s'obstina à réveiller son fils. « Viens, viens, » lui criait-elle à l'oreille. Enfin elle sentit que les membres de Guillaume devenaient froids et rigides; le terrible contact lui donna la révélation de la mort; elle comprit par la sensation. Aussitôt la mère s'enfuit, échevelée, et se roula dans les buissons.

— Le voilà reparti, hurlait-elle ; je ne le reverrai plus jamais, jamais !

Ses yeux erraient d'un objet à l'autre sans rien reconnaître ; mais son instinct lui montrait partout la vie autour de sa cabane, asile d'un mort : les nuages gris couraient dans l'espace, des oiseaux lançaient çà et là leur cri d'appel, et dans les plis de la brande frissonnait la verdure éternelle des ajoncs.

Cependant Marie l'avait suivie et s'efforçait de

l'apaiser en l'entourant de ses petits bras. Elle la repoussa d'un geste haineux.

— Pas toi, pas toi ; *lui!*

— Oh ! ma mère, il faut dire des prières pour mon frère Guillaume ; permettez que j'aille chercher monsieur le curé !

— Non, personne n'entrera, et je te défends de prier, entends-tu ? Si les enfants sont enlevés ainsi à leur mère, c'est qu'il n'y a pas de Dieu.

La pauvrette, qu'un pareil spectacle avait anéantie, alla pleurer à l'écart dans la lande; la mère revint au logis et s'enferma. Ainsi s'écoulèrent de longues heures. Aux premières ombres du crépuscule, elle reparut sur le seuil. La musette du volontaire pendait à son côté; ses mains y plongeaient avidement et cherchaient ce qu'*il* avait pu rapporter de la guerre. Elle emportait aussi le bâton à l'aide duquel Gervois avait accompli son dernier voyage.

— Sois tranquille, mon Guillaume, fit-elle d'une voix calme ; tu aimais trop à voir d'ici la forêt : je ne souffrirai pas qu'ils te mettent sous terre.

Elle chassa les animaux de l'étable, alluma sa chandelle de résine et la promena avec lenteur sous le chaume de la toiture. L'incendie s'alluma ; un coup de vent suffit alors pour enrouler les flammes autour de la cabane. Elle se recula un peu, riant aux éclats et répétant :

— On ne creusera pas de fosse pour toi, mon Guillaume.

Bientôt les flammes jaillirent, éclairèrent tout le plateau de leurs fauves reflets ; les sabotiers, du fond de leur village, aperçurent la clarté sinistre et accoururent. Il était trop tard pour combattre le fléau ; ces hommes restèrent muets d'horreur devant cette femme à demi nue qui vociférait, et devant la pastoure qui se cramponnait à eux en sanglotant. Louis Turpin montra la Gervoise à ses compagnons.

— Amis, la bonne femme est folle, ne l'abandonnons pas. Son mari a travaillé trente ans avec nos aînés ; son fils ne s'est jamais séparé de nous, ces gens-là sont de la vraie famille des sabotiers. Vous voyez ce qu'il en reste : deux pauvres femelles sans toit et sans pain. N'en aurons-nous pas compassion ?

— Plus souvent ! repartit le père La Plane ; on se doit à elles ; des Gervois, c'est sacré.

— Eh bien ! adoptons-les. Tant que j'aurai deux bouchées pour ma part, elles en auront une ; faites de même. Nous avons de la planche, au *village ;* on leur bâtira une cahute près de notre loge ; elles vivront comme ça à côté de nous. Viens, Marie Fougère ; c'est moi qui serai ton frère maintenant.

Les sabotiers enlevèrent de force la Gervoise,

qui s accrochait aux broussailles pour voir encore le bûcher qui laisserait son fils à jamais habitant de la lande ; la petite fille, doucement portée, enlaça Turpin, et leurs ombres confondues s'effacèrent dans les ténèbres.

II

Quand, au déclin du jour, les travailleurs de la forêt ont regagné la route accoutumée ; à l'heure où le bûcheron, chargé de sa cognée, est sorti du couvert ; où le porcher a soufflé une dernière fois dans sa trompe d'écorce, les ombres grandissent, les rumeurs s'éteignent : on dirait que la race des hommes a déserté la cité des arbres. Il n'en est rien pourtant ; la forêt, en perdant ses hôtes de passage, a gardé ses habitants ; les tribus de ceux qui vivent sous bois sont toujours là ; dans le mystérieux repli de ses enceintes campent les charbonniers et les sabotiers ; ceux-là l'ont adoptée pour patrie ; après le labeur ils lui demandent le repos ; ils vivent de sa vie. Les ouvriers que le soir éloigne ne sont pas les vrais amis du bois ; après la nuit passée dans leur maison de pierre, ils sont ramenés par le soleil au milieu du couvert pour frapper et

détruire ; le doyen des arbres est leur proie ; celui-ci le terrasse, celui-là le mutile, un troisième enlève les membres brisés sur son chariot ; la vieille femme dérobe la faîne, l'enfant vient voler le myrtil. C'est une bande de pillards qui est arrivée les mains vides, et qui s'en va chargée de butin ; le plus inoffensif de tous ces visiteurs laissera derrière lui une chose morte. Tels sont les hôtes de midi. Le charbonnier et le sabotier ne sont pas tels ; jamais ils ne tuent la plante vivante. Ils respectent tout ce qui porte feuille, fleur ou graine ; leur bras ne fait jamais tomber la branche ou pleurer la sève ; ils n'apparaissent, armés du fer, que pour rendre utile le tronc ou la tige dont la hache du riverain a jonché le sol ; et leur besogne achevée, ils ne quitteront pas le campement sans réparer la destruction, sans semer le gland où fut le chêne. Aussi la vieille forêt les traite en fils ; loin de leur réserver, comme à l'élagueur, une chute vengeresse, elle les protège, les abrite sous ses rameaux, les berce de ses mélopées, leur prodigue la fraiche senteur de ses nuits et la magie de ses aurores ; elle leur rend amour pour amour.

Le charbonnier et le sabotier mènent sous les mêmes ombrages la même existence, mais sans jamais se réunir. Ennemis ? Non, peut-être ; mais à tout le moins étrangers l'un à l'autre. Les exigences

opposées des deux métiers leur ont inculqué des mœurs différentes. Le charbonnier se tient près des gaulis, le sabotier dans les clairières de la futaie; le premier travaille sans aide; il choisit seul ses *places*, dresse son fourneau, dirige lentement la combustion, œuvre de solitaire et d'immobile; le second, au contraire, a besoin d'un outillage compliqué et d'un partage de la tâche; aussi vit-il en société et dans un perpétuel mouvement. Au sabotier la gaieté et les rayons purs du soleil, au charbonnier le silence et les noires volutes de fumée. Celui-ci se contente de la hutte conique dont son corps allongé a mesuré l'espace, tandis qu'il faut au sabotier un *village;* le charbonnier est un être nocturne, l'autre non; le premier se rapproche du hibou, le second de la fauvette; ils restent éternellement voisins, et ne peuvent s'aimer.

Rien de plus pittoresque et de plus attrayant qu'un village de sabotiers sous bois. L'atelier a des arbrisseaux pour supports, des planchettes blanches pour toit et des amas de verdure pour cloison; une des quatre faces reste ouverte à l'air libre. Aux pieux fixés çà et là dans la paroi pendent les trésors de chaque associé; vêtements de rechange et trophées d'outils. Les troncs choisis du hêtre, du tremble et du bouleau gisent sur leurs cales, au milieu de l'aire. Plus en avant, dans la pleine lumière,

les tables à ouvrage plongent leurs pieds dans le sol. Le sabotier, dans son langage imagé, leur a donné le nom des animaux dont elles rappellent les formes : celle qu'il emploie pour tailler son bloc est haute, étroite et anguleuse : elle s'appelle « la bique » ; l'autre, sur laquelle il s'appuie pour creuser, est basse, large et arrondie : c'est « la coche » ; quelques escabeaux, faits de trois bâtons enfoncés dans une planche ronde, supportent le couteau, la pipe, le gilet de laine ou quelque sabot ébauché ; d'ordinaire un chat sommeille sur le tas de coquilles.

A côté de l'atelier s'élève le *magasin*, sorte d'appentis fermé au moyen d'une claie. C'est là que les chaussures fabriquées sèchent en attendant l'arrivée des marchands.

Cette double construction se répète suivant l'importance de la tribu ; et l'ensemble forme un groupement circulaire autour de l'habitation commune, appelée la *loge*. Comparée à la tanière primitive des charbonniers, la loge des sabotiers est une maison. La forêt toute seule, bien entendu, a fourni les matériaux. L'édifice est carré ; le plafond, surmonté d'un faîte de genêts, est, ainsi que les murs, composé d'un entrelacement de bourrées, de ramées de sapin et de mousse, que soutiennent des poteaux plantés, sans souci de l'art, dans toutes les parties du logis ; c'est une colonnade, une image

du bois lui-même. La pierre n'apparaît que sur un seul point, où s'ouvre une vaste cheminée ; là brûle jour et nuit un feu clair. Cet âtre, en avant duquel un espace libre est ménagé, sert de cuisine et de parloir. Les paquets de harengs accrochés près de la chandelle et les sièges rudimentaires rangés en demi-cercle y unissent leurs promesses pour l'heure du souper et de la veillée. Des étagères en frêne écorcé, qui se balancent comme des hamacs à l'extrémité de lianes tressées, supportent la vaisselle. Sauf la marmite, tout est en bois, même les flambeaux.

Le surplus de la loge a la physionomie d'un dortoir ; les couchettes ont leur pied tourné vers le centre ; plusieurs dressoirs sont posés de distance en distance, qui servent de meuble personnel à chaque habitant. Les poteaux, hérissés de chevilles saillantes, sont partout ponctués de chapeaux, de gourdes et de paniers. Au dehors, près du seuil, voici les deux seaux que les compagnons iront tour à tour emplir à la source voisine, et tout auprès le gros fût de cidre, recouvert de branches feuillues. Tout le village est entouré de lices fragiles, plus faites pour affirmer les limites que pour se préserver de l'incursion des rôdeurs, et qui seraient sans usage possible, si un geai apprivoisé n'en avait fait son perchoir favori

Les sabotiers vivent ainsi sur le même emplacement, tant qu'ils trouvent à leur portée des arbres abattus ; parfois leur séjour se compte par années ; puis ils transportent le village dans un autre canton de la forêt. Ici ou là, ils sont chez eux.

Turpin et ses compagnons amenèrent la Gervoise et Marie à leur village de Monnaye. C'était sur le versant opposé des bois, en amont du grand étang. La route n'était pas longue, mais la veuve se débattait par instants, l'enfant commençait à s'endormir; la chèvre et la vache, dépaysées, refusaient d'avancer, et l'obscurité rendait la marche incertaine. Lorsque les vagues lueurs de la loge apparurent à travers le brouillard, les forestiers poussèrent un soupir de soulagement. Sans échanger la moindre parole, ils dressèrent deux lits dans le magasin, couchèrent les infortunées, bouchèrent soigneusement l'ouverture.

— Allez maintenant vous reposer, dit Turpin à ses compagnons ; quant à moi, je vas rester là. Si la Gervoise est devenue tout à fait folle, elle pourrait faire des siennes ; je trouve à propos de surveiller la chose.

La nuit se passa sans incidents. A l'aube tout était calme. Le sabotier en profita pour tracer dans une encoignure du parc l'emplacement de la future

cabane. Un peu plus tard, lorsqu'il se fut assuré que la soupe était chaude, il ouvrit la porte du refuge.

— Hé, la mère, cria-t-il, levez-vous et venez; il y a bonne flambée là-loin, et les amis vous attendent.

La Gervoise sortit peu après, suivie de la petite Fougère, l'observa en dessous d'un œil hagard, et traversa le placis herbé. Elle s'accroupit devant l'âtre, avec des mouvements de louve captive, au milieu des ouvriers silencieux.

Le paysan, réduit aux sentiments simples, éprouve des impressions plus intenses que l'homme des villes, dont les perceptions s'affaiblissent par la divergence. Pour peu que l'objet qui l'occupe soit tangible, comme le spectacle matériel de la mort et de la misère, il s'y attache obstinément et se l'incorpore. Condamné à lutter sans relâche pour les nécessités brutales de la vie, il connaît mieux que tout autre le prix de leur conquête ou les amertumes de leur perte. Aussi est-il instinctivement humain pour les êtres qui jeûnent ou pour les gens en deuil, et à leur vue promène sa pensée d'eux à lui sans que rien puisse l'en distraire. Les sabotiers en étaient là : l'un d'eux, Guillaume, avait expiré la veille entre le bourg et le bois ; la mère apportait sous leurs yeux le reflet de cette agonie, et l'enfant

qui avait pleuré autour de la maison brûlée était à l'heure présente une mendiante. Ils se sentaient troublés, regardaient et se taisaient.

Louis Turpin, plus civilisé, partant plus expansif, essayait seul de jeter dans ce vide funèbre le bruit de paroles quelconques, afin d'arracher les autres et lui-même au cauchemar.

— Allons, la Gervoise, c'est un grand malheur ; mais faut se faire une raison. Ayez un petit peu de courage, ma bonne femme.

La veuve le considéra froidement, et tout à coup, comme si elle venait de le reconnaître :

— Louis Turpin, prononça-t-elle d'une voix gutturale, puisque vous étiez ensemble à la guerre, pourquoi n'est-ce pas toi qui as trépassé, au lieu de lui ?

L'accent de cette femme annonçait qu'elle n'était pas insensée, mais qu'une douleur inconsolable lui avait inspiré la haine des vivants. Turpin comprit ; il baissa la tête sans répondre, mais ne put se défendre de serrer l'enfant dans ses bras, en devinant ce que serait une telle mère.

— Pauvre petite ! soupira-t-il.

— La veuve, fit tout à coup Belœil, vous allez manger la soupe avec nous, n'est-ce pas ?

— Hier est-il si loin de moi, pour que j'aie faim ? T'es un sans-cœur

— Parlez-lui donc, vous, père La Plane ; elle vous écoutera peut-être mieux.

L'homme à cheveux blancs se leva, fit asseoir la malheureuse sur son billot, et se tint debout devant elle.

— Femme, lui dit-il gravement, ne vous révoltez pas contre les volontés d'en haut. L'épreuve est dure, mais songez que d'autres sont encore plus à plaindre que vous, puisqu'il vous reste du pain, un enfant et des amis. Faut toujours voir ce qu'il y a au-dessous de soi, c'est ça qui rend sage. Je suis l'ancien de la loge ; quand je parle, on me croit, d'habitude. Ne me connaissez-vous pas depuis quarante ans ? Eh bien ! je vous le dis de bon cœur : vivez près de nous dans la paix. Tout céans parle des Gervois, c'est là que la Gervoise doit vieillir ; ils avaient du courage dans le travail, ayez-en dans la peine.

Il se tut et lui tendit une écuelle pleine ; la mère sans fils essuya de grosses larmes qui coulaient sur ses joues ridées et mangea. L'adoption était consommée.

Le jour même, les sabotiers suspendaient leur besogne pour procéder à l'installation des deux femmes. La cabane fut construite avec une sollicitude dont personne n'aurait cru capables ces sabotiers à l'écorce grossière ; ils la firent plus chaude

que leur propre loge et y ajoutèrent même une fenêtre. Chacun y alla de son industrie ou de ses ressources particulières : La Plane fabriqua une chaise rembourrée de jonc, Maronneau donna un rouet, Philippe creusa la vaisselle, Jean Belœil apporta deux poules, Turpin bêcha le jardinet. Il ne restait qu'à pourvoir aux besoins quotidiens des Gervoise ; c'était le plus difficile, car la veuve était fière. A l'heure du repas, si l'un des sabotiers la hélait gaiement :

— Hé, la voisine, accourez donc ; nos pommes de terre fument...

— Nous n'avons que faire de ça, gardez vos mets, répondait-elle.

Ils ne parvenaient à la décider qu'en ajoutant :

— Ce n'est pas à nous, ce qu'on vous offre ; c'est à vous, car c'est la part de Guillaume.

Elle s'approchait alors, craintive et farouche, et à peine repue s'éloignait.

La Gervoise n'était pas folle, mais son intelligence s'était obscurcie. Souvent elle accompagnait les ouvriers à l'atelier, se couchait dans un coin sur les copeaux et demeurait là de longues heures, suivant de l'œil ces hommes qui faisaient des sabots comme *lui*. Elle croyait sans doute le voir encore. Quelquefois elle touchait les outils en prononçant leur nom tout bas ; souvent aussi elle se

tournait vers la baie comme si elle eût espéré que Guillaume allait rentrer. Sa main n'abandonnait jamais le bâton du soldat; elle cherchait lentement du doigt l'endroit lisse qu'avait serré le voyageur mourant, et elle l'appuyait sur sa joue maigre.

Marie n'osait s'approcher de sa mère à ces moments-là; plus tard, elle lui parlait avec une timide douceur, se frôlait contre elle, semblait offrir ou demander une caresse; la veuve alors tressaillait, repoussait froidement la pastoure et se réfugiait dans le bois. Elle se montrait plus calme quand le soleil éclairait la vente; mais la pluie et la brume, en lui rappelant l'heure fatale du retour de son Gervois, lui causaient d'effrayants accès de sauvagerie. Les sabotiers en conclurent qu'elle était lunatique.

L'ancien du village, connaissant mieux la vie, avait plus de pitié; il réprimait toute plaisanterie, défendait toute question, et avait acquis un certain ascendant sur la Gervoise par les délicatesses de sa pitié.

— Faut ren dire à la vieille, lançait tous bas le gros Philippe; n'y aurait pas gras avec La Plane. Il lui passe tout, même son nom.

C'était vrai. La femme des landes, qui le connaissait depuis l'enfance, avait coutume d'appeler l'ancien de son nom de famille; il était toujours

pour elle « le père Vendangeux ». Or, le forestier, bien que ce fût un sage, avait ses faiblesses ; il méprisait les gens de la plaine et trouvait offensant ce titre de Vendangeux, marque certaine de son origine. Il ne voulait pas, en dépit de l'évidence, être issu d'une race de vignerons ; depuis de longues années, son orgueil de sabotier l'avait conduit à se parer d'un sobriquet ; il avait pris le nom d'un des principaux instruments de son état, *la plane,* et disait à tout propos : Je suis La Plane tout court. Il défendait à ses camarades de le désigner autrement ; jamais on n'avait pu le décider à voter à cause de cela, et il n'eût pas souffert qu'un marchand de bois lui donnât du Vendangeux en affaires ; mais, quand ce coup sensible lui était porté par la veuve, il restait sans colère.

— Elle est si malheureuse ! concluait-il d'un ton résigné ; je peux bien lui passer ça.

Louis Turpin aurait accepté les brusqueries de la Gervoise avec une égale docilité ; mais elle ne lui parlait jamais. En vain lui rappelait-il que Guillaume avait été son ami de jeunesse, son compagnon de travail et son frère d'armes, elle se détournait de lui avec une sourde et croissante aversion. Il ne se rendait pas compte du développement de l'idée fixe chez la mère qui trouvait

injuste de le voir vivre quand son fils était mort, et qui en venait ainsi, peu à peu, à voir en lui presque un meurtrier. Il pressentit cette haine, sans parvenir à se l'expliquer, et, impuissant à la vaincre, il se tourna vers Marie Fougère, dont il se fit l'ami le plus tendre.

La pauvrette avait grand besoin d'être rassurée. Le spectacle de la mort frappe l'enfance d'une terreur ineffaçable ; le souvenir du visage convulsé de Guillaume hantait Marie à toute heure. Il aurait fallu les baisers d'une mère pour éloigner d'elle cette angoisse ; et la Gervoise, au contraire, y ajoutait par ses duretés. Joignez-y que le mouvement du village troublait la pastourette, élevée dans le calme profond des landes ; ses sensations étaient celles d'un jeune animal qu'on transporte du désert au milieu des hommes. Tout l'inquiétait. Turpin, qui pas plus qu'elle n'avait de famille, souffrit de cette souffrance et, plus porté à l'action qu'au raisonnement, s'efforça d'apaiser Fougère en l'apprivoisant. Il la conduisit, après avoir obtenu un peu de confiance, aux endroits où poussait l'herbe fine, printemps assuré de la vache ; ici, expliquait l'honnête garçon, elle trouverait sans peine la cenelle et la centaurée ; là, son panier s'emplirait des meilleurs champignons. Vois-tu, sur l'étang, ces deux poules d'eau qui se poursuivent ?

Le mois prochain, je découvrirai leur nid pour te plaire.

A chaque pas, c'était ainsi badinages, caresses, soins ingénieux de frère aîné. L'enfant s'habituait à lui, le recherchait par curiosité, le préférait par intuition. Quand les obligations du travail mettaient fin à leur promenade, Turpin emmenait Marie à son atelier.

— N'aie crainte, disait-il, ta mère ne viendra pas ; elle est dans le magasin avec La Plane ; elle n' entre jamais là quand j'y suis ; on jurerait qu'elle me prend pour le diable.

Il la posait sur sa coche, les jambes pendantes, lui parlait de Guillaume, racontait des histoires pour l'amuser, aiguisait ses outils tout en devisant, promettait avec un bon rire de lui apprendre le métier.

— C'est pas commode, vois-tu bien, de faire des sabots ; mais l'habitude vaut la science ; une Gervoise doit s'y connaître, car c'est dans le sang. Essaye. Vas-y doucement, prends garde de te couper.

Il dirigeait la petite main prudemment, s'exclamait au premier coup de rabot, la faisait rire. Quand le plaisir animait cette jeune physionomie, Turpin détaillait le mécanisme compliqué de sa besogne. Peu d'états manuels, en effet, exigent plus d'a-

dresse et de méthode. Le sabotier s'attaque d'abord au tronc d'arbre avec la scie; puis il fend le bloc avec des coins et le réduit à l'aide de la hache; c'est ainsi qu'est préparé le morceau brut. Il l'ébauche ensuite avec la *tille*, le dégrossit à la plane et le creuse au moyen d'une vrille et d'une cuiller. Le sabot à ce moment est sculpté, le moment est venu d'en mener à fin *la façon*. L'homme s'arme alors du *boutoir* pour égaliser la semelle et le talon, après quoi il opère le polissage au couteau. La chaussure est faite, il s'agit de limer les rugosités et d'ajuster les lignes; un nouvel outil est nécessaire, la *rouelle*. Cela fait, le sabot est *hâlé*, c'est-à-dire présenté à la flamme qui doit le colorer et le durcir. Dès qu'une paire est achevée, l'ouvrier, d'un coup de *percette*, fait l'*accouplement* avec un filament d'écorce. L'œuvre est achevée, il ne reste plus qu'à pendre la marchandise au séchoir. Le plus souvent ces travaux, successifs se répartissent entre compagnons d'atelier: on y compte le bûcheur, le creuseur, le polisseur; mais tout sabotier est apte à exécuter chaque partie de l'ouvrage, et cela se produit toujours dans les villages peu nombreux, comme celui de Monnaye. Les plus habiles peuvent, lorsque le bois est *avantageux*, fabriquer une paire à l'heure.

Turpin, pour arracher Marie à l'inaction et aux

idées tristes, l'employait d'ordinaire aux menues besognes; elle balayait les rognures amoncelées, allumait le feu quand était venu le moment de hâler; elle portait aussi dans le magasin les paires accouplées.

— Courage, disait-il, nous serons demain en avance, et je te mènerai voir si les muguets sortent de terre.

Au bout de quelque temps, Marie Fougère changea. Elle suivait toujours le sabotier, se montrait d'humeur égale et obéissante, mais elle n'interrogeait plus son ami, avait l'œil terne et devenait languissante. Cette attitude nouvelle causa quelque appréhension à Turpin.

— Tu ne t'ennuies pas, au moins, ma falote?

Si. Fougère s'ennuyait. Deux choses lui manquaient, qui jusque-là avaient rempli toute sa vie : elle n'était plus seule, et elle n'était plus dans la lande. Au fond des bois où l'adoption l'avait amenée, plus d'horizons lointains, plus de terres aux nudités puissantes, plus de sentiers blancs allongés dans l'océan des bruyères. Qu'étaient devenus l'espace immense, le soleil sans voiles, le parfum du thym? Une heure de marche à peine la séparait de tout cela, et tout cela était perdu pour elle. Elle ne se reconnaissait pas. Maintenant, c'était la forêt enveloppante, les troncs noueux masquant l'ampleur

des échappées, les parfums âcres, les dômes ténébreux. Ici, le vent ne murmurait plus comme sur les brandes, il gémissait. Et partout la voix de l'homme et le grincement de l'acier troublaient le silence.

Marie, sans rien raisonner de ces choses, se trouvait dépaysée; plus que dépaysée : captive. Le besoin de respirer plus au large, comme autrefois, s'empara d'elle; dans son tourment, elle s'éloigna par moments de son compagnon, pour explorer les alentours du village... Mais de tous côtés le couvert; plus loin, encore la muraille! Sur les croupes infertiles où expirait la végétation forestière, les sapins dressaient leur sévère épaisseur; elle redescendait: la saulaie couvrait le vallon. Au delà, partout, c'était l'ombre. L'enfant revenait alors à la loge, dans sa prison d'arbres, affligée sans le comprendre, parce que le ciel et les rayons lui manquaient.

Louis Turpin dit un jour au père La Plane :

— Faut se vider le cœur, vieux; je trouve que ça ne va pas.

— Le sabot?

— Non; les Gervoise. La mère est plus que jamais enfoncée dans ses lubies. Et puis, l'orgueil la tient; je parierais qu'elle nous délaisse pour aller mendier.

— Bel orgueil, ma foi !

— Que voulez-vous ! chacun a sa manière. Elle demande aux uns et aux autres pour ne pas être toujours à charge aux mêmes. Quant à la petiote, j'en suis tout inquiet. Au début, ça allait bien, mais à présent rien ne la déride, et elle dépérit. Impossible de lui faire prendre nos accoutumances. Ça me taquine ; faut tâcher de faire quéque chose.

— Des imaginations ! Tu cherches midi à quatorze heures. Nous leur donnons de bon cœur tout ce que leur donnerait Guillaume s'il était vivant, elles doivent l'accepter de même. Que voudrais-tu faire de plus, par supposition ?

— Eh bien ! donc, sauf votre respect, j'ai pensé par devers moi qu'il conviendrait d'en dire deux mots à Cassemiche, de la Tremblaye. C'est leur plus proche parent, aujourd'hui, un richard par-dessus le marché, et point marié. Il pourrait les recueillir ou quelque chose d'approchant.

— Lui ? Tu badines. Un vieux grigou, bon à couper les liards en quatre, et qui a le cœur plus dur qu'un sabot neuf, faire du bien aux Gervoise ? Plus souvent ! Si tu es capable de lui tirer seulement une honnête parole, je consens à m'appeler Vendangeux toute ma vie.

— Ce n'est pas moi qui la tirerai, La Plane, cette parole-là ; ce sera vous-même.

— Plaît-il ?

— Je dis qu'en raison de votre âge, c'est à vous qu'il appartient de faire la remontrance au cousin.

— En vérité, me voilà bien commissionné !

— Laisseriez-vous donc deux femmes dans leur angoisse faute d'un peu d'appui ?

— Je ne me refuse jamais à faire une chose raisonnable, mais...

— Assez jasé, l'ancien ; je vous connais : nous irons ensemble chez Cassemiche, pas plus tard que dimanche, à la relevée.

Au jour convenu, les deux forestiers prirent le chemin de la Tremblaye. L'homme qu'ils cherchaient avait décampé ; et comme c'était un célibataire, la porte était close. La Plane et Louis sachant que le maître du logis n'allait jamais au cabaret, parcoururent les champs voisins à sa recherche, et finirent par l'apercevoir à l'extrémité des terrains vagues, qui plantait des palis dans un chaintre.

— Vous v'là bien occupé, maître Cassemiche ? fit La Plane en s'approchant.

— Ne m'en parlez pas ! répondit le vieux paysan. Figurez-vous que mon procès avec Crinon reprend de plus belle, et je profitais de ce que l'animal est au bourg pour donner un coup d'œil à mes limites.

Turpin, en l'écoutant, découvrit à quelque dis-

tance la tête sournoise d'un autre individu, qui émergeait vaguement entre deux cépées. Il reconnut Crinon. Avec la prudence des campagnards qui ne veulent jamais prendre parti dans les querelles, le sabotier feignit de ne rien voir et dit simplement :

— Le monde a beau se plaindre, v'là un fameux temps pour les orges.

L'ancien reprit aussitôt :

— Nous venons comme ça vous souhaiter le bonjour en passant, Cassemiche.

Le propriétaire observa ses deux visiteurs avec défiance.

— Ah ! Vous avez à me parler ? C'est ptêt'ben pour mon procès ?

— Aucunement.

Jamais les sabotiers ne passaient par là, ni ne lui adressaient la parole. Que diable me veulent-ils ? se demanda le bonhomme très effarouché. Enfin, après un silence peu engageant, il se décida à faire contre fortune bon cœur.

— Eh ben, si c'est ainsi, conclut-il du ton d'une personne prise à la gorge, faut venir jusqu'à la maison.

Tout en cheminant :

— Vous avez ptêt' soif, quoiqu'il ne fasse pas chaud ?

La question était visiblement celle d'un hôte qui espère un refus.

— On a toujours soif quand on est en compagnie, répondit La Plane sans sourciller; votre vin est de bonne coulée, on y goûtera volontiers.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient attablés tous les trois dans la salle de la Tremblaye. Cassemiche avait déjà composé son maintien. Ne sachant ce qu'on lui voulait, il se mit à examiner ses souliers pour paraître indifférent. S'il s'était trouvé en présence de fermiers ou de maquignons, sa prudence lui aurait inspiré des précautions plus raffinées; il aurait par exemple entamé quelque plainte verbeuse sur le mauvais état des récoltes; mais il considérait les ouvriers de forêt comme des paysans dégénérés, et jugeait qu'avec de tels adversaires, c'était bien assez de voir venir. Il trinqua pour la forme, ne sonna mot et fit lentement danser sa jambe gauche.

De leur côté, les sabotiers professaient un dédain profond pour ce laboureur qui ne côtoyait d'autres arbres que les pommiers et ne savait que gratter la terre avec un râteau. Quant à ses allures finassières, ils n'en faisaient aucun cas, estimant que c'était signe de bassesse et temps perdu.

— Voyons, père La Plane, il faut causer, dit tout

à coup Turpin que le mutisme systématique du petit homme impatientait.

L'ancien de la loge, qui n'attendait que cette invite, déposa son verre et toussa.

— Vous n'ignorez sans doute point, maître Cassemiche, que nous avons recueilli à Monnaye la mère et la sœur de Guillaume Gervois?

La réponse se fit un peu attendre, puis Cassemiche s'exclama en jouant la surprise :

— Ah? Je l'ignorais. Du moment que ça vous convient, mes enfants, rien de mieux. Mais arrivons donc à nos affaires. Venez-vous pour nous m'acheter des arbres ? Ils valent gros, cette année.

— Nenni, nenni; laissons là vos arbres; c'est pour les Gervoise que nous venons. Les poûvres chrétiennes sont, si j'ai bien ma tête, vos plus proches parentes ?

— Croyez-vous ? ma foi, je ne les connais guère, mais je ne voudrais pas les renier. Nous sommes peut-être bien de la même famille.

— Comment! peut-être? Moi qui sais sur le bout du doigt tous les tenants et aboutissants du monde de Saint-Léonard, je vous rappellerai que la mère de la veuve Gervoise était la sœur de votre père Eustache, ce qui revient à dire qu'elle est votre

cousine germaine, et que Marie est votre nièce à la mode de Bretagne.

— Si près que ça? Enfin vous n'ignorez point que les parlages inutiles sont bons pour les mioches; admettons la chose et changeons de discours.

— Non pas. Si elles sont de votre sang, les pauvres délaissées, il serait juste que vous leur montriez un peu d'amitié.

Cassemiche avait beau veiller sur sa contenance, son menton avait une contraction nerveuse. Il se moucha, et remplit avec affectation les trois verres.

— De l'amitié, de l'amitié! mâchonna-t-il. Bien sûr que je ne leur veux pas de mal, à ces femmes.

— Un peu d'aide leur vaudrait mieux à cette heure que des propos de politesse.

— Mais ma cousine, puisque cousine il y a, possède sa maison, plus un carré de lande.

— Faites excuse : la terre en friche n'est guère nourrissante; et tant qu'à la baraque, vous savez bien, Cassemiche, que la Gervoise l'a brûlée dans son affolement. Ça a fait assez de bruit dans toute la commune.

— Enfin elles ne chôment point, puisque vous les faites vivre! répliqua le petit paysan avec un naïf cynisme.

— Jolie raison! Nous ne sommes pas les parents, nous autres, et ça leur pèse. Aussi bien, la

forêt ne leur plaît qu'à demi, je crains même qu'elles n'essèment un beau matin; et comme elles n'auraient alors ni feu ni lieu, on vient vous prévenir. Mon brave, faut prendre les deux malheureuses à votre charge; c'est votre devoir de proche parent.

— Ah oui ! Ils sont tous les mêmes, ma parole ! A ma charge... C'est bientôt dit. Est-ce que je pourrais, mille noms de noms !

— Pour ça, oui, Cassemiche, et sans peine, car vous êtes calé, mon vieux.

— On vous sait riche, vous avez du bien de tous les côtés, appuya Turpin.

L'homme de la Tremblaye leva les bras au ciel avec une indignation véhémente.

— Moi riche ? Vous avez le toupet de parler de la sorte ? Comptez-vous donc pour rien la guerre ? Les denrées ne se vendent pas ! Et le prix de la main-d'œuvre... Et la maladie de la vigne ?.. Je n'ai pas le sou, tel que vous me voyez ; je serais plus heureux de faire des sabots ! Si vous êtes venus céans pour me tirer du *quibus*, ce n'était pas la peine de vous déranger.

— Le dernier mot n'en est pas lâché, riposta La Plane avec un mépris mal déguisé ; nous amènerons les Gervoise à votre porte si elles ne veulent plus

rester au village, et nous verrons bien si vous osez leur en refuser l'entrée.

— Ne vous employez pas à ça ; ce serait peine perdue. La maison est trop petite.

Turpin regarda Cassemiche en face et éclata de rire.

— Allons donc ! Y a de la place, au contraire, chez vous. Vous trouvez bien moyen d'y faire entrer votre voisine la Renaude plus souvent qu'à son tour, et la gaillarde s'y sent à l'aise, au dire du monde. Vieux farceur !

Le paysan devint blême et frappa la table du poing.

— Des bêtises ! s'écria-t-il.

— Ta, ta, ta ! Il y a assez longtemps qu'on en bavarde. D'aucuns même prétendent que la Renaude est couchée sur votre testament. C'est son mari qui a de la chance ! Et pendant ce temps-là, mille diables, vos cousines tendent la main. C'est du propre !

Le maître du logis, visiblement déconcerté, se leva sans répondre, parut se consulter et gagna la pièce voisine. Les deux hommes du bois se regardèrent avec surprise.

— Qu'est-ce qui le prend ?

— Il nous plante là.

— Faut voir. Moi j'allume ma pipe et j'attends.

Peu après, Cassemiche rentra, calme et digne.

— Vous avez grand tort, dit-il, d'écouter les discours malévoles des commères. Je ne suis pas homme à me déranger, à mon âge, non plus qu'à être avaricieux ou dur aux miens. Si mon procès avec le maudit Crinon ne me grugeait pas, je prendrais *vanquiers* chez moi les deux Gervoise, mais je suis trop mal en point. Enfin, faute de mieux, je vas faire selon mes moyens. Tenez, voilà deux écus de cent sous, donnez-leur ça de ma part. Si la récolte n'est pas trop mauvaise, je tâcherai de récidiver.

Il soupira, en homme qui sait faire son devoir quoiqu'il lui en coûte. Ses auditeurs ébahis repoussèrent leurs chaises. Turpin avait rougi jusqu'aux oreilles ; La Plaine lui posa une main sur le bras pour l'inviter à se contenir, et parla lui-même à Cassemiche, sans se colérer :

— C'est là ce que vous appelez secourir votre famille ? Tant pis pour vous. Gardez ça pour d'autres, mon vieux, et sachez bien qu'on n'est pas venu vous demander l'aumône.

Il repoussa la monnaie sur la table tachée de vin, tourna le dos et sortit.

— Eh bien, Turpin ? Tu l'as entendu, mon garçon ? Ne t'avais-je pas averti ? Que veux-tu... Les gens qui n'ont pas vécu dans une futaie ne sont pas des hommes.

Cassemiche, dès qu'il fut seul, ramassa les pièces d'argent et les fit disparaître au fond de son armoire, entre deux draps.

— Ces crève-de-faim de sabotiers! grommela-t-il avec un ricanement de dépit; que le diable m'emporte, ça fait les fiers!

III

Le lendemain, sans que personne ait eu vent de leur démarche, les deux habitants de la loge se décidèrent à tout tenter pour fixer les Gervoise au village et pour vaincre à cet effet leurs secrètes répugnances. De prime abord, ils allèrent trouver la veuve qui, suivant sa mode, restait acagnardée au pied d'une souche.

— Bonne mère, connaissez-vous votre cousin de la Tremblaye?

— Oui, c'est un chien. Il nous a de tout temps renoncés. Ne m'en parlez jamais.

— A la bonne heure, voilà qui est tapé. Laissons donc tretous Cassemiche pour ce qu'il est. Et quant à nous autres, dites-moi, avez-vous quéque chose à nous reprocher?

— Je n'ai pas dit ça.

— Allez-y plus rondement : oui ou non, trouvez-vous que le cœur y soit?

Elle secoua la tête à plusieurs reprises sans répondre.

— Je sais bien, continua La Plane, que nous sommes gauches, brusquets, tapageurs même ; incapables de soigner une femme ; mais faut tenir compte des bonnes intentions.

— En v'la assez ; vous êtes d'honnêtes gens, de francs sabotiers ; je ne me plains pas.

— Alors pourquoi faire ici mine grimaude et tirer au renard, la Gervoise ? On dirait, depuis quelque temps, que la terre du village vous brûle les pieds.

La veuve sortit de son ordinaire somnolence.

— Si je ne vous aime pas, répliqua-t-elle, c'est que je n'aime plus ren ; mais c'est encore à votre loge que je pâtis le moins. Seulement, quand la folie me quitte, je pense tout de suite que vous n'êtes pas plus pécunieux que moi ; vous videz votre soupière pour emplir mon assiette, et je préfère partir, car manger le pain du travailleur, c'est le voler.

Au dernier mot, elle retomba épuisée. Le père La Plane haussa les épaules avec bonhomie.

— C'est des simagrées, tout ça ! Ben au contraire, depuis trois mois, tout marche à notre gré, vous nous portez chance. C'est Guillaume qui est avec nous, la Gervoise.

Elle croisa les mains, et pour la première fois prononça le mot terrible.

— Guillaume ne fait plus sa journée dans l'atelier... Il est mort !

L'ancien fut effrayé du son de cette voix.

— Raison de plus, alors, pour demeurer avec ses amis, répondit-il avec un redoublement de pitié. Quelle idée avez-vous d'aller quêter de ferme en ferme ?

— Autant d'épargné pour vous.

— Puisque vous avez tant de fierté, travaillez au lieu de mendier.

— Je ne sais ren faire.

— Taisez-vous donc ? J'ai vu à toute époque en forêt des femmes plus chétives que vous qui gagnaient leur vie.

— Je garantis, appuya Turpin, qu'il vous serait facile de boulotter ici sans rien devoir à personne.

— Laisse-nous, toi qui n'as point secouru mon gars à l'armée, je n'ai affaire qu'à Vendangeux.

L'ancien réprima à ce mot une légère grimace et reprit l'explication.

— Faites le commerce à Monnaye, rien n'est plus aisé. Vous pouvez trier de la mousse, ramasser des ceps et des giroles ; élevez des oiseaux chanteurs, ça se vend ben. Y a encore mieux : fabriquez des paniers et des corbeilles, l'osier ne manque pas.

— Et que ferais-je de toutes ces provisions-là?

— Et nos marchands, qui passent par ici toutes les quinzaines avec leur charrette? Ils ne refuseront pas de vendre vos affutiaux à la ville; je m'en charge.

— Mes forces s'en vont.

— C'est de ne ren faire qui vous affaiblit. Remuez-vous, et vous verrez.

La Gervoise garda le silence, mais elle réfléchit, et se mit insensiblement à suivre les conseils du sabotier. Son travail n'était rien moins que régulier, elle restait encore souvent en proie à l'abattement; mais, quand elle était bien lunée, elle allait faire ses provisions dans le bois, tressait les paniers sur le seuil de sa cabane; elle parvint ainsi par son menu trafic à se procurer un peu d'allégeance. Le village ne lui inspirait plus d'aversion, les compagnons purent la considérer désormais comme acclimatée.

Restait la petite Fougère. Celle-ci était docile et reconnaissante, pas n'était besoin de l'arraisonner. Elle n'inquiétait Turpin que par sa langueur.

— Es-tu malade, la mignonne?

— Non.

— Tu as donc notre société en deplaisance?

— Tout au contraire.

— Alors je n'y comprends goutte. C'est donc le métier de pastoure qui t'ennuie?

— Puisque je n'ai jamais fait que ça!

S'étant ainsi assurés de son goût, les sabotiers se cotisèrent et lui achetèrent une génisse.

— Tu as dorénavant trois bêtes à garder, un vrai troupeau. Fais du beurre et avec le prix achète du grain pour tes poules, te voilà tirée d'affaire. Ça te convient-il ?

— Oui, répondit Marie sans sourire. Je vous remercie de tout mon cœur.

Mais sa mélancolie fut aussi griève que devant.

— Voyons, la Gervoisette, lui dit un jour Turpin qui la trouvait toute pâlotte, tu as de la peine; j'ignore pourquoi, mais c'est sûr. Il te duirait mieux de hanter les garcettes de l'école que d'être encagée parmi nous, n'est-il pas vrai ?

— La pensée ne m'en vient pas.

— Et ben, cent paroles n'en valent qu'une : c'est la dureté de ta mère qui t'afflige ?

— Quéquefois, mais pas d'habitude : j'y suis faite.

— Ma finte, je ne ne sais plus que penser. Comment peux-tu ne pas te plaire sous nos hêtres? M'est avis qu'on devrait toujours avoir l'âme gaie en forêt.

Marie, à ce propos, ne put maîtriser ses instincts.

Son œil étincela, sa voix devint plus chaude, et vivement elle répondit :

— C'est plutôt sur la lande qu'on a l'âme joyeuse.

Le sabotier, frappé de ce subit élan, demeura bouche bée ; il examina attentivement la fillette et tout à coup s'écria, en se frappant le front :

— Faut-il que je sois un fier nigaud ! Moi qui sais que la Marie est née sur les friches, je veux qu'elle soit heureuse sous bois ! Mais c'est comme si je disais à un écureuil de se plaire dans un champ de sainfoin ! Chacun a sa nature, quoi ! Et je ne devinais pas ça, à mon âge ! Ah, ma doucette, je conçois clairement la chose, à cette heure : c'est ce qui me va qui ne te va pas ; c'est le couvert.

— Il ne me manque rien ici, Louis Turpin, et si je ne sais pas chanter comme les autres, c'est sans raison.

— J'y vois clair à présent, va ; avoue qu'un bon coup de soleil sur la tête et une couche de bruyères sous les pieds te feraient plaisir.

Marie devint toute rose et sourit.

— Je ne dis pas non, murmura-t-elle.

— A la bonne heure ! Mal connu est à demi guéri, ma Gervoisette. Dès demain, je te mènerai avec ton bétail en meilleure paisson. Nous suivrons ensemble le sentier du plateau, et tu pourras respirer au grand air.

Ainsi fut fait. L'ancienne existence recommença. Marie partait le matin après son déjeuner frugal, chassait allégrement devant elle sa chèvre et ses deux vaches, montait à travers bois, suivait les semis de sapins et atteignait l'éclaircie. Au delà, c'étaient les *Communaux*. Plus d'ombre; devant elle, l'espace; au-dessus, le ciel; sous ses pieds, les fleurs; partout le silence. La bergère aspirait la brise du large à pleins poumons, regardait l'horizon, puis les nuages; excitait son troupeau, courait çà et là. Elle riait sans cause, son cœur battait. Les heures s'écoulaient de la sorte. Vers midi, elle s'asseyait sur une grosse pierre, émiettait le pain bis sur son giron, à l'abri d'une buissonnée d'ajoncs d'or; après quoi poursuivait sa promenade; s'emparait des insectes en curieuse, pour les voir de plus près, et leur rendait bientôt la liberté afin de suivre des yeux leur fuite légère. Elle parlait haut, s'écoutait gravement, et était contente de s'être entendue. La journée lui semblait trop courte. Au coucher du soleil, elle rassemblait ses bêtes, passait un bras sous l'anse de son petit panier et reprenait le chemin des bois. Elle se trouvait maintenant sans tristesse au village, n'étant plus prisonnière; et, pour sommeiller en paix sous le dôme de la futaie, il lui suffisait de se dire tout haut:

— Je serai demain dans la lande.

Turpin s'aperçut tôt que Marie recouvrait vie et jeunesse, et le brave garçon se frotta les mains.

— Tes belles couleurs reparaissent, ma Fougère, dit-il ; nous voilà tirés de peine. C'est ma faute si tu as langui, je n'étais qu'un viédase. Mais tout le monde est ainsi ; chacun ne voit que le bout de son nez. Je n'imaginais pas que la garigue pût te plaire ; je la trouve si laide, moi.

— M'est avis, Louisot, que tu fais erreur. Pourquoi dis-tu que la friche est laide ?

— Dame... parce que ce n'est pas la forêt. Une terre sans arbres est une tête sans cheveux.

Les définitions méprisantes du sabotier amusaient l'enfant sans la convaincre ; elle allait chaque jour vivre en joie sur le plateau désert, et quand la fumée de l'atelier s'élevait au fond du val boisé, la pastourelle prenait à son tour en pitié les gens du couvert.

L'été la trouva en possession de son domaine. Elle en avait déjà maintes fois gravi les sommets, parcouru les combes ; elle en connaissait à merveille les formes, les couleurs, les voix, et ce mouvement insaisissable qui constitue la physionomie des choses. Tantôt errant sur la bordure des sapinières qui soupirent comme une mer paisible ; tantôt assise au milieu des genêts dont les feux de midi faisaient éclater les cosses flottantes, la Marie,

avide de voir et d'ouïr, se sentait l'âme mollement caressée dans ce grandiose isolement.

A quoi songeait-elle? Elle ne songeait pas. A son intérieure satisfaction ne se mêlait aucune pensée précise; ses impressions avaient un caractère à la fois plus intense et plus obscur que la rêverie. L'enfant s'engourdissait avec délices dans cet état nébuleux où l'on dirait que l'idée et la sensation se neutralisent. Ce phénomène, pourtant général, n'est pas connu, la preuve s'en trouve dans le fait que les prétendus observateurs du monde rustique font invariablement du paysan un artiste ou une brute. Double erreur : il n'est ni l'un ni l'autre. L'être primitif, arrêté en face de la nature, a toujours l'émotion ; la compréhension jamais. Son esprit inculte étant réfractaire à l'analyse, il demeure dans le vague d'une contemplation sans formules. Il voit, sans pouvoir discerner; ce ne sont pas les ténèbres, mais c'est le crépuscule intellectuel. Certes, la Beauté ne lui échappe pas, car ce sont les plus sublimes aspects de la nature, comme la mer, la forêt, le mont ou la lande, qui le captivent plus fortement; mais, à tout prendre, il ressent plus encore qu'il n'admire ; son cœur, sans qu'il le sache, est enchaîné comme ses regards ; avant tout, son horizon lui est cher. Oui, il est envahi par l'amour; la campagne l'enserre, l'étreint et l'ab-

sorbe, sans qu'il éprouve autre chose que le bonheur d'être possédé.

Le paysan, dans cet état de poésie nébuleuse et inconsciente, est-il inférieur à l'homme civilisé qui le dédaigne; au paysagiste, par exemple? Non. Sans doute celui-ci peut exprimer une pensée que celui-là n'a pas même entrevue, mais en le précisant il réduit l'objet à sa taille et le déflore; en face d'un site majestueux, définir, n'est-ce pas rapetisser? Le pâtre fait de son rocher le dieu nécessaire à sa vie, le peintre n'y voit qu'un thème à tableau; le premier embrasse l'ensemble, l'autre concentre sa vision sur un coin; il s'arrête à l'aspect extérieur des choses, alors que le pâtre tressaille devant leurs mystères. L'un comprend sans aimer, l'autre aime sans comprendre : c'est le pâtre qui est supérieur.

Pourquoi le rude campagnard éprouve-t-il cette admiration superstitieuse et cette passion irraisonnée pour son désert? On peut remonter sans peine aux causes du phénomène : il provient de l'aspiration universelle qui emporte invinciblement l'homme au delà de l'existence. La terre ne nous suffit pas. Le moindre d'entre nous a la prescience et la soif de l'infini. Nous ressemblons à ces oiseaux migrateurs qui s'abattent dans un val étroit pour se repaître, et qui, l'aile tremblante, attendent

l'heure de s'élever dans l'espace sans bornes. L'athée lui-même jette involontairement ses regards plus loin et plus haut que son ombre. C'est une immortelle à la main qu'il suit les morts, et sur la poussière des tombeaux il entasse le métal des statues. Son acte dément ainsi sa théorie, parce qu'avant d'être sectaire il est homme. Le solitaire, à plus forte raison, est conquis par les arcanes du Surhumain, car le solitaire est toujours un croyant. Les révélations puissantes, nées d'un souffle de vent sur un brin d'herbe, ne sont pas amoindries chez lui par les sophismes; il y puise une foi instinctive, et c'est par là surtout qu'il s'attache à son désert, expression terrestre de l'immensité.

Observez le jeune pasteur : il regarde; le vieux berger : il contemple. L'un et l'autre marchent dans la solitude avec précaution; y parlent d'une voix contenue, comme dans un temple; on dirait d'eux qu'ils la sentent peuplée. Leur caractère s'en ressent; inaccessibles à la tristesse, ils ignorent la gaieté; leur attitude est celle du recueillement; et, comme tout être a besoin d'affection, ils s'attachent à une pierre, à un arbre, à leur chien, c'est-à-dire à quelque chose qui soit un atome de leur domaine ou un compagnon de leur isolement.

Marie Fougère s'épanouissait de la sorte dans le brouillard de son ignorance; elle éprouvait la sen-

sation douce, l'élan inconscient; un hymne insaisissable de tendresse naissante montait de son cœur à ses lèvres; elle tendait avidement son front aux baisers de l'air ; de son pied nu, elle caressait la molle épaisseur du serpolet; elle aimait, elle aimait la lande.

Après mille voyages à la découverte, l'enfant fit choix d'un bel emplacement pour y construire son nid de fougères. C'était sur le penchant d'un coteau dont le point culminant était couronné de blocs de granit. Ces monolithes, étrangement plantés dans le sol, affectaient la forme d'un dolmen écroulé; quelque tradition oubliée s'y rattachait sans nul doute, car les habitants conservaient à cet éboulis le nom de *Pierre-à-Jacquot ;* et ce nom est, de vieille date, synonyme de diable dans nos campagnes. Un rempart de ronces et d'ajoncs couvrait les pieds de cette ruine, du côté de la déclivité; Marie en avait fait son abri contre la bise. Sur la face opposée, où commençait le plateau, l'industrieux Cassemiche avait entrepris jadis un défrichement; mais la stérilité du sol était incurable, l'éloignement augmentait les difficultés du travail; aussi l'endroit avait-il été finalement abandonné. Il ne subsistait de la tentative que quelques pommiers rachitiques et un ormeau creux, perdus parmi les herbes folles, spectres d'usurpa-

teurs oubliés sur le théâtre de leur éphémère invasion. La lande s'était vengée de la charrue.

Blottie dans son verdoyant refuge, la fillette avait devant elle l'affaissement onduleux; plus loin, le ressaut du terrain; au delà, les mamelons successifs, et toujours, jusqu'à l'horizon, l'immense nappe de bruyères. En face d'elle, à grande distance, se montraient les restes noircis de son ancienne cabane, les bouleaux au pied desquels elle s'était tant de fois assise du temps de Guillaume. Plus près, le soleil colorait de ses rayons mobiles l'étang allongé dans sa couche de roseaux. La forêt des sabotiers disparaissait derrière un pli profond de la brande; seule, la sombre sapinière dessinait sa silhouette vers l'Orient.

Marie, ayant édifié son ermitage et s'étant décidée à passer là ses journées, fit connaissance avec les habitants du lieu. C'était d'abord l'alouette qui, aux premières heures du matin, s'élevait lentement au dessus du steppe, marquait son premier essor par les premières notes de sa chanson, et dans son ascension verticale emportait jusqu'aux nues sa grâce légère et sa mélodie aérienne. L'enfant ne la quittait pas de l'œil, la suivait dans le bleu, plus petite, plus petite encore; puis elle la voyait retombant silencieuse vers la terre, comme si, n'ayant plus de chants, l'oiseau n'avait plus d'ailes.

Lorsque vers midi ses génisses venaient boire à la mare voisine, un bruissement presque imperceptible de mousse froissée l'arrachait à sa somnolence. C'était son amie la couleuvre d'eau, qui, chassée de la rive, cherchait un refuge sous la voûte naine des graminées. Lent et gracieux, l'inoffensif reptile décrivait, en glissant, ses méandres; redressait sa tête effilée qu'ornait un collier éclatant; les losanges pressés de ses écailles miroitaient avec des reflets colombins. Marie sifflait doucement, aussitôt il suspendait sa fuite, dardant sur elle un regard étrange, de sa langue fourchue frôlait la jupe; ses anneaux frémissaient, et docile à la voix de la pastoure il s'enroulait à ses côtés.

Souvent encore, aux feux brûlants de la vêprée, une compagnie de perdrix surgissait au bord du blanc chemin des sapinières. Le vieux coq à la mine superbe invitait d'un appel guttural ses enfants craintifs à le suivre, et tous alors de s'ébattre. Les uns couraient d'un trot allongé à la picorée; d'autres, traînant une aile paresseuse, s'essayaient aux feintes de la coquetterie; d'autres encore, la plume ébouriffée, se roulaient dans la poussière.

Fougère en connaissait davantage : le courlis au cri plaintif qui annonce la pluie, le scarabée qui aime à marcher renversé sous les feuilles; les mou-

cherons innombrables dansant dans un rayon de soleil. Et derrière ce connu merveilleux, elle avait conscience d'un grand invisible, qu'elle cherchait aussi.

Un être nouveau, plus cher que les autres, lui apparut quand sa chèvre laissa voir un biquet pendu à sa mamelle. Il était si joli, dans sa laideur enfantine! Grêle, dégingandé, sauteur novice et caressant! Une petite lune blanche ornait le milieu de son front; son pied fourchu frappait déjà le sol en cadence; sa voix rauque et fêlée s'élevait à l'approche de la pastourette comme une promesse d'amitié. Ce fut son compagnon, son protégé, son favori; mais voici qu'à l'heure où il commençait à la suivre en bondissant par les sentiers, la Gervoise le lui ravit pour l'emmener chez le boucher. Elle pleura. C'était la première fois depuis la mort de son frère. Avec qui courrait-elle désormais dans la lande? Qui partagerait sa joie de voir? S'associer, être deux, tel est toujours le rêve humain. Celui-ci veut partager avec quelqu'un le plaisir, celui-là les peines; aussi Marie brûlait de remplacer le chevreau, ami perdu, et d'offrir à quelque être sauvage comme elle la moitié de sa poignée de fougères. Seule et rebutée, elle regrettait son biquet, l'aurait voulu voir encore; mais il n'était plus, et ses yeux cherchaient autour d'elle le compagnon du lende-

main, car elle avait besoin d'aimer, et la consolation des jeunes est dans l'espoir.

Le désert eut pitié d'elle et lui donna un ami. Un soir, comme la fillette poursuivait une de ses génisses dans le défrichement, elle perdit un de ses sabots et s'arrêta sous un arbre pour le chausser. Elle était là, attentive et la tête baissée, lorsque soudain une pomme à demi rongée tomba le long de son épaule. Ainsi qu'on peut se l'imaginer, elle abandonna prestement sa besogne, afin de savoir qui de la sorte grignotait les fruits de son oncle et les jetait si bien sur le dos de la nièce. Pour lors, elle aperçut dans le fouillis des branches un singulier petit personnage, lequel, fort pantois et effaré, l'examinait avec des yeux large ouverts. Ces yeux, hâtons-nous de l'ajouter, semblaient extraordinaires, surmontés qu'ils étaient d'épaisses arcades noires. L'inconnu, troublé dans sa gourmandise, avait, ou peu s'en faut, la taille d'une belette. Sa queue possédait une longueur extravagante, avec un beau bouquet de poils à l'extrémité. Gentil d'ailleurs paraissait-il, et galamment troussé : manteau brunâtre, gorgerette et plastron couleur de neige, fines jambes et chausses grises. Il se tenait cambré entre deux ramées et le chef passé dans l'ouverture de la fourche, à moitié caché comme un poltron, à demi penché comme un curieux. Ses

vastes oreilles tremblaient de la pointe. Son gros museau s'agitait pour flairer le péril. Au demeurant, à en juger par sa physionomie, il avait peur de Marie Fougère et regrettait sa pomme.

La pastoure fut grandement émerveillée de cette plaisante contenance, et son cœur de prime saut la porta vers le bizarre maraudeur. Souriante et familière, elle étendit ses petites mains.

— N'aie crainte, dit-elle ; je suis Marie Gervois, la bonne camarade de toutes les bêtes de la lande.

Le friponneau, ayant entendu cette voix douce, ne bougea de son embuscade feuillue ; il allongea même quelque peu le nez et sa queue frémit.

— Descends, descends de ton arbre ; viens achever ton repas sur l'herbe, tandis que j'irai souper au village.

Ce disant, elle déposa d'une main soigneuse la pomme sur un caillou luisant, héla chèvre et génisses et s'éloigna. Sa pensée se reporta plus d'une fois durant la route à l'accorte bestiole qui venait de lui apparaître.

Le lendemain, dès que l'alouette eut achevé sa matinale chanson, la bergère monta sans bruit jusqu'à la varenne et se mit en quête. L'inconnu n'était plus derrière sa branche, mais le fruit n'était pas davantage sur la pierre qui lui avait servi

d'assiette. Il n'en restait que de menus reliefs épars sur le sol, témoignage d'un goûter pris à loisir.

— Vrai, murmura Fougère, il est venu comme je l'en avais prié, et m'a voire même laissé les pépins pour remerciement. Ni goulu, ni ingrat... que je voudrais donc bien l'apercevoir de nouveau!

Ayant en vain appelé l'animal mystérieux, elle le chercha sur toutes les parties de l'arbre : il n'y était pas. Mais, du même coup, elle remarqua avec dépit qu'il ne restait plus de pommes.

— Comment donc vivra dorénavant le petit grimpeur?... se demanda-t-elle avec effroi. Hélas! il lui faudra jeûner ici, ou fuir famine en allant plus loin. Et je ne le reverrai! Eh bien! non : je vais partager avec lui, et il demeurera près de moi, sans chômer.

Elle sortit de sa panetière une belle pomme couleur de ses joues et la plaça en évidence comme celle de la veille. Son pain sec, ce jour-là, lui parut meilleur qu'une fouace au miel. Au coucher du soleil, elle revint : son offrande avait disparu, hormis queue et peau. Ainsi l'inconnu était toujours là; et il avait accepté le dîner de Marie; je laisse à deviner si la fillette fut joyeuse.

Chaque jour, les choses se passèrent de la même façon. Fougère mit son bonheur à nourrir l'invisible et le prit en amitié par les tracas qu'il lui

causait. C'est toujours la même chose; celui qui s'attache est celui qui donne. Quand la Gervoise, qui était chiche, l'eut rabrouée en voyant son tas de pommes au pillage, l'enfant entreprit de longues courses dans la plaine, autour des vergers, afin de glaner fruits de toute sorte pour son protégé; et celui-ci fut amplement pourvu de friandises.

Mais où était-il ? La Marie le cherchait partout, des anfractuosités du dolmen aux profondeurs des buissons; le solitaire n'avait laissé nulle part trace de son passage. Pourquoi ? N'était-ce pas vilenie de sa part que de fuir une fillette qui ne lui faisait que du bien ? Avoir le regard si avenant et faire preuve de tant de sauvagerie ! Méchant diableteau, si tu avais consenti à devenir son ami, vous auriez joué ensemble sur la brande; elle t'aurait fait fête sur sa molle couchette, tu lui aurais appris à grimper sur la Pierre-à-Jacquot. Tu n'aurais pas regretté cette familière accoutumance, va ; et la pastoure, dont le chevreau est mort et qui a faim de tendresse, ne serait pas si marrie. Et tu te caches ! Tiens, malgré sa fâcherie, elle t'apporte encore une jolie poire qui te pourra plaire, une poire cueillie à ton intention derrière le fournil de son oncle. L'aurait-elle dérobée pour un autre que toi ? Que ne viens-tu, lutin malicieux, la quérir sur son tablier !

Elle pensait tout cela, l'appelait... Il ne se montrait pas davantage, et Marie devint toute mélancolique. Turpin lut derechef la tristesse sur le visage de sa sœurette et l'interrogea avec son ordinaire bonté, de façon encourageante. Elle ne lui cela ni sa rencontre, ni la mine gentille du mangeur de fruits, ni ses allures fugaces, ni le chagrin qu'il lui causait par son trop de défiance. Le sabotier, qui craignait pis, recouvra son ton jovial et la pressa de questions.

— Et comment est-il fait de taille et de visage, ton galant ?

Elle lui conta par le menu tout ce qu'elle avait remarqué.

— Et comme ça, le gaillard ne boude sur poire ni sur pomme ?

— Pas plus que sur les pêches. Il n'en rejette, à vrai dire, que les gringuenaudes.

— S'il en est ainsi, te voilà mal à propos émoyée ; il te sait gré de lui bailler sa pitance, puisqu'il la mange, c'est signe d'amitié commencée. D'ailleurs je reconnais son espèce au signalement que tu m'en donnes ; sois sans crainte, le pèlerin n'est pas d'humeur farouche. Porté sur sa bouche et le cœur sur la main, c'est un lérot. Enclin aux privautés, ce coureur de branches n'a besoin que d'être rassuré, et sans peine il s'apprivoise. Et puis veux-tu que

je t'enseigne un bon moyen de le faire venir à toi ? Chante-lui sa chanson.

— Quelle chanson ?

— La chanson du lérot, quoi ! Toutes les bonnes femmes la savent ; je l'ai apprise aux veillées quand j'avais ton âge, et je vas te l'enseigner. Dis-la demain sur la friche deux ou trois fois, et n'aie souci : le particulier t'entendra bien. Ça ne dort que l'hiver, ces bêtes-là ; aussi, en quelque endroit qu'il soit mussé, tu en auras promptement des nouvelles.

La garcette, réconfortée et du tout instruite, ne faillit pas à s'asseoir, le matin suivant, à portée des arbres du père Cassemiche ; elle fit rouler une pomme devant elle et tout aussitôt récita la complainte de Turpin, qu'elle avait répétée tout le long de la route afin de mieux s'en souvenir.

Lérot, lérot, gentil lérot,
Oh ! Oh !
Quand tu dors dans le creux d'un fau (hêtre),
Ou d'un vieux chêne,
Sans souci, bien gras et bien chaud,
De froid ni de faim ne te chaut (inquiète)
Jusques à la saison prochaine.
Oh ! Oh !
Mais nous, nos femmes et nos filles,
Il nous faut nourrir nos familles
Ah ! Ah ! lérot ;

Suer d'ahan sur les faucilles,
Ou glaner le blé par brindilles...
Lérot, lérot, gentil lérot.
Oh! Oh! (1)

Certes Marie ne comprenait pas ce que cette mélopée populaire a de profond dans sa naïveté. Le paysan de France est là tout entier, qui travaille, se résigne et chante; lève les yeux, dans sa pauvreté, sur l'indolent repu qui sommeille; compare sans amertume, et salue gaiement les heureux inoffensifs en se contentant de les railler. Ces rimes, connues dans toutes nos campagnes, sont l'expression évidente d'un sentiment général; voilà un document humain, plus utile à consulter que le vice individuel ou que la malpropreté des tas de fumier, si l'on cherche vraiment à connaître l'homme des champs.

La petite bergère répéta à deux reprises l'incantation, et fouilla du regard tous les recoins de la varenne avec une avide curiosité. Quelle fut sa stupéfaction! Le lérot, à demi sorti d'un trou de l'ormeau, l'examinait à la dérobée, son gros museau posé sur ses pattes menues et clignotant d'un air d'intelligence.

(1) Cette vieille chanson est très répandue. On la trouve même dans le glossaire de Le Héricher.

— Ah ! te voilà donc enfin, mon petit fripon ! s'exclama-t-elle.

L'éclat de voix intimida sans doute l'animal, car il rentra brusquement dans sa tanière ; mais bientôt, le silence aidant, il reparut peu à peu ; montra d'abord sa moustache, puis une oreille, ensuite son ventre blanc ; ses ongles aigus s'écartèrent et firent entendre un léger grincement sur l'écorce ; et comme Marie ne bougeait pas, il dévala d'une seule glissade jusqu'au pied de l'arbre, gracieux et indécis, observant tour à tour sa provende et la bachelette.

Que grand fut ton plaisir, Gervoisette, quand, après longues hésitations, fuites, retours et marches furtives, le lérot à la fin s'approcha, effleura quasiment ton devantier, et osa flairer le fruit dans ta main ouverte ! Sa frayeur était apaisée, ta longue attente avait enfin sa récompense ; l'arbre creux t'avait fait don d'un ami.

Le vagabond ne se livra certes pas du premier coup. Tantôt son inclination friande et joviale l'attirait, tantôt sa naturelle poltronnerie le repoussait vers l'orme. Tour à tour inquiet et câlin, il rôdait, se pourléchait, faisait mille tours de chattemite, puis revenait tout près, s'ébattait chaque fois plus privément autour de la fillette. Quand, certain soir, celle-ci lui posa un doigt douillet sur

la gorge, il détala grand'erre jusqu'au faîte du pommier, où d'un geste courroucé il se frotta contre une bosse de gui; mais le lendemain, au même contact il ne fit qu'un faible bond en arrière; le troisième jour il tressaillit sans reculer; tant et si bien qu'à la fin de la semaine il arrondissait l'échine et quémandait caresses par ses agaceries. Il en vint à chercher la main trop lente à son gré, s'habitua plus tard à croquer sa reinette sur le giron de la pastoure; il semblait ne plus penser à ses effarements que pour goûter l'heur d'en être guéri.

A dater de là l'entente fut complète. Au lever du soleil, dès que la sonnaille des génisses tintait aux environs du dolmen, le galant dressait l'oreille et sortait de son pertuis; peu après, une voix discrète gazouillait au bord de la friche :

Lérot, lérot, gentil lérot,
Oh! Oh!

Et lui de sauter à bas de l'arbre et d'arriver en quelques bonds devant sa compagne. Celle-ci se baissait, charmée, et le saisissait au milieu de ses folles gambades.

Il lui échappait, sautait sur une épaule, puis sur l'autre, en exhalant de petits cris, à la façon des chats qui ronronnent; descendait de là vers la taille, et se laissait glisser jusqu'à l'ouverture de la poche.

— Oui, oui, je t'apporte ta collation, n'aie crainte; mais avant de manger, baise-moi.

Leurs regards se rencontraient; les deux solitaires semblaient se parler et se comprendre. Marie emportait le lérot sur son nid de fougères; aussitôt il se renversait sur le dos, espiègle et serpentin; étendait sa patte courte, grinçait des dents comme s'il avait ri; et le temps se passait en assauts de lutineries. La mobilité du petit être le portait vite à d'autres caprices; il quittait la jouvencelle pour se balancer parmi les ramilles, grimpait sur les roches ou allait lisser son poil au bord de l'eau; plus tard il revenait et se reposait sur les genoux de Marie. En ces instants-là leurs têtes rapprochées s'allongaient, ils contemplaient ensemble l'horizon lointain, les lignes fuyantes de la garigue, écoutaient avec un égal recueillement les chants des oiseaux et les soupirs de la sapinière. Ces deux créatures chétives, perdues côte à côte au fond d'un désert, éprouvaient la même passion secrète. Chacun à son échelon voyait et jouissait de voir. Un seul point les séparait, marque de la différence de leurs destinées : la bête, l'œil abaissé, restait attachée à la terre, tandis que le regard de l'enfant des hommes s'élevait involontairement vers le ciel.

La nature, qui les avait réunis, les sépara. Lorsque la bise eut emporté les dernières feuilles,

le lérot devint dolent et frileux. Il prépara, devant sa compagne anxieuse, une couchette de mousse dans la cavité de l'ormeau, calfeutra l'orifice, l'entoura par surcroît d'un rideau de lierre, et ne se montra plus qu'à l'heure encore tiède de midi. Marie Fougère, qui l'avait connu si pétulant, le croyait malade, car il mangeait à peine et ne répondait plus aux caresses. Survint la Toussaint avec ses gelées blanches; les dernières bruyères se flétrirent. Alors, comme si sa vie eût été liée à celle des fleurs, le lérot promena languissamment sa lèvre sur la main de la pastoure, lui dit adieu d'un regard éteint et disparut au fond de sa caverne. La léthargie hivernale commençait.

Quelle existence bizarre que celle du lérot, et si c'est une existence! La sixième année de son âge sera pour lui l'extrême vieillesse, et six mois d'engourdissement lui enlèvent chaque année sa part de vie. Il est condamné, de même que son congénère le loir, à l'immobilité; animaux innocents privés de la lumière, alors que le loup funeste a le perpétuel mouvement en partage; est-ce une erreur de la Providence? Si encore le lérot dormait pendant ces longs mois de torpeur, son infortune serait moindre, car les rêves qui charment le pourraient visiter; il verrait peut-être en ses songes soleils radieux, vergers affruités ou lérottes sensibles; mais

l'infortuné ne goûte joie ni consolation dans sa retraite : il est éveillé, et en même temps paralysé. C'est le refroidissement du sang qui le rend inerte, sa prostration provient d'une souffrance; la défaillance de ses forces lui laisse la faculté de ressentir. Enchaîné par sa faiblesse, il a conscience de sa misère et des dangers qui l'entourent; lui si brave en la saison chaude et que le putois même n'aurait pas arrêté, il se sent, au temps des frimas, à la merci d'une araignée; cette moitié de sa vie se consume dans l'appréhension, les affres, l'impuissance; tout ce qui lui reste, ce sont les frissons et l'angoisse.

Où trouve-t-il sa nourriture de reclus? Dans sa propre substance : les fonctions suspendues de ses organes ont réduit à ce point ses besoins. Il est vrai qu'Aristote assure que, dans son hivernage, le lérot vit de l'air du temps; mais ne dit-on pas tous les jours cela de dames qui coûtent au contraire fort cher à nourrir? En l'occurrence, notre honnête philosophe a tenu simple propos de fantaisie, d'autant plus que l'air n'est pas de nature à sustenter; et que le lérot, tapi dans un trou justement pour l'éviter, serait plus capable d'en mourir que d'en vivre. Mais, à tout prendre, est-il sage d'écouter en cette matière les docteurs de l'antiquité? Quand tout le monde sait que le lérot est, pour son odeur

et son goût, banni de toute cuisine, ne soutiennent-ils pas que ce cousin du rat est un morceau délectable? Varron a dépeint en termes savants la manière de gouverner les garennes de lérots pour avoir fin manger, et Apicius est allé jusqu'à expliquer à quelle sauce ils devaient être servis. Je soupçonne fort ces anciens d'avoir confondu le lérot avec le lapin. Défions-nous des hommes d'esprit lorsqu'il s'agit d'apprécier les bêtes.

Marie Fougère, dûment renseignée par son ami le sabotier qui, sur ce chapitre, en savait plus long que Varron et qu'Aristote, eut l'explication de l'état de langueur dont son ami cher était la proie, sauf qu'elle le crut doucement endormi. Elle se mit à surveiller son repos, comme une jeune mère. Elle allait tous les jours à l'ormeau, montait sur une grosse pierre pour se hausser, collait un œil contre l'ouverture, regardait longtemps lérot couché en boule, lui adressait tout bas des paroles tendres, quelquefois fredonnait la belle chanson : « Lérot, lérot, gentil lérot... » ; et s'écartait d'un pas lent, la pensée attachée à cet arbre creux qui renfermait le meilleur de ses habitudes, et moins semblable à à un abri qu'à un tombeau. Mais bien avertie, elle se gardait de toucher au pauvre engourdi, car le moindre souffle du vent d'hiver l'eût fait périr. Elle le veilla pieusement, l'aima dans sa disgrâce;

— plaindre, c'est aimer! — ne se chauffa pas sans se souvenir qu'il avait froid, dressa devant l'orme un épouvantail pour en éloigner les animaux malfaisants; et tous les deux, lui dans sa léthargie, elle dans sa vigilance, attendirent le retour de la saison printanière.

A la mi-carême, le merle chanta, les violettes couvrirent les talus de leurs fleurs nouvelles, une tiède haleine passa dans l'espace, tout s'éveilla : le prisonnier aussitôt sortit de son hypogée et rejoignit la pastoure. Oh! l'heureuse résurrection! Te voilà donc revenu, vif, espiègle et folâtre; caressant, mignon, bien appris; rusé, capricieux et gourmand! Salut, petit compère, baguenaude à ta guise, pourchasse ma bique si l'envie t'en prend; mordille la laine de mon tricot, mets le contenu de ma panetière au pillage; je n'aurai plus faim, lérot, si je t'ai vu manger.

Il ne la quittait plus. Souvent, le soir, Marie lui ménageait une place dans son faix d'herbe ou son fagot de bois, et l'emportait au village. La Gervoise, toujours sombre et soupçonneuse, rudoyait sa fille.

— Pourquoi n'es-tu pas rentrée plus tôt pour mettre au feu la marmite? Et cet air de contentement, où l'as-tu pris, maudite? Ai-je l'âme si gaie,

moi? Elle oublie son frère, la gueuse! Montre-moi ce que tu tiens là.

Fougère alors glissait en tapinois son lérot dans un angle obscur de la cassine, et la bestiole de se glisser vivement sous les bourrées. La nuitée s'écoulait sans encombre, et quand l'heure du réveil avait sonné, nos deux compagnons décampaient dare dare.

— Hé, petiote, criait Turpin du seuil de la loge, qu'as-tu donc comme ça dans ton giron?

La pastoure s'approchait en grand mystère, et si la veuve avait le dos tourné, elle montrait à son ami le museau du mangeur de pommes.

— C'est mon lérot, glissait-elle d'un ton de confidence.

— Bon, bon. Méfie-toi de la vieille, elle n'aime guère à voir les gens en joie. Elle est si renfrognée, elle! La pauvre femme; ses lubies deviennent plus fortes et passent mon entendement. Regarde-la devant sa porte : ne fait-elle pas pitié?

D'habitude, au soleil levant, la Gervoise allait s'asseoir à l'écart, sur le tronc de quelque souche abattue, observant d'un visage hébété les profondeurs de la futaie, comme si elle eût encore attendu Guillaume. Elle serrait dans ses bras crispés la musette du soldat, et doucement la berçait en balbutiant des mots sans suite. Alors Marie qui savait

bien qu'un baiser de sa bouche changerait cette méditation en courroux, respectait la douleur de sa mère et s'enfuyait dans la lande avec son lérot.

Louis Turpin la suivait d'un regard attendri ; et il grommelait, en aiguisant sa rouelle, lorsque la garcette avait disparu :

— La voilà qui attrape ses quinze ans, elle prend tournure ; vrai, ça fera une gentille ménagère.

La mère allait réellement de mal en pis. Elle n'avait plus goût à rien, laissait tout à l'abandon, ses hardes tombaient en loques. Alors, en prenant de l'âge, Marie devint plus soigneuse. Le dimanche, au retour de l'église, elle mettait la cabane en ordre, visitait l'armoire, travaillait de son mieux ; parfois aussi, pendant la semaine, elle partait plus tard et rentrait plus tôt, afin de s'occuper du ménage. Mais, sur plus d'un point, les objets nécessaires lui faisaient défaut ; et l'argent des œufs ou du beurre ne permettait guère les dépenses, une fois le pain payé. La veuve avait en partie cessé de fabriquer ses corbeilles, de glaner et de grappiller ; elle ne s'y employait plus que par boutades, aussi les ressources étaient chétives, et la pastourelle dut courir plus d'un jour à la recherche des ceps et de la mousse pour gagner son outillage de laveuse et de couturière. Les sabotiers l'aidèrent : Turpin lui tailla un battoir, Belœil fit les balais, la

Plane offrit un paquet d'aiguilles qu'il venait de gagner à la loterie. Aussitôt équipée, Marie se mit à la besogne.

Souvent elle emportait les nippes à la Pierre-à-Jacquot, les lavait à la mare ; un buisson servait de séchoir, le raccommodage se faisait ensuite. A parler franc, ce genre de labeur ne lui agréait guère, mais la notion du devoir se développait en elle ; et d'ailleurs Marie n'aurait pu se trouver à plaindre, dès lors qu'elle était seule et libre en sa lande.

Certain jour qu'elle s'était attardée à guetter les volages tournoiements d'un papillon, la Gervoisette étendit son linge sur les branches de l'ormeau creux afin de profiter des dernières heures chaudes ; et tandis qu'elle regagnait son nid de fougères, draps et chemises se mirent à danser sous la brise. Leurs blancheurs miroitaient au soleil, par instants un souffle plus âpre enlevait les plis mouvants jusqu'au faîte de l'arbre.

Or, voici que vers l'autre extrémité du plateau, à l'orée des champs cultivés, un jeune garçon, Toinet Printemps, délicotait sa poulinière au bord d'un chaume. Tout en vaquant à ses affaires, il aperçut de loin les guenilles qui flottaient de la sorte au-dessus de la brande, et demeura interloqué.

— Par quel miracle y a-t-il du monde près de

la Pierre-du-Diable? se demanda-t-il. Jamais chrétien de la paroisse ne porta loque à sécher en tel endroit ; en vérité, ça doit être des bohémiens qui sont venus camper là pour se trouver loin des maisons, et qui y font tranquillement la lessive.

Il se gratta la nuque et se mit à rioter malicieusement.

— Faut voir à ça, dit-il.

Le garçon n'avait ni froid aux yeux ni mal aux jambes ; d'un revers de sa longe il conduisit jument et poulain au milieu de la pièce, et lestement fila dans la direction de la varenne.

IV

Toinet Printemps était sans conteste le plus fringant jouvenceau de la commune, bellot, subtil et coquinet comme on n'en voit guère. Grand dénicheur d'oiseaux en son bas âge, rude donneur de gourmades à l'école, toujours en quête de jeux et de farces, il avait cent fois mieux appris à bayer aux corneilles qu'à chanter vêpres. Mais ses parents, minces tenanciers d'une mauvaise closerie, ne pouvaient l'occuper ni l'enrichir; force lui fut donc de se mettre aux gages d'autrui. Le drille, en premier lieu, garda les moutons. C'était peu. A mesure que sa taille croissait, cela lui semblait métier de pitaud, vu son véhément désir de se trémousser en tous sens. Ses goûts et sa naturelle hardiesse le rendaient plutôt propre à soigner les chevaux; aussi déserta-t-il sa bergerie pour se louer chez Crinon, qui exploitait un domaine important dans la vallée.

La besogne lui convint d'autant mieux, que la compagnie ne manquait pas là. L'abreuvoir est un bon endroit pour jaser; au carrefour les gens du hameau passent à toute heure, jeune voisin par-ci, caillette par-là. Les semailles non plus ne se font pas sans amusement: derrière le *toucheur*, il y a le grand valet qui tient la charrue, et sur les talons de celui-ci la servante affublée du drap blanc, qui lance la graine. Au bout de chaque sillon, avant de retourner les chevaux, le laboureur s'arrête et nettoie le soc à coups de *curette;* c'est une minute de répit qui donne à chacun l'occasion de lâcher sa bourde. On rit, il n'en demandait pas davantage. N'étant plus jamais seul, le luron se trouvait satisfait. Personne n'échappait à ses attaques, il aurait traversé à cloche-pied un carré de sainfoin pour échanger quatre paroles, fût-ce avec un bègue. Poli avec les anciens, gouailleur avec la jeunesse, il conquit le renom d'un gars plaisant; et encore qu'il fut taquin, on le prit en gré. Le dimanche, quand les filles de ferme vont faire piaffe au bourg, Toinet arrivait tout fredonnant, assuré d'être le bien-venu; sa blouse bleue, festonnée de blanc avec fine chaînette au col, reluisait autant que toile cirée; son chapeau incliné sur l'oreille achevait de lui donner une mine coquette. Il n'avait pas son pareil pour attacher, avant la danse, une vieille

chiffe dans le dos des nigauds ; ce n'était pas aisé de le gagner aux boules, son adresse au jeu de galoche le rendait redoutable, et les donzelles voulaient toutes être de moitié avec lui lorsqu'il abordait le tir aux macarons. Le soir, c'était à qui reviendrait en sa compagnie, tant il serrait les tailles avec grâce. Il connaissait toutes les chansons de la contrée, voire celles de Paris, et nul ne soufflait mot quand, en buvant le vin clairet à un repas de noces, il entonnait l' « Amant d'Amanda ».

Le garçon toutefois avait conservé de sa vie pastorale des goûts d'indépendance qui le rendaient quelque peu capricieux. Il entendait s'ébattre à ses heures, à sa mode et selon son idée du moment. Avant tout, disait-il, pas d'esclavage. Souvent l,atmosphère tiède d'un logis le gênait plus que le vent froid de la campagne. Son état pour ce motif lui plaisait mieux que tout autre ; il ne mettait rien au-dessus du plaisir d'être libre le soir et de coucher dehors. Telle est en effet la coutume des valets gardiens de chevaux. Au crépuscule, après la dételée, l'homme d'écurie bouchonne ses bêtes ; et dès qu'il a soupé, en route. Il saute à cru sur sa monture préférée et gagne un champ clos, désigné d'avance, où l'herbe est à point. C'est là qu'il passera la nuit. Son lit est rangé contre la haie, non loin de l'entrée. L'observateur pourrait

retrouver là les traces visibles de la vie sauvage des aïeux, mais tempérée par les exigences de l'époque actuelle : Couche en plein air, mais couchette de civilisé. Deux rouleaux de bois isolent ce singulier lit de la terre humide. Il se compose ordinairement d'un fût de carriole démontée ou d'une ancienne cage à porcs, et toujours est recouvert d'un épais toit de paille. Cloisonné du côté de la tête, il présente à l'opposé une étroite ouverture par laquelle l'homme se glisse comme un renard dans son terrier. L'hôte de ce refuge bizarre, après avoir pénétré, rabat un carré d'étoffe fixé au-dessus de la baie, et se trouve de la sorte à l'abri des intempéries de la saison. La recherche moderne du bien-être, déjà révélée par le rideau, se retrouve dans la disposition de l'intérieur du lit, où le tas d'herbe d'autrefois est remplacé par un matelas et deux draps.

Ainsi vivent les valets de ferme, dans les nombreuses provinces où les chevaux ne demeurent pas à l'écurie. Lorsque les ressources d'une pâture sont épuisées, le gardien conduit ses bêtes et transporte sa logette dans un autre champ plus riche en fourrage et dont il a vérifié les clôtures. Jamais le gars ne doit quitter sa cavalerie. D'où provient cet usage ? D'un besoin évident de sécurité. Le cheval est une précieuse marchandise, par-

tant une proie convoitée, qu'il faut protéger la nuit contre les loups et les voleurs, ces deux frères en rapine que le peuple confond dans ses propos goguenards ; le premier en effet est surnommé par lui « l'homme à quatre pattes », et l'autre « le loup à deux pieds ». Le garçon de labour, toujours harassé, et enseveli au fond de sa couchette, est chargé de la plus difficile des tâches, car, privé de l'aide du chien de garde, il doit se réveiller à la moindre alerte. Il serait sans doute incapable de déjouer la ruse en dormant, mais l'intelligence des animaux qui lui sont confiés le préserve presque toujours des surprises. Une entreprise sournoise se prépare-t-elle dans l'ombre ? Leurs sens affinés les ont avertis, leurs moyens défensifs vont être à la hauteur du péril. Si l'agresseur est un loup, ils forment aussitôt le cercle, front contre front, les poulains au centre ; suivent le mouvement giratoire du fauve, en lui présentant toujours la croupe, et répondant à chaque assaut par des ruades. Cette résistance, souvent victorieuse, est dans tous les cas suffisante pour donner au gardien le temps d'accourir dès que les hennissements l'ont arraché au sommeil.

La lutte des chevaux contre les voleurs offre d'autres caractères. La nécessité de passer un licol ou un bridon à leur prise contraint ceux-ci à n'opérer

que par les nuits claires, d'où il suit que leur invasion dans le parc est toujours apparente. L'aspect et l'odeur des étrangers jettent l'effroi parmi les animaux, qui s'ébrouent et prennent le galop. C'est alors une véritable chasse, dont le bruit sourd et significatif a raison du dormeur le plus déterminé.

Ces incidents nocturnes de la vie pastorale offrent de réels dangers et rendent le courage nécessaire, d'autant plus que les chefs de ferme, pour éviter les tentations du braconnage, interdisent à leurs valets la possession d'un fusil, et que ceux-ci ne peuvent être armés que d'un bâton. En face du loup, une torche allumée, quelques cris perçants, une gaule jetée à propos suffiront presque toujours; mais les voleurs de chevaux sont plus téméraires. Quand ils s'avisent de renverser la couchette avant le réveil du gardien ou de l'assommer dès que sa tête paraît à l'orifice, les voilà maîtres du terrain. En cas contraire, le veilleur doit les poursuivre de près, car c'est la peur d'être reconnus qui les mettra le plus souvent en fuite : s'ils acceptent le combat, le gardien n'a qu'à éviter une lutte inégale, quitte à les suivre indéfiniment de loin jusqu'à l'heure où il pourra trouver sur sa route des témoins et du secours.

Ces longues nuits passées sous le ciel étoilé, dans la liberté des champs et dans l'attente des aventu-

res, faisaient la joie de Toinet Printemps; il convient d'ajouter que son caractère malicieux y trouvait mille occasions de se satisfaire. Dans sa passion de l'espièglerie, il préparait chaque jour pour la soirée ses plus étonnantes plaisanteries. Tantôt il juchait dans le haut d'un arbre la brouette d'une lavandière, tantôt attachait à la fenêtre de quelque fille revêche un bouquet de chardons; si le gardien d'une ferme voisine s'était mis en retard pour amener les juments à leur couchée, il allait déposer dans son lit un chat, pattes liées ; s'il savait qu'une mère-grand s'était annoncée pour le veilloir d'une maison voisine, il taillait une citrouille en façon de figure grimaçante, allumait une chandelle dans l'intérieur et pendait la bizarre lanterne à un scion branlant d'aubépine. Et la pauvre fileuse ne manquait pas de rebrousser chemin, croyant avoir vu le diable, ou pour le moins un gobelin. Les ténèbres étaient ses complices, il s'en donnait à cœur joie; et s'il fermait l'œil sans avoir donné de la tablature à son prochain, c'était miracle. Il se fit à la longue des ennemis pour son trop de pétulance, et les choses tournèrent plus d'une fois au chamaillis. Il atteignit ainsi ses dix-huit ans, recherché des uns, redouté des autres; mais au demeurant le garçon n'était pas libertin et faisait bien sa besogne; aussi Crinon le garda malgré les propos ; il se con-

tenta, en paysan avisé, de lui adresser des reproches qui permettaient de ne pas augmenter ses gages.

Pauvre Marie Fougère, voilà le garnement qui vient de découvrir ta retraite !

Printemps, dissimulé derrière les ajoncs, longea le plateau, atteignit la lisière de la varenne, et sournoisement se glissa entre les pierres du dolmen. Il s'attendait à découvrir une halte de nomades. Quel plaisir il s'était promis en accourant! Pensez-y donc : voir tout à coup, dans ces landes où l'on ne voyait jamais personne, un campement d'individus à maillot et à paillettes; des gaillards bien râblés, qui jonglent avec des poids de cent livres, et des filles à l'œil effronté, qui sautent pieds joints à travers des cerceaux de papier ; les examiner à loisir, les ouïr causer dans leur jargon, assister à leurs farces, et tout cela sans payer quatre sous comme à la foire! Il avança la tête en se pourléchant... et puis voilà qu'il n'aperçut, pour tout régal, que la pastoure la plus simplette et la plus mal peignée de la paroisse. Toinet se trouva quinaud et fut grandement dépité. Il la connaissait bien, cette gamine ; toute la jeunesse en riait lorsqu'elle détalait, honteuse et mal attifée, à la sortie de la messe. C'est pour cela qu'il était venu, lui?

Il lui en voulut d'être la cause de sa déconvenue, et se demanda quel tour il pourrait bien lui jouer.

— Bonjour, Marie Fougère, décocha-t-il d'une voix moqueuse.

La Gervoisette jeta un cri involontaire, se baissa vivement comme si elle cachait quelque chose sous la litière de son abri ; et s'étant retournée du côté de la Pierre-à-Jacquot, recula de deux pas, très effrayée. Le garçon, alors, montra son visage au-dessus des broussailles.

— Tu demeures donc par ici présentement, la maigrelette? Je parie que tu as fait choix d'un pareil lavoir pour tenir compagnie aux grenouilles du papa Cassemiche. Et tes guenilles,sont-elles donc montées toutes seules dans l'ormeau, pour se faire admirer à distance?

En reconnaissant le plus méchant farceur du pays, Marie s'estima bien malheureuse d'être seule et pensa d'abord à prendre la fuite. Mais ce Toinet courait à coup sûr plus vite qu'elle ; et s'en aller, c'était livrer le lérot à sa malice... elle se résigna donc, et s'appuya sur sa gaule sans bouger. Puis, la réflexion aidant, elle essaya de se montrer rassurée, et répondit aux questions de l'indiscret par d'autres questions, suivant l'usage.

— Salut, Toinet Printemps; tu te promènes donc

dans les bruyères, à-nuit (1)? Peut-être bén que tes chevaux t'ont échappé? On dit que tu les gardes si mal!

— Non, par ma foi; je suis venu seulement pour savoir qui avait apporté des draps où le soleil et la lune n'en avaient jamais vu.

— C'est moi, donc. Est-ce que ça te gêne?

— Point. Viens-tu souvent comme ça devers la Pierre? ça serait drôle.

— Comment veux-tu que j'y vienne, puisque je loge en forêt? répondit l'enfant inquiète, avec un instinctif désir de donner le change.

Et sans penser qu'elle était observée, Marie regarda pour la dixième fois du côté de son nid de fougères.

— Qu'a-t-elle bien pu couler là-dessous tout à l'heure? se demanda le valet de ferme.

Prenant une mine indifférente, il descendit jusqu'auprès de la pastoure, rôda aveo curiosité tout en feignant d'errer sans but, et voulut tâter du pied l'amas de branchettes. Aussitôt Marie se plaça

(1) A-nuit : aujourd'hui. — Cette locution vient de loin. Les Gaulois croyaient descendre de *Dis*, père de la Nuit. Aussi, dans leur manière de mesurer le temps, ils ne comptaient pas par les jours, mais par les nuits. (Comment. de César). Ils disaient: voilà trois nuits que telle chose advint. — De là l'expression *à-nuit*, qui signifie : depuis la dernière nuit.

devant lui et posa son panier sur le liteau, comme un rempart.

— Ouais! Tu parais bien effarée, la fille? Crois-tu donc que j'aie envie de manger tes fougères?

— Je ne veux pas que tu mettes les pattes dans ma cabane. La lande est assez large sans ça pour te promener.

— Enfin, que fais-tu là ? dit le gars impatienté.

— J'lave mon linge pour qu'y sé prope, et j'garde mes bêtes pour qu'è s'rassasient ; n'as-tu point d'yeux pour voir ça ?

La pauvrette, malgré ses airs d'ironie, éprouvait une crainte affreuse, et les soupçons évidents de Toinet l'achevaient. Elle fit un nouvel effort pour le dépister :

— D'habitude, j'vas d'un autre côté, vrai, bien loin, par là-bas... C'est point par ici qu'faudrait m'chercher, oh, mais non ! C'te fois j'y suis venue par manière de caprice, pour voir la Roche-à-Jacquot, pas davantage.

Elle l'examina en dessous, afin de savoir s'il ajoutait foi à son mensonge, et comme il ne répondait ni ne s'éloignait, la Gervoisette ajouta pour porter le dernier coup :

— Si maître Crinon savait que t'es à nigauder par les sentiers, en guise de râteler ton trèfle, c'est

lui qui ferait un beau tapage! De bon compte, t'as que faire là, Toinet, et si tu retournais à ton ouvrage, ça n'en serait que mieux.

Il comprit que Marie avait grand'hâte de se débarrasser de lui et hocha la tête. S'il l'avait trouvée craintive et sans cachotterie, le garçon l'aurait peut-être laissée tranquille, quitte à faire tomber sa malice un peu plus loin sur un autre; mais il la sentit matoise et voulut avoir le dernier mot. Il prit donc un air candide et s'exclama :

— T'as raison, la bergerette; j'ai là-bas de la besogne pressée; c'est assez jasé, je me sauve.

Le voyant remonter vers la friche, Fougère se redressa bien satisfaite.

— A la revoyance, Printemps, lança-t-elle d'une voix claire.

Le gardien de chevaux doubla l'éboulis et s'éloigna à travers les genêts, sans hâte, en chantonnant. Elle, blottie derrière la roche, le suivit attentivement des yeux. Dès que le garçon disparut dans un pli de terrain, elle laissa échapper un soupir de soulagement et revint de son pied agile à sa reposée. Toinet, qui avait prévu l'enclouure, fit prestement volte-face, et cheminant de buisson en buisson, courbé en deux, revint jusqu'à la Pierre-à-Jacquot. Alors il s'accroupit, guettant sans bruit, et observa les moindres mouvements de la pas-

toure. Ce fut vite fait que de découvrir son secret.

Celle-ci, à peine assise, avait écarté la jonchée, et le lérot s'était élancé un peu étourdi de sa station forcée sous les branches.

— Mon chéri, mon joliet, murmura la petite Gervoise en le dorlotant, tu pensais étouffer dans ta cachette, n'est-ce pas? Et j'en étais toute contristée... mais que faire? Je ne voulais point que ce mauditgars t'aperçût, car il nese plaît qu'en toute nuisance. Console-toi, reprends haleine; nous voilà seuls, à présent; on peut se réjouir ensemble, dis?

Elle lustrait les fins poils blancs de la bestiole; enlevait les brindilles collées à son ventre, lui présentait un quartier de pêche, le baisotait.

— Que je t'aime, mon lérot! Si Toinet est méchant, tu es bon, toi. Je te préfère à tout. Tiens, voilà le soleil qui sort des nuages; le sens-tu qui te réchauffe? Regarde comme tout est plaisant autour de nous; saute, saute, mon lérotin.

Elle frappa dans ses mains pour l'exciter mieux. L'espiègle animal secoua les oreilles, cria de plaisir, se dressa sur ses pattes de derrière, agita rapidement sa longue queue et se mit à faire cent cabrioles.

— En voilà des bêtises! grommela Printemps qui n'avait pas perdu un détail de la scène; c'est

donc ce vilain campagnol que la drôlesse a si bien caché à mon arrivée? Petite marchande de biques! En débite-t-elle, des compliments sur mon compte! Dieu me pardonne, elle met un lérot au-dessus de moi... Attends, je vas troubler la fête, histoire de rire.

L'amour-propre blessé et son goût des mauvaises farces l'aiguillonnaient à l'envi. Il s'arma d'un caillou, se releva lentement sans que rien décelât sa présence, visa l'animal à loisir. C'est Marie qui allait faire une drôle de figure, tout à l'heure, en voyant détaler son camarade! Oui, il y aurait de quoi s'amuser.

A un certain moment, la petite bête tourna sur elle-même en courant après sa queue, puis s'arrêta tout à coup en humant l'air. C'est alors que le caillou, rudement lancé, siffla dans le vide.

Marie Fougère, otieuse et réjouie, suivait du regard les gambades du lérot. Soudain elle le vit s'affaiser au pied d'une touffe de saxatile, se débattre, agiter les pattes et retomber, roide et la tête rouge de sang. Frappée d'une indicible épouvante, l'enfant se précipita vers son cher compagnon, essaya de le relever, l'appela vingt fois; elle étancha le sang, du coin de son tablier, le regarda encore; le lérot ne bougeait plus. Elle l'apporta sur son lit de fougères, le saisit de nouveau dans ses

mains... Lui tout à l'heure si leste et si gai, maintenant sans vie, était-ce possible? Qui avait pu accomplir ce cruel prodige? Elle retourna à l'endroit même où l'animal était tombé, au milieu de ses jeux, et se mit à chercher... Ses doigts rencontrèrent le projectile, humide de sang.

— On me l'a tué, s'écria-t-elle; on me l'a tué... Oh! mon lérot!

Elle s'agenouilla près de la bête immobile, et se mit à sangloter.

Toinet Printemps, témoin invisible de cette douleur, était bouleversé. La chose ne lui avait pas semblé de telle conséquence.

— D'abord, pensait-il, je n'avais pas l'intention de tuer ce lérot; et puis, de pareilles vermines, à quoi est-ce bon? Tout le monde cherche à les détruire; je n'ai donc pas fait grand mal. En tous cas mon idée était de faire une surprise à la fille, mais non de la chagriner pareillement. Je voulais rigoler un brin, pas plus. C'est égal, ça me déplait beaucoup de faire comme ça pleurer une gamine. Pauvre pastoure, elle ne m'a jamais rien fait, à moi; et à cet âge-là, on est sans défense. Ça me taquine, de l'entendre se douloir si âprement... Que le diable emporte le caillou qui s'est trouvé tout à l'heure sous ma main!

Les larmes de Marie coulaient toujours; et lui,

d'instant en instant se trouvait plus penaud. Il aurait donné cher pour racheter sa faute; mais où il n'y a plus de vie il n'y a plus de remède. A chaque mouvement de désespoir de la fillette, ses regrets augmentaient. Il éprouvait par moment l'envie de s'esquiver : elle ne l'avait pas vu, personne ne connaîtrait son escapade; mais non, il restait; quelque chose disait au fond de lui-même que, si c'est mal de faire pleurer une enfant, c'est lâche de fuir ensuite.

— Décidément, songea-t-il un peu plus tard, j'ai eu tort. La bête était apprivoisée, c'était son bien; des farces comme ça, n'en faut pas! Je ne suis qu'un frelampier (1).

Il écouta, Marie Fougère sanglotait toujours. Alors il fut pris d'une si grande pitié, que ses regrets se changèrent en remords, et qu'il ne résista pas au besoin de s'en excuser. D'un geste brusque il écarta les buissons et dévala jusqu'à l'affligée.

— Marie... commença-t-il.

Elle ne l'entendit pas.

— Ma fille, je t'en prie, écoute-moi. Aussi vrai

(1) Homme de rien, ou qui n'est bon à rien. Ce terme, resté chez nos paysans, était employé couramment au XVIe siècle. A l'origine c'était « frère-lampier », titre du moine considéré comme le dernier du couvent.

que je suis un niais, je ne voulais pas te faire pleurer, Marie.

Cette fois elle le regarda, mais ce fut pour voiler aussitôt son visage de ses deux mains.

— C'est toi qui as tué mon lérot! J'aurais dû m'en douter. Viens-tu m'en faire autant? T'en es capable.

— Voyons, c'est certain que j'ai mal agi. On jette des pierres pour le plaisir d'en jeter, et il en résulte des choses fâcheuses, voilà mon affaire. J'aurais dû aller à mes chevaux sans m'occuper de toi, ç'aurait mieux valu. Mais j'en suis bien fâché, va. Je n'voulais pas y casser la tête, à ton lérot, pisque j'visais la queue; mais j'suis un maladroit, et ça y est tout de même. Ne pleure plus, Marie. J'ai fauté; pardonne-moi.

— Tes belles paroles me rendront-elles mon ami? Tu as agi par malice, tu n'es qu'un trigaud.

— Non, ma parole, je suis franc; je voulais plaisanter, je n'ai pas réfléchi. Ma mère m'a enfanté pour faire des farces, mais pas pour faire de la peine à des bonnes garcettes comme toi. Dis-moi des injures, s'il te plaît, je les mérite; mais ne me garde pas rancune.

— C'est mon lérot que je veux, et non pas tes doléances.

— Si je pouvais seulement te le rendre! Mais je

te promets au moins de t'en trouver un autre, quand je devrais fouiller tous les arbres creux du canton. Oui! je t'en apporterai un jeune, plus beau que celui-là, et qui te suivra comme un chien.

— C'est celui que tu as tué qui avait mon amitié; je n'en veux pas d'autre.

— Préfères-tu que je prenne à ton intention un bel oiseau au trébuchet? Veux-tu un bouvreuil?

— Pas davantage; va-t'en.

Toinet était à bout d'éloquence et ne savait plus quelle contenance prendre. Il examina machinament ce coin de lande où la ronce et l'ajonc avaient été tant de fois foulés par Gervoisette, et que de minuscules sentiers sillonnaient en tous sens. Il comprit que Marie passait là toutes ses journées, et l'abri de fougères auquel elle devait son surnom rendait la chose encore plus certaine. Alors une idée nouvelle germa dans son esprit.

— C'est donc ici que tu te plais, ma pauvre? Oui, car voilà ton nid et ton jardin. Eh bien, si tu voulais, je t'enseignerais une reposée plus jolie que celle-là, et mieux garantie du vent; l'endroit te ferait vanquiers oublier ta peine. C'est au pied d'une butte où poussent des bruyères blanches.

Ce dernier mot fit relever la tête à Marie, ainsi qu'il s'y était attendu. C'est qu'en effet la bruyère

blanche se rencontre si rarement, que les coureurs de landes — ordinairement insensibles aux fleurs — la recherchent avec passion. Sa grâce et sa délicatesse incomparables, non moins que sa couleur, font qu'ils y attachent une idée superstitieuse : selon eux, c'est la bruyère commune, qui se métamorphose de la sorte quand les fées, en se promenant la nuit, l'ont touchée de leur robe, et sa découverte porte bonheur.

— Est-ce bien loin? demanda la pastourelle à demi soulevée.

— Je t'y conduirai.

— Non. Je n'irai, car je ne veux pas de ta compagnie ; je resterais plutôt toute ma vie dans le bois, avec les sabotiers.

Ses larmes recommencèrent à couler. Vivement elle plia son linge, réunit ses vaches qui s'étaient éloignées d'elle et se disposa à partir. Mais, lorsqu'elle se baissa pour charger le lourd fardeau sur son épaule, Toinet Printemps l'arrêta d'un geste.

— Marie, quitte-moi fâchée, puisque c'est ta fantaisie ; mais à tout le moins souffre que je porte ton panier et tes hardes jusqu'à l'orée de la forêt. C'est trop pesant pour une jeunesse de ta sorte.

— Je n'ai besoin de personne.

— Les autres fois, je ne dis pas ; mais ce soir tu as du chagrin, et ça rend faible.

Elle poussa un gros soupir.

— C'est vrai que j'ai bien de la peine, dit-elle en s'essuyant les yeux.

Ce disant, elle eut une défaillance et fut forcée de s'appuyer au tronc de l'ormeau. Toinet en profita pour s'emparer des paquets.

— Allons, fit-il d'un air d'humilité que nul ne lui avait connu jusque-là, donne-moi aussi le battoir; ne garde que ta gaule et appuie-toi dessus.

Elle essaya vainement de ressaisir son panier et son linge; mais forcée de céder elle chassa les bêtes devant elle et prit le sentier du retour. Toinet ne lui parla plus et marcha derrière elle.

Le soleil se couchait, rouge et sans rayons; des bandes de ramiers, venues de la plaine, se dirigeaient vers leur couchée forestière; la soirée était calme et sereine. A peine s'il s'élevait sur le passage des jeunes gens un murmure d'herbes caressées par la brise. Marie s'avançait lentement, la tête inclinée; Toinet suivait en silence. Il réfléchissait, surpris d'être devenu tout à coup si différent de lui-même, et pensait que causer de la peine aux innocents change bien l'humeur, quand on n'a pas le cœur mauvais.

— Les sapinières sont dépassées, dit la pastoure; dorénavant je n'ai plus qu'à descendre, rends-moi mes affaires et va-t'en.

— Pas encore, ça glisse trop; laisse-moi t'aider encore; tu marches mal ce soir, la Gervoisette, et par ma faute, encore! Je vas porter ton paquet jusqu'en vue de la loge.

Marie ressentit de la colère contre ce garçon qui faisait ainsi le bon apôtre après avoir tué son lérot; mais, au moment de le rabrouer, elle le vit si honteux, que son courroux s'évanouit. Ils poursuivirent leur route sans autre propos, et bientôt atteignirent l'entrée de la futaie. Les lueurs mystérieuses du village des sabotiers filtraient à travers le feuillage. Toinet s'arrêta de lui-même et posa sur le dos de Marie son faix de linge.

— Enfin, dit-il, je t'ai épargné un peu de lassitude, c'est toujours ça. J'aurais voulu faire davantage pour racheter ma sottise. M'est avis que je suis entré malfaisant dans la garigue et que j'en sortirai à demi corrigé; seulement faut ajouter que ça ne te console pas de la malencontre, ma pauvre fille. Bonsoir donc.

Il fit un pas pour s'éloigner et revint avec hésitation.

— M'en veux-tu encore, Marie?

La fillette ne répondit rien, et s'éloigna d'un pas rapide.

En arrivant au village, la petite Fougère évita le

regard des sabotiers; et, trop accablée pour faire bon visage même à sa mère, elle se coucha sans souper. De même, le lendemain matin, elle s'appliqua à partir sans causer avec Turpin; le garçon, toujours désireux de la voir, l'appela vainement; elle fit la sourde oreille et dare dare monta la côte. Peut-être son ami l'aurait-il interrogée sur sa mauvaise mine et sur ses yeux rouges; la pastoure ne se souciait ni de lui confier son sujet d'affliction ni de s'entendre reprocher ses larmes, outre que sa gêne eût été grande de parler de Toinet. Elle s'éloigna donc en gardant pour elle seule le secret de son aventure. Mais, quand elle fut arrivée près des sapins, le cœur lui manqua pour continuer sa marche; elle resta plus d'une heure assise au pied d'un arbre, songeant à son lérot. Cher petit, si prompt d'habitude à courir au-devant d'elle, il ne viendrait pas ce matin; ni ce matin ni jamais. Si elle le retrouvait glacé comme elle l'avait laissé la veille, elle l'enfouirait sous la roche afin que les bêtes de proie n'y pussent toucher. Elle ne pouvait plus lui donner d'autre preuve d'amitié. Sa chèvre la vint caresser de sa langue rugueuse; elle se leva, le corps incliné et les bras ballants.

— Cours, ma bique, toi qui as le cœur gai; le mien n'est pas de même; lérot est mort.

Et, malgré elle, sa pensée se reporta de là sur le meurtrier, qui montrait tant de repentir.

Enfin Marie advint à son emplacement accoutumé. Au premier regard jeté sur la brande, elle crut rêver, tant l'aspect du lieu avait changé depuis le dernier coucher du soleil. Les touffes d'épines qui l'avaient toujours empêchée de s'étendre au pied du dolmen étaient coupées; les lianes rampantes étaient redressées et formaient une belle tonnelle; sa cabane de fougères avait été remontée et se trouvait maintenant sous le berceau, à l'appui des roches. Plus bas, sur la déclivité, à la place même de son ancienne cabane, un jeune genévrier plongeait sa racine dans le sol fraîchement arrosé, c'est là que le cher lérot avait été frappé, l'arbuste s'élevait comme un monument du souvenir; et tout à l'entour, des bruyères blanches dressaient leur tige précieuse. On eût dit que le désert s'était paré pour lui sourire et la consoler.

Marie Fougère fut secouée d'un frisson, d'un frisson qui n'était pas celui de la frayeur. Elle se demanda si les fées voyageuses ne s'étaient pas arrêtées là durant la nuit. Mais non : les coupures d'une pelle autour de chacune des touffes fleuries révélaient le travail humain.

La fille de quinze ans contempla longuement cette transformation charmante, se sentit troublée

sans comprendre son trouble; ses larmes ne coulaient plus. Cependant, devenue tout à coup timide, elle craignit d'être surprise... ne l'avait-elle pas été le jour précédent? Marie quitta donc son abri et monta sur la roche, afin de savoir si elle devait fuir.

Du haut de l'éminence, son regard embrassa sans peine les buissons, le val et la colline: la lande était déserte; elle était bien seule. Au-dessus de sa tête, une alouette s'envolait vers le ciel.

V

Vraiment l'oncle Cassemiche ne se préoccupait guère de la friche misérable ni des ronces du dolmen; son voisin Crinon lui donnait trop de fil à retordre. Leur procès, amoureusement cultivé depuis vingt années, arrivait à maturité. Le cas était des plus ardus; jugez-en : sur la limite du plateau cultivé et des landes, les deux compétiteurs étaient propriétaires de champs juxtaposés dont la base était bordée d'une bruyère en forme de carré long. Ce terrain, chargé de pierres et à moitié chauve, ne valait pas cent écus. A l'origine, aucun d'eux n'y prétendit, d'autant plus que le maître des parcelles inférieures l'avait enclos d'un fossé. Mais, quand celui-ci disparut, ne laissant que des héritiers mineurs, l'enclave tomba, suivant eux, dans le domaine public en cessant d'avoir un surveillant de bonne garde, et leurs convoitises

s'allumèrent. Tout d'abord ils comblèrent la coupure séparative, semèrent sournoisement du sapin sur la partie usurpée et y déposèrent des tas de fagots pour affirmer leur possession. Insensiblement, le propriétaire fut bel et bien évincé; il ne restait plus aux deux voisins qu'à partager en frères leur conquête. Mais l'appétit était venu en mangeant, chacun se jura d'avoir pour lui seul la totalité. Cependant les arrière-pensées furent dissimulées soigneusement de part et d'autre; ils tracèrent une ligne qui faisait suite à la haie de leurs champs respectifs, plantèrent des bornes et se trouvèrent ainsi lotis également. A partir de ce moment, Cassemiche et Crinon engagèrent une guerre sourde que la passion de la terre et l'amour-propre rendirent chaque jour plus ardente. Le premier déplaça nuitamment les bornes; le second fit disparaître de chez le voisin les dépôts de bois qui avaient le caractère d'une investiture; au bout de huit ans, Cassemiche était arrivé à empiéter de trois mètres; la dixième année, Crinon éleva audacieusement un talus oblique qui lui rendit l'avantage. C'est alors que le juge de paix fut appelé à intervenir. Il donna raison aux deux, ce qui dut bien les étonner l'un et l'autre, et la brande volée revint au régime des deux moitiés. Ce n'était qu'une trêve. Bientôt Crinon, par des miracles de finesse

prudente, se glissa hors de ses frontières; il alla jusqu'à labourer pendant deux ans cette terre stérile, pour obtenir d'usurper la largeur d'un sillon. Mais, pendant qu'il avait les yeux fixés de la sorte sur la varenne, Cassemiche fit un coup de maître en s'attaquant au champ cultivé; il arracha peu à peu la haie de son côté, planta de jeunes épines du côté opposé et fit dévier d'autant la limite. Le juge de paix revint; et, dans l'impossibilité de comprendre, se contenta de prêcher l'union. Le conseiller général, qui était avocat, fut conduit sur les lieux litigieux, mais Cassemiche et Crinon étaient deux électeurs influents, aussi donna-t-il à chacun une poignée de mains en promettant d'émettre son avis une autre fois. Livrés à eux-mêmes, les belligérants, dont cette misérable bruyère était devenue la préoccupation unique, redoublèrent de stratagèmes. Ils allèrent consulter les agents d'affaires de la ville voisine; chacun avait déjà dévoré une somme supérieure à la valeur du terrain; la lutte devint épique. Enfin ils se décidèrent à plaider devant ce qu'ils appelaient « le grand tribunal »; mais leur embarras devint extrême, car il était nécessaire, dirent les gens du métier, de prouver la possession du sol pendant trente ans. Les deux paysans n'eurent plus alors qu'un but et qu'un souci : trouver des témoins, j'entends des amis

complaisants, susceptibles de se laisser monter la tête au cabaret et d'embrouiller ensuite les choses dans un sens ou dans l'autre, moitié de bonne foi et moitié non. A ce jeu-là, les chances se balançaient également entre les adversaires : Cassemiche était plus caressant, toujours maître de lui; Crinon, trop souvent impuissant à dompter la violence de son caractère, était plus riche et moins parcimonieux. Il avait dit, en se querellant avec l'ennemi : « Tiens, regarde ma poche et ferme le bec; j'ai mille francs à manger; tu la danseras. » Mais cette supériorité évidente devenait un péril devant l'espionnage de Cassemiche qui pouvait au premier jour relever contre lui une subornation de témoins. Crinon courait un autre risque : il éprouvait, dans son exaspération croissante, un désir immodéré de rouer de coups son adversaire; et celui-ci ne manquait pas une occasion de le provoquer doucereusement, avec l'espoir de recevoir une de ces bonnes volées qui tombent comme une rosée bienfaisante sur le plaideur à sec d'arguments. Toute la commune s'intéressait au procès, les habitants commençaient à se former en deux camps. Le noyau des témoins était trouvé; chacun avait déjà deux personnes prêtes à dire que, depuis trente années, il était l'unique propriétaire de la friche. Les partisans de Crinon étaient un vieil-

lard à qui il avait prêté secrètement une vingtaine de pistoles, et une ancienne servante de ce même individu, une simple d'esprit qui ne voyait et ne parlait que d'après le maître qui l'avait élevée. Cassemiche s'appuyait, de son côté, sur les époux Renaud, honnête couple qui aurait bien nié sous serment le soleil en plein midi; malheureusement la réputation de ces dévoués en faisait des témoins de qualité médiocre; mais, pour le rusé paysan, c'était toujours un appoint, en attendant mieux.

La femme Renaud était une de ces créatures dont les campagnards disent, avec leur habitude invétérée de l'évaluation : « C'est une pas grand'chose, » ou même « c'est une rien du tout ». Elle vivait avec son voisin Cassemiche sur le pied d'une intimité qui ne permettait l'illusion à personne. Veuf, sans enfant, ce petit propriétaire avançait en âge ; elle le considérait comme une proie, s'imposait à lui comme une habitude, le flattait et le rabrouait tour à tour pour mieux asseoir son influence, et le compromettait le plus ouvertement qu'elle pouvait aux yeux du public, afin d'éloigner de lui les entreprises d'autrui. Elle livrait même quelquefois sa pensée au lavoir, avec un gros rire effronté : « Le bonhomme n'est plus à prendre », disait-elle. Elle s'imposait à force d'audace, réduisait par son argent les marchands du bourg à la politesse ; mais,

dans le train ordinaire des choses les hommes la traitaient avec une ironie brutale, et les femmes l'évitaient.

Son mari était plus méprisé qu'elle. Étant garçon il avait longtemps poursuivi la sœur de Belœil, un des sabotiers de la forêt de Monnaye. Henriette était sage, mais il l'avait rendue faible en lui promettant le mariage. Quand le mal fut irréparable, il l'abandonna. Dans nos campagnes, où l'adultère et le libertinage ne rencontrent pas d'indulgence, la fiancée trahie est un objet de sympathie et de pitié. Les paysans par là, en dépit de la grossièreté des formes, manifestent leurs sentiments d'honneur et leur esprit de justice; le fait est indéniable, et rien ne démontre avec plus de force que ces aspirations nobles sont innées dans le cœur humain. En pareille occurrence, le laboureur dit de l'infortunée : « Puisqu'elle devait se marier avec lui, elle n'est pas *tant si* coupable. Elle n'a eu qu'un tort, celui de le croire. On ne l'a jamais vue aller avec d'autres, c'est une bonne fille ». Quelquefois il réserve son jugement, pour voir si la fille-mère élèvera bien son enfant ; et, dans ce cas, elle est justifiée. Quant au séducteur parjure, il est et restera considéré comme coupable d'une action vile.

Lorsque Renaud eut délaissé sa fiancée enceinte,

on le montra au doigt. A la fête patronale, Belœil et ses compagnons le renvoyèrent à coups de pied des cabarets, et comme la porte était obstruée par les spectateurs enthousiasmés, on l'expédia par la fenêtre. Les filles auxquelles il proposa le mariage lui firent affront; des bouquets d'orties furent suspendus la nuit à sa barrière. L'animosité de ses voisins le contraignit à adopter quelque temps la vie nomade de garçon marchand de bœufs, et, à son retour au pays, il dut prendre femme hors de la commune. Le jour de son mariage, plus de cinquante habitants de Saint-Léonard se portèrent à Neuilly, pour lui faire honte. Henriette Belœil se plaça sous la porte de l'église, tenant son enfant par la main; et quand la noce sortit, elle dit tout haut à l'épouseur : « Regarde bien, avant d'aller danser, ceux que tu as trahis et que tu devais nourrir. » Il baissa la tête malgré lui, la mariée éclata de rire; les sabotiers, sans l'intervention du maire, les auraient assommés l'un et l'autre. Le soir il y eut un charivari dont on parle encore.

Rentré dans sa maison avec l'épousée étrangère, Renaud s'efforça de reprendre son ancienne vie; mais la femme gaspillait en affiquets les chétives ressources du ménage, l'accablait de sarcasmes; les voisins lui tournaient le dos: découragé, il négligea son travail et se mit à boire. C'est dans cet

état d'abrutissement qu'il s'aperçut que la Renaude avait pris pied chez Cassemiche. Il voulut d'abord se fâcher, l'autre ne fit que hausser les épaules, l'argent reparut comme par miracle au logis : il se borna à grommeler, puis demeura bouche close et finalement accepta la situation. Peu à peu même il se fit le familier du voisin, cassa le bois, raccommoda les charrues. Quand il n'était pas ivre, il se présentait d'un air hilare : « Allons, papa Cassemiche, je viens vous donner un coup de main. » Il aurait voulu vivre là, mais sa femme le tenait à distance, admettant qu'il eût des miettes, mais non la table. Comme ses services étaient gratuits, le vieux paysan le supportait volontiers, espérant par là se dédommager quelque peu avec le mari de ce que lui coûtait la femme. Quand Renaud avait taillé la vigne ou arraché les pommes de terre, sans autre salaire qu'un verre d'eau-de-vie : « C'est toujours ça de moins que ça me coûte ! » disait Cassemiche en soupirant.

Les choses allèrent ainsi durant deux ou trois années ; puis, quand l'imminence du procès Crinon apparut, le bonhomme calcula que les Renaud seraient des témoins précieux, et se laissa glisser plus que jamais dans leurs griffes. C'est alors qu'il se défendit plus mollement contre les empiètements d'une maîtresse avide, et promit à peu près de faire

un testament en sa faveur « dès qu'il aurait gagné sa pauvre lande ».

Cassemiche niait obstinément ses relations avec la Renaude et croyait prendre à cet égard de suffisantes précautions en évitant les visites nocturnes et les promenades en commun aux assemblées. Toutefois il n'ignorait ni les bruits qui couraient sur son compte ni le détestable renom fait à sa voisine. Aussi, bien qu'il comptât sur le couple Renaud, se mit-il en campagne pour trouver en vue de son procès des appuis plus dignes de confiance. Mais la tâche était ardue, car les honnêtes gens se refusaient à faire une déclaration de complaisance, tandis que les moins scrupuleux se réservaient, afin de peser aussi les propositions de Crinon et de s'allier au plus offrant. Insinuant et délié, il sut ébranler, attendrir, convaincre plus d'un habitant du village; mais advenu au point important : « N'est-ce pas que vous direz ça ?... » il n'obtenait que des réponses évasives ; l'affaire n'allait pas toute seule. Le plaideur aux abois continua patiemment ses recherches, car la mort seule aurait été capable de l'arrêter ; et, à force de passer en revue les noms de tous ceux qui pourraient lui venir en aide, il en arriva à songer à sa cousine la Gervoise. Cette femme était très pauvre, on pourrait s'entendre. Son témoignage serait d'un grand poids,

car elle connaissait depuis plus de trente ans tous les recoins de la contrée, et ne saurait être suspecte, puisque, malgré la parenté, elle ne mettait jamais le pied chez le propriétaire de la Tremblaye. Joignez-y qu'étant un tantinet extravagante, la veuve en dirait plus long que tous autres, si sa fantaisie la poussait de ce côté-là. « Sans doute, pensa-t-il, il faudrait payer ; mais les ramasseuses de mousse, c'est dans les prix doux. »

Il choisit un jour de brouillard afin de n'être pas aperçu, fit un grand détour et gagna les bois. La cabane de la Gervoise était vide. Désappointé, il rôda quelque temps aux environs et appela même à plusieurs reprises ; il lui en coûtait d'avoir fait en vain cette excursion compromettante. Louis Turpin, attiré par le bruit, allongea la tête par la baie de son atelier et le reconnut. Il sortit aussitôt en retroussant son tablier.

— Salut, maître Cassemiche ; c'est miracle de vous voir comme ça sous futaie. Et que cherchez-vous donc par ici, pour vous servir ?

Le bonhomme ébaucha un sourire pour masquer son extrême dépit.

— Baste, je passais là par hasard, histoire de me raccourcir ; et je me suis dit en voyant vos cambuses : « Tiens, je vas dire un petit bonjour à la cousine ».

Le sabotier s'abandonna sans contrainte à un vif accès de gaieté.

— Mille diables ! Vous ne reniez plus la famille, au jour d'aujourd'hui. Ce n'est pas comme quand je suis allé vous demander la becquée pour elle. Le temps est au beau, tant mieux. Mais, par malheur, la Gervoise ne pourra pas vous rendre votre accolade ; elle est à couper des joncs dans la queue de l'étang.

— Tant pis, je vais reprendre le chemin de chez nous. Adieu, garçon.

Il fit quelques pas lentement ; Turpin, très intrigué, devina que Cassemiche n'était pas venu sans motifs graves, et son amitié pour les deux abandonnées redoubla sa curiosité. Il s'approcha d'un air indifférent.

— Dites donc, maître, si vous aviez quelque chose à faire savoir à la vieille, et que je puisse m'en charger, faut pas vous gêner.

— Grand merci ; rien que le bonjour à lui souhaiter. Et elles ne manquent de rien, les cousines ?

— Pas de sabots, toujours, c'est moi qui les fournis. Quant au poulet rôti, elles n'en mangent pas si souvent que la Renaude, vous pouvez me croire.

Le visiteur laissa échapper un mouvement de colère.

— Et qui vous dit que je ne venais pas ici pour leur faire du bien ?

Turpin demeura songeur : « Si c'est ainsi, que veut-il donc tirer d'elles ? »

— Voyons, père Cassemiche, puisque vous apportiez un cadeau, remettez-le moi ; votre commission sera faite fidèlement.

— En voilà bien d'une autre ! Je n'ai pas parlé de cadeaux. Quand on trouve les gens chez eux, on cause, voilà ce que je voulais dire.

— Dame, avec vous on ne sait jamais le fin mot. Vous avez l'air tout drôle, dans le moment ?

— La mauvaise mine ne fait pas le mauvais cœur.

— Êtes-vous malade ? J'ai un verre de cidre à vous offrir.

— Malade et pas malade, grommela le paysan que tourmentait son idée fixe ; c'est Crinon qui me fait tourner les sangs.

L'autre se mit à rire.

— Ah ! Votre fameux procès ? Ça marche-t-il toujours ?

— Tant qu'on me volera, je me débattrai, pardi ! Je suis sans malice, moi ; y me prend ma lande. Si seulement la Gervoise avait été chez elle...

Turpin le regarda, stupéfait :

— C'était donc pour lui parler de votre chicane que vous êtes venu ?

— Je ne dis pas ça... Et quand je l'aurais dit, après tout ? C'est une ancienne de la commune, elle connaît les limites d'un chacun ; et, si elle voulait conter seulement le quart de ce qu'elle sait, je serais vite sorti de misère. J'ajoute même qu'elle n'aurait pas affaire à un ingrat.

Il débitait cela tout d'un trait, avec la rapidité de parole que donnent les résolutions soudaines. Se cacher de Turpin, avait-il pensé, serait mauvais, car le gars devait exercer une grande influence sur la Gervoise; mieux valait se le concilier en le prenant pour confident.

Celui-ci hocha la tête.

— En deux mots comme en cent, vous avez envie qu'elle vous serve de témoin, n'est-il pas vrai ?

— Peut-être ben.

— Alors pour lors, mon vieux, je vous préviens que vous perdez votre temps.

— C'est elle que ça regarde, et non toi.

— Je vous dis, moi, que la Gervoise ignore ce que vous tramez avec Crinon sur la garigue. On ne sait point ces choses-là dans notre village.

— Allons, allons, on sait quand on veut savoir.

— Pas ici, avec votre permission. Chez les sabotiers, nul ne lève la main à faux.

— Tu fais toujours des embarras, toi, Turpin, c'est connu. Ne t'en déplaise, je parlerai à ma cousine, nous nous entendrons mieux.

Les deux hommes jetèrent l'un sur l'autre un regard hostile

— Rayez ça de vos papiers, Cassemiche. La bonne femme n'a plus les idées nettes, vous voulez en profiter pour lui monter le coup et la faire mentir : j'empêcherai ça.

— De quoi te mêles-tu ?

— Elle est céans sous ma garde.

— Je ne veux que la justice.

— Nenni. Je suis au courant de votre trafic par le père la Plane qui connaît toutes les terres du plateau, à une pelletée près. Le morceau que vous vous disputez appartenait à feu Jacques Meunier. Vous l'avez subtilisé à ses héritiers ; ni Crinon ni vous n'y avez droit. Allez raconter autre part que des vessies sont des lanternes ; dans notre loge, ce serait peine perdue. Nous garderons la chose pour nous, la Plane ne se mêle pas des affaires du monde; mais laissez la Gervoise tranquille sur ce chapitre. C'est la condition, vous m'entendez ?

Cassemiche avait, aux premiers mots, affecté un rire méprisant; mais, en apprenant que la

vérité était si bien connue, il perdit contenance.

— Allez donc au diable, toi et ton Vendangeux! cria-t-il avec colère en s'éloignant; vous me diffamez par mauvaiseté pure. Oui, oui, vous êtes tous d'accord, je le vois à cette heure. D'ailleurs, je devais m'y attendre: ce n'est pas pour rien que Toinet Printemps, le valet de Crinon, enjôle votre protégée sur la lande.

Louis Turpin suivit des yeux Cassemiche, et resta immobile comme si ses pieds eussent pris racine. Il était devenu tout pâle. Qu'avait donc voulu insinuer ce vieux rocantin? Allons, allons, cela ne signifiait rien, sans doute; il était dépité et disait tout ce qui lui passait par la tête; c'est l'habitude. Des bêtises! Je vous demande un peu si Marie Fougère causait avec les jeunes garçons, elle qui ne se plaisait que toute seule, ou en compagnie de ses bestioles; une vraie innocente! Avec ça que Toinet Printemps était homme à venir se piquer les pattes aux ajoncs des friches... Un faraud du bourg! A vrai dire, la garcette n'aurait pu avoir pire société que ce mauvais sujet, c'était effrayant d'y penser; mais non: Marie était toujours la même; innocente et sauvage; bien embellie, par exemple, mais elle ne pensait seulement pas à se regarder dans le miroir; ce n'était pas une fille de seize ans

comme les autres. Pourtant... si on les avait vus?

Le sabotier s'était adossé au tronc d'un hêtre et, le front penché, se débattait péniblement au milieu de ces réflexions contradictoires. Les paroles du vieux paysan sifflaient encore à ses oreilles, aiguës et pénétrantes. Jamais il n'avait songé à cela. Que ce fût possible, oui; mais l'apprendre ainsi, tout à coup! Ah! Je veux savoir si c'est vrai, grommelait-il avec une sorte de douleur soudaine; l'enfant n'a que moi, sa mère la délaisse, Printemps est un gars de sac et de corde; il y aurait du risque. Depuis que Guillaume est défunt, j'ai servi de frère à Marie... On verra bien!

Il pensait ainsi, puis il éprouvait comme un serrement de cœur, et sentait confusément que, si le récit de Cassemiche lui causait de l'inquiétude pour la pastourelle, il lui faisait de la peine pour lui-même. Dame, vit-on pareillement avec une enfant durant des années sans s'attacher à elle?

Mais en vain il songeait au passé: c'est la grande jeune fille qui paraissait à ses yeux, et non la gamine d'autrefois; et son anxiété de l'heure présente n'avait pas le caractère calme de sa sollicitude des premiers jours.

La crainte qui venait de s'éveiller en lui devint insupportable; il se raidit pour la chasser, secoua la tête, essaya de rire de lui-même, se répéta à dix

reprises : le bonhomme est un menteur, c'est connu; il venait justement ici pour des menteries ; je serais fou de le croire. D'ailleurs, Toinet a son travail dans la plaine, la petite est à l'abri des regards dans la bruyère ; s'ils se connaissaient, elle m'en aurait parlé ; n'y pensons plus.

Turpin rentra dans la loge en chantant, mais il ne chantait que du bout des lèvres, et son couteau ne s'enfonçait pas comme de coutume dans les veines du bois. Le soir, il quitta son travail avant l'heure et guetta le retour de la jouvencelle. Lorsque la clochette des vaches tinta sous le couvert, il tressaillit.

— Je vais savoir tout de suite ce qui en est, dit-il.

Bientôt ils furent en présence l'un de l'autre. Le sabotier sentit aussitôt sa volonté s'amollir.

— Bonsoir, ma Fougère, fit-il en l'interrogeant du regard avec une sorte de timidité.

Elle répondit en le saluant d'un amical signe de tête :

— Tu te portes bien, Louis ? N'y a rien de neuf au village ?

Marie subissait la mystérieuse transformation de l'adolescence. Elle était déjà plus forte, mieux proportionnée, les lignes s'accusaient; l'œil avait plus de profondeur. L'éclosion de la femme se révélait

encore par d'insaisissables changements dont toute sa personne portait les traces ; ses hardes rapiécées s'ajustaient avec plus d'harmonie ; la chevelure, quoique aussi mal contenue par le serre-tête, était pourtant moins ébouriffée. La gaucherie de ses gestes n'allait pas maintenant sans quelque grâce.

Le sabotier l'examinait avec un peu d'embarras ; elle s'approchait de lui, au contraire, avec le candide abandon des anciens jours.

— Tu as eu beau temps, aujourd'hui, sur tes bruyères ?

— Oui, dame ; mais les courlis chantaient trop ; c'est signe de pluie.

Il hésita et reprit plus lentement :

— Personne ne t'a dérangée ?

— Bien sûr que non.

— C'est que, d'aucunes fois, quelqu'un peut passer par les sentes, et s'arrêter à faire un brin de causette. N'y a point de mal à ça.

— Tu sais bien que j'aime mieux être toute seule. Je n'ai parlé qu'à ma bique depuis ce matin.

— Et ton lérot ? Tu ne l'apportes plus jamais par ici ?

— Non, c'est vrai, répliqua-t-elle en se détournant pour ouvrir la porte de l'étable.

— Il n'est pas mort, au moins ? Toi qui l'aimais tant !

— Non, non, dit Marie Fougère d'une voix plus faible.

Elle avait rougi, mais Turpin ne découvrait plus son visage. Tandis que la pastourette attachait ses vaches dans l'obscurité, il s'éloigna un peu troublé. Bien que Marie eût répondu avec la simplesse d'une brave fille qui n'a rien à cacher, l'air lui semblait plus pesant que d'habitude à respirer.

Le lendemain il se sentit tout mièvre. N'avait-il pas rêvé à Toinet Printemps! Quelle folie! Ce maudit père Cassemiche l'avait donc ensorcelé ?... Il se mit résolument à l'ouvrage; mais le sabot n'allait pas. A midi, l'appétit n'alla pas non plus.

Le rude forestier quitta son atelier et s'enfonça sous les gaulis pour changer de pensée en changeant de place. Sa pensée le suivit. Il se laissa choir sur un tronc d'arbre, à l'entrée du vallon, et se livra alors sans contrainte à ses réflexions. Il sentit un mauvais sentiment gronder en lui-même, et des gouttes de sueur mouillèrent son front : ce Toinet Printemps, ce méchant drôle, comme il l'assommerait avec joie ! Louis regardait ses mains puissantes : oui, il l'aplatirait d'une chiquenaude. Et ne serait-ce pas justice? Un gueux dont les farces étaient connues de tout le monde, un garnement qui l'empêchait de dormir !

Tout à coup, il se releva brusquement :

— Mais ça ferait vanquiers de la peine à Marie Fougère...

Oui, sans doute, cela lui ferait de la peine, car Cassemiche avait peut-être dit la vérité. Quel intérêt, en effet, Cassemiche avait-il à mentir? Ah! Marie Fougère! Elles sont toutes ainsi, les filles, même les meilleures et les plus sincères... Elles se laissent prendre aux façons hypocrites des poupins, sans jamais se demander s'il n'y a pas autre part d'honnêtes garçons qui aient plus d'amitié pour elles! Aussi pourquoi Marie avait-elle quitté le bois, puisqu'on ne se garde bien que là?

— Voilà pourtant comme les choses se passent, murmurait-il tristement; j'étais son préféré, et je ne suis plus rien pour elle; quand ça augmente chez moi, chez elle ça s'en va. Un autre, qui n'est seulement pas sabotier, prend en un jour ce que j'avais mis des années à conquérir. Et elle? Quand j'ai été son plus fidèle compagnon, elle n'est seulement pas franche avec moi! Je devrais la renier... Oui, je ferais mieux de la haïr.

Ce mot lui monta aux lèvres sans qu'il pût le prononcer tout entier. L'idée alors lui revint qu'il se trompait sans doute, et pris d'une résolution soudaine, il partit pour aller voir sur la lande s'ils étaient ensemble. Mais, au bout de quelques pas, Turpin s'arrêta: non, il ne se ferait pas l'espion

d'une pauvre fille. Elle n'avait pas de comptes à lui rendre, après tout !

Il reprit le sentier de la loge, et Marie Fougère ne le vit pas, à l'heure du retour.

Deux ou trois journées s'écoulèrent de la sorte ; le forestier, toujours soucieux, ne parlait plus à ses compagnons. Il n'était déjà plus le même, la colère avait grandi en lui et submergé les sentiments généreux. Chez les natures primitives, la raison n'est pas de force à lutter contre la passion. Elle est trop confuse, les instincts ne sont pas assez comprimés, il en résulte une rupture d'équilibre dans le sens de l'élan brutal, et comme conséquence une tentation violente sans contrepoids. C'est à l'heure de l'action que la conscience parle, alors le combat s'engage entre elle et la bête ; l'homme n'entendra la première que si les fureurs de la seconde ne l'ont déjà rendu sourd. Sans doute dès lors qu'il y a conscience, il y a responsabilité de l'acte, mais le manque d'éducation morale atténue la responsabilité de la tentation. Au demeurant, l'être inculte n'est pas plus mauvais, mais il est moins maître de lui ; et comme la passion est chez lui plus robuste, il n'arrive à la vaincre — quand il peut la vaincre — qu'après en avoir subi la violence.

C'est ainsi que Louis Turpin, après ses premières

pensées de sagesse, s'était abandonné à son courroux grandissant. Cette opinion que Marie Fougère se retirait de lui et que Toinet Printemps lui volait une amitié légitime, avait développé en lui une double torture bientôt changée en exaspération. Maintenant il ne réfléchissait plus : il ressentait; son abattement avait fait place à un sourd besoin d'action et de vengeance. Sous le coup de l'obsession, il oublia ses scrupules, et se mit à rôder autour des bruyères pour surveiller l'ingrate qu'il voulait confondre et le larron qu'il se jurait de punir.

Une sourde colère le poussait; il franchit peu à peu les sinuosités de l'escarpement, et dissimulé derrière les buissons, atteignit en rampant les environs de la Pierre-à-Jacquot. La petite Gervoise était blottie, comme autrefois, dans son nid de fougères; immobile, les mains jointes sur un genou replié, le regard perdu dans l'espace, elle était comme l'image même de la solitude.

Turpin, la voyant telle, se sentit le cœur soulagé et l'humeur calmée. Elle ne le trompait pas; c'est Cassemiche qui avait menti. Mais, à cet instant, il eut peur de lui-même : la joie le faisait trembler. « Qu'ai-je donc ? se demanda-t-il; pourquoi l'amitié me rend-elle aussi faible ? Jamais cette pastoure, que j'ai vue grandir, ne m'avait causé tel désarroi. En vérité je ne suis plus le même; jusqu'ici c'est moi

qui lui inspirais de la crainte, et voilà que je me cache aujourd'hui pour la regarder. »

Il l'examina longuement et ajouta :

— A quoi pense-t-elle ?

Il aurait voulu qu'elle pensât à lui. Encore une fantaisie nouvelle dont il ne se rendait pas compte. Il cherchait à deviner, mais son désir n'obtenait pas de réponse. Il aurait plutôt fait de demander leur secret au vent qui souffle, au nuage qui passe, à l'insecte qui s'envole. Mais l'attitude virginale de la fille solitaire causait au forestier une douceur apaisante, et il murmurait tout bas :

— Du moins elle ne pense pas au mal ; je suis content.

Il fut tenté de se montrer à elle pour lui demander pardon de ses soupçons, car il se repentait de toutes les forces de sa tendresse ; mais non : Marie semblait si paisible, et le silence de sa retraite lui était si cher, qu'il trouva plus honnête de ne la point troubler ; aussi commença-t-il à glisser derrière les ronces du plateau pour s'en aller inaperçu. Il avait déjà gagné l'entrée du défrichement lorsque son attention fut attirée par un bruit lointain qui réveilla ses inquiétudes : quelque faucheur, assurément, battait la faux sur les bruyères. Turpin se redressa, posa une main au-dessus de ses yeux et fouilla la lande du regard ; il découvrit au milieu de

la lande un homme assis, les jambes écartées, sa faux inclinée à hauteur du visage. La lame étincelait au soleil, le travailleur brandissait sa pierre à aiguiser et martelait d'une main rapide; les coups stridents et répétés résonnaient comme un glas sur la steppe muette. Oui, un glas aux oreilles du sabotier. Quel était ce personnage, qu'à peine dix minutes de marche séparaient de Marie Fougère? Louis en était trop éloignépour distinguer ses traits; mais sa pose et la vivacité de ses mouvements annonçaient la jeunesse.

— Ce n'est pas Toinet, balbutia-t-il; un pareil fainéant n'est bon qu'à cultiver la terre; il est bien sûr dans sa plaine! Pourtant... je veux être sûr que ce n'est pas lui.

La colère l'avait ressaisi. Il se mit à ramper derrière les genêts, s'approchant, s'approchant toujours; quant il ne fut plus qu'à une courte distance de l'homme, celui-ci replaça la pierre dans la gaîne, à sa ceinture; et, debout, s'essuya le front avant de reprendre la tâche interrompue. Mais alors, au lieu de donner l'élan à sa faux, il resta sans mouvement, le bras inerte, et ses yeux se fixèrent sur la ruine druidique, au pied de laquelle apparaissaient vaguement la chèvre et les génisses. C'était Toinet Printemps.

Turpin, la face empourprée, quitta son abri et

s'avança vers le jeune homme d'un pas rapide. Celui-ci marqua une extrême surprise.

— Tiens, s'écria-t-il d'un ton jovial, c'est Turpin ! N'y a donc plus de forêt, pour que vous vous promenez par ici ?

La présence de cet importun lui pesait fort, mais il affectait la bonne humeur pour cacher son embarras.

— Tu y es bien, toi, par ici, repartit rudement le sabotier.

— Moi, c'est différent ; je travaille.

— Beau travail ! Ta place est dans les sillons, à ta ferme.

— Plus souvent ! J'ai quitté la culture ; je suis à cette heure faucheur de bruyère.

— Ah oui ? Et crois-tu que c'est en regardant ce qui se passe à la Pierre-à-Jacquot que tu en faucheras beaucoup, de la bruyère ?

Le garçon à ce mot fut déconcerté ; mais son dépit fut grand d'être découvert et il répondit d'un ton hargneux :

— Ce n'est pas vous qui me payez, Turpin ; pour lors vous n'avez pas à me surveiller. Mêlez-vous de vos affaires.

— Je suis justement venu pour ça. Il y a là-loin une petite fille qui est l'enfant adoptive de notre loge ; nous avons tous des bras pour la défendre.

Elle est plus innocente qu'un pigeon naissant; et toi, le plus mauvais sujet de la commune, tu ne viens ici que pour la pourchasser. Ah ! tu as cru que nous te laisserions t'attaquer à Marie Fougère ? A Marie Fougère ! Allons, jette ta faux, si tu as du cœur, homme contre homme, et garde à toi ; je vas te régler ton compte.

Le sabotier, tout en parlant d'une voix haletante, avait quitté sa blouse, retroussé les manches de sa chemise, et se dressait, comme un taureau furieux, au milieu de la lande. Les veines bleues de ses bras étaient gonflées ; le sang gaulois, qui pousse aux batailles, injectait ses yeux sombres ; d'un pied lentement conduit, il abattait la bruyère pour trouver un point d'appui solide avant de bondir.

Toinet Printemps le regarda en face, sans pâlir, et simplement lui présenta sa faux par le manche.

— Tiens, Louis Turpin, écoute ta folie jusqu'au bout, frappe-moi avec ça ; c'est encore plus sûr que tes deux poings.

— Défends-toi donc, au contraire ; je prétends avoir ta peau sans traîtrise.

— Pourquoi me battre avec toi ? Je ne t'en veux de rien.

— Tu as peur, ça se voit.

— Non ; quand on a peur, on fait le crâne, et je te dis que je recule. C'est la première fois de ma vie,

tu peux le demander à tous les gars de la commune.

— Clampin ! s'écria le forestier avec rage ; tu m'empêches de me venger !

— Te venger de quoi ? T'ai-je fait quelque tort ? Ai-je nui à quelqu'un des tiens ?

Turpin, les mains crispées, regarda du côté de la Pierre-à-Jacquot.

— J'entends bien que tu penses à Marie Fougère ; mais qui t'a dit que je la tracasse, que j'ai de mauvaises intentions sur elle ? Celui-là serait une fière clique ! Nomme-le donc, et tu verras si je sais cogner, quand je m'en mêle !

— Nul ne m'en a parlé ; mais si tu viens dans la même lande qu'elle, c'est que tu as de mauvaises idées. Je ne le veux pas ; fiche-moi le camp.

— Louis, tu perds la tête. Sais-tu bien qu'en me soupçonnant tu la soupçonnes ? Une si brave petite fille !... Tiens, tu lui as servi de frère, tu ferais mieux de m'écouter ; je te conterais la chose, sans un mot de menterie.

— Non.

— T'as tort. Si mes raisons ne t'agréent point, on se battra après, chacun une pierre dans la main. Veux-tu pas ?

— Puisqu'il faut ça pour te décider à t'aligner, parle.

Toinet Printemps se recueillit un instant, et reprit avec une gravité triste :

— J'ai été ce que j'ai été, c'est de l'histoire ancienne. Donc que j'ai molesté Marie comme les autres; c'était mon goût, alors. Une fois, à l'endroit où elle garde ses bêtes, j'ai tué son lérot et j'en ai ri. Mais sa figure est devenue toute blanche et transparente ; sa bouche avait l'air de dire : « Pourquoi me fais-tu de la misère, moi qui en ai déjà tant ? » Nos yeux se sont rencontrés, pendant qu'elle pleurait, je ne l'ai pas reconnue, tant elle avait l'air d'une personne nouvelle, et ça m'a donné comme un coup de griffe au profond du cœur. Ça m'a changé aussi, Turpin; oui, ça m'a bien changé. Depuis ce soir-là je ne fais plus de bêtises comme avant, et je me répète tout le temps que Marie Fougère a pleuré par ma faute.

Qu'est-ce que je pouvais faire ? Lui demander pardon ? Je l'ai fait. Mais ça ne m'a pas suffi, puisque j'avais autant de chagrin après qu'avant. Je suis revenu, j'ai voulu lui parler; elle a fait mine de prendre la fuite; c'est moi qui me suis en allé. Voilà plus de six mois que c'est arrivé, et toujours sa figure est devant moi. Cent fois j'ai rôdé du côté de la roche pour lui dire une pauvre parole d'amitié; mais jamais je n'ai osé. Je n'avais plus qu'un plaisir : c'était de la voir passer quand elle em-

mène ses vaches, au soleil couchant. Pour lors ça me pesait trop d'être à la ferme où Crinon me criait sur le dos parce que je négligeais l'ouvrage; je l'ai donc quitté, et me suis fait faucheur de bruyère. Comme ça, je vis dans la garigue ; ça me plaît mieux. Marie sait bien que je suis là, puisque je bats la faux à toute heure; mais elle ne se montre pas et jamais je ne m'approche. Seulement quand elle dévale, je prends le sentier pour la croiser, et je recueille mon aubaine. Ah ! ce n'est pas grand'chose, va ! « M'en veux-tu encore, Marie ? — Non, Toinet. — Bonsoir, ma bonne fille. — Bonsoir, Toinet. » Jamais plus.

Et c'est pour ça, Turpin, que tu voudrais te colleter avec moi ?

Le sabotier gardait un silence farouche. L'affection de Printemps, toute innocente qu'elle fût, était une menace pour la sienne, et sa jalousie instinctive l'avertissait que Marie eût déserté la lande du faucheur, si elle l'eût haï.

— Je veux... Je veux, s'écria-t-il enfin, que tu laisses en repos notre Gervoisette.

Toinet, qui croyait avoir désarmé Turpin par sa franchise, ne put entendre sans révolte ces dures paroles.

— Votre Gervoise ? Pas plus à vous qu'à d'autres, apprenez-le. Les gens de forêt ne m'empêche-

ront pas de marcher dans le même sentier qu'elle. Tu l'aimes bien, toi; pourquoi ne l'aimerais-je pas aussi?

— Nous verrons ça. As-tu mes droits, pour parler ainsi? Toi qui ne l'as connue que pour lui faire de la peine, vas-tu prétendre à nous enlever son amitié? Des droits! L'as-tu, comme moi, sauvée de l'incendie, portée sur ton dos quand elle était petite? L'as-tu nourrie, sauvée de sa mère? As-tu, comme moi, cloué la brouette qui servit à ses premiers jeux?

Turpin semblait avoir grandi de toute la tête. Les narines dilatées, le regard étincelant, il jetait chacune de ces paroles avec une véhémence passionnée.

— Oui, oui, continua-t-il, c'est bien l'enfant du village des sabotiers; la sœur de Guillaume n'est qu'à nous.

— C'était parlé comme il faut il y a quatre ans, Louis; mais quand l'âge vient, tout change. Si Marie Fougère voulait bien de moi un jour venant, quand je gagnerai davantage et que je pourrai m'offrir, les sabotiers l'en empêcheraient-ils? N'est-elle pas libre comme toutes les filles?

Cette simple question bouleversa Louis Turpin et le jeta brusquement dans le domaine de la réalité. C'était vrai, pourtant! L'enfant devenait femme,

l'heure de choisir elle-même son protecteur allait sonner pour elle. Marie n'était liée à lui que par les souvenirs du passé, et la reconnaissance est le plus froid des sentiments, quand il va seul. Ce n'était rien, car on ne peut pas dire à une jeune fille : « Tu me dois de l'amitié », comme on dit aux marchands de sabots : « Vous me devez dix francs d'arriéré ». Non, non, il l'avait aimée de trop bon cœur pour ne pas la tenir quitte; ce qu'il voulait, c'était autre chose, c'était la préférence librement consentie. Elle avait bien le droit, désormais, d'aimer qui lui plairait, Toinet comme tout autre. Et Toinet parlait de mariage... Il n'y avait jamais pensé, lui. Dans son opinion, les choses devaient continuer du même train, Marie toujours pastourette, lui toujours camarade sans rivaux... Eh bien, non : c'est le faucheur de bruyère qui avait raison; les ailes de l'oiseau avaient poussé, chacun était tenu de le laisser voler à son idée.

Son idée ? Peut-être avait-elle pris goût aux nouveaux visages; mais peut-être aussi était-elle restée attachée aux compagnons de son enfance? Pourquoi pas?

— Tu as sagement causé cette fois, Toinet Printemps, dit Turpin d'un ton radouci; la Gervoise n'est plus une gamine, l'âge l'a rendue maîtresse de son sort. Je n'étais qu'une bête de songer à la

violenter. Me voilà raisonnable : toi ou moi, suivant son penchant, car avant tout je veux qu'elle soit heureuse. Oui, toi ou moi.

— Merci, Louis.

— Ne me remercie pas, car ce n'est pas l'amitié qui me pousse ; je voudrais, au contraire, te savoir au fond de la rivière ; mais ça ne sert à rien de déblatérer, et en fin de compte il s'agit de Marie. Laissons-la se décider sans contrainte. Je suis le plus vieux, c'est donc moi qui lui parlerai le premier. Elle choisira entre nous. Si je suis toujours pour elle l'ami Turpin, tu iras faucher autre part, ou bien je te casserai la tête, aussi vrai que je sais creuser un sabot ; si c'est toi qu'elle préfère, n'aie pas d'inquiétude : vous ne me trouverez plus sur votre chemin.

Le jeune homme ne put contenir un frémissement de joie. Son interlocuteur lui lança un regard méprisant et dit :

— Tu penses à toi ; moi je pense à elle.

VI

Le forestier n'eut pas le courage d'aborder ce jour-là Marie Fougère. Vraiment il ne savait quel langage lui tenir. Son angoisse était venue tout d'un coup, sans qu'il se fût jamais interrogé. Oui, la fille lui tenait au cœur, et il était jaloux; mais des projets, il n'en avait pas; en aucune occasion la fantaisie de se marier n'avait hanté sa cervelle; sans le propos de Cassemiche il serait demeuré dans son insouciance. Mais maintenant la menace était là; et la pensée de perdre Marie ou de partager son amitié lui causait une souffrance insupportable. Il fallait alors tout lui dire; mais quoi? La réflexion ne l'avait pas préparé à un tel discours, sa bouche en ignorait les termes; et la peur d'effrayer l'enfant le paralysait.

Il courut jusqu'au crépuscule à travers les bois; la nature forestière, dont l'aspect, d'habitude, em-

plissait son âme d'une paix sereine, augmenta cette fois son trouble. Le couvert était triste. On touchait aux derniers jours d'octobre; les feuilles décolorées frissonnaient au souffle d'une bise plaintive et se détachaient une à une pour tomber mortes parmi les souillures du sol. Ce n'était plus ce riant automne aux tièdes soleils, plus beau que l'été dans sa resplendissante parure de frondaisons empourprées. Les dernières fleurs s'étaient flétries, la brume avait voilé l'azur du ciel, plus de roitelets dans les buissons; les arbres dénudés allongeaient de grands bras maigres comme pour chasser avec terreur la vision des neiges prochaines. On sentait partout la fin d'une chose aimée, l'adieu profond à ce qui n'est plus. Ah! sans doute le printemps reviendrait, ramenant la joie et les sourires; mais serait-ce la résurrection? Non, ce serait une vie nouvelle. Les feuilles que mai déroulerait seraient d'autres feuilles; celles que Turpin foulait sous ses pas étaient mortes à jamais; le nid que les pinsons tisseraient sur cette branche ne serait plus le nid dont les débris pendaient au dessus de sa tête, vides pour l'éternité.

Cette tristesse de la nature l'enveloppait et le laissait sans courage. N'était-il pas peut-être, lui aussi, à la veille d'une mort, — la mort de tout ce qui avait été printemps dans son cœur? Où serait,

au nouveau mois de mai, cette fleur de la vie qu'il avait si doucement respirée en trouvant son bonheur dans le sourire d'une enfant? Il était sûr, à cette heure de fatale épreuve, de perdre les joies du frère; était-il certain de trouver, à l'autre aurore, l'éclosion d'une affection plus tendre? N'était-il pas plutôt la feuille morte qui ne saurait reverdir, et Toinet la feuille nouvelle qui allait naître?

Il ne pouvait s'arracher à cet accablement; son regard cherchait en vain la lueur des étoiles; du fond des bois s'éleva le sanglot lugubre d'un hibou.

Le lendemain matin, Marie Fougère, en sortant de sa cabane, trouva Louis Turpin assis sur une pierre devant la porte. Elle fut grandement étonnée.

— Que fais-tu là, mon bon Louis?

— Rien; je t'attends.

— Pas depuis longtemps, j'espère? Le brouillard est si froid!

— Non.

Le sabotier mentait : il ne s'était pas couché.

— Et qu'est-ce que tu me veux?

— Faire route avec toi jusqu'à la Pierre... J'ai affaire par là.

Il l'aida à passer la sonnaille au cou des vaches et monta le sentier derrière elle. Le garçon se sentait les jambes mal solides et la poitrine oppressée; il avait peur de la question qu'il faudrait poser, et

peur aussi du silence; ce qui l'excitait à parler avec abondance du prix des veaux, de la gelée blanche, des arbres que le pic-vert avait troués; puis il se tournait vers la bique, lui adressait de niais propos pour gagner du temps; regardait à quel endroit de la garigue ils étaient parvenus, afin de savoir s'il lui restait le loisir de respirer avant l'instant décisif. Et plus la Pierre-à-Jacquot grossissait devant leurs yeux, plus croissait son effroi.

A la fin, ils arrivèrent. La Gervoise dispersa ses bêtes sur la pente et déposa sa panetière à l'appui des roches. Son bras n'était plus grêle comme jadis, la peau s'était enluminée.

— Tu vas sur tes dix-sept ans, n'est-ce pas? demanda Turpin d'une voix mal assurée.

— Autant dire que je les ai, répondit-elle gaiement; je suis maintenant aussi forte que la Henriette Belœil.

— Tu es tout de même restée censément petiote, car voilà ton nid de fougères comme quand tu demeurais à Maison-Brûlée; il est bâti tout pareil. Te souviens-tu de ce temps-là, ma Marie?

— Je n'oublie jamais rien, fit la jeune fille d'un air songeur. Elle s'assit sur son amas de branches sèches; et, les jambes à demi repliées sous la jupe, se mit à caresser la pointe des ajoncs du bout de

sa baguette. Le sabotier l'examinait à la dérobée. Il y eut un silence.

– Et comme ça, Turpin, tu vas en commission du côté du bourg?

— Oh! Pas tout de suite.

Il fit quelques pas devant la reposée, pour se donner une contenance. La Fougère étendit involontairement la main.

— Prends garde, Turpin, dit-elle doucement, tu marches sur mes bruyères blanches.

Il haussa les épaules en homme qui reconnaît sa maladresse et vint s'accroupir à deux pas de sa petite amie. Celle-ci paraissait avoir oublié sa présence, et lui — la regardant — se bornait à arracher lentement des poignées d'herbes. Cela dura plusieurs minutes; enfin l'intensité de son émotion lui fit comprendre que, s'il ne parlait pas tout de suite, il ne parlerait peut-être jamais. Il s'efforça, ses lèvres s'ouvrirent; mais la gorge était desséchée, et sa parole impuissante expira. Alors Marie tressaillit faiblement, et par un mouvement imperceptible haussa la tête et tendit l'oreille : tout au loin, derrière eux, à l'extrémité du plateau désert, vibrait le son presque insensible d'une faux battue par la pierre.

Le forestier ouït comme elle le bruit lointain. C'était l'autre qui parlait... Ne parlerait-il donc pas,

lui aussi ; serait-il plus couard que ce Toinet ? Il recouvra, à défaut du calme, la force virile, et la jalousie fit ce que la tendresse n'avait pu faire.

— Tu disais tout à l'heure, la Fougère, que tu as *meshuy* la force d'une femme ; n'en aurais-tu pas pris de même les idées ?

— Dame, je ne sais pas, moi ! Quelles idées ?

— Eh bien... quand l'âge est venu, on songe aux affiquets, à la danse...

Marie fit signe que non en souriant ; il poursuivit :

— On songe aussi aux garçons.

— Ah ?

— Oui ; et si l'on voit passer une noce, on se dit comme ça : l'an-qui-vient ce sera mon tour.

— Mais, grand innocent, les noces ne passent pas sur la brande.

— Ça ne fait rien ; d'aucunes fois on s'imagine des choses qu'on n'a jamais vues. Enfin, tu n'es pas forcée de me conter ce que tu as dans la cervelle ; mais ne crains pas que je te questionne par manière de critique, puisqu'il faut bien que tu sois comme toutes les filles.

— Je te jure que je ne me suis pas mis dans la tête de me marier ; je suis trop jeune, et surtout trop gueuse... sans parler du reste.

— J'entends : ta mère. Mais ne te méprends pas,

ma mignonne : tous les gars de par ici seraient heureux de t'avoir pour femme, un jour venant. Tu es sage, bien ordrée, point sotte, la bonté même; et puis... oh ! il y en a peut-être de plus belles que toi, mais tu es la plus belle tout de même, par la raison que c'est point les yeux que tu charmes, c'est le fin fond du cœur.

— Tu divagues parce que tu m'as élevée ; mais les autres ne sauraient me voir telle.

— Les autres ? répartit Turpin avec une subite véhémence, je m'en moque pas mal ! Y a-t-il besoin d'eux ?

— Non, sans doute, murmura la pastoure; mais pourtant... tu disais le contraire tout à l'heure... car, si on ne plaît à personne, comment se marier ?

Le sabotier ne comprit pas qu'il n'était personne, et demeura touché de cette candeur.

— Vois-tu, Fougère, n'en faut qu'un. Le tout est de bien choisir, c'est le difficile. Celles qui vont aux fringants et aux libertins s'en repentent souvent ; le plus sûr, c'est...

— Pourquoi m'en débites-tu si long?

— J'ai peut-être mes motifs. Les meilleurs, vois-tu, sont ceux qu'on a éprouvés longtemps. Quand l'amitié est une vieille accoutumance, on

sait qu'on la tient et qu'on la gardera. C'est le principal.

— Je ne dis pas non.

— Et si l'ami a deux bons bras, du courage et un petit boursicot pour entrer en ménage, voilà qui ne nuit pas non plus. Ah ! que ça doit rendre heureux de travailler pour ce qu'on aime !

Marie Fougère l'observait avec attendrissement.

— Tu es bien toujours le même, gros Louis : la crème des hommes ! Si je m'attachais à quelqu'un, va, je le voudrais à ta ressemblance.

— Eh bien, alors ? s'écria le garçon dans un élan de joie.

— Oui, je le voudrais ainsi... mais comment savoir ? Si quelqu'un plaît, on n'ose seulement pas le regarder en face !

Turpin, l'œil étincelant, éclata de rire.

— Est-ce que je te rends craintive à cette heure, Marinette ?

— Oh ! nenni. Mais toi, ce n'est pas la même chose ; tu m'as recueillie toute petite, je me figure toujours que tu es mon frère Guillaume ; ça me met si à l'aise pour causer ! Et puis tu es vieux, toi.

Le pauvre garçon reçut le coup en plein cœur. La pensée ne lui était jamais venue qu'il avait douze ans de plus que Marie Fougère, et qu'à l'âge de

celle-ci on estime que la trentaine n'est plus la jeunesse. Ce long malentendu était dissipé : il n'était, ne pouvait être rien pour elle, sinon le parent d'une autre génération, comme le père La Plane.

— Chère fille, dit-il au bout d'un instant, en cachant de son mieux sa douleur et son amertume, je comprends à présent. Faut en finir avec la folie, puisque tu ne m'aimes point.

— Moi, Turpin, ne pas t'aimer? Je te dois tout, je te préfère à tous; je me jetterais dans le feu pour toi, aussi vrai que tu m'en as retirée!

—Ton amitié? J'y crois, parce que tu es toujours franche. Mais ce n'est pas assez, au jour d'aujourd'hui; je n'en veux plus, Marie, parce que je t'aime autrement, moi...

— Oh! Louis.

— Je venais te demander si tu voulais être ma femme.

Il n'en dit pas davantage et la contempla longuement; ses yeux devinrent humides et ses mains tremblèrent. La Gervoise devina l'étendue de cette souffrance muette; son cœur en fut déchiré. Un violent combat intérieur se livra en elle; sa conscience lui rappela ce que le sabotier avait fait pour l'orpheline; n'appartenait-elle pas au seul ami de son enfance, à moins de commettre le crime d'ingratitude?

— N'aie pas de chagrin, mon Louis, fit-elle après sa méditation douloureuse ; je suis toujours la petite Fougère. Je serai ta femme quand tu voudras.

Cette fois, Turpin comprit aussi. L'altération de la voix et la pâleur du visage de l'enfant ne lui apprenaient plus rien ; le premier coup l'avait suffisamment éclairé. Le côté paternel de son affection lui inspirait déjà la pitié et le renoncement. Son âme redevenait bonne dans la torture.

— Moi, te rendre malheureuse? M'en crois-tu capable?... Non, non. Tant pis pour moi! Sois libre, pauvre Fougère; tu ne saurais être ma femme, puisque tu es ma fille.

Il s'efforçait de sourire; une larme coulait sur sa joue, malgré lui ; il abaissa le bord de son chapeau pour cacher son visage, et répéta à plusieurs reprises :

— N'y pensons plus; j'étais fou.

— Mon Turpin, je veux que tu te consoles. Ça me tue de te voir affligé. Comment as-tu pu avoir l'idée de devenir mon homme? Je te jure que je n'en vaux pas la peine. Oh ! la mauvaise matinée! Reste mon ami, Turpin : faisons comme s'il n'y avait rien eu entre nous.

— Oui, oui.

Le sabotier s'était relevé; mais ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps, il fut con-

traint de s'appuyer sur un quartier de roche et ne partit pas. Alors l'âcre désir de tout savoir s'empara de lui et devint un besoin irrésistible ; il s'essuya le front et se pencha vers la Gervoise.

— Marie, au point où nous en sommes, ne me fais point de mystères. Peut-être bien que tu as du penchant pour un garçon? Un jeune comme toi?

A cette question, la fille qui avait entendu sans confusion l'aveu de Turpin, devint rouge et baissa la tête sans répondre.

— Parle sans feintise, Marie. Un garçon de l'âge de Toinet Printemps, par exemple ?

Elle se voila la face de ses deux mains.

— Ah ! s'écria Turpin avec un sourd désespoir, mon chagrin ne te cause qu'un peu de compassion ; et il suffit de son nom, à lui, pour te bouleverser ! Tu l'aimes donc bien, que tu n'oses pas affronter mon regard quand je t'en parle ? Tu l'aimes donc bien, ce Toinet ?

— Hé ! Puis-je te le dire, puisque je ne le sais pas moi-même !

— C'est lui que tu vois dans tes songeries?

— Oui, Turpin.

— Oh, misère! Et pourquoi donc? Et pourquoi donc?...

— Je l'ignore; c'est plus fort que moi. Il m'a fait du mal, et je n'ai pu le haïr ; il est devenu bon, et

j'ai peur de lui ; il ne me dit rien, et je crois toujours l'entendre. Est-ce que je fais mal, mon Louis ? Si je fais mal, avertis-moi ; je ne reviendrai plus garder mes bêtes sur les bruyères.

L'homme du bois était livide ; il eut un mouvement de bête fauve, ses mains se crispèrent horriblement comme pour saisir la Gervoise et l'étouffer ; mais en même temps il entendit, au fond de lui-même, la voix intérieure qui enseigne à l'homme la justice absolue ; ses bras serrèrent violemment sa poitrine, et il murmura à l'oreille de Marie Fougère :

— Non, tu ne fais pas mal... Aimez-vous donc !

Le village des sabotiers de Monnaye fut en proie à la désolation lorsque le plus gai, le plus vaillant de ses habitants, Louis Turpin, eut annoncé son départ. « Comment ! Tu nous abandonnes, toi qui avais grandi parmi nous ? Toi, Turpin, natif de Saint-Léonard, toi qui avais fait ton apprentissage dans la loge, qui jamais ne t'étais éloigné du bois que pour combattre avec les enfants de la commune ? N'aimes-tu donc plus notre étang, nos charmoies, nos bonnes causeries autour du feu de coquilles ? Et ta Marie Fougère, que nous avons adoptée à cause de toi, que va-t-elle devenir sans toi, entre les mains de sa méchante mère ? Ah, je n'aurais

pas cru, mon garçon, rester céans après toi, moi pauvre vieux La Plane dont les jours sont comptés. Il me semblait que j'allais partir le premier et que tu me conduirais en bon fils au cimetière de la paroisse. Ne m'appelais-tu pas « Père » ? Ainsi moi, l'ancien de la loge, je perds un de mes fils ; voilà une place qui demeurera vide à côté de nos tables ! J'aimerais cent fois mieux m'entendre appeler Vendangeux jusqu'à la mort que de voir une chose pareille !

« Mais pourquoi pars-tu ? Je sais bien que tu tenais à nous : as-tu donc à te plaindre de quelque injustice ? Quelquefois, quand on vit ensemble, il y a de la mésintelligence, mais un mot d'amitié efface tout. »

— Non, père La Plane; non, vous autres, vous ne m'avez jamais molesté. J'étais heureux avec vous comme le poisson dans l'eau. Mais voilà : je m'ennuyais un brin ; en prenant des années, le caprice m'a saisi d'aller voir le courant de l'ouvrage dans d'autres forêts. Une idée de voyage, quoi ! Il y a longtemps que le gros marchand de sabots de la ville me montait le coup, je me suis décidé à faire un tour dans le pays des hautes futaies. Ce sera toujours du sabot, je le sais bien ; mais les pieds me démangent, il faut que je coure.

Turpin, tout en donnant ses explications, mar-

chait d'un coin à l'autre de l'atelier, rassemblait ses outils, les chargeait dans la charrette à bras, nouait son paquet de hardes, s'efforçait de rire.

— Ainsi donc on ne te reverra plus ? s'exclama Belœil.

— Si bien, mes gars ; je reviendrai. Ne m'oubliez pas, je reviendrai.

« Père La Plane, venez-vous jusqu'à la *sécherie* ? J'aurais un petit mot à vous dire.

Lorsque les deux hommes se trouvèrent seuls dans l'étroite cabane, l'ancien posa gravement une main sur l'épaule de l'ouvrier :

— Voyons, qu'as-tu, comme ça ?

— Rien de rien.

— Un compagnon de ta trempe n'a pas de fantaisies et ne s'en va pas sans raisons. Tu veux garder ton secret ? C'est une autre affaire. Embrasse-moi.

— La Plane, j'ai une prière à vous adresser : ayez bien soin de Marie. Soyez bon pour elle comme par le passé.

— Ça, je te le promets.

— Je vous laisse mes quatre sous d'économies, ce sera pour elle quand elle se mariera.

— Est-ce tout ?

— Non. Les marchands de bois sauront où je suis ; faites-moi passer de ses nouvelles par eux.

Et surtout, père, ayez l'œil sur la vieille Gervoise, qui va de mal en pis.

— C'est sûr qu'elle devient folle.

— Je ne dis pas ça, mais sa méchanceté augmente, et elle pourrait jouer de mauvais tours à l'enfant. Depuis quelque mois, il y a du mystère dans sa bricole; si j'en avais eu le loisir, je l'aurais épiée.

— Que veux-tu dire ?

— Elle ne fait plus de paniers, passe son temps à courir les bois, même de nuit; et depuis qu'elle ne gagne plus rien, sa fille l'a surprise à cacher des pièces blanches sous sa couchette. Tout ça me tracasse.

— J'aurai l'œil ouvert, ne crains rien.

— Merci, La Plane. Adieu.

Il partit aussitôt, sans s'arrêter, sans tourner la tête. Le vent d'hiver chassait les feuilles mortes autour de lui.

VII

Louis Turpin ne s'était pas trompé; la veuve Gervois menait depuis quelque temps une existence singulière. Sa sauvagerie s'était accrue; son éloignement pour tous ceux qui lui rappelaient le passé ou qui voulaient la plier au joug de l'habitude avait pris les proportions de la haine et de l'épouvante. Elle avait cessé de parler aux sabotiers comme à sa fille, s'était détournée du travail; ses amis de jadis l'avaient vue peu à peu s'éloigner du village, fuir à l'appel de leur voix et disparaître en portant dans ses bras les reliques de son fils Guillaume. Or voici ce qui lui était advenu.

Un soir qu'elle avait erré çà et là à travers bois, suivant sa coutume, la fatigue arrêta sa course. Elle se trouvait au bord d'un layon, entre deux fourrés, à une heure de marche de sa hutte, et le chant du rouge-gorge annonçait la tombée du jour.

La Gervoise s'assit avec insouciance sur le talus de l'étroit chemin vert et fut bientôt plongée dans cet engourdissement stupide qui faisait dire aux forestiers : « La voilà encore extravaguée. » Elle était là depuis quelques instants, lorsque le bruit d'une brindille cassée en face d'elle la tira de sa torpeur. Elle leva les yeux, et découvrit, derrière un tronc d'arbre, la rondeur d'un genou, une tête coiffée d'un bonnet de laine et le canon d'un fusil. L'instinct de conservation auquel tout être humain est soumis, la fit tressaillir, et elle cria de sa voix rauque :

— Qui va là ?

Immédiatement la tête se pencha plus à découvert :

— Quelqu'un qui attend que tu t'en ailles, vieille sorcière. Ne vois-tu pas que je suis à l'affût ? Vite, au large.

— Va-t'en, toi-même ; je suis lasse.

Le braconnier sauta dans le layon et se mit à jurer.

— Que le diable t'emporte ; voilà trois jours que je guette *mon* lièvre, et ce soir tu me l'auras fait manquer par malice. J'étais là avant toi, je suis dans mon droit.

Sans souci de l'âge et de la faiblesse de la Ger-

voise, il lui adressa un geste de menace; la veuve resta immobile et murmura :

— Tu es un homme, faut bien que tu sois un bandit. D'autres ont tué mon gars, tue-moi, toi.

Elle ferma les yeux et retomba dans sa torpeur.

L'autre comprit aisément que la présence de cette obstinée rendrait son affût inutile et coucha son fusil sous son bras.

— Je m'aperçois, la mère, que vous n'êtes pas commode et que vous n'aimez guère vos pareils. A vous ouïr parler de votre fils, on dirait que vous êtes la Gervoise, de Maison-Brûlée.

Sans lever la tête, elle fit un signe affirmatif.

— Alors vous êtes l'amie des sabotiers ?

— De personne. Ils ont fait mourir Guillaume à leur place.

— En ce cas, nous pouvons nous entendre, car c'est l'un d'eux, cette canaille de Turpin, qui m'a fait aller en prison... Oui, il m'a *foulé* devant les gendarmes, pour une bêtise de rien du tout; et je leur garde à tretous un chien de ma chienne!

La Gervoise ne bougeait pas. Il continua :

— Je suis Bastien Palud, le charbonnier. Vous ne me connaissez pas? J'ai bien connu votre garçon, la mère.

Ce mot la réveilla brusquement; elle regarda fixement l'homme au fusil.

— Oui, et je peux vous l'acertener, sans les saprés sabotiers, il ne serait pas mort. Ils l'ont entraîné *quant-et* eux à la guerre, lui qui était exempt, et ils sont revenus se chauffer le gras des jambes sans prendre la peine de le ramener. Voilà le coup.

La veuve était debout, l'œil flambant et arrondi. Ce que disait Palud, c'est ce qu'elle se répétait depuis quatre années. Enfin elle trouvait donc un être qui pensait, qui parlait comme elle, qui la soulageait, qui lui faisait du bien au cœur ! Et une haine commune les unissait !

— Va, va, dit-elle avidement, je t'écoute. Il me semble que tu ressuscites Guillaume.

Le charbonnier savait par le menu l'histoire de cette femme et de cette folie ; il continua à la caresser, pour se faire à tout hasard une alliée dans le camp ennemi. Quand la nuit fut venue, il lui indiqua le meilleur sentier et sauta dans le taillis.

— Tu ne viens pas par ici, toi ? demanda la Gervoise qui aurait voulu l'entendre encore.

— Nenni, ma mouronnière est juste à l'autre bout de l'enceinte. Bien le bonsoir.

Palud ne pensait plus à cette rencontre, lorsque, la semaine suivante, en travaillant à son fourneau, il aperçut la Gervoise qui rôdait aux environs. En dépit de sa sauvagerie maladive, elle

était sortie du couvert et cherchait inconsciemment le braconnier, l'homme qui maudissait les gens de la loge et qui parlait de Guillaume! Celui-là ne troublait pas sa solitude, il la complétait. C'était l'écho de sa voix intérieure; il lui avait donné, dans une minute de brutalité, la seule joie qu'elle eût ressentie depuis le jour de deuil.

Le grand drôle lui fit signe de s'approcher, et lui montra une pierre carrée qui d'habitude lui servait de siège. A peine assise, la femme aux sombres visions suivit d'un œil hagard la fumée qui montait en spirale.

— Dis-moi encore, grommela-t-elle, que ce sont eux qui ont fait péri mon aîné, pour que je les haïsse davantage.

— Un surtout, la mère.

— Oui, Louis Turpin, qui était de sa classe et n'a rien attrapé.

— A la bonne heure, nous voilà tout à fait d'accord. Ne leur dites pas que vous connaissez mon emplacement, et ça ira bien. Avez-vous mangé, *à* ce matin?

— Je ne me rappelle pas.

— Pour lors, entrez dans ma cambuse; on fera griller deux harengs au lieu d'un.

La mouronnière, située à trente pas du fourneau, à l'orée du gaulis, était une hutte de min-

ces dimensions, affectant la forme pyramidale, construite en rondin revêtu de pelisses de gazon. La chambre était à peu près ronde, sans fenêtre. Le lit attenait à la paroi et provenait des mêmes matériaux, sauf que le bois en était écorcé. Bastien Palud, suivant la tradition, n'allumait de feu que pour la préparation de ses repas, et le foyer occupait le milieu de l'aire.

Bientôt chacun d'eux eut embroché son hareng à l'extrémité d'une baguette pointue d'épine verte, et commença à le faire crépiter au-dessus des charbons, le présentant au foyer tantôt sur une face, tantôt sur l'autre. La Gervoise se sentait comme en pays de connaissance avec cet homme de visage farouche, d'humeur chagrine et maltraité du monde.

— Dites donc, la Gervoise, vous n'êtes pas revenue dans mon layon, par bonheur, et j'ai fait mon affaire; voyez plutôt, là-haut, derrière vous.

Elle se retourna. A la pointe d'un piquet horizontal saillant hors de la muraille pendait un lièvre, la tête en bas. Le braconnier se mit à rire.

— C'est une mère, elle pèse huit livres; j'aurai bien gagné mon coup de poudre. Mais gardez ça pour vous, au moins; la clique de Turpin me dénoncerait.

— Turpin? répéta la Gervoise en s'agitant sur son trépied; non, non, j'ai pas envie de lui plaire.

Le charbonnier, la voyant si bien disposée, lui fit boire un peu d'eau-de-vie et bourra sa pipe avec recueillement. Il avait son projet et réfléchissait. Mais comme les circonlocutions n'étaient pas de son goût et qu'il craignait d'être mal compris de cet esprit troublé en parlant à demi-mot, il alla droit au fait.

— Ah çà, la veuve, ne vous trouvez-vous pas mieux ici que chez ces grigous de sabotiers qui doivent vous reprocher votre pitance?

La femme interpellée laissa échapper un geste qui montrait trop bien que la reconnaissance lui pesait comme à tant d'autres, et qne le souvenir des bienfaits reçus lui était amer.

— Du moment que vous en convenez, ma vieille, faudra revenir, même que vous me renseignerez à l'occasion sur ce qui se passe à la loge, et que vous serez bien reçue devant le fourneau. Mais y a autre chose. Depuis longtemps, je suis *une miette* dans l'embarras : on se défie de moi dans le canton; je ne peux pas traverser une ligne avec mon flingot sans que le tiers et le quart s'en occupent; n'y a pas moyen de visiter la moindre tendue de collets sans appréhender une embûche. Ils m'ont pris deux fois, ça les a fichus en appétit; et je n'ose en vérité plus porter mon gibier chez l'aubergiste de Neuilly. Dès que j'arrive à la grand'-

route, c'est le cantonnier par ci, les rouliers par là : « Qu'est-ce que t'as encore sous ta blouse? — T'auras donc jamais fini de marauder? » Je ne pourrai bientôt plus aller au tabac sans être diffamé. Et tout ça n'arriverait pas si je trouvais dans le bois une personne de confiance pour m'aider et faire un peu mes commissions. Une femme, vous entendez bien, ça porte un panier sans que le monde y trouve à redire, c'est censément des ceps ou des plantes à remèdes qu'on a dedans; on en met un peu sur le dessus, et dans le fond il y a ce qu'il y a, ni vu ni connu. Le métier n'est pas dur, allez, la Gervoise; faut jamais parler, c'est votre affaire; et puis quoi? une lieue et demie pour se rendre là-bas, pas plus pour revenir : une vraie promenade de santé. Ça ne fatigue pas tant, pour le sûr, que de tresser l'osier; on vit à sa guise, les bras ballants, et notez que la chose est de bon rapport, car, foi de Bastien Palud, je ne baillerais jamais moins d'une pièce de dix sous pour chaque coup de main; c'est mon caractère.

Il lui donna une légère tape sur le genou, versa de nouvelle eau-de-vie dans sa tasse, la fit boire, et conclut d'un ton patelin :

— Votre Guillaume aimait bien, lui aussi, à faire son petit coup d'affût... Le monde, voyez-vous, se

rit de votre misère; quand on peut le tromper, on se venge.

Il avait mis le doigt sur la corde vibrante; le feu de la boisson inaccoutumée commençait à exciter les nerfs de la Gervoise.

— Que veux-tu me faire faire? demanda-t-elle.

— Eh bien, une supposition : si vous couliez ce lièvre-là sous votre devanteau? Vous prendriez, en passant, votre panier à anses et fileriez du coup jusqu'au bourg; à Neuilly, s'entend, car l'aubergiste de Saint-Léonard est un ami du brigadier. Vous tâcheriez de vendre la bête six francs, mais, en cas de refus, vous diriez que vous venez de ma part, et ce serait cent sous. Nous réglerions demain, et vous auriez une pièce neuve. Ça vous va-t-il?

La veuve répondit brusquement :

— Remets-moi toujours la bête; j'allons voir.

Bastien Palud avait toujours été un irrégulier. Enfant du pays, il s'était tenu à l'écart des jeunes gens de son âge, et avait adopté la profession de charbonnier pour vivre seul, par esprit d'indiscipline. Une fois dans les bois, exempt de toute surveillance, il ne consulta que ses penchants; il retourna aux mœurs des âges primitifs, et, comme les nécessités de l'état social lui imposaient sans cesse leurs entraves, il appliqua son intelligence d'homme civilisé à lutter contre la loi. Il ne fut pas

semblable à tant d'habitants des régions désertes qui oublient la règle, parce qu'elle est moins visible autour d'eux, obéissent à leur instinct naturel d'indépendance, et maraudent ou braconnent comme les oiseaux chantent. Bastien mêlait aux goûts de l'animal indocile les combinaisons du révolté. Loin d'appréhender autour de lui les proies à sa convenance par ignorance naïve du droit positif, il avait une notion exacte de la propriété, et se réjouissait qu'elle fût, pour se donner la satisfaction d'y porter atteinte. Un fruit acheté chez le marchand du bourg n'eût pas eu pour lui la moindre saveur; cueilli indûment dans un verger clos, il le trouvait bon. Sa passion pour la chasse procéda du même principe; sa vraie jouissance fut la tuerie sur les terres défendues. La surveillance qu'on exerce dans les forêts y excitait son ardeur; ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était d'être en même temps affûteur pour le fauve et gibier pour le garde, de vaincre le second par la ruse comme le premier par l'adresse. Il se réjouissait plus encore de ses bons tours que de ses bonnes prises. Braconnier par tempérament, il se serait peut-être modéré si les maîtres du bois lui avaient donné une permission illimitée de chasser; poursuivi et acculé par eux à une situation périlleuse, il devint destructeur forcené. Les ouvriers divers des bois de Monnaye, qui l'avaient

vu à dix reprises faire le coup de fusil, prendre la fuite et dépister les gardes, n'avaient jamais eu la moindre tentation de le dénoncer; les campagnards ont des trésors d'indulgence pour le rôdeur qui les pille, et ne se font jamais les auxiliaires des agents de l'autorité qui les protègent. Bastien put donc exercer ouvertement son industrie; les gens à la complaisance desquels il devait l'impunité lui firent une de ces réputations qui se traduisent invariablement par une phrase comme celle-ci :

— C'est un rude gars; il est ben pus malin que les gendarmes...

Et Palud, se sentant le point de mire de spectateurs portés à l'applaudir, redoubla de hardiesse.

Par malheur pour lui, un jour qu'il était poursuivi par deux forestiers agiles, le braconnier se foula un pied en bondissant du haut d'un talus; ses adversaires vengèrent d'un seul coup cent défaites en l'appréhendant au collet; l'amende et la confiscation de son fusil en furent la conséquence. Un rebouteur guérit l'accident, et, en se livrant avec assiduité au colletage pendant un hiver, Bastien parvint sans peine à réparer ses brèches. Mais il avait perdu une partie de son prestige; c'était là le côté irréparable de l'aventure.

— Allons, allons, tu t'es fait *piger*, t'es encore comme les autres, toi !

Ses anciens alliés, n'étant plus enthousiastes, pouvaient n'être plus fidèles; il fut donc condamné à devenir prudent.

Cependant les aubaines étaient encore fructueuses, et la guerre aux propriétaires pleine d'agréments, lorsque le charbonnier commit une de ces fautes qui perdent leur homme. Ayant besoin de toile et d'outils pour son usage personnel, il déroba des draps qui séchaient sur la haie d'une ferme riveraine, et enleva la hache, la scie et les coins d'un bûcheron, qui les avait laissés sous bois, dans sa brouette. Cela, c'était le vol; les paysans se sentirent directement menacés; il ne s'agissait plus, cette fois, de rire comme pour les lapins; un tolle général s'éleva; un enfant, blotti par fortune dans un merisier, l'avait reconnu. On porta plainte. C'est alors que les sabotiers, inquiets d'un si dangereux voisinage et mus par leur honnêteté, donnèrent des renseignements; une perquisition fut opérée dans la mouronnière : les agents ne trouvèrent rien. Palud allait peut-être échapper aux soupçons et ricanait déjà devant la foule amassée, lorsque Louis Turpin montra du doigt un tas de bourrées.

— Regardez là, Messieurs, fit-il de sa voix calme; la viorne qui poussait parmi les fagots a été fraîchement cassée; voyez-vous les feuilles qui se *flâtrissent?* Je garantis que le bois a été enlevé

et replacé. Ça doit être la cachette, si je n'ai pas la vue trouble.

— De quoi que tu te mêles? hurla Bastien en lui cherchant querelle pour faire diversion.

L'autre conserva sa placidité.

— Ne fais pas de tapage. Tant que tu t'es contenté de braconner, je n'avons rien dit; mais du moment que tu pilles le monde, faut que tu sois puni. Ne t'en prends qu'à toi.

Inutile d'ajouter que sous les bourrées on trouva une fosse artistement recouverte d'un croisillon de traverses, et qui contenait les objets soustraits. Quinze jours de prison furent le prix de cette nouvelle incartade.

A dater de là, le braconnier fut mis à l'index; désormais l'habitant, pour lui, était l'ennemi, comme le garde; il persistait avec une sorte de rage dans ses vieilles habitudes; mais le péril était partout. De là sa haine contre les sabotiers, et en particulier contre Turpin.

En vain il recourut à l'hypocrisie, chacun s'éloigna de lui, ses propos menaçants ne furent pas plus efficaces; en tous lieux, il devinait un œil ou une oreille tournés vers lui. Un matin, à l'aube, il fut surpris visitant ses collets, ce qui lui valut une troisième condamnation. A son retour du tribunal, les propriétaires l'avertirent qu'à la première plainte

portée contre lui, il serait expulsé de la forêt. Quoi faire ? Il n'hésita pas :

— Ah ! c'est comme ça? se dit-il. Eh ben, je resterai, et je me vengerai. Quant à leur gibier, je tuerai tout.

Mais, livré à lui-même, Bastien était désormais frappé d'impuissance ; il lui fallait à tout prix un aide et un recéleur ; une femme de préférence, pour dérouter ceux qui l'épiaient. C'est alors que la Gervoise se trouva sur sa route, et qu'il résolut d'exploiter à son profit la faiblesse d'esprit et la misanthropie de la pauvre veuve.

Il n'y eut ni pacte ni association ; la mère de Marie suivit par instinct celui qui parlait de Guillaume et qui était braconnier comme Guillaume, qui s'isolait et qui haïssait. Puis elle prit goût à ces expéditions dans le désert, et son activité physique insensiblement se réveilla. Lorsque Bastien Palud relevait une piste ou creusait une trappe dans quelque taillis, elle se postait en observation derrière un tertre, près du carrefour voisin, et pas un importun ne s'approchait sans qu'elle signalât sa présence ; tandis qu'il travaillait ostensiblement à son fourneau, elle tendait les pièges ; à d'autres moments transportait le fusil d'une enceinte à l'autre, alors qu'il se montrait sur le grand chemin, les mains dans ses poches ; par les temps de neige, elle

effaçait les empreintes de son compagnon en marchant derrière lui dans tous les passages suspects. Les deux acolytes avaient bien soin de ne pas se montrer ensemble, ils ne se parlaient jamais, en dehors de leurs entrevues secrètes ; on aurait dit de deux inconnus, ou de deux ennemis. La Gervoise n'inspirait de soupçons à personne ; tous les forestiers la considéraient comme une innocente errant sans but dans les bois. Son habitude bien connue de fuir les vivants faisait dire : « Il n'y a, pour le sûr, pas de chrétiens par ici, pas même le gars Palud, pour que la femme de Maison-Brûlée s'y promène. » Cette connivence procurait à celui-ci une sécurité dont il n'avait jamais joui jusque-là, ses chasses aussi s'en ressentaient. La veuve, à force de vivre sous le couvert, avait senti se développer en elle les penchants ardents qu'il inspire : l'observation patiente, l'amour de la lutte par la ruse, l'instinct carnassier. Ce lui était une joie, maintenant, d'aider Bastien à tuer les animaux sauvages. Elle découvrait les couchées de pigeons ramiers afin de l'y conduire à coup sûr ; elle pouvait toujours lui indiquer la clairière où les bécasses passaient au crépuscule ; parfois elle le postait sur la bordure d'un hallier, pénétrait à l'opposé et lui servait de rabatteur. Ses hallucinations alors l'abandonnaient pour faire place à un désir précis et

furieux ; elle s'avançait au milieu des épines, brisait dans un élan de bête les ronces qui l'avaient enlacée, poussait des cris sourds, frappait violemment des mains, forçait le gibier à quitter son gîte, par un tapage croissant en redoublait l'épouvante et le refoulait ainsi vers l'issue gardée par le chasseur.

Au bout de quelque temps, le fusil lui devint familier, et alors, pour donner le change aux surveillants, elle accepta de tirer en l'air tandis que Bastien affectait de scier du rondin, bien en vue, devant sa mouronnière. Les gens aux aguets ne manquaient pas de courir par là, au bruit de la détonation, afin de surprendre le braconnier à sa rentrée ; mais ils l'apercevaient paisible à l'ouvrage et se disaient : « Le voici devenu raisonnable, ce n'est plus lui qui chasse dans nos bois; cherchons d'un autre côté. »

Palud fit à cette époque un coup de maître : il vendit son fusil au couvreur de Saint-Léonard, en confiant à l'acheteur que ses procès l'avaient ruiné et qu'il ne voulait plus s'exposer à en subir d'autres. Cela fait, il partit à l'heure des ténèbres, alla se procurer une autre arme à dix lieues de son bourg, revint la nuit suivante et chargea la Gervoise de cacher elle-même le nouvel engin de guerre. La vente fut connue, l'acquisition ne pouvait pas

l'être : on cessa de l'épier. Les deux coureurs de bois obtinrent alors des résultats qui ressemblaient à des triomphes. Ainsi, un jour que Palud venait de tuer un chevreuil, ils étaient fort embarrassés pour le transport du fauve jusqu'à Neuilly ; l'homme n'y pouvait aller à cause d'une livraison fixée de charbon, et la femme était trop faible. A quel moyen recourir?

— N'iriez-vous point, la mère, avec une charrette à bras? N'y a qu'à pousser.

— Ptêt'ben.

— Pour lors, descendez donc au village et prenez la charrette de Louis Turpin.

Elle recula d'un pas, tant sa surprise fut grande. Leur ennemi? Il ne la prêterait pas.

— Faut pas lui demander la permission. Enlevez-la sans mot dire, vous la ramènerez de même. Il m'a dénoncé, c'est lui qui aidera à porter mon gibier; on n'en rira que mieux.

Jouer un mauvais tour à Turpin! Elle en sourit presque. Ainsi fut fait.

Aussitôt le charbonnier coula son chevreuil dans une poche neuve, le mit en place, déposa par-dessus un gros tas de mousse et une corbeille pleine de prunelles.

— Marchez maintenant, la vieille. Çà va être un brin dur jusqu'à la sortie du bois, mais une fois

sur la route... Pensez à Guillaume, qui aimait tant la chasse, et bon courage.

La Gervoise, excitée par ces dernières paroles, s'avança sur la ligne empierrée. Mais un peu plus loin il s'agissait de monter; le chemin était barré de cloaques, les ornières étaient profondes; qu'elle tirât ou qu'elle poussât, la charrette n'avançait qu'à grand'peine, et c'était pitié de voir cette femme épuisée et impuissante. Un garde sortit par hasard de la coupe voisine et la reconnut.

— Hé, la Gervoise, vous voilà bien en souci. Où allez-vous donc comme ça ?

— A Neuilly, donc! répondit-elle de son air renfrogné.

Elle avait peur que ce maudit homme ne visitât la charrette; c'était précisément le même qui avait pris Bastien.

— Vous ne pourrez pas démarrer, et plus loin c'est encore pis. Pauvre chétive, vous voilà toute en sueur. Attendez, je vais vous donner un coup de main.

Le brave forestier écarta doucement la Gervoise, se plaça dans les brancards et mit en mouvement le véhicule.

— Saperlotte! s'écria-t-il tout en marchant, moi qui croyais que c'était de la mousse! Il y en a

lourd, là-dedans. Que charroyez-vous donc de la sorte?

— Y a des prunelles.

Comment se défier de la Gervoise? Le garde se mit à rire.

— Ce n'est pas ça qui pèse, innocente. Vous avez mis, je le parierais, d'autres marchandises dans le fond?

— Y a aussi huit paires de sabots et deux potirons. Tout ça, c'est à Louis Turpin.

— Bon, bon; je commence à comprendre; ils vous ont chargée comme un baudet. Raison de plus pour que je vous aide.

C'est ainsi que le braconnier eut la satisfaction de faire transporter son gibier par le garde-chasse, dans la charrette du sabotier. Sa liaison avec la veuve n'en devint que plus intime.

Marie Fougère ne s'était pas aperçue de ce changement sans grande inquiétude. Elle ne connaissait pas Bastien Palud, mais ses yeux lui en apprenaient assez: sa mère évitait plus que jamais les gens de la loge, courait sans relâche à travers les bois, rentrait à toute heure, recrue de fatigue, déchirée par les épines, ne répondait pas aux questions; et, le lendemain, disparaissait de nouveau. Et ces pièces d'argent, que sa main glissait sous la paillasse lors-

qu'elle croyait sa fille endormie? La pastoure flairait là quelque chagrinant mystère et se sentait toute angoissée. Que fut-ce donc, quand elle apprit le départ de Louis Turpin, son conseiller et son défenseur? Ah! Pourquoi n'avait-il pas continué de l'aimer comme sœur! Fallait-il, après si longue et si douce habitude, se quitter sur une fâcherie... car le garçon ne lui avait même pas dit adieu!

— Ainsi me voilà toute seule, à présent! pensait-elle en montant le sentier des landes; si j'ai le cœur gros, désormais, je ne pourrai me confier à personne. A qui parler; que devenir?

A la basse branche d'un sapin pendait une carnassière; un chapeau était déposé sur le sol; et, tout auprès, Toinet Printemps debout, le col large ouvert, les cheveux au vent, ramassait en mulons la bruyère fauchée.

— Bonjour, Marie Fougère.

Elle rougit comme de coutume en l'apercevant.

— Bonjour, Toinet.

— Tu vas ben vite?

— Le temps n'est point si doux... Je serai mieux là loin, à l'abri.

— Je te causerais frayeur, ce ne serait point pire.

— Tu as tes affaires, moi les miennes; à chacun son endroit.

— C'est dur tout de même ! Je n'ai point d'amis, et toi guère ; on pourrait, puisqu'on est voisins, se faire meilleur visage.

— Tu sais bien que non, pasqu'il n'y a point de raisons pour ça, et que je le trouverais mal. Je quitterai plutôt ma paisson.

— Si j'ai plus de hardiesse, ce matin, ma bonne fille, c'est que Louis Turpin m'y a encouragé.

Marie se retourna vivement ; et, sans force pour parler, l'interrogea du regard.

— Oui, je te le jure, il m'a dit comme cela, pas plus tard qu'hier : je vais travailler quelque temps dans la forêt d'Aubonne ; j'ai confiance en toi ; remplace-moi près de la Fougère ; si ça ne lui déplaît pas, à elle, je le trouverai bien.

Elle demeura, les yeux baissés, près du sapin. Les vaches et la chèvre s'étaient mises à brouter autour d'elle.

— Ah ! Il a dit cela ?

— Pour sûr... Mais dame, je ne sais pas si ça te plaira.

— C'est que, Turpin et toi, ce n'est pas la même chose.

— Il n'y a pas de ma faute en ça.

— Il a toujours été bon pour moi, toi pas ; et puis, avec lui, l'amitié se comptait par années...

— Je trouve tes raisons bonnes, mais pourtant,

quelquefois, ça vient vite, l'attachement. Faut qu'une minute pour gagner le cœur d'un homme. Pourquoi ne veux-tu pas t'asseoir, Marie ?

— Je vais à la Pierre.

— Tu seras aussi bien ici, pour une fois. Attends, je connais tes goûts.

Toinet faucha rapidement une brassée de fougères et en forma un siège arrondi, au pied de l'arbre vert.

— Vois, l'herbe est drue, les ronces sont tendres sur cette bordure-ci ; tes bêtes y trouveront leur provende. Mets-toi de ce côté, tu ne sentiras pas le vent. Vois-tu bien, Marie, si tu voulais, on se parlerait. Si je ne le fais pas, c'est que je n'ose. J'ai mal commencé avec toi, ça fait que j'ai toujours peur d'être vu d'un mauvais œil.

— Tu ferais mieux de retourner à tes chevaux.

— Je n'ai plus de chevaux à soigner. Je suis pour de bon faucheur de bruyère.

— Une drôle d'idée.

— Point si drôle. Si je travaille sur les brandes, c'est pour te voir.

— Il y a beau temps qu'on te connaît pour un moqueur.

— Tu m'as désappris ça, Marie. Le monde me taquine aujourd'hui, parce que je ne ris plus. Chacun me demande pourquoi je ne vais plus baguenauder

au bourg ; j'envoie promener les uns et les autres, mais, si j'étais franc, je leur dirais : « C'est la Gervoisette qui m'a changé. » M'entends-tu, Marie, quand je bats la faux pour t'avertir que je suis là ? C'est ma manière de ne pas te parler, et de te parler tout de même.

— Ce n'est pas bien de me retenir pour m'adresser des propos qui me rendent confuse. J'ai grand regret de m'être arrêtée ici ; laisse-moi m'en aller.

— Ah ! ma chère fille, ne te courrouce point. Si je cause de travers, ce n'est pas faute de bonnes intentions, mais je ne sais plus où j'en suis. Ne vois-tu donc pas, Marie, que je t'aime, que je t'aime de tout mon cœur ?...

L'enfant de la Gervoise cacha ses mains sous son tablier et balbutia :

— Tais-toi, tais-toi.

— Si tu veux faire accord avec moi, tu n'auras jamais à le regretter. Nous vivrons à ta guise, je ne chercherai point d'autre compagnie que la tienne, on passera ses dimanches ensemble, et quand j'aurai fait mon congé, tu me diras si tu es encore consentante, et je nous marierons. Et tu peux être sûre d'avance, la Fougère, que ce jour-là je serai le plus content des hommes.

— Je ne connais point la culture.

— On restera sur les bruyères, pardi ; tu m'as appris à m'y plaire.

— Et puis je n'ai rien.

— Moi pas grand'chose.

Il lui saisit une main presque de force, et ajouta :

— Du moment que je t'aurai, je me trouverai riche.

Marie s'était levée.

— Adieu, fit-elle sans le regarder.

— T'en vas-tu fâchée ?

— Non, tu m'as parlé honnêtement ; mais je veux réfléchir toute seule.

Le jour suivant, la jeune fille traversa la garigue d'une allure plus lente ; elle retenait sa bique à ses côtés, comme les gens timides qui se sentent rassurés par la présence d'un être vivant, quel qu'il soit ; et la bête familière, enchaînée par les caresses, cheminait du même pas que sa maîtresse, en frottant sa tête maigre contre la main tendue. Toinet Printemps suspendit son travail à la vue de ce groupe qui lui faisait battre le cœur, et s'approcha doucement.

— Marie Fougère, j'ai bien pensé à ce qui s'est dit hier au pied du sapin ; et toi ?

— Moi de même.

— Peut-on connaître ta volonté ?

— Je n'en ai aucune. Ce n'est pas que j'aie de la

défiance, mais faut se parler davantage pour savoir si l'on se convient. Je n'ai personne pour me conseiller. Plus tard on verra.

— De quel air tu me débites tout ça ? Quel malheur ! Tu n'as pas d'amitié pour moi.

Elle lui jeta un regard de reproche ; et, toute troublée, s'écria :

— Si je n'avais pas d'amitié, Toinet, est-ce que je t'aurais attendue sur les bruyères pour te dire que je me fie en toi ?

— Allons, j'ai été ingrat ; laisse-moi t'embrasser une petite fois.

Marie serra sa chèvre tout contre elle ; et d'une voix suppliante.

— Non, je t'en prie, fit-elle ; je t'assure que tu me ferais de la peine.

Cet instinct de la pudeur éveilla chez le faucheur l'instinct du respect. Il prit, pour l'apaiser, son air de bonne humeur, et ne la quitta qu'après l'avoir fait rire.

Leur intimité s'établit de la sorte. Le jeune garçon arrêtait chaque matin la pastoure ; s'informait de la Gervoise, des sabotiers ; lui racontait le soir les choses auxquelles elle pouvait prendre intérêt, l'accompagnait jusqu'à l'entrée de la sapinière, se séparait d'elle sur un mot gai et remontait la sente, ses outils sur l'épaule, en chantant ; il se

rendait utile, retrouvait le couteau égaré de Marie, épointait au clair de lune les ronces de la Pierre-à-Jacquot; Fougère le sentait partout présent, toujours discret, il entrait tout doucement dans sa vie; elle n'avait plus de crainte, sa pensée allait à lui librement. Au bout de quelque temps, il s'approcha de sa reposée, d'abord sous un prétexte et pour peu de minutes, puis il s'en alla moins vite, et peu à peu s'habitua à venir avec sa besace pour le repas de midi. Marie s'était faite ainsi, par une insensible accoutumance, un besoin de le voir et de l'entendre. Les yeux, les gestes, le son de voix de Toinet lui semblaient compagnons d'ancienne date; la chèvre et les génisses faisaient bonne mine au nouveau venu; le genévrier du lérot et les bruyères blanches paraissaient dire à son approche, en leur langage de plantes: « C'est lui qui nous a plantés, faisons-lui bon accueil. » Quand vint le printemps, Marie ne trouva pas mauvais que le gars lui apportât les premières violettes. Désormais la roche druidique avait deux hôtes. Quelquefois Marie racontait au faucheur les grands événements de son enfance: la mort de Guillaume, l'incendie de la maison, l'arrivée sous bois; il l'écoutait gravement, la plaignait en termes caressants; lui donnait à comprendre que l'avenir serait meilleur pour elle, mais sans prononcer les mots qui font rougir

une fille craintive. D'autres fois, elle restait ensevelie dans ce profond silence de la contemplation qui avait composé jusque-là la plus grande part de sa vie. Toinet cessait alors de l'interroger et demeurait immobile, le regard posé sur elle, dans l'attitude d'une mère qui veille sur son enfant endormi. Ce fut elle qui, la première, parla de son existence intérieure.

— Ne sois pas molesté, Printemps, si je ne t'écoute pas comme d'habitude; tu ne m'ennuies jamais, mais c'est plus fort que moi : il y a des jours où je ne peux rien dire. Je vois au loin et ça me parle en dedans.

— Que vois-tu ainsi ?

— Je ne suis pas capable de le dire. C'est comme quand on rêve la nuit : tout paraît si grand qu'on se trouve plus petite, et cela donne une joie de regarder.

Le jeune homme, dont la tendresse entraînait peu cette extatique vers la vie réelle, pénétra, sous son influence, de l'activité physique dans le domaine du songe. Souvent muet comme elle, il cherchait comme elle à découvrir l'oiseau perdu dans les nues ; les verts massifs qui couronnaient l'horizon lui renvoyaient, à travers l'espace, la mélancolie de leurs ombres ou l'allégresse des sommets inon-

dés de soleil. Il concevait non le sens de l'émotion, mais l'émotion elle-même; les formes bizarres des nuages l'attiraient. L'amour, qui est la sublime association des âmes, l'avait pris frivole et insoumis, pour en faire un docile néophyte. Réunis, ils s'efforcèrent, dans leurs causeries de croyants, d'échapper à l'impression confuse qui est le propre des solitaires, et d'arriver à la notion exacte des grands mystères de la nature par l'échange de leurs pensées. Ce désir était, il est vrai, supérieur à leur compréhension, c'est une inspiration vague qui les animait. Ils ne savaient rien, mais leur esprit inculte pressentait le Surhumain; et leurs cœurs, confidents de la curiosité immatérielle, enseignaient que prendre l'essor ensemble, c'est s'aimer mieux.

Souvent, assis côte à côte sur la bruyère, la tête penchée, les bras mollement abattus, ils contemplaient le steppe aux horizons tourmentés. Les génisses erraient d'un pas indolent autour du dolmen écroulé, la couleuvre restait invisible en son nid de roseaux; seul le grillon chantait au fond de sa retraite souterraine; c'était la paix s'épandant sur le monde avec les rayons d'en haut. La faux de Toinet, oubliée sur une touffe de thym, s'éclairait de lueurs vives, comme un symbole des bienfaits du ciel tombés sur l'instrument de travail de

l'homme. Quand ils se parlaient à ces moments-là, c'était à voix basse.

— Printemps, ne vois-tu pas sur la butte, là-bas tout à gauche, de grands corps qui se courbent, comme s'ils écoutaient?

— Oui, ce sont les trois ormeaux du Breil, les plus hauts du pays.

— Non, non; d'ici ce ne sont pas des ormeaux, je les prends, moi, pour des voyageurs de cent pieds qui s'arrêtent et nous saluent.

— C'est pourtant vrai!

— Si ce sont des arbres, ils vivent donc, car je sens leurs yeux sur moi.

— Eh bien, Marie, j'ai une idée pareille. Le gros ajonc que j'aperçois à l'endroit où ton sentier fait un coude, cesse d'être ajonc quand je l'examine. Il tend ses branches sèches comme deux bras en croix; plus je le fixe, plus mon avis est qu'il marche.

— C'est partout ainsi. Quant au dire du monde, rien ne bouge et rien ne parle, je vois tout en mouvement, j'entends tout parler. La lande est une personne couchée, qui respire.

— Tu sais bien que non.

— Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que c'est beau, et que je n'ai pas peur. Ne l'as-tu pas remarqué, Toinet? Jamais dans tout ce qui nous

environne, on n'aperçoit une seule chose qui menace? Les airs sont bons, les voix douces, on se sent tranquille et protégé.

— Comme tu expliques ça !

— Je n'aurais pas pu en dire autant, avant de te connaître ; mais, depuis que nous sommes unis d'amitié, cela me donne une clarté dans l'entendement. J'ai si grand désir que tu voies ce que je vois ! Nous ne serions plus qu'un à nous deux... Voilà ce qui me fait trouver ce que je ne devinais pas pour moi toute seule.

— Tu raisonnes bien, car à mesure que tu dis une chose, je reconnais qu'elle dormait dans ma cervelle.

— Ah ! si tu pensais comme moi un peu davantage !

— Je tâche, Marie.

— Non, car tu ne veux pas croire que la lande et les bois sont bons parce qu'il y a quelqu'un dans le milieu, qui leur donne son souffle.

— Et qui ça donc, ma petite Fougère ?

— Le bon Dieu, Toinet.

— Nous voilà en désaccord. J'ai été élevé dans la plaine, et les gens des fermes sont un peu rétifs sur l'article. Plus tard, les malins du bourg m'ont tant blagué, que je me suis mis à rire comme eux des histoire des curés. Va, va, la religion est faite

pour les femmes. Je n'ai pas besoin de Dieu pour aimer ma Gervoisette et sa garigue.

Elle se sentait attristée de l'ouïr parler ainsi; puis il prenait part à ses rêveries, l'égayait de ses propos, l'enveloppait des témoignages constants de son affection, et le sourire revenait aux lèvres de lajouvencelle. Ils en arrivèrent à vivre comme deux promis. Toinet maintenant l'accompagnait jusqu'au village des sabotiers; le père La Plane l'accueillait de bonne grâce.

— Hé, hé, garçon lui disait-il quelquefois, te voilà donc tout à fait rangé? L'an passé encore, tu avais le renom d'un vaurien, et je n'en éprouvais pas de surprise, car jamais celui qui laboure ne vaudra grand' chose; les sabotiers, c'est autre chose. Mais j'ai su que tu fauches la bruyère, à présent; c'est un premier pas dans la bonne voie; avec ça, tu ne fais plus le diable à quatre... Tout est bien qui finit bien. Viens donc nous visiter à ta fantaisie; et je consens à m'appeler Vendangeux toute ma vie, si je ne te reçois pas de façon à contenter Marie.

Toinet Printemps voulait faire connaître ses intentions à la Gervoise; l'ancien de la loge l'en empêcha.

— Crois-moi, laisse-la tranquille; si tu lui parles trop amicalement de sa fille, elle sera prise de jalousie en songeant à l'autre enfant, qui n'a épousé

que la mort. Fougère en recevra des coups, et toi ton congé. Mieux vaut laisser l'eau couler sous le pont. Adresse-toi à moi, c'est plus sûr. Je suis le père dès lors que Turpin n'est pas là. Or donc, mon gars, je peux me fier en ta parole?

— En doutez-vous? Je prendrai Marie pour femme dès que je serai revenu du service.

— Quand tires-tu?

— L'an qui vient.

— D'ici là, veille sur ta jeunesse. La pastoure est innocente comme l'enfant qui vient de naître.

Le jeune homme prit l'habitude de venir, le dimanche matin, au-devant de son amie. Souvent, il lui apportait quelques menus objets de toilette, achetés au marchand ambulant. Il la conduisait jusqu'au bourg, situé à une grande distance, ne la quittait qu'à l'entrée de l'église, et se mêlait en l'attendant aux groupes des hommes oisifs attroupés sur la place. On le voyait rarement s'attabler au cabaret; il était devenu trop économe pour gaspiller ses salaires, et sa fierté l'empêchait d'accepter des invitations qu'il n'aurait pas voulu rendre.

Le paysan et l'ouvrier savent bien que si cette cause de dépense était écartée de leur vie, la misère ne pénétrerait jamais sous leur toit. Un débitant jovial avait un jour écrit à la craie au bas de son enseigne: « C'est ici qu'on perd son argent

et sa santé. » A ceux qui le raillaient sur cette singulière façon de s'adresser à la clientèle, il répondait avec son gros rire : « N'en ayez souci ; ça n'arrêtera personne, car chacun le sait. » Toinet, assagi avant l'âge par ses projets d'avenir, évitait l'occasion. Les camarades lui reprochaient déjà assez rudement, en plein air, de les délaisser et de ne plus faire la joie du monde par ses farces ; que ne lui auraient-ils pas dit, devant la bouteille tentatrice ? Et quand l'amour-propre est en jeu, est-on toujours bien sûr de résister à ceux qui vous poussent? Il refusait donc, répondait aux quolibets par quelque bourde plaisante et se bornait à allumer devant le porche sa pipe en racine de bruyère.

Quand, par le portail grand ouvert, s'écoulait le flot pressé des paroissiens, Marie Fougère rejoignait le jeune homme, sans honte, sous les yeux de tous. Nul n'aurait songé à s'étonner de leurs habitudes familières.

— Ils sont pour se marier, disait-on (c'est la phrase ordinaire) ; ça fait qu'ils vont ensemble, quoi !

Les mauvaises langues ne glosaient que sur le mérite des personnes en jeu, et dans plus d'une de ces critiques sentait-on percer la jalousie.

— La fille est gueuse et mal bâtie, bonne tout au plus à vagabonder avec une bique aux trousses ;

sa mère est folle, elle-même a l'œil égaré ; c'est péché mortel d'avoir envie de cette broussaille-là !

— Toinet méritait mieux (décochait une autre) ; un gars bien tourné et *esprité*, qui connaît l'ouvrage.

— Je vous acertène, moi, que c'est un niais, criait une rousse que le faucheur avait cajolée et plantée là, du temps qu'il couchait dans les herbages ; qui *qu*'en voudrait, de votre Printemps ? Je les trouve bien assortis : les guenilles de l'une vont tout à fait bien avec la frimousse de l'autre !

Durant ces colloques, Marie et Toinet s'éloignaient, indifférents à ce qui se passait derrière eux, et montaient la côte. C'était le jour des grandes promenades. Ils parcouraient les collines qui, pour la Pierre-à-Jacquot, formaient l'horizon lointain ; interrogeaient de l'œil les buttes ou les arbres géants dont leur imagination avait fait souvent des fantômes ; cherchaient la fleur que le contact des fées a rendue blanche ; s'enfonçaient jusqu'au sauvage mamelon de Maison-Brûlée, où Fougère retrouvait les confidents immobiles de son premier âge. Ils allaient, libres dans l'espace sans limites, en proie à l'émotion vague, souvent silencieux, ennoblis à leur insu dans cette atmosphère puissante et sereine. Ceux-là ne connaissent pas la campagne, qui croient à l'abaissement de l'individu

par la vie rustique. Tout au contraire, plus nous nous rapprochons de l'état de nature, plus nos aspirations sont hautes. Si le mal est partout, le vice du moins n'est qu'un produit de l'excès de civilisation. C'est en s'éloignant de l'existence primitive que l'homme s'étiole et s'abaisse, au moral comme au physique. Voyez ces deux compagnons, deux enfants ! Ils n'ont songé à s'aimer que pour être unis jusqu'à la mort.— Ils s'aiment parce que la jeunesse attire la jeunesse par la fraîcheur de ses élans. La cupidité ne les a pas souillés de ses calculs, l'attrait du plaisir ne leur a point causé de vertige. Toinet s'est donné à Marie le jour où il en a vu en elle le malheur et la bonté; Marie l'a cru parce qu'elle l'a senti triste et sincère ; il n'a parlé que d'amitié, et elle l'a suivi sans avoir cette préoccupation de la résistance qui est un commencement de l'impureté. Ils s'aiment, et c'est en demeurant muets qu'ils le comprennent mieux ; leur tendresse ne conçoit rien dans l'avenir que le devoir, et rien dans le présent que la douceur d'être ensemble. Toinet avait dit un jour au père La Plane ce qui peint le plus clairement l'état d'esprit de ces jeunes paysans, dont les longues et pures fiançailles sont dans nos campagnes l'histoire de tous les jours :

— Plus elle est honnête, plus je dois l'être ; et si j'abusais de son innocence, je serais un lâche.

Ils faisaient donc ainsi de longues promenades, chaque dimanche, sans but apparent ; jamais expansifs, toujours heureux. Le garçon, quand le soleil était descendu jusqu'à la crête des collines, reprenait avec elle le chemin de Monnaye. D'autres fois, quand le travail pressait, il fauchait durant la matinée, et dévalait à la loge où son amie raccommodait les hardes de la Gervoise. Alors Toinet réparait la cabane, cassait le bois devant la porte, en causant ; les sabotiers s'approchaient un à un ; on apportait les escabeaux de l'atelier, et l'ancien faisait griller des marrons. C'étaient les bons moments ; si la Gervoise rentrait alors par fortune, la vue de ces gens en liesse la frappait de stupeur, et elle regagnait précipitamment le couvert, sans rien vouloir entendre aux appels ni aux prières.

VIII

Les semaines, les mois s'écoulaient dans cette paix uniforme de deux cœurs unis. Cet amour, plus éprouvé qu'exprimé, ne connaissait ni les orages ni les caprices; c'était la fleur des bois qui s'épanouit, invisible et vivace, à l'ombre des pins toujours verts.

Les deux amants (ce mot, profané par l'usage, signifie : ceux qui s'aiment), les deux amants, n'ayant rien à cacher, n'évitaient personne; et, malgré leur goût de la solitude, lorsqu'un habitant de la commune se trouvait sur leur passage, ils lui montraient bon visage, en personnes satisfaites à qui tout plaît. Pourtant Toinet, dont la gaieté native reparaissait à l'occasion, quoiqu'il en eût, ne savait pas retenir une malice si sa Fougère subissait mauvais accueil. Il en fut ainsi un matin que Casse-

miche vint dans le défrichement pour cueillir des pommes. Toinet et Marie devisaient au pied du dolmen en suivant de l'œil une bande d'oies sauvages. D'où venaient les mystérieux voyageurs ? Où allaient-ils? Est-ce que cette ligne vivante, aiguisée en pointe pour fendre les nues, ne s'abaisserait pas, plus loin, vers la terre, avide de manger, de chercher le repos et de bâtir des nids, comme tout ce qui a un corps et une âme? Mais si ces oiseaux appartenaient à la terre, pourquoi voler si haut? Et s'il leur était ainsi permis de connaître le ciel, pourquoi redescendre?

— Et vous, pourquoi fainéanter en toute saison? interrogea une voix narquoise.

C'était Cassemiche, qui les avait écoutés et levait les épaules d'une façon méprisante. La pastourelle perdit contenance, le jeune faucheur se leva et bouta ses mains dans ses poches.

— Tiens, c'est papa Cassemiche. Bonjour, mon vieux. Il paraît que ça vous chagrine, qu'on jase sur le compte des oies?

— Ce qui ne me convient pas, répartit aigrement le bonhomme, c'est qu'on me vole mes fruits. *Donc qu*'il n'y a que vous deux sur la lande, et mes arbres sont dépouillés. Est-ce vrai, ça?

— Point vrai du tout, car vos pommiers sont morts, et rien n'est tel pour empêcher les pommes

de mûrir. En tous cas, s'il y en avait, je pense que vous seriez le premier à les offrir à ma camarade. Ne la reconnaissez-vous pas? Marie, dis donc bonjour à ton oncle.

— Vous m'embêtez. Cette fille-là peut aller au diable.

— Ça serait poli de sa part, car elle serait bien sûre de vous y retrouver. Mais changeons de propos : et votre procès? On n'en parle plus... L'avez-vous donc gagné? C'est vous qui seriez surpris!

Le vieux paysan fit un haut-le-corps, son nez devint violet; il manifesta une extrême colère :

— Va donc, hurla-t-il, gibier de potence, grand pas grand'chose! On voit ben que Crinon t'a payé; deux coquins ensemble! Je le gagnerai quand faudra, mon procès; c'est pas toi, ni ta pimbêche, qui arrêterez la justice.

— Si c'est chez vous qu'elle s'arrête, la justice, faut croire qu'elle se sera joliment trompée de porte.

Printemps savait bien venger ainsi Fougère de l'accusation du vol de pommes, car, c'était de notoriété publique, Cassemiche ne pouvait se consoler de son mécompte : il n'avait pas pu recruter les témoins nécessaires; et aussi impuissant de ce côté que Crinon lui-même, il en était réduit à laisser sommeiller l'affaire jusqu'au jour où le principal

témoin de son adversaire serait mort de maladie ou de vieillesse. En attendant, il avait été réduit à nourrir sa haine de menues taquineries; ainsi une nuit il avait transporté et mis en tas sur le sol usurpé par Crinon tous les cailloux de la lande; celui-ci avait riposté en couvrant de chiendent la parcelle de l'agresseur; et à la suite d'autres escarmouches du même genre, les deux adversaires exaspérés, tout en se menaçant de l'enquête ajournée, avaient échangé force injures. Cassemiche avait traité Crinon de ceci, Crinon avait répliqué cela, tant et si bien qu'on s'était assigné de part et d'autre; le juge tout naturellement renvoya les parties dos à dos; c'était pour les deux une défaite. « Depuis ce temps-là, disait la Renaude, mon père Cassemiche ne dérage pas. »

L'acharné plaideur, ce matin-là, eut la satisfaction de renier sa nièce, mais s'en alla tout meurtri sous les railleries de l'amoureux.

Vers la même époque, ils rencontrèrent une autre personne qui, comme Cassemiche, devait exercer une influence sur la destinée de Marie Fougère. Ils allaient au village pour livrer un veau, l'enfant de la génisse donnée par Turpin. Toinet conduisait l'animal par le licou; mais celui-ci, stupide et effaré, se débattait en meuglant et voulait retourner sur ses pas pour trouver sa mère. Qui sait s'il

ne l'entendait pas, malgré la distance, qui se lamentait et l'appelait de sa voix profonde? Marie, placée derrière lui, le frappait mollement du bout de sa baguette feuillue. Il s'épuisait en bonds disgracieux, avançait à grand'peine; Toinet parfois, penché sur son mince garot, tirait en avant de la main gauche, et de la main droite saisissait la queue pour imprimer le mouvement à l'aide d'une poussée violente; la pauvre bête, alors, ruant et pleurant, faisait un pas de plus vers la boucherie.

Le faucheur s'arrêta dans un carrefour afin de reprendre haleine. A ce moment passait une jeune femme qui portait sur sa tête un panier de légumes et tenait par la main un joli bambin de quatre ans.

— Allons, vous vous rendez? Beau temps et bonne chance vous souhaite, dit-elle de ce ton de fraternelle politesse dont l'habitude s'est conservée dans nos campagnes.

— Bonjour; vous de même, répondit la pastoure.

— Salut, Henriette, ajouta Toinet Printemps avec une douceur familière. Marie, ne connais-tu pas cette bonne fille?

— Ma finte guère.

— C'est Henriette Belœil, la sœur du sabotier.

— Tiens! On ne vous voit jamais à la loge?

La Belœil rougit et deux larmes lui vinrent aux yeux.

— J'en conviens. Mon frère a eu bien de l'ennui de ce qui m'est arrivé ; je ne vas point de son côté, pasqu'il a ma vue en déplaisance.

Elle considéra un instant son petit garçon, lui caressa les cheveux et détourna un peu la tête.

Ils s'étaient tous arrêtés. La Fougère s'approcha de la Henriette.

— Je suis bien marrie de vous avoir affligée, dit-elle d'une voix contenue.

L'autre lui sourit, enleva son lourd panier qu'elle déposa sur le talus du chemin, ôta le coussinet qui avait aplati le sommet de sa coiffe et montra du doigt le faucheur de bruyère.

— Marie Gervois, ce garçon-là ne vous a donc jamais parlé de moi?

— Jamais.

— Tant pis. Ça m'aurait mise plus à mon aise ; parce que, voyez-vous, je suis un brin honteuse, et faut que je connaisse bien les gens pour ne pas m'effaroucher de leurs paroles. Mais c'est fini. Et vous, vous êtes contente? Vous voilà avec Toinet ; ce sera un bon mari. Ah! le brave gars!

— Tais-te donc! interrompit le jeune homme avec une gaieté affectée.

— Que vous a-t-il fait? demanda la Gervoisette.

— Il m'a défendue contre tout ce qu'il y a de mauvais dans la commune. C'était au temps du mariage de Renaud, j'étais bien à plaindre; oui, j'en ai eu, de la misère! Au point que les enfants, en sortant de l'école, me suivaient en criant des choses vilaines qu'on leur avait apprises. Il n'y a que Printemps qui m'ait secourue. Sans me connaître, pour ainsi dire, et encore tout faible, il raisonnait l'un, tapait sur l'autre, retournait tout le monde; enfin j'ai eu la paix. Sans lui, ajouta la Henriette en comprimant un sanglot, que serais-je devenue, je vous le demande?... Avec un enfant, je ne pouvais pourtant pas me détruire!

Toinet s'écria avec force :

— Tu sais bien que c'était un coup monté; sans ça une pareille chose ne serait jamais arrivée. Le monde est plus juste, chez nous. N'en parle plus, chère fille.

Il grommela entre ses dents :

— Si la Renaude racontait les tours que je lui ai joués pour la forcer à se tenir tranquille, il y aurait de quoi rire jusqu'à la Chandeleur.

Henriette regarda fixement Marie et parut frappée de surprise. Elle croyait lui causer du bonheur en lui vantant le bon cœur de son amoureux, et

voilà que la petite Fougère l'écoutait paisiblement, sans marquer le moindre plaisir. Cette femme ne devinait pas que l'enfant des landes avait trouvé toute naturelle l'action de son ami. Pour elle, il était ainsi, il devait être ainsi, puisqu'elle l'aimait. C'est à ce point que, si la Henriette lui avait raconté le contraire, elle ne l'aurait pas crue. Elle n'en était pas moins heureuse de posséder l'amitié de cet honnête garçon et d'entendre qu'on la louât de son choix.

A dater de ce jour, Henriette Belœil et Marie Gervois se sentirent attirées l'une vers l'autre; elles se croisèrent quelquefois, le dimanche, dans les rues du village, et ne manquèrent pas alors de s'aborder. La Fougère, mue par son seul instinct, couvrait l'enfant de caresses, sans se douter que ce baiser de la vierge était le symbole du pardon pour la fille-mère.

Marie Fougère s'était accoutumée ainsi à descendre dans la plaine pour plaire à son prétendu; elle en souffrait quelquefois, n'aimant pas le bruit du monde; ses goûts la ramenaient irrésistiblement sur la lande. Au milieu des fermes, elle ne retrouvait plus ses chères visions. Les champs clos de haies avaient remplacé l'étendue sans bornes; la terre noire et nue, les tapis de fleurs; le regard, en cherchant l'étang, rencontrait une mare. Partout

les chemins fréquentés, les maisons importunes, les propos oiseux. Elle sentait bien sous son pied le caillou roulant, à son oreille le gazouillis de la mésange, sur son front l'haleine du vent qu'ont embaumé les verdures; mais, si c'était encore la campagne, ce n'était plus le désert; et le hameau, quand sa course se prolongeait, n'allait pas sans la nostalgie de la solitude. Cependant elle y suivait Toinet docilement, parce que le garçon avait été élevé là, et que c'était plaisir de l'y voir en joie. Ne lui faisait-il pas sacrifice semblable en demeurant pour l'amour d'elle sur les bruyères? De tous côtés, sans doute, on lui montrait bon visage; mais l'adoptée des sabotiers restait une étrangère parmi les laboureurs et les vignerons, et les filles délurées en faisaient l'objet de leurs moqueries dès qu'elle avait le dos tourné. Comment l'ignorer? Elle n'était aveugle ni sourde; aussi le temps passé dans les cultures lui pesait, et elle comptait les minutes en dépit d'elle-même. Quand son compagnon avait dit, après ces longues hésitations des paysans qui ne savent point partir :

— Allons, voilà qu'il se fait tard; on ne s'ennuie point ici, mais faut tout de même nous mettre en route...

Elle saisissait son panier avec un grand contentement intérieur; courait presque à la façon des

enfants qui sortent de la classe; et lorsqu'elle avait dépassé la dernière closerie, en vue des friches, son cœur battait de plaisir.

Toinet la promenait ainsi volontiers, non par gloriole puisqu'elle était mal nippée, mais pour faire savoir à chacun que c'était sa choisie. Il voulut que ses parents la connussent, et passa avec intention devant chez eux en venant de livrer des corbeilles au vannier. Le gars se mit à siffler, un peu d'avance, afin d'annoncer son approche, et s'arrêta au bord de la petite cour, les coudes appuyés sur la barrière.

— Bonjour, tout le monde, cria-t-il de sa voix guillerette; y a-t-il du nouveau à la maison?

La Printemps, qui faisait cuire des pommes de terre pour ses gorets, traversa le logis et vint s'appuyer au bord du portillon.

— Te v'là core à couri, té? Tu ne fauches donc point, à-nuit?

— Faitès excuse; mais j'ai laissé la place pour une heure ou deux, rapport à une commission pressée. Marie Fougère avait trop de charge pour une femme seule. La v'là, la Marie; dis donc bonjour à ma mère avant qu'on reparte.

La mère de Toinet examina d'un œil perçant la jeune fille, et répondit au compliment avec sa franchise un peu crue :

— Pardi, la Gervoise, on ne m'avait pas trompée, tu n'es guère cossue. Si mon gars m'avait écoutée mieux, il ne se serait pas engagé si jeune, et si j'avais eu la permission de chercher femme pour lui, ce n'est ben sûr pas du côté de chez toi que j'aurais tiré la cloche. Rȩn et ren, ça ne fait pas assez. Mais il t'a voulue, c'est lui que ça regarde; et du moment que vous vous convenez, la mère Printemps ne fera pas la rechignée. Je te dis donc bonjour sans mauvaise humeur. Veux-tu entrer et manger une pomme de terre?

Beaucoup plus tard, au mois de septembre suivant, ils rencontrèrent le père de Toinet, qui n'avait encore pas discouru avec Marie. C'était à la tombée du jour, le ciel était fort sombre, l'orage grondait dans le lointain. Les amants revenaient, tout essoufflés, d'une expédition singulière : ils avaient aperçu, du haut des brandes, la vieille Gervoise qui descendait la côte en traînant péniblement une brouette; et saisis d'inquiétude devant cette course inexplicable, ils s'étaient mis à sa poursuite afin de la ramener à la loge si elle était prise de folie, ou tout au moins de se charger du fardeau à sa place. Mais la veuve avait dû les entendre et gagner à la hâte un pli de terrain boisé, car il leur avait été impossible de la rejoindre. Déroutés, ils étaient descendus jusqu'au bourg, mais nul n'avait vu

passer la Gervoise ; et ils remontaient vers les buttes, tout contristés, d'autant plus que les nuages de pluie s'amoncelaient sur leur tête.

— Où court-elle comme ça, et que deviendra-t-elle si loin de sa cahute par un temps pareil ?... disait tristement Toinet.

Une voix rude les héla au même instant. C'était celle de Printemps, qui déchargeait du fumier dans une pièce de terre.

— Salut, mon père. Vous allez mouiller.

— Faut-y pas que l'ouvrage se fasse? Si tu m'aidais, même? V'la une fourche.

— Pourquoi donc pas?

Le faucheur aussitôt entra dans le champ, suivi de Marie, et s'arma du broc de rechange.

— C'est ça Marie Fougère? interrogea le père de Toinet.

— Pour vous servir, père Printemps.

— Point belle, mais l'air affable; c'est ton choix, garçon, je n'en dis ren de plus. Tenez, la fille, voilà les premières gouttes qui chéent, mettez-vous en tapis sous ce pommier, durant que j'allons vider ma charrette et faire les tas.

Les deux hommes se mirent à travailler, tout en causant. Ils criaient très fort, à cause du vent.

— Ainsi, fit Printemps, vous êtes de bon accord avec ce garçon-là?

— Dame... oui, repartit Gervoisette.

— Mais vous ne savez donc pas que c'est un volage? Il faisait le diable à quatre quand il était chez maître Crinon.

— C'est donc changé, car depuis près de deux ans qu'il vient *quant-et* moi, je n'ai jamais ouï personne le critiquer.

— Tant mieux. Tâchez de le reteni dans la bonne voie, je vous en saurons gré.

Le paysan fut interrompu dans ses propos par une pluie battante et n'eut que le temps de se blottir sous sa charrette. Toinet rangea de son mieux contre la haie les chevaux dételés, et tout ruisselant d'eau rejoignit son père.

— En v'là un déluge ! Es-tu ben mouillée, Marie?

— Nenni.

— C'est qu'on n'en est pas quitte! L'orage se rapproche, et nous sommes à plus d'une lieue de chez toi.

La jeune fille avait étendu son tablier sur sa tête.

— Partons tout de suite, fit-elle, nous serions surpris par la nuit.

— Et le père? Je ne peux pas le laisser en plan.

— N'en aie souci, cria Printemps, je n'ai plus qu'à rentrer avec le harnois, puisque la journée

est finie. Reconduis ta bonne amie, je t'attendrons pour souper. Justement voilà une éclaircie, profitez-en.

La Fougère quitta résolument son abri, lança un rapide « bonsoir » et se dirigea vers la claie; ses sabots enfonçaient dans le guéret détrempé; les dernières gouttes de l'averse, chassées obliquement par la rafale, lui fouettaient le visage. Son compagnon la suivit en tordant sa blouse.

— Si tu m'en crois, Marie, nous nous en irons tout droit par les bois; c'est un tantinet plus court, et, quand ça va reprendre, on aura au moins des arbres pour se garantir.

— Faisons à ta guise.

Ils gravirent à pas pressés les premiers escarpements; mais le vent contrariait leur marche, le chemin était coupé de fondrières, et l'invasion subite des ténèbres les forçait à mille précautions pour s'orienter. Marie glissait, se heurtait à l'improviste aux églantiers que le poids de l'eau avait courbés en travers du passage, ou s'arrêtait tout à coup pour éviter un monceau de pierres subitement entrevu.

— Courage, disait Toinet en la soutenant; nous voici tout à l'heure aux taillis, tu auras sous les pieds un bon fond de feuilles; va un peu plus vite,

et je te garantis que nous arriverons sans encombre.

A peine avaient-ils atteint la forêt, que l'orage éclata dans toute sa force. D'énormes nuages noirs s'étaient amoncelés autour d'eux, déchirés en tous sens par le zigzag éclatant des éclairs; le vent s'apaisa tout à coup; la nature devint immobile et morne, et au bout de quelques minutes d'une sinistre attente, elle fut secouée d'un long frisson; des gouttes larges et lourdes s'écrasèrent çà et là sur les branches, et l'espace s'emplit des roulements formidables du tonnerre. La pastoure, haletante, n'osait poursuivre sa marche. Le faucheur de bruyère la pressait en vain.

— Es-tu folle? Tu as entendu l'orage d'autres fois, peut-être !

— J'ai peur, ce soir...

— Il n'y a plus qu'une demi-lieue à faire; avance, avance.

Les éclairs l'aveuglaient, ses jambes se raidissaient... Toinet d'un bras lui enveloppa la taille et l'entraîna de force. L'obscurité était si profonde que le jeune paysan ne distinguait plus sa route; l'échancrure du bois, à peine visible, lui donnait seule quelque notion du tracé de la ligne. Quand il fut arrivé sous futaie, la voûte continue des grands arbres le priva de son unique indice; livré au hasard,

il s'efforça d'aller droit devant lui; mais ici il se heurtait à un tronc, plus loin à une racine; et chaque fois, pour éviter l'obstacle, déviait légèrement. Le temps s'écoulait, et c'était toujours la futaie. A un certain moment, il reconnut un charme gigantesque qu'il avait déjà vu à la lueur d'un éclair. Il avait tourné sur lui-même, comme il arrive à tous ceux qui s'égarent en forêt.

— Entends-tu? demanda Marie d'un ton d'épouvante.

C'était une trombe d'eau qui arrivait des bruyères en mugissant.

La pauvre fille tremblait de tous ses membres. Son compagnon ne savait plus comment faire pour l'arracher aux épreuves d'une nuit passée dans les bois sous la tempête, et cependant il se sentait heureux. Plein de compassion pour la faiblesse de l'enfant, il se disait en même temps qu'il serait doux de prolonger cette veillée d'alarmes. La voix mauvaise parlait en lui. Jamais Toinet n'avait pressé la taille de Marie. Ce corps alangui, qui s'abandonnait à son étreinte, lui causait des émotions inconnues jusque-là. Au tiède contact, il frémissait, et l'amitié dévouée qui avait été depuis le premier jour leur unique lien faisait place à un amour passionné. On eût dit que l'orage qui grondait sur sa tête l'avait envahi tout entier. Dans les épaisses

ténèbres où il était plongé, tenant Marie enlacée, il ne craignait plus les reproches de ce chaste regard qui tant de fois avait dompté sa jeunesse; il la serrait plus fort, en silence, pour l'attirer sur sa poitrine sans l'effrayer.

Les coups de tonnerre étaient plus répétés et plus violents; le formidable ruissellement d'eau roulait vers eux, plus près, toujours plus près; Marie Fougère, éperdue, repoussa le jeune homme et tomba à genoux.

— Mon Dieu, s'exclama-t-elle, suis-je donc au soir de ma mort?

Elle invoquait le ciel contre les éléments déchaînés; son innocence l'empêchait de comprendre qu'un plus grand danger planait sur elle.

Toinet fut pris de rage au spectacle de cette détresse. Hé quoi? A la minute même où il la sentait si près de lui, ne pas savoir la protéger? Un éclair sillonnait la futaie de sa lueur rapide : il jeta désespérément les yeux autour de lui et poussa un cri de joie; il venait d'apercevoir à une faible distance la hutte abandonnée de quelque bûcheron. Il enleva Marie dans ses bras et se mit à courir; un autre éclair le guida; il se précipita dans la cabane: Marie Fougère échappait ainsi par miracle à la trombe.

C'était un précaire abri, mais c'était le salut.

Point de porte ; les murs effondrés livraient passage au souffle de la tempête ; la toiture restait encore étanche, mais vacillait sur les ais disjoints. Le faucheur parcourut l'étroit espace à tâtons, parvint à découvrir deux fagots et un amas de mousse sèche, boucha l'une des crevasses, et du surplus forma un siège grossier hors des atteintes de l'eau.

— Viens t'asseoir là, ma bonne fille, la place est bonne.

La jeune fille, encore bouleversée, obéit ; il se glissa près d'elle. L'étroite bourrée n'était pas d'aplomb ; ils s'appuyaient l'un contre l'autre pour ne pas tomber. Toinet bientôt enlaça Marie comme dans le bois. Mais, dans le bois, la Gervoisette, transie de froid, hors d'état de se conduire, s'était livrée au bras robuste avec l'unique sensation de son effroi ; tandis que maintenant, immobile et apaisée, elle éprouvait sous l'étreinte une honte indicible.

— Ne me tiens plus ainsi, murmura-t-elle ; tu me fais mal.

— Il ne faut pas me repousser, je suis si heureux !

Elle voulut se dégager, il la retint ; Marie suffoquait, elle s'écria :

— Va-t-en, va-t-en, je veux être toute seule.

— Pourquoi, ma Fougère ?

Elle ne savait pas, mais elle avait peur.

— Il fait nuit, je ne resterai pas... Oh ! je t'en prie, laisse-moi !

— D'où vient ta frayeur? N'as-tu pas traversé d'autres fois la forêt par un temps noir?

— Si; mais j'étais seule, alors... ou avec Turpin.

— Turpin ! s'écria le jeune homme avec emportement, Turpin !

Jamais, dans l'égoïsme de l'affection qui suffisait à leur vie, ils ne prononçaient le nom du sabotier. Ils y pensaient involontairement, car c'était lui qui les avait unis; mais le souvenir de l'homme qui s'était sacrifié les rendait tristes, et ils se taisaient. Marie n'en parlait qu'avec La Plane. A cet instant de détresse, le nom du protecteur honnête monta de son cœur à ses lèvres; le pressentiment d'un péril inconnu lui inspira cette évocation touchante, qui était en même temps une prière; n'était-ce pas dire à Toinet : respecte-moi comme Turpin ?

Le faucheur, loin d'en être touché, sentit à ce mot l'aiguillon de la jalousie. Il attira Marie plus près de lui :

— Pourquoi songer aux autres ? Tu l'aimais donc bien, ce garçon-là ? Ne dois-je pas être ton mari, moi ?

Marie Fougère se débattit avec un effroi croissant. Toinet lui avait parlé de si près qu'elle avait fris-

sonné de la tête aux pieds sous la chaude haleine. Toinet ! Jamais il ne lui était apparu ainsi ; son bras tremblait, sa voix était altérée... Elle ne songeait qu'à le fuir. L'homme, dans l'obsession de la passion ; la jeune fille, dans les affres de sa révolte, oubliaient l'un et l'autre les fureurs de la tempête qui les enveloppait. D'énormes colonnes d'eau faisaient gémir les arbres convulsés et rebondissaient dans la lumière sinistre ; l'orage redoublait de violence ; la cabane craquait, à demi tordue par le cyclone. L'un des montants de la porte fut balayé comme un fétu de paille ; Toinet crut que le toit s'effondrait et leva un bras pour amortir le choc ; aussitôt Marie, à demi délivrée, revint à elle :

— Oh ! Toinet, n'entends-tu pas le tonnerre? C'est la menace du bon Dieu !

— Dieu ? ricana le faucheur en se rapprochant, il est trop loin pour empêcher qu'on s'aime.

Elle sentit ses mains prisonnières, poussa un cri étouffé et défaillit ; un dernier éclair lui avait montré le regard étrange et impitoyable de son promis. Mais à ce moment la voix terrible de l'orage éclata à quelques pas d'eux. Le sol trembla. Au bruit de la détonation crépitante succéda un formidable sifflement de branches brisées qui fouettaient l'air ; un des vieux chênes de la forêt, coupé en

deux, s'abattit lourdement, et une masse de fumée lumineuse s'éleva au pied de l'arbre mutilé, avec une bizarre odeur de soufre.

Toinet et Marie s'étaient rejetés d'un bond à l'extrémité de la hutte. La pastoure se signa.

— Le tonnerre vient de tomber, Printemps. Tu n'étais pas honnête avec moi, Dieu a parlé. Tu vois bien qu'il n'est jamais loin.

Toinet restait immobile, muet, la tête baissée. Au bout d'un instant, il répondit d'une voix qui trahissait son trouble intérieur :

— Oui. Je te crois ; c'est Dieu.

Sur ce mot, sans s'occuper de l'ouragan, il sortit de la cabane et disparut dans le noir.

Marie attendit en priant que les éléments fussent calmés et regagna plus tard le village, au clair d'étoiles.

Le lendemain, l'amoureux se dirigea vers elle sur la lande ; à son approche, elle voulut fuir ; il s'arrêta à quelque distance et lui dit :

— Faut oublier ce qui s'est passé hier, Marie.

Ce fut tout. Chaque matin, il marqua le même chagrin craintif ; la Pierre-à-Jacquot ne le revit pas. La Fougère était triste, car elle l'aimait ; mais la confiance avait disparu. Une semaine se passa de la sorte ; puis, le dimanche suivant, l'ancien paysan

railleur vint de bonne heure à la loge, attendit Gervoisette ; et quand celle-ci se montra devant la porte de son vieil ami La Plane, le garçon lui demanda, dans l'attitude de l'humilité :

— Marie, veux-tu bien que j'aille à la messe avec toi ?

IX

Par une belle journée du mois de février, Marie Fougère était, suivant l'habitude, à garder ses vaches dans la grand'lande; mais, au lieu de rester enfouie dans son nid accoutumé, elle avait cette fois pris pour siège une des pierres à demi renversées du dolmen; ses pieds trouvaient un sûr appui dans les anfractuosités lierrues; et la plateforme, que les ronces n'envahissaient plus, grâce à la serpe vigilante de Toinet, supportait sans oscillation son fardeau d'une heure avec la solidité d'une ruine de deux mille ans. La bergère, assombrie, ne contemplait ni l'horizon boisé ni le steppe des bruyères. Placée plus haut pour voir plus loin, elle interrogeait le chemin du bourg, qui monte en pente douce, et ensuite le ciel, qui peuple ou dépeuple à son gré les sentiers de la terre. Son cœur invoquait la nature, qui toujours lui avait souri et

l'avait consolée. C'est que, ce jour-là, une grande angoisse l'oppressait : Toinet Printemps était parti dès l'aube pour le canton ; il tirait au sort. Elle s'en trouvait bien déconfortée. Hélas ! Au temps présent, plus de bons numéros ; la séparation était certaine. Et quelle séparation, encore ! Marie ne pouvait songer à la destinée du soldat sans songer à son frère Guillaume... Le danger de la mort se mettait entre eux. Fallait-il donc le perdre, alors que la vie près de lui était si douce, qu'il était mieux que jamais constant et assagi ? Ses vilaines pensées d'un soir l'avaient rendu meilleur, pareilles au feu qui détruit les mauvaises herbes. Elle avait fait plus que pardonner, elle avait oublié devant une conduite nouvelle qui ne lui causait point d'alarmes. Et il allait partir ! Le monde disait que ce serait pour cinq ans ; ce serait peut-être pour toujours... Plus de Turpin, plus de Toinet ! Et en disant cela, Marie serrait contre sa poitrine son bras meurtri, car sa mère l'avait frappée, la nuit dernière, en rentrant ; où puiser dorénavant le courage de vivre ? Et lui, le pauvre Printemps, comme il serait malheureux ! Être enfermé dans les villes, ne plus faucher, ne plus voir les landes !... Elle pleurait en l'attendant, soupirant après lui, mais sans désirer qu'il vînt trop tôt, puisque le moment de la réunion allait être celui du désespoir.

Le gars, à la même heure, s'avançait vers Saint-Léonard avec les camarades. Le plus grand de la bande portait un drapeau. Ils avaient tous un large numéro fixé à la coiffure et chantaient. Les uns pensaient tristement au long exil, les autres à leurs habitudes brisées, beaucoup aux larmes qu'ils feraient couler ; mais tous chantaient, et pas un n'avait l'appréhension lâche des misères et du péril. Le paysan français paye l'impôt du sang avec un stoïcisme admirable. Le pouce coupé des Romains est inconnu chez lui. Pour un qui mendie le droit à l'exemption, cent mettent sac au dos docilement et sont l'honneur de nos armées. Ce sont les fils de la terre, qui chargent dès que l'officier a levé son épée. Ils n'ont rien à gagner, eux, ni croix ni grade, rien que la mort ; ils le savent, et ils marchent derrière l'étendard sans défaillance, toujours les mêmes, qu'il s'agisse de Sedan ou d'Iéna. Que de d'Assas ignorés sont tombés dans les ténèbres, qui venaient du village ou de la ferme ! Le paysan soldat, élément inconnu de la gloire, se dévoue dans l'ombre, sans amour-propre et sans ambition : c'est le type achevé du renoncement. Tout cela était vrai, il y a vingt ans ; aujourd'hui, nous devons reconnaître au conscrit une vertu plus haute : hanté par le souvenir de nos revers, il ne croit plus, comme ses aînés, à la constance de la fortune ; la

perfection des engins de meurtre lui présage des dangers qu'avant lui personne n'affronta ; néanmoins il est tout prêt, et il chante. Sans doute il sera gris ce soir ; mais qui blâmerait de cette heure d'oubli le sobre travailleur, alors qu'il doit dire adieu aux douces visions du passé et tendre son verre à la mort ?

Malheureux celui qui ne s'est pas senti ému en écoutant le chant des conscrits dans nos chemins creux ; c'est un pauvre de cœur qu'il faut plaindre.

Les gars de Saint-Léonard chantaient en suivant le chemin du bourg. Au coin d'un pré bordé de haies épaisses, Toinet Printemps ralentit le pas afin de se trouver en arrière, et d'un bond gagna le sentier sans être aperçu. Il courait, courait à perdre haleine.

— Marie, me voilà.

Elle demeurait sur sa pierre, toute tremblante, n'osant le regarder.

— Réjouis-toi, la Fougère, car notre bonheur est grand. J'ai le dernier numéro. Je ne servirai qu'un an loin de toi.

— Que dis-tu là ? C'est donc possible ! Tu ne te battras point ?

— Suis-je donc manchot ? S'il y a guerre, je ferai mon devoir comme les autres ; mais du surplus

je suis libéré. Je partirai cet automne, et dans dix-huit mois tu seras ma femme.

La Gervoisette comprenait mal. Elle avait trop envisagé la séparation comme inévitable ; il lui fallait revenir de trop loin. Au lieu de partager la joie de son ami, elle répétait machinalement : c'est donc possible, c'est donc possible ?

— Descends, Marie, tandis que je vas rassembler tes bêtes. Il faut gagner de ce pas le village des sabotiers.

— Mais vois donc le soleil : il est haut encore.

— Il n'importe ; je veux que nous causions avec ceux qui te servent de famille ; viens, viens.

La jeune fille et Toinet dévalèrent promptement, sans échanger beaucoup de paroles. Les vaches furent rentrées à l'étable.

— Ta mère est-elle dans la maison ?

— Non : ne vois-tu pas tout fermé ?

— Tant pis ; je désirais lui parler. Allons jusqu'à la loge.

La Plane et ses compagnons travaillaient, tous réunis dans l'atelier. Les outils grinçaient, les copeaux volaient légèrement sous la morsure du fer.

— Tiens, dit l'ancien, qui faisait face à la baie, voilà Marie Fougère en plein midi ? La chose n'est pas ordinaire. Et aussi le gars Toinet ? D'où sortez-vous donc ?

— On ne sort pas, puisqu'on entre! répondit gaiement le faucheur de bruyère. Bonjour, la compagnie.

— Salut, mon fieux. Je créyais quasiment que c'était le tirage, à-nuit?

— Oui-dà, et j'en reviens.

— De mon temps, t'aurais pu t'en sortir les mains nettes; ça m'est arrivé. Mais au jour d'aujord'hui...

— C'est tout comme : je n'en ai que pour un an. Je suis même venu vous trouver à cette occasion-là.

— Tu n'as qu'à jaser; on t'écoute de la bonne oreille.

— Eh ben, voici de quoi il retourne. Je ne serai pas appelé avant six mois, j'ai donc le temps de travailler.

— Pardi... A moins que tu n'aies hérité! Te gausses-tu de nous? Autant m'appeler « Vendangeux » tout de suite.

— Je suis sérieux, père.

— Alors prends ta faux demain matin et n'en parlons plus.

— Faites excuse. Le métier de faucheur ne marche pas toute l'année, ce n'est rien pour un homme établi. Me mettre journalier pour bricoler de chez l'un chez l'autre ne me convient guère non

plus; et quant à louer un bordage, comme mon père, ça m'est défendu, vu que je n'ai pas d'avances. D'ailleurs, ça ne plairait pas à Marie.

— Pourquoi donc?

— Vous la connaissez, la Plane; chacun a sa nature; la bonne fille n'aime guère les endroits où poussent des maisons. Ce qu'il lui faut, c'est d'être seulette parmi les bruyères, à regarder le vent qui chantonne. Ne m'a-t-il pas fallu venir dans la lande pour la trouver? Je ne la blâme pas, au contraire; puisque c'est son goût, c'est son goût. Finalement m'est avis que, dans la plaine, les pieds lui brûlent. Pas vrai, la Fougère?

Les gens de la loge, qui avaient interrompu leur besogne pour apprendre où le garçon voulait en venir, examinèrent à ce moment la jouvencelle qui, appuyée contre le chambranle de la porte, baissait les yeux sans faire le moindre signe et frottait le bout d'un de ses pieds sur la terre battue.

— Réponds donc, nigaude, lui dit la Plane.

— A quoi ça servirait-il? s'exclama Toinet. Je connais bien ce qu'elle a dans la tête. Donc que je la rendrais plus heureuse si j'avais un état bien tranquille du côté des bois et des garigues. Même qu'en venant par ici, je ne changerais rien à ses habitudes. Tant il y a, que j'ai bonne envie de me faire sabotier. Voulez-vous de moi dans la loge?

La Plane le toisa gravement; Belœil se frappa la cuisse pour exprimer sa surprise, les autres éclatèrent de rire.

— Sabotier? Toi? Un ramasseur de navets... Qué malheur!

— Un homme qui n'a jamais travaillé dans les bois? N'en faut pas.

— Je le propose pourtant, dit la Plane. Que lui reprochez-vous? Mon grand-père a bien troqué sa serpette de vigneron contre une rouelle. Eh ben... Sa lignée a-t-elle déshonoré la confrérie? Je vous le demande.

— Il n'est pas question de vous, l'ancien, mais de Toinet, qui a passé sa jeunesse dans la plaine.

— Un garçon, appuya Belœil, qui ne sait pas même distinguer une tille d'un boutoir!

Rien de plus difficile que de se faire recevoir compagnon d'une loge. Les sabotiers ont au plus haut point l'esprit de caste. Vivant à part et dans un état forcé d'intimité, ils tiennent la porte close, et leurs préventions ne disparaissent que devant la communauté d'origine. Leur métier est presque toujours héréditaire. Ils forment une ligue étroite, basée sur des traditions respectées; tout étranger est à leurs yeux un inférieur et un intrus. Aussi l'assentiment unanime est-il indispensable pour qu'un *nouveau* pénètre dans une loge. On s'enquiert,

on discute, on le soumet à des épreuves. En te cas, l'assemblée des sabotiers constitue, lorsqu'ils sont nombreux, une véritable cérémonie, dont certains côtés symboliques attestent l'antiquité, et qui est restée gauloise jusque dans ses joyeusetés railleuses. Comme conséquence de cet esprit de corporation et de solidarité, l'admission de l'apprenti est une fête. Les suffrages de l'atelier l'ont lavé de la tache originelle; sans doute, il lui restera à dissiper un reste inévitable de défiance, mais son droit de cité est conquis, et dans quelque temps ce sera un frère.

La Plane, jusque-là plus exclusif que tout autre, avait cédé à son affection pour Marie et s'était fait le parrain du faucheur de bruyère. Mais ses compagnons, malgré leur déférence pour l'ancien, tenaient trop à leurs privilèges pour admettre d'emblée un novice de race agricole. Quoique leur loge fût dépeuplée, surtout depuis le départ de Turpin, ils aimaient mieux vivre en nombre insuffisant que déroger aux usages.

Quant à Printemps, il n'ignorait pas les répugnances dont il pouvait être l'objet; mais, décidé à tout subir pour obtenir de vivre près de Marie Fougère, il accueillit les sarcasmes avec une sérénité parfaite. La discussion continua donc sans encombre.

— Il ne connaît pas nos outils? s'écria la Plane en répondant à Belœil. Et les connaissais-tu, toi, quand on t'a sevré? Ces choses-là s'apprennent avec le temps.

— Au diable! Nous ne voulons parmi nous que de francs forestiers.

— Eh ben, au surpleur, ce garçon-là n'est-il pas quasiment du village, du moment qu'il est le prétendu de notre enfant d'adoption?

Ce raisonnement, qui touchait à leur point d'honneur, émut les compagnons.

— Ça, c'est vrai, dit Philippe.

Belœil, toujours narquois, s'écria :

— Alors monsieur serait un sabotier par alliance?

— Écoutez, fit Maroneau, faut être sérieux. Nous avons des devoirs envers la Gervoisette, le garçon est honnête et sa famille bien famée; pourquoi s'entêter comme des mulets? Que le chef du village nous réunisse en assemblée, et je ferai une proposition.

— Tout de suite, tout de suite.

Les ouvriers détachèrent incontinent leurs tabliers de cuir, endossèrent leur veste et s'assirent en demi-cercle, qui sur une bille de bois, qui sur un escabeau; la Plane occupait l'unique chaise.

Toinet et Marie se tenaient debout près de l'ouverture. Maroneau alors prit la parole.

— Approche-toi, Marie Gervois. Est-ce vrai que tu t'es promise à ce garçon-là?

— C'est vrai.

— Nous demandes-tu, comme tu l'aurais fait à ton frère Guillaume, l'entrée de la loge pour celui qui sera ton mari?

— Oui.

— C'est bon. A présent, va-t'en, ma fille, nous allons éplucher l'affaire entre hommes.

Dès que la jeune fille fut sortie, le gros sabotier conclut :

— Me v'la avec vous, maître la Plane; le gars me convient, je trouve ses papiers en règle. Aux autres de donner leur avis.

— Au surpleur, dit Philippe, ce gaillard-là n'est quasiment plus un homme des cultures, puisqu'il est faucheur de bruyère. La lande tient plus à la forêt qu'à la plaine; il me convient itou.

— Eh bien, moi, cria Belœil, je l'ai toujours trouvé farceur et bon enfant, je dirai donc oui comme vous autres, mais à la condition qu'il ne sera pas dispensé des épreuves.

— Je le comprends comme ça, répondit l'ancien, je ne veux pas laisser tomber nos usages. Avance ici, Toinet Printemps, on va te questionner. Tu

promets d'être avec nous comme si nous étions tretous sortis de la même mère?

— Je le promets.

— De ne jamais quitter notre état pour aller cultiver la terre?

— Oui.

— De ne jamais prendre ce qui ne t'appartient pas?

— Pardi.

— Tu le jures? c'est dit. Je t'accorde donc, au nom du village, le droit d'ébaucher, de façonner, de polir et de hâler comme compagnon sabotier. Et maintenant, avant d'être reçu dans la loge, j'ordonne que tu subiras les épreuves. Belœil, apporte-lui quatre paires de sabots. Bon. Maintenant, Toinet, dis-nous combien tu as de pieds?

— Ma foi, j'en ai deux, comme vous autres.

— Eh bien, il faut que tu marches ici avec quatre sabots chaussés et quatre sabots déchaussés. Comment vas-tu t'y prendre?

Le jeune homme vivait trop près de la forêt pour ne pas connaître par ouï-dire les plaisanteries traditionnelles des ateliers. Il ôta donc ses souliers sans hésitation, coula ses pieds dans deux sabots, se baissa, s'étendit, posa quatre sabots sur son dos et enfonça ses mains dans les deux derniers,

puis il marcha avec précaution dans cette posture, en disant d'un ton de belle humeur :

— Ce n'est pas plus difficile que ça.

— Allons ! conclut la Plane, le gars n'est pas sot, on en fera quéque chose.

Présentemeñt nous allons passer à l'épreuve des trois degrés.

Celle-là était l'image même du métier sous trois formes successives. En premier lieu, le néophyte devait apprendre au prix de quels efforts on devient bon sabotier. L'ancien banda les yeux de Toinet, le retourna du côté de l'entrée pendant que les compagnons plantaient un brin de houx fleuri sur une des tables à ouvrage.

— Homme aveugle, dit l'ancien, nous te commandons d'aller poser tes deux mains sur la bique couronnée.

Le garçon parcourut à tâtons l'atelier, marchant au hasard ; il butait contre les obstacles, tombait lourdement sur les tas de coquilles, aux grands éclats de rire des spectateurs ; se relevait, étendait les mains, cherchait encore. A force d'errer en tous sens, il parvint à s'arrêter devant le rameau de houx, symbole du travail pénible. C'était le premier pas. On allait lui enseigner ensuite que l'ouvrier est fragile quand il ne s'attache pas à son labeur, et que la sobriété est la première vertu

du sabotier. Toinet fut hissé sur la bique, quatre hommes enlevèrent la table massive et le portèrent autour de l'atelier en lui imprimant à chaque enjambée de telles secousses, que le chevaucheur roulait sur l'aire dès qu'il avait négligé de l'embrasser. Après un certain parcours émaillé d'incidents burlesques, Belœil présenta à l'apprenti un sabot dans lequel avait été versée une mesure de vin. Il s'agissait de boire le contenu sans lâcher le contenant et sans choir, pendant que Philippe et les autres continuaient à le promener sur son précaire appui. Toinet, plus secoué que jamais par ses porteurs, se livra à de vaines tentatives ; sans cesse menacé d'une chute honteuse, il vida rapidement son sabot sur le sol, et le serrant contre sa poitrine, il s'accrocha à la bique. Le garçon avait renoncé à boire pour demeurer fidèle au sabot; il fut proclamé bon compagnon.

— Je sommes contents, fit la Plane en l'aidant à descendre; on te dispense des autres épreuves de la réception. Plus qu'une chose, mon gars : raconte-nous l'histoire de notre patron; car faut la savoir pour être admis à coucher dans une loge.

— Ma foi, je ne connais pas ça.

— Alors pour lors, tu auras beau frapper à la porte, on ne t'ouvrira point.

— Eh ben, apprenez-la moi, je tâcherai de m'en

souvenir, je la r'dirai après, et ce sera tout comme.

— Doit-on lui accorder ça? demanda l'ancien en se tournant vers les compagnons.

— Oui; pourvu qu'il la sache, j'y voyons pas d'empêchement, riposta Belœil.

Le père Vendangeux se recueillit, lança gravement un jet de salive et fit ainsi, d'un ton sérieux, le récit des origines du corps d'état :

— Sache que notre patron était le roi des hommes au temps du déluge; oui, du déluge universel. Voilà la chose. Quand l'eau commença à monter, Noé était en train d'embarquer ses provisions. Dont auquel que dans ses allées et venues, il mouilla ses souliers, au point qu'une des semelles se décolla, ce qui le mit si fort de mauvaise humeur, qu'il refusa de recevoir un couple de cordonniers dans l'arche avec les autres bêtes. Mais, pendant la navigation, son embarras n'était pas mince pour faire les manœuvres. D'abord il alla nu-pieds, mais dès le premier soir un éléphant lui marcha sur l'orteil, au point qu'il en boita jusqu'au lendemain midi. La mère Noé lui tressa pour lors des chaussons de lisière; seulement, comme il y avait de la résine plein le bateau, notre patron s'englua sur le plancher, et ses trois fieux eurent bien de la peine à le tirer de là. A la suite de quoi il s'avisa de monter sur la jument pour aller tenir

le gouvernail; mais le cheval, croyant que Noé voulait comme ça le rendre veuf, se mit à lui mordre les guiboles. Ma foi, le chagrin s'empara de lui, car le manque de chaussures, et par là-dessus la crainte des aspics lui déviraient la cervelle. Alors pour lors que le bonhomme alla se musser dans son bûcher. Donc que dans cet endroit-là un petit bruit lui fit lever la tête, et voirement qu'il aperçut le pic-vert qui creusait un rondin pour se loger dedans. A la vue de quoi Noé, qui avait de l'industrie, comprit le travail de l'oiseau, tira une vrille de son gousset, creusa plus avant et finalement s'arrangea une paire de sabots. Il trouva (sur ce qu'on voit dans les livres) ses souliers en cuir de brouette si jolis et si commodes, que jamais il ne souffrit par la suite que sa femme eût autre chose aux pieds, quand il y avait des danses dans leur maison. A la suite de quoi il n'a pas fait un seul cadeau à ses gars, à moins que ceux-ci n'aient mis leur sabot dans la cheminée, le soir de Noël.

Toinet Printemps reproduisit tant bien que mal l'histoire, et fut déclaré admis. Le houx fleuri fut attaché à son chapeau, il y eut festin, un lit lui fut attribué dans la loge; et à sa grande joie comme à celle de Marie Fougère, il fit dès ce jour-là partie du village des sabotiers.

La belle saison se passa sans aventures. Le

bonheur ne se décrit pas. Les deux promis, plus réunis qu'ils ne l'avaient jamais été, pouvaient causer matin et soir devant l'atelier ; ils dormaient à quelques pas l'un de l'autre; à midi, le garçon s'échappait, mangeait en courant et faisait une courte station près de sa mie, sous la grande pierre.

— Que voulez-vous! répondait-il à La Plane qui l'en raillait; je travaille mieux ensuite!

Il apprenait rapidement le métier. Ses outils mordaient plus âprement que ceux des autres; — toutes ses économies y avaient passé! L'adresse et la bonne volonté lui tenaient lieu d'expérience. Ses compagnons, loin d'être jaloux de sa réussite, l'aidaient à l'envi, soit d'un bon conseil, soit d'un coup de main. Et comment en aurait-il été autrement? Toinet se montrait modeste, affable, gai comme un pinson, toujours prêt à offrir une pipe de tabac aux camarades. Jamais, il est vrai, garçon de ferme n'avait été de la sorte naturalisé forestier; mais, ce que les préjugés tenaces de la loge auraient rendu impossible, le devoir d'amitié le fit; et Belœil se chargea un jour d'exprimer la pensée commune :

— C'est un franc luron et un ouvrier point gauche; mais tout de même c'est un galopin du pays de blé, qu'on n'aurait pas accueilli sans chicane au

village s'il n'avait été le promis de notre fille Marie Fougère. Pour nous, ce n'est plus un Printemps, c'est un Gervois; voilà pourquoi je l'avons reçu de la famille.

Le novice, d'ailleurs, s'adonnait sans efforts aux idées et aux penchants de son nouveau milieu; Marie lui avait inculqué le goût du désert et de la solitude; la vie sous bois lui semblait douce.

Lorsqu'il eut achevé, sans l'aide de personne, sa première paire de sabots, il y eut fête à l'atelier; on brûla de l'eau-de-vie sucrée, et les compagnons entonnèrent le chœur classique des loges :

Quand le roi va voir la reine,
Dans la grand'chamb'du château,
Il prend son bâton de frêne,
Et ses souliers de bouleau...

Un peu plus tard, Toinet passa devant le conseil de revision et fut inscrit sur les contrôles; les compagnons lui offrirent la rôtie au vin, et, malgré la tristesse de la Gervoisette, menèrent grand bruit jusqu'au soir.

— Tu peux aller au régiment, déclara l'ancien; dorénavant tu es des nôtres; ta place est marquée céans; tu la retrouveras à ton retour.

L'existence des sabotiers, placée à l'abri de tout incident, est peut-être la plus heureuse, assuré-

ment la plus paisible qui soit au monde. Jamais de chômage, jamais de pertes.

On leur fournit une matière première qui est inépuisable; le placement de leurs produits est assuré, les payements sont immédiats, et la simplicité de leurs besoins les allège de tout souci matériel. Dépourvus de désirs, ils s'abandonnent avec quiétude au cours de la besogne quotidienne, qui ne leur cause ni ennui ni fatigue. N'oublions pas la liberté incomparable dont ils jouissent, et l'on comprendra qu'ils soient toujours en bonne santé et belle humeur.

Aussi ne voit-on jamais l'un d'eux déserter son village pour chercher une voie nouvelle; la plupart même restent de parti pris célibataires. Ils aiment la forêt autant qu'ils aiment leur état. L'arbre immobile est leur semblable; à l'oiseau, ils demandent ses chansons et non ses ailes ; leurs yeux ne cherchent qu'à revoir ce qu'ils ont toujours vu. Ils vivent chez eux, entre eux, sans trouble et sans envie; chaque jour ils recommencent la veille; que le lendemain soit tel, leurs vœux ne vont pas au delà. Les jeunes sabotiers éprouvent quelquefois des révoltes ; ce besoin du changement et de la nouveauté, qui sans cesse arrache l'homme civilisé à son repos pour le jeter dans les hasards, sollicite le forestier de vingt ans; mais

bientôt il s'apaise et s'endort dans cette atmosphère de douceur et de somnolence; l'influence du milieu dompte les plus rebelles.

Les habitants d'une loge ne sortent jamais de leur coupe, si ce n'est le dimanche. Les autres jours, après le travail, ils se rassemblent pour l'heure du repas et veillent côte à côte. L'hiver, c'est devant la cheminée où brille un grand feu clair; l'été, c'est au bord des palissades, au grand air; ceux-ci couchés dans l'herbe, ceux-là assis sur le tronc lisse d'un hêtre destiné à l'atelier. Invariablement ils fument; racontent de longues histoires, — toujours les mêmes; — rient d'avance aux endroits où l'on a l'habitude de rire, de père en fils; interrompent dans les mêmes termes; puis l'un d'eux, l'ancien de préférence, se met à bâiller en chantant pour donner le signal de la couchée, et quelques minutes plus tard tout le monde dort à poings fermés.

Toinet avait immédiatement adopté les mœurs et les us de ses compagnons. Pourtant, par les belles soirées d'été, quand la lune éclairait le bord des lignes, il allait querir Marie Fougère, et tous les deux s'éloignaient à l'aventure, d'un pas lent; l'herbe molle se courbait sous leurs pieds, de pénétrantes senteurs s'épandaient autour d'eux, la futaie endormie soupirait. Souvent alors ils par-

couraient de grands espaces sans rompre le silence, comme s'il leur eût suffi d'être ensemble. Puis les questions vagues s'échangeaient :

— Ça ne te plaît qu'à demi, n'est-il pas vrai, Marie, de te promener par là ?

— Si ; mais je ne vois pas assez ; j'aime mieux le soleil.

— Jamais les bois ne t'ont convenu ?

— Je commence à m'y habituer. Ne sais-tu pas que je garde quelquefois mes vaches dans le taillis, depuis que tu travailles à la loge ?

— Quand nous demeurerons à l'orée des garigues, tu seras tout de même plus à ton goût ?

— On est bien partout quand on n'est pas séparés. Et toi, qu'est-ce que t'en dis, de la forêt ?

— Je m'y trouve à mon gré ; j'aurais bien dû y venir plus tôt. Ça me taquine un brin, va, de quitter le village, et Marie... Plus le moment approche, plus il m'en coûte.

— Faut se faire une raison, Toinet.

— Ça ne te fait donc rien, à toi, la Fougère ?

Pour toute réponse, elle le regardait longuement, et les rayons de la lune lui montraient ses larmes.

Le sabotier alors se penchait vers son amie :

— J'ai dit des bêtises. On connaît ton cœur, va !

Ils poursuivaient, leur promenade, d'une allure incertaine ; la tiédeur de l'air les invitait, le

layon, par ces nuits d'été sans ténèbres, s'étendait devant eux avec la douce clarté de ses feuilles argentées et de ses vers luisants. Un monde invisible s'agitait dans les broussailles ; ici, le craquement subit d'une branche morte ; plus loin la lourde envolée d'un oiseau réveillé, ou le bruit mystérieux d'un galop sur la mousse. D'autres fois c'était, à la cime d'un grand arbre, la clameur plaintive du chat-huant des forêts. Ils écoutaient, sans crainte superstitieuse, la note perçante qui sert de prélude au rôdeur nocturne, et que suit, après un court silence, cette roulade intense et saccadée que l'on croirait sortie d'une poitrine humaine ; chant d'amour aussi lugubre qu'un cri de détresse, que la nature a réservé au morne habitant des cavernes. Toinet et Marie comprenaient à leur insu l'harmonie de ces accents sauvages dans le cadre des bois et de l'obscurité ; c'était pour eux la voix de la vie au milieu du silence universel ; la forêt, peuplée par le chat-huant, perdait de son austérité inquiétante; qu'importait que cet hôte parlât une langue sauvage: c'était un oiseau ; ils s'aimaient, l'oiseau les saluait au passage ; en l'écoutant, ils se sentaient rassurés.

Certain soir, ils s'avancèrent, sans y songer, jusqu'à l'endroit où la foudre avait brisé un chêne à quelques pas d'eux.

— Tiens! s'écria tout à coup Toinet, voici la cahute qui nous servit d'abri. Et l'arbre sans tête... Te reconnais-tu, ma Marie?

La jeune fille hésita, puis répondit :

— Non.

— Tu dis ça par bonté; je ne te crois point. C'est là, ma mignonne, que j'ai eu de mauvaises idées et que je t'ai fait tant de chagrin! N'y repense jamais quand je serai parti ; tu ne m'aimerais plus.

— Est-ce que j'en ai jamais parlé?

— Eh bien, prouve-moi que ta confiance en moi est entière maintenant. Marie, laisse-moi t'embrasser.

— Non, Toinet; lorsqu'on se dira adieu ;... pas avant.

Elle prononça ces mots d'une voix indécise, que la tendresse contenue rendait tremblante; l'amoureux devina qu'elle était sans défense et l'attira sur son cœur. Et dans l'ombre de ces mêmes arbres, témoins de la tentation coupable, ils échangèrent le premier baiser permis, baiser sans trouble et sans honte, gage de leur affection honnête.

X

Cette saison, pleine de soleil et de joies, touchait à sa fin ; le jour du départ allait sonner. Les sabotiers en maugréaient, car Printemps était devenu l'âme de la loge. Son travail était reconnu irréprochable.

— N'y a pas à dire, concluait la Plane, c'est de la belle ouvrage. Au bout de six mois ! Et un gars élevé dans les fermes, encore !

— Ça nous embête, qu'y s'en aille.

— Que voul'vous ! Turpin était bon... Pus de Turpin ! Toinet était bon... Pus de Toinet ! Voilà la vie du monde.

Cependant Marie Fougère passait des jours entiers sans mener son troupeau dans les landes, afin de rester près de son promis. Dès que l'ancien faucheur se trouvait libre, il la rejoignait. Ils se regardaient longtemps, sans parler, en gens qui s'ai-

ment et qui, avant de se séparer, gravent les images dans leur esprit et font avidement provision de souvenirs. Lorsqu'il ne leur resta plus qu'une semaine, Printemps emmena la Gervoisette après souper.

— Ta mère est-elle rentrée ?

— Non, je ne l'ai pas vue depuis hier.

— Viens jusqu'aux Croix-Chemins ; j'ai quelques mots à te dire là-dessus. Lui as-tu parlé de nos intentions ?

— Jamais ! fit la pastoure avec un involontaire mouvement d'effroi.

— Elle te bat?

Marie ne répondit pas.

— Elle est donc bien dénaturée !

— Tu connais sa peine. Autrefois, elle vivait autour d'ici, dans un coin, sans parler. Quand je l'approchais, elle criait : « Laisse-moi avec Guillaume. » On aurait juré qu'elle me haïssait. A présent, ce n'est plus la même chose ; la nuit, elle parle encore tout haut à mon frère, mais elle court toute la journée ; quand nous sommes ensemble, elle ne fait nulle attention à moi. Si elle me frappe, c'est parce que le bruit de ses rentrées me réveille, et qu'elle ne veut pas être vue à ces moments-là. Le reste du temps, elle ne me fait point de misères.

— Eh bien, moi, je l'ai recherchée de mon mieux

depuis que j'habite la loge; mais il n'y a pas d'honnêtetés qui tiennent : elle me regarde d'un air soucieux, me répond deux paroles, ou même rien du tout, et me tourne les talons. Je la flatte, je lui rends service, j'essaye de la questionner sur Guil laume : c'est comme si je chantais. Le plus souvent, je l'entends grommeler entre ses dents : « C'est un sabotier... » Et la voilà partie. Aussi mon embarras est grand, car ça ne serait pas honnête de se cacher plus longtemps d'elle; c'est ta mère. Je dois la prévenir avant mon départ que je pense au mariage.

— Puisqu'il le faut, fais-le, repartit la Fougère.

— Ça ne m'agrée pas plus qu'à toi, sois-en sûre; car, à parler franc, il n'y a rien de bon à tirer d'elle; mais le devoir est le devoir. Nous allons tout lui dire; attendons-la.

— Mais si elle ne rentre qu'au mitan de la nuit?

— Eh bien, quelle est ton idée?

— Remettons à demain. Si ma mère est au logis, j'attacherai mon tablier à la fenêtre dès la fine pointe du jour; tu seras prévenu ; à toi de la guetter à sa sortie. Je vous rejoindrai sans faire mine de rien, et devant moi tu lui conteras nos affaires.

— T'as trouvé le meilleur moyen. Va dormir ; je serai matinal.

Dès l'aube, Toinet fit sa ronde; le signal flottait à l'endroit convenu; il s'embusqua derrière un arbre, à quelque distance de la cabane, et se mit à épier le réveil de la veuve. Son attente ne fut pas de longue durée. La Gervoise parut bientôt sur le seuil. Elle se baissa vers la seille posée à gauche de l'entrée, sur une pierre plate; remplit d'eau le godet, se lava les mains et la face; puis, tournée vers le bois où depuis tant d'années elle évoquait l'image de son fils mort, resta quelque temps plongée dans un singulier état d'engourdissement. Printemps lui trouvait l'air si hébété, qu'il était pris de compassion et n'osait l'interrompre en sa songerie. Tout à coup elle se redressa, essuya son front du revers de sa manche, fit quelques pas et promena un regard inquiet autour d'elle. Les sabotiers n'avaient pas encore ouvert la porte de leur loge, car c'était jour de repos ; Toinet était entièrement masqué par les houx et les bourdaines : ses traits se détendirent. Cependant elle se retourna vers la maison pour savoir si sa fille l'avait suivie, le silence était aussi complet de ce côté-là. Alors elle marcha avec précaution vers le hangar, gravit les premiers barreaux de l'échelle et retira du milieu des planches qui formaient la charpente un

objet mince et long, auquel un rouleau de paille tressée servait d'enveloppe. Aussitôt la vieille femme gagna un sentier à peine frayé et s'enfonça dans le fourré.

Le sabotier frappa immédiatement au volet, la Fougère se montra derrière la porte entre-bâillée :

— N'aie crainte, je m'habille.

— Dépêche-toi, car ta mère s'en va bon train du côté des halliers.

Quelques minutes plus tard ils couraient sur les traces de la Gervoise. Toinet suivait sans peine la piste, car les talons des sabots avaient marqué leur empreinte sur la terre mouillée. Aux Croix-Chemins cependant il perdit un instant la trace, et ne la retrouva qu'en montant un chemin vert où les pas de la veuve avaient laissé un sillon dans la rosée. A partir de là, plus d'incertitude.

— Dis donc, Marie, l'innocente emporte quelque chose sur son dos, je ne peux deviner quoi. Le sais-tu ?

— Elle ne me dit rien, et je ne la vois pas ; comment veux-tu que je sois renseignée?

— Forçons le pas pour la rejoindre. Nous voilà déjà loin ; où va-t-elle ainsi ?...

Après une longue marche ils arrivèrent au bord d'une jeune coupe et découvrirent au loin une colonne de fumée.

— Voilà un fourneau de charbonnier là-haut. Elle aura fait un détour pour l'éviter, ça va nous donner de la tablature.

Plus ils s'avançaient, plus le jeune homme était forcé de reconnaître son erreur : les pas de la veuve étaient tournés directement vers le feu. Soudain il prit une allure hésitante et toucha du doigt le bras de sa compagne :

— La vois-tu? Elle est arrêtée devant la mouronnière; le charbonnier lui parle. Bon... Il ouvre son bissac et les voilà qui se coupent chacun un morceau de pain.

— Elle venait donc là?...

— C'est sans doute sa retirance, vois-tu bien. Approchons-nous, ils nous ont aperçus, et il faut en avoir le cœur net.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques pas les uns des autres, Toinet s'efforça de prendre un air aimable.

— La santé est bonne, ce matin? V'là un fourneau qui chauffe joliment.

— Bonjour, répondit Bastien d'un ton bourru.

Ni lui ni la Gervoise n'avaient bougé. Leur mine n'était rien moins qu'engageante. Toinet, remarquant que la femme s'était débarrassée de son fardeau, explora du regard les abords de la cabane et découvrit vaguement à l'intérieur de l'ouverture

l'objet débarrassé de son enveloppe; c'était un fusil.

— Qu'est-ce que tu lorgnes comme ça, cadet? interrogea le charbonnier d'un ton menaçant.

— Faudrait-il mettre ses yeux dans sa poche pour vous faire plaisir? Je n'ai pas le temps de les dévisser ni de les revisser. Je n'ai pas affaire à vous, au surplus; c'est la Gervoise que je cherche.

Celle-ci s'appuya, ployée en deux, contre la hutte, et grommela :

— Qué que tu me veux?

— Je suis venu avec votre fille pour vous parler. Allons-nous en devers le village, on causera mieux.

Le braconnier ricana.

— Il paraît que je vous gêne?

— Justement, fit Toinet, et même beaucoup.

La veuve se balança lentement, et d'une voix sourde murmura :

— Je suis bien là.

Bastien Palud entra dans sa mouronnière en affectant une dédaigneuse indifférence; Toinet saisit le bras de la vieille femme et l'entraîna malgré elle jusqu'au milieu du taillis.

— Vous oubliez donc, la Gervoise, que les sabotiers sont vos meilleurs amis, moi tout le premier?

Voyons, reprenez vos esprits, il faut causer à cœur ouvert.

Marie l'avait à demi enlacée et l'implorait du regard.

— Je vous aime bien, moi aussi; revenez à vous, ma mère. Voyez comme je pleure; dites-nous une bonne parole.

La veuve promena ses yeux de l'un à l'autre, balbutia quelques mots inintelligibles et se laissa conduire encore plus loin. Sa raison, troublée et non perdue, reparaissait par intervalles depuis qu'elle avait recouvré son activité physique. Que le souvenir de son fils la hantât, ou que l'influence du braconnier se fît sentir, c'en était assez pour rejeter sa pensée dans les ténèbres ; mais, à certaines heures d'apaisement, si elle restait farouche, du moins elle devenait consciente. Placée entre ces deux êtres qui ne heurtaient aucune de ses idées fixes, dont l'un pleurait, dont l'autre avait la voix de la prière, elle n'éprouva pas son horreur habituelle des visages humains, et ses nerfs se détendirent.

— Arrêtons-nous là, dit Toinet d'un ton caressant; asseyez-vous sur le bord de cet arrachis, et écoutez-moi, bonne mère. Vous devez savoir, car je ne m'en cache pas, que je recherche votre fille ici présente depuis plus de deux ans?

Elle le regarda vaguement sans répondre. Le garçon continua :

— Donc que je vas parti pour le régiment ; et à mon retour on se mariera.. La fille est consentante ; je viens vous demander s'il en est de même de vous ?

La femme fit un geste indéfinissable et garda le silence. Marie alors se pencha vers elle.

— On se convient, ma mère ; notre amitié est grande. Toinet Printemps est bon travailleur, vous ne manquerez de rien avec lui. N'est-ce pas que vous voulez bien ?

Cette voix émue et caressante produisit un effet extraordinaire sur la Gervoise ; elle se tourna lentement vers Marie Fougère comme si elle se fût souvenue tout à coup d'avoir une fille ; elle l'examina d'un œil qui avait perdu sa dureté ; la mère perçait sous la bête sauvage. Elle dit d'une lèvre tremblante :

— Marie... C'est toi ? Allons, allons, ne pleure pas.

— Ah ! s'écria Toinet triomphant, j'en étais sûr, moi, que vous êtes une brave femme ! Vous vous habituerez à moi, petit à petit ; les sabotiers ont du bon, allez ; je remplacerai près de vous votre fils Guillaume.

A cette parole imprudente la Gervoise fit un mouvement en arrière; son œil étincela.

— Mon Guillaume? Rien ne peut le remplacer. C'est les sabotiers qui l'ont laissé mourir; va-t'en, sabotier!

Le charme était rompu. Maintenant la Gervoise, l'air hébété, les repoussait avec des gestes incohérents; elle répétait d'une voix rauque : Guillaume, Guillaume.

— Ma mère, ma mère! disait la pastoure désespérée; puisqu'on s'aime, bénissez-nous donc!

— Espion! Toi avec les sabotiers? Jamais. Tu iras servante dans une ferme.

Le jeune homme lui secoua rudement le bras :

— Voilà une idée qui ne vient pas de vous. Je commence à voir clair.

— Me lairras-tu? fit la veuve en se débattant.

— Non; expliquons-nous. C'est Bastien Palud qui a décidé ça. Un restant de prison, une canaille... Vous n'apprenez que le mal avec lui! Mais vous ne ferez point ça, la Gervoise.

— C'est promis, répondit-elle. L'aveu lui échappait dans son égarement.

— Je vous dis que vous ne renverrez pas Marie du village, parce que vous êtes sa mère. Vous qui avez tant chéri Guillaume, souvenez-vous que l'honnête garçon vous priait tous les jours d'être

bonne pour sa sœur. S'il revenait, à l'heure présente, il vous jugerait, la Gervoise; il vous maudirait, puisque vous êtes mauvaise.

— Lâche-moi, tu me fais peur; je ne veux pas entendre ça.

— Vous écouterez jusqu'au bout. N'y a point de malheur qui tienne, quand on a un petit, on est mère, faut agir en mère. C'est Guillaume qui l'ordonne.

La Gervoise, domptée, reculait, reculait devant le sabotier devenu terrible. Elle bégaya :

— J'ai été bonne mère pour lui.

— Ce n'est pas assez. Vous en avez allaité deux, ça fait deux à aimer. Viens, Marie; ton heure est venue.

Il poussa doucement l'enfant vers la veuve.

— O ma mère, s'écria Fougère, laissez-moi vous embrasser comme je vous aime !

La vieille femme vit de nouveau passer dans ses ténèbres la lueur divine du maternel amour.

Elle posa une main sur la tête de Marie...

— Tu es fille de Gervois, sœur de Gervois; ma fille...

Une petite larme tremblait au bord de son œil cave, elle s'abandonnait au bras frémissant de la pastoure, lorsqu'un coup de sifflet éclata tout en haut, près du fourneau. Bastien Palud agitait son

bonnet de laine d'un geste dominateur. Elle tressaillit, écarta sa fille, et d'un œil effaré fixa le grand charbonnier. Celui-ci lança un autre coup de sifflet, puis un troisième plus strident.

— Faut que j'aille, grommela-t-elle de sa voix de folle.

— N'écoutez pas ce bandit, cria Toinet; regardez Marie, votre enfant; restez mère.

Le signal devenait toujours plus pressant. La Gervoise, ressaisie de nouveau par l'obsession, s'échappa brusquement.

— Me v'là! Elle sera servante de ferme. Va-t'en, sabotier.

Elle remontait le taillis en courant. Printemps, hors de lui, montra de loin un poing menaçant à Palud. Celui-ci, pour unique réponse, brandit son fusil de braconnier.

Quelques jours plus tard, les deux amoureux suivaient un sentier qui conduit aux landes de Maison-Brûlée.

Ils avaient revêtu l'un et l'autre leur costume de fête, mais leur visage ne répondait pas à la parure.

— Par deux fois elle avait repris connaissance, disait tristement Marie Fougère; mais depuis que

Bastien nous l'a enlevée, tout va de mal en pis. Consentira-t-elle jamais?...

— Depuis que je la sais en compagnie de ce gueux-là, je n'en dors plus. Et dire que je pars demain matin! Enfin, peut-être ce que nous allons faire tout à l'heure te portera chance; du moins je l'espère.

— Je te remercie de venir avec moi, Toinet.

— Divagues-tu? Puisque je t'accompagne tous les dimanches à la messe, pourquoi n'irais-je pas avec toi en pèlerinage à Saint-Antoine?

Tout en devisant, ils arrivèrent à l'endroit où la route de Neuilly s'élève au milieu des bruyères. Une carriole montait la côte au petit pas de son cheval, chargée de trois voyageurs. Le conscrit, qui allait traverser la voie, s'arrêta.

— Tiens! murmura-t-il à voix basse, c'est cette vieille pratique de père Cassemiche, qui va à la foire avec sa Renaude. Le Renaud y est aussi, ma parole. Dis-lui donc « bonjour mon oncle, » pour voir la tête qu'il va faire.

Fougère n'y vit pas malice et dit très haut :

— Bonjour, mon oncle.

— Pas bonjour, effrontée, risposta le bonhomme d'un ton rogue en faisant claquer son fouet pour se donner une contenance.

— Salut, salut, Cassemiche, lança Toinet avec

un regard moqueur. Vous voilà en bonne compagnie; il ne manque plus que Crinon dans votre guimbarde.

— Va donc te faire pendre et lui aussi, j'ai de la corde pour vous deux, s'écria le petit propriétaire que ce nom seul mettait en fureur.

— Ah, ah! Paraît que vous voudriez avoir de la corde de pendu dans votre poche? Vous n'êtes pas dégoûté.

— Donnez-lui donc un sou, à votre nièce la mendiante, cria insolemment la Renaude.

— Faut mieux être pauvre, riposta Printemps, que d'faire le commerce comme vous, la belle. Allez, vieux fou.

Cassemiche, hors de lui, fit prendre le trot à son bidet pour ne plus entendre les railleries du jeune homme.

— Encore un, dit celui-ci en suivant des yeux la carriole, encore un qui ne nous porte pas dans son cœur.

— Est-ce de notre faute?

— Non, et ça ne fait rien; les sabotiers n'ont besoin de personne. Rien ne nous empêchera d'être heureux, va.

Advenus à la Maison-Brûlée, les deux promis parcoururent la brande, où s'était écoulée la première enfance de la Gervoisette, et Toinet aida

celle-ci à faire un gros bouquet de fleurs sauvages. Après quoi il ramassa, dans les ruines de la cabane, un caillou rond qu'il posa au fond de son mouchoir disposé en sac; et le sol ferme du sentier résonna de nouveau sous leurs pas.

La chapelle de Saint-Antoine est construite de l'autre côté des bruyères, dans les grands bois de chênes de la Motte, loin des maisons et des chemins, au fond d'une vallée si déserte que les habitants du pays n'y arrivent pas toujours sans s'être égarés. Un étroit passage, qu'on dirait frayé par les bêtes sauvages, descend en lacets capricieux du sommet de la steppe jusqu'au bas du coteau. La main du passant lutte contre les rameaux enlacés de la chênaie, ses pieds s'embarrassent à chaque pas dans le fouillis de genêts et d'ajoncs. Aux épines du hallier succède une muraille de verdure, et il hésiterait à s'avancer davantage, si son oreille n'était frappée du grondement adouci d'un torrent. Le val est proche. En même temps le sol, rude jusque-là, devient mol et frais, dans la clairière où le lichen des marais a gonflé son pâle tapis. Voici le ruisseau rapide, qui tournoie, se précipite et rebondit au milieu des roches éboulées, couvrant les roseaux de son écume argentée, et de la cascade au remous continuant sa chanson éternelle. Là il s'est divisé en deux bras; deux troncs d'arbres

jetées d'un bord à l'autre livrent passage au pèlerin ; il s'arrête à mi-chemin, appuyé sur la perche que le voyageur de la veille a fraternellement déposée sur la rive ; les rayons du soleil, perçant le dôme de feuillage, éclairent çà et là le torrent qui coule sous ses pieds ; les reines des prés, penchées sur le bord, s'y mirent avec un balancement gracieux, et la viorne retombante frémit sous les caresses de l'eau. Le voyageur contemple et comprend : il a sous les yeux la vie sans fin et sans tombe, Dieu n'est pas loin. Encore quelques pas, un chemin vert s'offre à lui ; et tout près, au milieu des arbres séculaires, dans la majesté du désert, paraît la chapelle de Saint-Antoine.

Elle est petite, humble, cachée plutôt qu'assise sous les chênes ; on touche presque son toit de la main ; la clochette qui la surmonte parle moins haut que le torrent. Elle n'est grande que par la nature qui l'environne et par le sentiment qui a fait poser là une croix sur quelques pierres. A l'origine, ce fut certainement un ermitage ; sa situation l'atteste, non moins que le puits creusé à une faible distance. Le renom d'un solitaire y attira sans doute les premiers fidèles, et lorsque le serviteur eut disparu, on continua d'y venir prier le patron. Aujourd'hui le lieu est encore en odeur de sainteté. Les habitants de cinq ou six paroisses s'y ren-

dent chaque année, soit isolément, soit en procession sous la conduite du pasteur. Jamais on n'y parla de miracles; le pèlerin fatigué se désaltère à l'eau du puits sans lui attribuer des vertus surnaturelles. Le paysan se borne à considérer saint Antoine des Bois comme favorable à la guérison des maladies et comme consolateur des affligés. On lui apporte les infirmes sur un brancard; les vieillards qui ont encore un désir terrestre y viennent, pieusement soutenus par les jeunes; tout ce qui étonne ou effraye l'imagination doit trouver là son apaisement; les amours contrariés ne comptent que sur saint Antoine. Plus touchants encore sont les vœux que l'on prononce à la chapelle; on s'y jure fidélité, on s'y fiance; on y parle aux morts les plus chers, avec la certitude que le bon saint portera là-haut les paroles de tendresse et de regret. Nul ne s'agenouille devant la chapelle sans y déposer un témoignage de sa foi; c'est pour tous une petite croix faite de deux baguettes de coudrier. Les femmes y ajoutent un bouquet de bruyères, remplacé au printemps par une gerbe de pâquerettes. Les murs de la chapelle en sont recouverts; quelques mains, plus diligentes, ont planté leur ex-voto dans les fissures; le reste est suspendu aux poutrelles ou s'entasse en pyramides sous le porche. Le sanctuaire est fermé à clef; les

prêtres seuls y peuvent pénétrer pour célébrer l'office; mais il n'est séparé de l'appentis que par une cloison à claire-voie; saint Antoine, debout sur l'autel et visible à tous, sourit de tout près, à travers le grillage, à ceux qui le viennent prier. A quatre pas de l'oratoire s'élève, en pleine forêt, la chaire des temps primitifs : rien qu'une dalle, recueillie dans le lit du ruisseau et posée à plat sur un tertre; c'est de là que le prédicateur fait tomber sur la foule inclinée les paroles de paix et de foi.

Mais, chez ces rudes paysans des bois, la croyance ne va pas sans la superstition; il faut toujours que l'idée prenne une forme concrète et réponde aux préoccupations matérielles. Si les pèlerins de saint Antoine n'exigent pas des prodiges, ils attendent au moins de lui, pour la guérison de leurs maux, l'intervention surnaturelle; et, pour le toucher plus sûrement, ils mettent sous ses yeux l'image physique de leur souffrance. De là l'usage, dont l'origine paraît antérieure au christianisme, de poser des pierres propitiatoires. La pierre, si elle touchait au sol, serait inefficace; d'autre part, elle doit être placée à la hauteur du membre malade; c'est ainsi que dans le bois il n'est pas d'arbre qui ne supporte des grappes de cailloux fichés dans l'écorce ou enfoncés dans la fourche des branches.

Celui-ci est tout en bas : c'est la « pierre-de-mal » d'un boiteux; celui-là, planté au niveau de la ceinture, parle au saint d'un poitrinaire; cet autre gît plus haut, c'est qu'il s'agit d'une tête faible. Lorsque tous les croyants seront partis, à l'heure où le loup rôde, saint Antoine quittera son sanctuaire pour inspecter les pierres au clair de lune. Les voyant, il se souviendra, et prononcera les mots qui guérissent.

Cette superstition naïve et touchante, née de l'espoir en Dieu, amène à saint Antoine tous ceux qui pâtissent ou voient pâtir dans les chaumières ; les couteaux taillent la petite croix votive, les ramées du chêne reçoivent en dépôt la pierre ronde, la foi est partout ; et si le vent nocturne a renversé l'offrande pieuse, le premier de ceux qui viendront demain la relèvera en s'efforçant de retrouver la place où elle fut mise.

Marie Fougère et Toinet Printemps, en arrivant à la chapelle, s'agenouillèrent sans témoins. Pendant que la jeune fille récitait sa prière devant le vieux grillage du sanctuaire, son compagnon s'enfonça dans le taillis voisin pour y façonner les croix. Il entailla légèrement un scion de deux pieds, suivant la coutume, et passa dans la fente une baguette plus courte, qui devait figurer les bras.

— Voilà, Marie; pique la tienne dans ce trou, je vais grimper jusqu'au toit pour y placer l'autre. Jette à présent ton bouquet devant le saint, on dit que ça porte bonheur. A présent, viens aux arbres.

Ils s'approchèrent d'un chêne dont les basses branches étaient étrangement contournées, comme la ramure d'un cerf.

— Tiens-toi droite devant le tronc; t'as quatre pouces de moins que la Gervoise; je vas calculer la hauteur de sa tête. Bon; ma pierre est à l'endroit juste, et elle est solide. Demande maintenant à saint Antoine de guérir sa pauvre cervelle.

Ils revinrent sous le porche de la chapelle et se tinrent debout, les yeux fixés sur le saint. Toinet prit la main de Fougère.

— Marie, devant celui qui lit dans mon cœur, je te prends pour femme. Je vais partir, mais je reviendrai fidèle. Je te traiterai toute ma vie comme tu le mérites, et s'il nous vient des enfants, je me conduirai en bon père.

— Et moi je te jure, Toinet, de t'attendre en honnête fille, de te recevoir au retour avec la joie dans l'âme, et d'avoir toujours soin du ménage.

— Nous voilà promis pour la vie.

— Rien ne défera ce qui est fait.

— Saint Antoine, quoique je ne sois guère

dévot, je vous prie tout de même de nous aider.

— Saint Antoine, protégez-nous.

Printemps alla ensuite s'asseoir au pied du tertre et laissa Marie Fougère à ses oraisons. La jeune fille écoutait, en priant, le bruissement des feuilles et le murmure du ruisseau; le soleil épandait ses pâles rayons, par l'ouverture des ramêaux balancés, jusqu'aux jonchées de croix de coudrier et de bouquets de bruyères. C'était encore la forêt, encore la lande, toujours la nature amie; Marie se sentait ainsi plus confiante devant l'autel. Quand, pour la dernière fois, ses yeux, éblouis par la lumière, cherchèrent saint Antoine dans l'ombre obscure de l'autel, il lui sembla que la statue peinte inclinait doucement la tête en signe de bonté. Elle tressaillit de contentemént, et dit en rejoignant son fiancé :

— Le saint est avec nous.

— Qu'il te protège, Marie.

XI

Bastien Palud suivait avec précaution un fossé creusé entre deux fourrés de sapins ; la Gervoise marchait derrière lui, les yeux fixés sur le sol. Tout à coup le charbonnier s'arrêta et dit à voix basse :

— Voilà son piqué ; tenez : sur la crête.

Il enleva du doigt une couche de feuilles aplaties et mit à découvert la marque de deux pinces moulées dans l'argile.

— C'est bien elle. Cette biche-là ne quitte pas le carré depuis une semaine ; faut décidément qu'elle passe au saloir. Remarquez sa coulée, la mère ; elle saute toujours là.

Effectivement les traces étaient visibles du routin que le fauve s'était frayé en broussant dans le semis. Palud retroussa sa blouse, déroula un long fil de fer dont le nœud coulant lui serrait la taille,

en remit l'extrémité à sa compagne; après quoi il courba de son bras vigoureux un baliveau, le fixa à trois pieds de terre dans un fragile entrecroisement de jeunes pins et l'arma du collet métallique. La biche, en suivant sa voie ordinaire, devait fatalement donner de la tête au centre du cercle et par le seul effet de la poussée imprimer à l'arbre un mouvement de détente.

— Elle n'aura pas le temps de se débattre, fit le braconnier en balayant la terre à coups de bonnet, je la trouverons pendue demain matin. Ne piétinez pas par ici, la vieille; l'odeur de chrétienne mettrait la bête en défiance.

— Qui portera la biche morte? interrogea la Gervoise.

— Ah! voilà... Jusqu'à la mouronnière, j'm'en charge; mais pus loin, bernique. A présent que vot' fille a vu mon fusil dans vos mains, la mèche est éventée. Nous ne sommes pas les maîtres en forêt, à cette heure.

— A qui la faute?

— A Marie Fougère, donc. Elle nous épie avec ses sabotiers.

— Malheur!

— Si vous m'aviez écouté, on serait pus tranquilles.

— Qué faire?

— L'envoyer en condition dans une ferme, pardi. Je vous l'ai rabâché cent fois.

— A pleure toujou quand j'y en parle.

— J'm'en fiche pas mal ! Si elle reste au village, nous serons dénoncés et poursuivis ; la mère de Guillaume ira en prison.

— Oh !

— Rien de pus sûr. Les sabotiers feront prendre la vieille comme ils ont laissé péri le garçon. Marie est de moitié avec eux.

— La maudite ! grommela l'idiote en serrant les poings. Le braconnier, voyant qu'elle l'écoutait mieux que d'habitude, lui posa une main sur l'épaule et poursuivit :

— C'est une méchante péronnelle, entendez-vous ça ? Faut qu'elle s'en aille du bois, ou ben je vous renoncerai, mé ! Adieu la chasse et les pièces de dix sous.

La Gervoise se courba comme un chien qu'on fouette.

— La garcette partira, dit-elle.

— Eh ben, tout de suite, puisque vous voilà enfin décidée. M'est avis qu'ils ont besoin d'une domestique au Tertre, j'vas tirer la chose au clair d'ici demain. Tant qu'à vous, prévenez-la sans cérémonie. V'là trois mois que ça traîne, il faut en fini.

Les deux acolytes allèrent ensemble jusqu'à la

Pierre-à-Jacquot pour signifier à la pauvre fille l'arrêt cruel. Ils trouvèrent bien les deux vaches et la génisse en train de paître sur la brande, mais la cabane de Fougère était vide; Marie avait quitté le plateau.

— Elle est sans doute descendue au village, dit avec dépit le charbonnier; allez bien vite lui faire la commission, car j'veux qu'elle parte.

La veuve ne devait pas trouver sa fille dans la loge des sabotiers plus que sur la lande : Marie était à ce moment dans les champs, de l'autre côté de la Tremblaye. Elle courait, courait, en longeant les chaintres, si rouge et si essoufflée, qu'on aurait pu lui crier, sans crainte de se tromper : « Fougère, Fougère, tu vas à un rendez-vous, tu vas parler d'amour. »

Qui donc l'attendait, du côté des prairies? Le regard d'un passant curieux n'eût découvert personne de suspect; la pie perchée sur la pointe du plus haut peuplier ne pouvait apercevoir aux alentours que la Henriette Belœil assise à l'appui d'un échalier et cousant un petit bonnet à trois pièces. Oui, la pie, dont l'œil ne se trompe jamais, voyait sans doute la Henriette, car vraiment c'était bien elle. Son garçonnet se tenait à demi couché sur un coin de son devantier et s'amusait à mouler des pâtés de sable avec le fond d'une gourde cassée.

Le troupeau errait dans la pièce d'herbe, une des meilleures brandes de la commune : onze brebis et leur bélier, neuf vaches et trois veaux d'un an, sans compter le taureau, pensif et sournois, qui levait sa tête carrée vers les branches mouvantes de la haie et quoaillait avec impatience, bien qu'on ne fût pas dans la saison des mouches. Les bêtes étaient équipées d'une façon qui sentait la bonne gardienne, les grosses laitières, trop portées à s'attaquer aux arbres fruitiers, étaient embricolées ; la génisse blonde, connue pour son humeur folâtre, traînait un pesant rondin entre les jambes ; et la dernière achetée, connue pour peureuse et maligne, avait sur le front une visière en planche. Le chien lui-même avait été mis hors d'état de mal faire en vaquant à sa besogne ; il était tripède, ainsi que disent nos paysans, autrement dit une de ses pattes de devant était attachée à son collier, ce qui le rendait boiteux et l'empêchait de courir trop vite après le bétail. Avec cette fille-là rien n'était oublié ; soigneuse et tout entière à l'ouvrage, elle ne songeait qu'à se faire pardonner sa faute passée en faisant mieux que les autres. Non que le monde lui en voulût, c'était au contraire à qui la plaindrait, mais l'obstacle était son enfant ; on le trouvait embarrassant dans les maisons, et elle ne voulait pas s'en séparer. Aussi

avait-elle été réduite à louer une chambre dans un hameau, et à prendre l'état de journalière. Henriette Belœil au début allait de ferme en ferme, lavant la lessive, remplaçant les malades, aidant l'un et l'autre à l'époque des travaux pressés. Dans les commencements, lorsqu'elle chômait, elle n'avait pas hésité à manier la pelle et la bêche ; mais tous les hommes s'y étaient opposés par humanité, car la tâche était au-dessus de ses forces, et vu l'estime qu'elle inspirait, chacun s'était offert à l'occuper. A présent elle était tirée d'affaire ; un gros cultivateur l'avait prise pour servante et avait accepté la présence de l'enfant chez lui. C'était un conseiller municipal, bien famé ; son entrée dans cette maison fut la fin de sa honte et de sa misère.

Ceux qui l'avaient recueillie en furent tôt récompensés. Pas de fille plus propre et plus alerte, avec elle rien de cassé, tout à sa place ; le linge sentait bon, les ferrures des armoires reluisaient comme lames d'argent, le beurre baratté par elle était payé plus cher, la volaille engraissait à vue d'œil, son économie augmentait le profit, nulle ne l'égalait pour tirer l'aiguille, faire la soupe ou panser un panaris. Elle habitua son petit François à s'amuser sans tapage et à se rendre utile selon son âge. Cet enfant était devenu l'objet unique de sa vie ; placée maintenant en bon lieu avec lui, elle se

serait trouvée heureuse, n'eussent été les regrets que lui causait l'abandon de son frère. Lorsqu'elle allait aux champs, Henriette emportait toujours de l'ouvrage à sa maîtresse ; mais, au lieu de perdre ses heures comme les donzelles qui ne pensent qu'à chanter ou chercher compagnie, elle avait bientôt fait de rapiécer les hardes de la ferme pour tailler la petite blouse de son François.

Donc, ce jour-là, Henriette cousait en surveillant ses bestiaux, tandis que Marie Fougère descendait grand'erre des landes vers la vallée. Elle se retourna toute souriante au bruit des sabots sur les pierres.

— Te voilà donc ? J'en étais sûre...

— Ne t'avais-je pas dit que je viendrais ?

La Gervoisette arracha quelques fougères sèches au bord du fossé et vint s'asseoir tout près de la fille de ferme.

— Oh ! J'ai couru... Et mes bêtes, que j'ai délaissées sur la varenne ! mais je voulais te voir, rien qu'un peu.

Henriette lui lança un regard malicieux.

— C'est-y pas une miette par intérêt ?

— Par amitié aussi, va !

La jeune forestière posa un bras câlin autour du cou de sa compagne, l'attira doucement à elle, et toutes les deux demeurèrent ainsi, enlacées.

— Tu es si bonne pour moi !

— Ah çà, vas-tu me remercier, à présent? s'exclama Henriette Belœil. Tu comptes mal : quand une personne qui a fauté peut être la camarade d'une honnête fille comme toi, c'est elle qui redoit.

— C'est Renaud qui a fauté et non toi. Toinet me l'avait bien dit avant de partir : « Va la trouver, n'y en a pas de meilleure. » Et depuis qu'il n'est plus au pays, n'est-ce pas toi qui m'a réconfortée?

— Printemps m'a soutenue autrefois, je ne fais que mon devoir en te consolant aujourd'hui.

Marie, la tête inclinée, gardait le silence, Henriette ajouta en l'embrassant :

— Le devoir m'est doux, je te le jure, car il me semble que t'es ma sœur.

— Ah ! que tu me fais de bien ! soupira la Fougère. Sans toi je serais si seule !

Elle se pencha vers le garçonnet qui l'examinait d'un grand œil curieux.

— Bonjour, François, t'es ben mignon, à-nuit, avec ton gilet neuf. Viens donc m'accoler, je vas te donner quelque chose.

— Qué? demanda l'enfant qui s'approcha sans hâte en se grattant la tête.

Marie porta une main derrière son dos et prit un minuscule moulin à vent qu'elle avait tenu caché jusque-là.

— Tiens, dit-elle en le lui présentant, voilà pour t'amuser.

— Quéq'c'est?

— Un moulin que je t'apporte du village. Tu n'as qu'à tirer le fil, comme ça, et les ailes tournent. Vois-tu ?

François s'empara vivement de l'objet, le retourna en tous sens et s'efforça de comprendre avant de se livrer au jeu.

— C'est un sabotier qui a fait ce moulin pour mon garçon? interrogea Henriette avec une émotion mal comprimée.

— Oui ; le gros Philippe.

Pendant une minute elles cessèrent de parler. Enfin Marie reprit :

— Ne te chagrine pas ; Belœil ton frère est bien changé ; La Plane et Philippe m'aident, mes paroles ne sont pas perdues. Hier encore il m'a questionnée sur François et sur toi; je suis sûre de te le ramener.

— Que le bon Dieu t'entende!... Il ne me manque plus que cela. Et toi, ta mère te tourmente-t-elle encore?

— Pas autant. On dirait que ça lui coûte de me renvoyer. Nous espérons qu'elle a renoncé à ses intentions.

— Tant mieux, ça serait dur d'annoncer à Toinet

que tu n'es plus dans la lande. Ce pauvre gars ! Il n'est pas déjà si content au régiment. Mais n'ayez souci, le temps marche; voilà quatre mois qu'il est parti ; plus que huit à attendre.

— Dis donc, lança Marie Fougère au bout d'un instant; si tu voulais... tu sais bien : on relirait sa lettre.

Henriette roula son travail en riant.

— Mais puisque je te l'ai lue déja plus de dix fois !

— Ça ne fait rien, je serais heureuse tout de même. Et puis... c'est pour la savoir par cœur.

— Je n'ai pas envie de me moquer de toi, ma chère fille. Je te la lirai tant que tu voudras. Donne.

La Gervoisette tira de sa poche un livre tout neuf, dans les pages duquel était déposée une lettre chiffonnée, aux plis noircis.

— Tiens ! s'écria Henriette; tu as un livre, à présent ? Qu'est-ce que ça signifie?

— Ton frère me l'a acheté hier à Neuilly. C'est pour apprendre à lire. Si tu savais ce qu'il m'en coûte de ne pouvoir ni parler moi-même à Printemps, ni l'entendre ! Quand je reçus son papier, en étais-je plus avancée ? Tu lui as répondu de ma part, c'est bien, mais pourtant ce n'est pas la

même chose. Henriette, je t'en prie, faut que tu me rendes savante, pour que j'écrive à Toinet.

— Ce n'est pas si aisé !

— Fais-moi seulement connaître mes lettres, après ça je travaillerai par moi-même ; j'y passerai plutôt les nuits... je veux savoir !

— On peut essayer, mais le temps nous fera défaut. Ton galant sera revenu avant que tu sois guérie de ton ignorance.

— Eh bien, en voyant que je m'y suis mise, il me trouvera moins sotte et m'aimera mieux. La première fois j'ai fait une croix sur le papier ; il faut que je signe de mon nom la prochaine lettre. N'est-ce pas qu'il sera content ? Qu'en penses-tu ?

— Je ne dis pas non, mais je me crois trop bornée pour t'instruire.

Elle posa le rudiment sur ses genoux, indiqua du doigt les première lettres et prononça :

— A B C.

— A B C, répéta Marie avec une énorme contention d'esprit.

La leçon se poursuivit pendant quelques instants. La jeune fille s'écria avec joie ;

— Je reconnais l'M. C'est la première lettre de mon nom. Ah ! bientôt je pourrai lui écrire : « Marie t'aime... »

Puis elle laissa glisser le livre que toutes les

deux soutenaient à la fois, et murmura d'une voix caressante :

— Henriette, lisons sa lettre, maintenant, dis? L'amie obéit sans retard au caprice prévu et déplia la missive du soldat. L'écriture de Toinet eût exigé plus de science pour être déchiffrée; les phrases psalmodiées avec d'impitoyables erreurs de traduction arrivaient une à une aux oreilles de Marie émerveillée, qui en saissait par instinct la tendresse touchante. Dès qu'Henriette hésitait, elle suggérait le mot qui devait suivre. Au bas de sa première page, la lectrice s'arrêta sur cette fin de ligne : « J'espère que tu es comme par le passé... » et tourna lentement le feuillet; la fiancée du sabotier frappa des mains et cria:

— Mais va donc ! ça continue là haut par : « dans ta cabane de fougères sur la lande, et que tu... te que tu... et que tu... et que tu y penses à l'absent. » Quel bonheur ! Je commence à me rappeler les paroles et les endroits du papier où elles sont marquées.

Elles restèrent longtemps encore à relire la lettre, à parler de Toinet; Marie embrassait son amie, caressait François, souriait à la haie d'épines.

— J'ai le cœur en joie, vois-tu bien ; apprends-moi vite à lire, pour le cher gars qui est loin.

La servante lui montra du doigt le soleil qui déjà s'enfonçait derrière la cime des arbres.

— Pas ce soir. Vois-tu l'heure ?

— Ah ! je me sauve. Mais c'est demain dimanche : viendras-tu ?

— Oui, à la relevée, sur ta garigue.

— Non, ma Henriette ; viens chez nous, au village.

— Oh ! Jamais je n'oserai. Et mon frère?

— Crois-moi, viens-y ; viens quant et François ; je te jure qu'il le faut.

Henriette Belœil secoua tristement la tête.

— Ça ne servira à rien, mais j'irai.

Marie Fougère courut à la recherche de son petit troupeau et gagna la forêt. Précisément lorsqu'elle arriva aux environs de la loge, Jean Belœil, qui ébranchait un bouleau, la héla gaiement.

— Tu te dépêches fort, petiote ?

— Bonsoir, lambin. Si ta serpe ne faisait pas tant de bruit, je m'approcherais peut-être.

Le garçon laissa l'outil enfoncé dans le bois, secoua sa blouse et attendit.

— Dis donc, tes oreilles ont dû tinter cette vêprée, car on a parlé de toi.

— C'était un joli sujet de bavardage ! Et qui ça donc ?

— Moi, tout simplement, et une autre que tu connais : Henriette Belœil.

Le visage du sabotier s'assombrit. Il répondit d'un ton sec : « Ah ? » Et tourna le dos.

— Jean, ta sœur viendra me voir ici demain ; entends-tu ?

— C'est ton affaire.

— C'est la tienne. Vous vous donnerez le baiser de paix.

— Nenni, par exemple !

Marie Gervois se plaça résolument devant lui.

— Veux-tu que je te dise une chose, Jean Belœil ? Eh bien, ce que tu fais est lâche.

— Tais-toi, maigriotte.

— Oui, lâche, parce que, à l'heure où tout le monde fait bon visage à la Henriette, il n'y en a qu'un pour la repousser, c'est toi ; et tu es son frère ! Puisque tu as du cœur pour moi, comment n'en as-tu pas pour elle ? Toinet l'aime bien, lui, moi de même ; la voilà bien placée ; elle se conduit honnêtement. Qu'as-tu contre elle ?

— Je ne lui en veux pas de ce qui est arrivé, et j'ai été le premier à la défendre ; mais ça a fait trop de tapage, le public a trop jasé ; on a ri de mon nom et de moi par rapport à elle, voilà ce que j'ai.

— Ça n'a pas été de sa faute.

— J'en conviens, mais ça y est tout de même.

— Et le petit gars que tu abandonnes, n'est-il pas innoncent de tout ?

Belœil, à bout de raisons, montra qu'il n'était, comme tant d'autres, que mal conseillé par l'amour-propre.

— Toujours ma sœur, toujours mon neveu ! V'la souvent que tu m'attaques à leur occasion. Crois-tu donc que j'irai leur faire des avances ? répondit-il avec un feint emportement.

— Je ne t'en demande pas tant. C'est Henriette qui viendra te prier, pour François et pour elle.

— Je n'ai refusé là-dessus ni la Plane ni toi. On verra.

— Non, c'est tout vu, mon bon gars Jean ; faut point rechigner, car ton cœur t'y porte. T'es point lâche, va, j'ai dit ça par colère d'amie. Pardonne à ta sœur la peine qu'elle t'a causée sans volonté... Si tu savais comme le gamin est gentil, tu voudrais le manger.

— Allons, allons, tu me mets la tête sous l'aile; tu ferais passer le village par un chas d'aiguille. Ecoute, si elle vient demain, tu lui diras que je suis allé fumer une pipe aux Croix-Chemins. Elle n'aura qu'à y venir, avec le mioche.

Le rude habitant des bois était ému; il essaya de siffler pour garder bonne contenance, mais le son expira dans sa gorge.

— Ah ! s'écria Marie Fougère qui prévoyait la joie de son amie ; que je te remercie, et que je suis contente !

Comme elle prononçait ce mot, une voix rauque s'éleva derrière elle.

— J'suis contente aussi, car tu vas partir.

C'était la Gervoise, qui s'était approchée à pas de loup et la regardait fixement. La pastoure trembla en retrouvant dans les yeux de sa mère l'égarement haineux des premiers jours.

— Mon Dieu, mon Dieu, s'exclama-t-elle, sentant bien que la résolution implacable était prise.

— Tu seras servante, au Tertre, après-demain lundi.

Belœil voulut intervenir ; la veuve le repoussa et s'enfuit en répétant :

— Lundi. Le bois est pour nous, non pour vous.

Le lendemain, Henriette Belœil se réconcilia avec son frère Jean ; c'était la dernière rédemption de la fille-mère ; l'enfant naturel avait une famille, la vie régulière et sans larmes recommençait pour l'abandonnée. Elle revint radieuse des Croix-Chemins, appelant Marie.

— Monte le sentier, lui dit Philippe ; la Fougère n'est plus là, sa mère lui cause du tracas ; elle t'attend à la Pierre-à-Jacquot.

— J'y vais donc.

— Le marmot a-t-il été content du moulin? Je lui ferai d'autres amusettes quand ça vous plaira. Tu viendras souvent nous voir au village, la Belœil, à présent que t'es remise avec ton frère ? J'en serons tous contents, moi le premier. Et mêmement que je te parlerai peut-être d'autre chose dans quéque temps.

La fille de ferme rougit.

— Le plus pressé, dit-elle, est de remercier Marie qui vient de me rendre le bonheur. Adieu, pas, Philippe.

Sans s'arrêter autrement, elle partit à la recherche de son amie.

La Gervoisette s'était réfugiée dans sa petite cabane de pastoure; et, pelotonnée au pied de la roche, restait à demi évanouie en sa cruelle désespérance. Ainsi Bastien Palud l'emportait. Les hésitations de la veuve, semblables à un retour de la raison, avaient fait place à l'ordre brutal; c'en était fait de ce réveil de la maternité, tant de fois entrevu depuis quelques mois; il fallait quitter la forêt; plus encore: s'éloigner de la lande. Hélas! c'était tout perdre, car hors de là rien n'existait pour elle. Son œil découvrait au loin, sur le versant opposé, les brandes de la Maison-Brûlée... C'est en cet endroit qu'elle avait erré librement, à l'âge de l'insouciance; le malheur s'était abattu sur elle, et l'avait arrachée

au premier asile. Plus tard, ce fut la loge des sabotiers, la douceur des amitiés, le courage reconquis au bruit des chansons forestières; les courses à travers les bruyères, dont rien ne lui mesurait l'étendue; l'éclosion de la foi et de la pensée, les contemplations sans fin, les rêves de l'amour... Et une main cruelle lui prenait tout, l'enlevait à sa patrie adoptive.,. Il fallait, comme la première fois, pleurer et dire adieu! N'avait-elle pas été déjà assez éprouvée? La pauvre fille se souvenait de tout ce qu'elle avait aimé: son frère Guillaume, son chevreau, le lérot, tous morts; Turpin, le compagnon consolant, disparu; Toinet, le cher espoir de sa vie, parti! Pourquoi tout lui ôter ainsi, à elle qui demandait si peu? Laissez-moi ma lande, tout au moins; ma lande rose, ma lande sans bornes, où tout me sourit, où j'ai appris à penser, où je vois ce que d'autres ne voient point; c'est là que j'oublie les coups reçus, les terreurs nocturnes de la maison; j'oublie là que j'ai une mère et que je suis une orpheline...Et quand, au lever du soleil, tout s'anime et tout parle, je suis si heureuse, seule, seule dans les grandes varennes; une voix chante au fond de moi, mon cœur bat... Ma mère, ma mère, laissez-moi ici, tout m'y connaît et m'y console; laissez-moi sur le plateau respirer à l'aise et attendre mon cher promis!

Non, la Gervoise a décidé qu'elle partira. La Fougère ne restera plus avec son ami l'ajonc d'or et sa sœur la bruyère blanche; ses compagnes les vaches pies seront emmenées, elles aussi, loin de la brande; adieu, les songeries qui prenaient leur vol derrière un nuage, car on ne pense pas lorsqu'on n'est plus seule; au lieu des courses capricieuses, il va falloir subir le travail de prisonnière qui fait mourir. Ayez pitié, la Gervoise, je ne vous gênerai point dans le bois; quand il vous plaira de porter le fusil du charbonnier, mes yeux resteront clos; si vous me frappez, je vous dirai merci; il ne me faudra qu'un peu de pain sec... mais, je vous en conjure, souffrez que je ne sois pas servante, que je reste sur ma garigue, toute petite, dans un coin... On y supporte bien les bêtes sauvages: faites-moi la grâce d'y vivre comme elles dans la paix.

Marie avait dit, les mains jointes, toutes ces choses à la Gervoise; elle avait été durement repoussée; c'en était fait. Et maintenant elle les redisait, dans un élan de prière, au vent, au nuage, aux arbrisseaux; elle demandait aux oiseaux de lui prêter leurs ailes pour s'enfuir.

Henriette, en s'approchant, sentit sa joie s'évanouir.

— Pauvre mignonnette... Moi qui arrivais si

contente, faut-il que je te trouve ainsi tout éplorée !

— Je me réjouis de te savoir heureuse, ma douce ; mais pardonne-moi de ne pas rire, j'ai le cœur trop gros. Ma mère veut que je m'en aille ; j'irai servante dans la plaine.

— Aie plus de courage. Ta condition sera pareille à la mienne, et tu vois que je suis sans chagrin.

— Ce n'est pas la même chose. Je n'aime que la lande et le village des sabotiers, moi ; c'est cet air-là qui me fait vivre; las ! partout ailleurs j'étoufferai.

— Eh bien, reste ; les sabotiers te garderont parmi eux, malgré la Gervoise.

— Non, je dois obéir. Tout est fini. Tu ne m'instruiras plus... Jamais Toinet ne lira mon nom écrit de ma main sur un papier...

— Veux-tu que je l'avertisse de ce qui arrive ?

— Au contraire, je te le défends. S'il savait que j'ai de la peine, il en aurait aussi...

— Où iras-tu comme ça?

— Au Tertre. La servante se marie ; demain je demanderai sa place.

— La maîtresse sera au marché, attends la soirée. Je la connais, je t'y conduirai.

Le lundi, à l'heure même où Marie disait adieu

à ses bruyères, l'oncle Cassemiche était en liesse. Enfin! le débiteur de Crinon, ce bonhomme dont la déclaration achetée était une perpétuelle menace, avait rendu l'âme la nuit précédente. Celui-là mort, la vieille fille qui se tenait prête à parler d'après lui, disparaissait du procès, vu son imbécillité : donc le Crinon n'avait plus de témoins. Le maître de la Tremblaye se trouvait dès lors, grâce à ses amis Renaud, que nul ne démentirait, certain d'appréhender la terre convoitée; aussi comme il allait assigner son adversaire!

Son plaisir était si vif qu'il ne pensait qu'au procès gagné. S'il avait un instant songé à la fureur du voisin, le paysan se serait sans doute frotté les mains un peu moins fort. Crinon, en effet, était en proie à la même passion, et la violence de son caractère s'opposait à ce qu'il se soumît à la défaite. Il est vrai que la mort de son témoin l'avait de prime abord anéanti.

— Du coup, tout est fichu... La terre est à lui! s'était-il écrié avec désespoir.

Mais l'envie de la défendre, de l'avoir, avait surexcité sa colère; il s'était mis à boire pour s'éclaircir les idées, suivant son expression favorite ; l'audace lui était revenue. Maintenant il vociférait, en frappant de terribles coups de poing sur la table:

— Ah! la terre est au coquin? Pas encore, nom de nom; on verra bien!

Il arriva ainsi graduellement jusqu'à cet état de froide démence qui rend les gens de sa sorte capables de tout. Toute sa morale se réduisit à un seul point: ne pas se faire prendre.

Cassemiche ne s'inquiétait de lui que pour en rire. Il voulut fêter cet heureux jour avec ses fidèles alliés les Renaud; alla d'un pas allègre les inviter à dîner, leur conta la chose par le menu, débita cent plaisanteries, embrassa la Renaude dans les coins en mettant le couvert. Le repas fut celui des grandes circonstances: vin bouché, volaille grasse et café. Hilare et loquace, son mouchoir déplié sur un genou, les coudes plantés sur la table, Cassemiche narra pour la millième fois l'histoire de son litige, se plaignit, se vanta, discourut sur la mort du vieux en se tordant de rire. Une seule chose le taquinait: c'était la mine sérieuse du couple Renaud.

— Riez donc comme moi, disait-il à chaque instant, pisque l'affaire est dans le sac.

Le mari lança un regard significatif à sa digne compagne, gratta son assiette du bout de l'ongle et prit la parole d'un ton doucereux:

— C'est vrai que tout marche à souhait, maître

Cassemiche, commença-t-il; mais faut pas danser de la sorte avant les noces; rien n'est fini.

— Bah! c'est tout comme.

— Faites excuse. Causons sensément. Pour gagner le terrain en dispute, vous aviez deux bons témoins, c'est la bourgeoise et moi, dites?

— Sans doute.

— Bon. Crinon en avait de son côté : son débiteur et l'idiote qui faisait chorus.

— Justement, et il est défunt.

— Oui, et lui parti la vieille ne saurait ouvrir la bouche. Il n'a donc plus personne...

— C'est ça même.

— Et vous, si les Renaud ne lèvent point la main pour vous obliger, vous n'avez personne non plus, et les choses restent en même état qu'auparavant.

La mine du petit paysan s'allongea, et il se livra à un accès de gaieté forcée pour dissimuler son inquiétude.

— Sapré farceur! Je sais-t-y pas que je peux compter sur vous dans la circonstance?

— Ah! je vous sommes bien dévoués, c'est la vérité; mais jurer devant la justice, quand on n'est pas bien sûr, ça peut tourner mal. On court gros risque... Je ne m'en soucie qu'à demi, moi; et toi, la Renuade

— Ma finte, ça me déplaît de même, et du moment qu'on n'a rien à y gagner, je crois que le mieux est encore de clore son bec.

Cassemiche fut si abasourdi en constatant cette reculade des gens qu'il faisait vivre, qu'il en oublia sa diplomatie et s'écria naïvement :

— Ah çà, est-ce que vraiment vous me lâchez, à cette heure?

Renaud répondit d'un air sentencieux :

— Faut savoir où l'on va, avant de se mettre en route. Vous nous avez déjà fait bien du tort.

— Mé ? Mé ? Oh ! par exemple !...

— Ignorez-vous les propos du monde ? Je connais ma femme, Dieu merci ; mais c'est tout de même nuisible d'être diffamé.

— On se sacrifie pour vous, appuya la Renaude ; et vous en demandez toujours davantage !

L'illusion n'était plus permise ; ces bons voisins, le voyant à leur merci, voulaient lui vendre cher leur faux témoignage.

— Je vous donne assez ! grommela-t-il.

— Et nous, j'vous donnons trop, repartit aigrement la femme. Puisque v'la la récompense, j'laisserons de grand cœur la baraque.

Cette brusque menace de rupture alarma la passion sénile de Cassemiche.

— S'y n'faut que cent écus, je les trouverai,

lança-t-il pour terminer d'un seul coup la querelle par l'énormité de la somme.

Les époux Renaud s'entre-regardèrent et prirent l'attitude de gens scandalisés.

— Cent cinquante francs chacun pour dire des menteries au juge ? Monsieur Cassemiche, apprenez qu'on a une conscience.

Le mari versa une rasade d'eau-de-vie dans son café et ajouta :

— Crinon nous en baillerait bien le double.

— Et que voulez-vous donc, à la fin des fins? vociféra le maître de la Tremblaye.

— Voyons, mon petit homme, dit plus doucement la Renaude sans s'inquiéter de la présence de son mari, n'a-t-on pas fait tout pour vous ? N'y a pas de maison tenue comme la vôtre, vous êtes dedans comme un coq en pâte. Des amis tels que moi, ça doit passer avant tout ; vous le savez bien, car vous n'êtes pas chiche de promesses ; mais rien ne vient, et le temps marche. Si vous mouriez, qu'est-ce que je deviendrais?

Le nez de Cassemiche rougit, signe d'émotion violente.

— Je n'ai pas envie de mourir, répondit-il en se tâtant.

— Enfin, vous êtes-vous engagé à me faire un sort, oui ou non?

— Je parie que tu vas encore me parler du testament?

— N'y a pas besoin d'être sorcier pour deviner ça. Si vous voulez qu'on lève la main, faut que cette affaire-là soit faite. Alors ça ira tout seul, car on sera censément comme une famille, et alors c'est tout simple de s'entr'aider.

Le vieillard, qui avait toujours reculé, et pour cause, devant cette aliénation éventuelle de son bien, resta perplexe et silencieux.

— Quéque ça te fait? poursuivit la Renaude en le tutoyant par mégarde. Si tes amis sont lésés, c'est les Gervoise qui hériteront de toi. N'en aurais-tu pas honte?

— Je ne dis pas non, c'est à voir, répondit évasivement Cassemiche.

Le malin paysan se taisait là-dessus, car, dans son opinion, tout testament aux mains d'un pendard tel que Renaud serait devenu pour lui un danger de mort. Mais celui-ci tablait sur l'influence de sa femme et sur les nécessités du procès; surexcité par sa cupidité, il dépassa brusquement les prévisions de son compère.

— Tais-toi, la Renaude, fit-il; en vérité, si l'on t'écoutait, tu serais ben lotie! Un testament, ça se défait pus vite que ça ne s'est fait, un coup de plume et bonsoir; c'est ren du tout. Non, si

maître Cassemiche veut reconnaître nos services, on ira chez le notaire, et y aura une donnaison; ça ne se défait point, ça.

— Comme vous y allez! repartit le vieillard avec une ironie voisine de la colère; faut alors que je me dépouille de mon bien pour vous satisfaire?

— Vous garderez l'usurfruit, donc!

— Oui, du pain, et pas le droit d'abattre un pommier pour me chauffer les grègues? Merci bien. Avec votre permission je resterons comme nous sommes; je vous aiderai de mon mieux, et j'ajouterai cinq cents francs pour le procès gagné; ne parlez pas du surplus, et restons bons amis.

Les Renaud se levèrent avec un ensemble qui prouvait le plan concerté.

— Vous êtes un vieux filou, s'écria la femme; je me suis exterminée pour vous et votre cambuse, et v'là le salaire de mes peines? c'est de la volerie! Partons, mon homme.

— Oui, ajouta le mari; vous m'avez empêché de me faire une position dans la culture; fallait rester : « Mes bons voisins par-ci, mes chers voisins par-là... » Sacrifiez-vous donc pour de pareils grigous! J'vous disons adieu une bonne fois, mais vous me revaudrez ça, Cassemiche!

Dans la brusquerie de leur mouvement de retraite ils renversèrent une chaise, dédaignèrent de

la relever, et sortirent en lui lançant le mot qui devait l'achever :

— A présent, tirez-vous de votre procès comme vous pourrez.

Le petit propriétaire resta seul, affaissé sur son banc, la tête rentrée dans les épaules, les bras abattus sur le bord de la table, le sang figé. L'homme, quels que soient son état social et le niveau de ses ambitions, est toujours le même, à l'heure où ses chimères tombent en poudre. L'enfant en face de son joujou brisé pleure; l'histoire nous apprend que le soir de Leipzig, le César moderne s'assit dans les bois sur une pierre pour pleurer. Qui n'a vu, autour de soi, couler les larmes des déçus au bruit de l'écroulement, tragique ou vulgaire, de leurs rêves caressés? Les causes seules diffèrent, l'effroyable sensation de la chute et du néant est la même; tous les vaincus, deviennent égaux par la grandeur égale de leur souffrance. Cassemiche avait vécu plus de vingt ans pour l'usurpation d'un lopin de terre, conquérant grotesque mais passionné dans sa petitesse; et l'objet de ses luttes intenses lui échappait, par un hasard misérable, à la minute même où il le croyait tenir. N'y pouvant plus prétendre qu'au prix de l'abandon de sa fortune, il trouvait le sacrifice impossible, et se reconnaissait condamné. Et ce n'était pas tout : la

femme en même temps échappait au libertin, le mari valet à l'avare; l'effondrement était complet. Nul n'aurait pu le plaindre, puisque sa douleur venait de ses vices, mais la douleur n'en était pas moins poignante, poignante comme une expiation. A ses regrets se mêlait la haine; il éprouvait une colère aiguë et lancinante contre ces deux êtres qui avaient patiemment attendu l'instant du chantage, et qui ne l'avaient enlacé de leurs complaisances viles qu'afin de lui extorquer son bien. Pour la femme comme pour le mari, il n'avait pas été un homme, mais une proie; leur abandon était encore un calcul, car ils projetaient par là sans nul doute d'irriter jusqu'à l'abdication son amour de vieillard, ou de se vendre à l'ennemi. Sa fureur grandissait; il eut la pensée de se venger. Depuis longtemps il avait préparé en faveur de la Renaude un testament, tenu secret par effroi du mari; il n'y avait plus qu'à le signer; d'ailleurs, se croyant éternel, comme tous les gens âgés, il attendait la mort du mari pour épouser sa maîtresse; il prit le papier habilement dissimulé dans les plis d'une chemise et le déchira. Son regard suivit ardemment les flambées rapides du testament dans la cheminée, et pour la première fois il se souvint des Gervoise.

— Je vas les attirer chez moi, se dit-il; elles

feront mon ménage, et l'autre crèvera de dépit.

L'autre! Ce mot qu'il croyait être celui de l'oubli, devint celui du désir. Une tendresse brutale et folle pour la créature sans honte lui revint, l'assiégea; ses tempes se mouillèrent de sueur et il courut chez les Renaud pour proposer une transaction et les ressaisir. Ceux-ci n'avaient eu garde de rester chez eux; il fallait, suivant leur calcul, le faire languir, le mâter mieux par l'absence prolongée; la certitude de les avoir perdus l'amènerait seule à se livrer pieds et poings liés. En conséquence, au lieu de l'attendre, ils étaient partis pour Neuilly en annonçant aux voisins qu'ils allaient louer une ferme. Cassemiche rentra sous son toit, hors de lui, partagé entre sa fureur contre la Renaude et son âpre envie de livrer quelque bataille désespérée à Crinon.

Ainsi les deux rivaux se trouvaient dans le même état d'exaspération, chacun frémissant à l'idée de la défaite; mais Crinon, qui revenait de l'enterrement de son témoin, ne se doutait pas que Cassemiche venait de perdre les siens, et son caractère emporté lui conseillait d'en finir avant l'enquête.

Au cours de la soirée, Cassemiche prit la résolution d'arracher la haie de son voisin, de combler le fossé et de déplacer les bornes pour faire constater le lendemain sa possession par des experts. En tra-

vaillant toute la nuit, il pouvait modifier à point l'état des lieux. Mais l'important était de ne pas être surpris par Crinon. Aussi alla-t-il en tapinois s'embusquer devant la maison de celui-ci, afin d'épier le moment où la chandelle serait éteinte pour gagner en toute sécurité le défrichement. Il déposa sans bruit ses outils sur une couche de feuilles, s'aplatit entre deux buissons et fit le guet

XII

La fermière du Tertre avait quitté ses beaux vêtements en rentrant du marché. Comme tout son monde était dans les champs pour le labour qui précède les semailles de mars, elle avait dételé, mis sa jument à l'écurie et préparé le souper, tandis que sa servante s'occupait de l'étable. L'heure du repas fut avancée, et dès que le pain de six livres eut cessé de circuler, chacun ferma son couteau et se dirigea vers la grange. Il y avait le maître, la maîtresse, leur fils âgé de seize ans, le gros valet, le jeune gardien des animaux, un homme de journée et la servante. Le fermier dressa deux madriers pour placer à leur sommet des lanternes qu'il venait d'allumer, et la bande des travailleurs s'assit en demi-cercle dans un angle chaudement abrité de la porte, sous une sorte d'auvent formé par des amas de paille en bottes. Devant le

petit groupe s'élevait en pyramide la récolte de maïs; on allait commencer ce soir-là *l'épapluchée*.

Ce terme rustique a besoin d'explication, bien qu'il représente une chose très connue. On sait que la gousse ronde et allongée sur laquelle sont incrustés les grains du maïs est elle-même recouverte de feuilles adhérentes; c'est cette enveloppe extérieure que nos paysans nomment la papepluche. L'opération hivernale, à laquelle on ne procède qu'après une certaine période d'engrangement, consiste à décoller les papeluches et à les briser, sauf deux que l'on noue en forme d'anneau au-dessus de la gousse. On enfile ensuite celles-ci dans des lianes tendues dans le verger, d'un arbre à l'autre, et le grain, exposé de la sorte au soleil, perd son humidité naturelle. Ce travail simple et sans fatigue est réservé pour le temps des longues veillées. On le considère comme un amusement. C'était jadis un prétexte à réunion pour les voisins; on s'y employait à l'envi, au milieu des rires et des bavardages; le tas était bientôt épuisé, grâce au nombre de mains occupées; alors le maître du logis offrait à ses aides un plat de millet au lait et quelques verres de vin nouveau; jamais on ne se quittait sans avoir dansé les rondes du vieux temps. Aujourd'hui cette habitude tend à disparaître, chacun fait l'épapluchée en famille.

Les gens du Tertre avaient silencieusement entrepris la besogne, mais peu à peu les langues se délièrent. On parla du temps, du prix des blés, de ce qui s'était dit au marché sur la politique, puis la conversation devint plus gaie, et la domestique, dont le mariage était fixé à la semaine suivante, fut l'objet des plaisanteries usitées en pareil cas.

— C'est moi qui détacherai ta jarretière, conclut le garçon de seize ans.

— Pardi non, vous êtes ben trop grand pour ça.

— Tiens! Puisqu'on est à quatre pattes sous la table, la taille ne compte pas.

— Hélas, que ça m'émoirait... moi qui suis si chatouilleuse!

— Ne t'inquiète point, ça sera mé, cria quelqu'un derrière la porte.

— Ah! ah! fit le maître; voilà justement ton galant qui arrive. Entre donc, la Grenouille.

Un paysan entre deux âges poussa l'énorme battant et se montra à la lumière. Son surnom s'expliquait facilement au seul aspect de ses yeux ronds à fleur de tête.

— Salut, la compagnie, dit-il d'un air jovial; c'est-y permis de besogner un brin quant-et vous?

— Pourquoi pas? dit la maîtresse.

Le premier valet intervint.

— A la condition que t'embrasseras pas trop ta future. Faut pas y user les joues avant la noce, à c'te fille.

— On voit ben que t'as guère été baisé dans ta vie, té, à la manière que t'es joufflu. Bonsoir, la Catherine.

Il se baissait pour prendre sa promise par les épaules, quand le jeune homme lui tira obliquement les deux jambes; la Grenouille s'étala sur la paille.

— Comme ça se trouve, dit-il sans se fâcher; c'est justement là que j'voulais me mettre.

La conversation reprit.

— T'as pas trouvé not' tante en chemin? demanda le fermier. Elle devait veni.

— J'ai vu personne. C'est-à-dire si. Oh! une drôle d'affaire, allez!

— Quoi donc?

— J'passais devant chez maît' Crinon, dont auquel que j'connais l'endroit comme mes poches; même que ce matin j'avais remarqué une écuelle au coin du jardin entre deux talles de bois-joli, où c'est nu comme la main. Tiens, que j'me dis, faut voir si l'écuelle a été ramassée: Je regarde; y avait-il pas, à l'endroit, une grosse boule?... J'me frotte les yeux, ça y était toujours. Y fait noir ce soir comme dans un four, donc que j'm'approche, C'est une marmite, que je m' dis. Alors v'là que

j' tâte. Ça ne bougeait toujours point; mais j'ai senti comme de l'étoffe chaude à la main. J'aurais parié qu'y avait un homme dessous, mais v'là que ça a grogné en manière de sanglier; j'sais pas si c'en était un, mais c'en était ptêt' un tout de même. Ces bêtes-là, c'est pas toujoux commode, donc que j' n'ai pas demandé mon reste, et que me v'là.

Les épaplucheurs l'écoutaient avec une curiosité que l'heure des ténèbres rendait craintive.

Le gardien de chevaux éclata seul de rire.

— C'est probablement maîtresse Crinon qui avait accroché son miroir à sa haie. Tu t'es vu dedans en passant, et c'est pour ça que tu crois avoir aperçu une bête.

— Qu'en sais-tu ? Riposta le gros valet. C'était peut-être un *gratte-boye.*

A ce mot, toutes les mains s'arrêtèrent, la fermière haussa les épaules, mais le rire expira sur ses lèvres; Catherine se retourna brusquement au bruit d'une souris qui courait dans la paille; la terreur du surnaturel, que nos paysans n'avouent plus, mais qu'ils éprouvent toujours au même degré, s'était emparée des gens du Tertre.

Les gratte-boye ont été certainement des bandits, ancêtres des chauffeurs, qui rançonnaient les habitants des campagnes en leur infligeant des tourments physiques. L'étymologie du terme l'in-

dique à elle seule, car, à la campagne, *boile* (ou boye par altération) signifie ventre ; à moins qu'il n'y ait là qu'un simple diminutif de « gratte-boyaux », ce qui représenterait la même idée. Ceci doit remonter aux temps des Pastoureaux.

Une autre étymologie peut être proposée : *Gratte-boye* viendrait de deux mots anglais : « *Girl Boy* (fille garçon), » c'est-à-dire personnage déguisé, ou extraordinaire. Ces deux mots se prononcent « *Gueurl Boë* » ; l'accentuation vicieuse des paysans aurait transposé l'R et altéré le reste. Ceci ferait remonter l'expression à la même époque, j'entends aux Grandes Compagnies de la guerre de Cent ans. Plus tard, la légende ayant survécu à ses causes, le campagnard a désigné sous ce nom vieilli les rôdeurs nocturnes qui volent, mutilent les arbres, allument l'incendie et tuent les chiens de garde. Mais, comme il arrive toujours, la superstition s'est greffée sur la tradition, et de nos jours le gratte-broye est invariablement un sorcier ; c'est, sous plus d'un rapport, le lutin malfaisant appelé *duz* par les Gaulois, et resté sous le même nom (*duss*) dans les récits de Suède et d'Irlande.

Le gardien de chevaux rompit le charme en retrouvant sa gaieté narquoise.

— Des bêtises, tout ça. N'y a point de gratte-

boye, j'en aurais vu. Le temps est passé d'histoires pareilles.

— Faies pas ton emballe, interrompit le journalier; de plus malins que toi ont pris la chose au sérieux.

— Pasqu'ils avaient peur, donc!

— C'est drôle tout de même de dire qu''il n'y a pas de gratte-boye, quand y en a eu un pus de cent ans dans la commune, au vu et au su de tout le monde!

— Lui as-tu jamais aperçu le bout du nez?

— C'est pas d' not' temps, mais la chose est certaine; je l'ai ouï conter je ne sais combien de fois.

— Je ne connais pas ça, fit la servante; ça doit être curieux.

— Jamais on ne m'en a parlé, appuya le fils de la maison; racontez-nous votre histoire de gratte-boye, père Thibaud.

— Allez donc, puisqu'on vous écoute, conclut le maître.

L'homme de journée toussa à deux ou trois reprises, approcha de lui plusieurs têtes de maïs afin de n'avoir pas à se déranger au cours du récit, et se dandina d'un air important :

— « Donc que c'était, commença-t-il, du temps des châteaux des nobles. A deux lieues d'ici, y avait un seigneur de bonne renommée, charitable

et point débauché. Sa femme, tout au contraire, était arrogante, malicieuse, ennemie du petit monde qui l'accusait tout bas de diablerie; même que le curé avait dit au comte de se défier d'elle. V'là qu'un jour qu'il était à la chasse avec son grand couteau (y avait encore point de fusils dans ce temps-là), il ouït crier des bergers derrière un taillis et arriva juste à point pour surprendre une louve qui se jetait sur les enfants. Il lui coupa une patte de devant, sans pouvoir autrement la rejoindre, mit la patte dans sa poche et rentra chez lui. Il demanda : « Ousqu'est madame ? — Alle est en promenade. — Y a-t-y longtemps? — Depuis à c' matin, not' maître. » Le seigneur alla se chauffer dans la grand' salle, et en tirant son mouchoué de poche, il fit choir la patte de louve. S'il fut surpris, je vous le laisse à penser : c'était devenu une main de femme, blanche et fleurant bon; et au petit doigt il reconnut son anneau de mariage. Il resta tout pantois, et ça le démangeait fort de voir rentrer la comtesse. Dès qu'elle arriva pour souper, un peu pâlotte, monsieur fit mine de lui donner une poignée de mains, mais pour toute réponse elle parla d'aller se coucher. Voulant sortir de doute, il lui saisit les bras qui se mussaient sous le manteau; une des mains manquait, et la coupure était toute fraîche. Ainsi le seigneur avait

pour femme une gratte-boye, qui se changeait en louve à l'intention de manger les enfants ! Il fit venir le prêtre avec l'étole, et la sorcière fut chassée en cérémonie pour l'éternité.

Cette maudite manchote vint se refugier sous la Pierre-à-Jacquot, qui pour lors était une maison des premiers âges, encore debout. C'est même là, dit-on, que le diable s'arrêtait comme à l'auberge quand ses affaires l'amenaient dans le pays. Tous deux se connaissaient de vieille date et n'eurent pas de peine à accorder leurs flûtes. »

Au moment où le narrateur en était là de son récit, quelques petits coups secs furent frappés du dehors contre la porte. Thibaud déconcerté regarda les veilleurs, qui de leur côté le regardèrent avec un trouble égal. On entendit bientôt de nouveaux coups, auxquels une voix fêlée servait d'accompagnement.

— Que je suis bête, s'exclama la fermière ; c'est ma tante qui cogne suivant l'habitude avec le bout de sa quenouille.

— Mais j'entends causer ; y a plusieurs personnes.

— N'empêche, faut ouvri.

La Grenouille s'en chargea, mais avec une hésitation marquée. La vieille femme qu'on attendait entra en maugréant. Elle avait un bouquet de poils

au menton et marchait fort courbée. C'était une des dernières fileuses du pays.

— Y n' fait pas déjà si bon dehors, dit-elle; pourqué que vous n'ouvriez point? J' vous fais-t'y peur?

— Ma foi, ma tante, c'est quasiment la vérité. J'parlions de gratte-boye quand vous avez heurté le battant, et ça nous a fait un drôle d'effet.

— Pous vous rassurer, j' vous amène deux jeunesses que j'ai trouvées dans la cour.

En s'asseyant, elle permit aux paysans d'apercevoir dans la zone éclairée Henriette Belœil et Marie Fougère, qui s'avançaient timidement à sa suite. La fermière les invita à s'approcher.

— Ah! c'est la Henriette? Tu viens donc veiller quant-et nous, bonne fille? T'as bien raison. On dit que t'es raccommodée avec ton frère? J'en suis vraiment contente. Et ça, c'est-il pas la petite Gervois?

— Oui, répondit la Belœil; elle arrive du village de Monnaye pour vous dire un mot; et comme il fait nuit, je lui tiens compagnie.

— C'est donc pressé? Que me veut-elle?

Henriette indiqua de l'œil la servante, que son amoureux avait entraînée dans l'ombre, à la faveur de l'inattention générale.

— Si vous vouliez l'ouïr, la maîtresse, je repar-

tirions tout de suite après, car il est tard pour des filles seules.

— Nenni ; aidez-nous toutes les deux à épaplucher, on causera ensuite en mangeant un morceau.

— Veux-tu? Proposa tout bas Henriette ; la forêt est trop loin, tu coucheras avec moi.

Marie Fougère, qui n'osait rentrer sans avoir une réponse de la fermière, consentit à rester, et le demi-cercle s'élargit autour du tas de maïs. Dès que la besogne fut reprise :

— Comme ça, demanda la tante qui était de la vieille école affamée de merveilleux, vous faisiez mention des gratte-boye?

— Oui ; Thibaud nous contait l'histoire d'une comtesse qui avait une main coupée et qui a demeuré cent ans sous la Pierre-à-Jacquot.

— Je la connais, l'histoire, dit la bonne femme en hochant la tête ; c'est arrivé, mon père défunt me l'a acertené. Où en étiez-vous?

— Au moment où elle arrive dans la commune. Faut nous débiter la suite, père Thibaud.

— « Alors pour lors, reprit celui-ci avec la régularité subite d'une pendule dont on remet le balancier en mouvement ; alors pour lors la mâtine fit les quatre cents coups dans Saint-Léonard, et la chose dura un siècle. Dès qu'elle manquait de

provisions, elle allait tout droit chez ceux qui passaient pour avoir une cachette et leur raclait le ventre avec ses cinq griffes de démon jusqu'à temps qu'ils aient lâché leur secret. Elle en a fait mourir des douzaines à ce métier-là. Elle volait tout, jusqu'à des busses de vin ; le diable ne venait plus à la Pierre sans en repartir ivre. N'y avait pas moyen de traverser la rivière sur les planches sans qu'elle vous dévirât la goule en bas; celui qui sortait après la nuit tombée était sûr de trouver en route quelque vilaine bête qui se jetait sur lui et l'emportait à l'autre bout des bois. C'est dans ce temps-là qu'il y a eu si grande mortalité sur le bétail, et que les chrétiens ont manqué de blé dix ans *d'affilée*. Mais le compte de tout ça serait trop long, mieux vaut que j'en arrive à l'aventure du gars Rufard, qui mit fin au grabuge. Rufard était bossu, et il n'était point bête, ce qui va souvent ensemble. La gratte-boye avait volé trois cochons à son père, laissé sa mère dans un cerisier en retirant l'échelle, et brûlé le ventre à un de ses oncles. Il lui en voulait la mort jurée, mais ne savait pas comment la prendre, vu qu'elle était plus savante que lui et qu'il tenait à sa peau. Tant y a, qu'un jour il tendait dans la prée sa corde à lessive, durant que sa mère lavait au doué.

Au plus fort de la besogne, il aperçut une cher-

cheusé-de-pain qui suivait le sentier au mitan du regain. La vieille en passant lui souhaita civilement le bonjour, et il riposta de même; mais en dépit des gros sabots, du bâton blanc et de la besace, il reconnut la comtesse qui s'était ainsi déguisée pour quelque diablerie. Rufard prit son air le plus nigaud, tira lentement sa corde, arrangea le bout en nœud coulant, fit le signe de croix par dessus et prit une voix dolente.

— Ah ! la bonne vieille, si vous vouliez m'aider, je vous donnerais ben une poule et douze pommes. Un pauvre bossu, voyez-vous, c'est si guère fort ! J'peux pas tendre ma corde tout seul.

— J'demande pas mieux, riposta la gratte-boye qui songeait déjà à le pendre avec.

— Eh ben, tirez un des bouts tandis que j'vas lier l'autre à ce saule.

La sorcière lâcha son bâton et mit la corde autour de son bras pour la mieux roidir. Le gars donna une bonne secousse, le nœud coulant fut serré, et Rufard sans perdre une minute attacha la comtesse au pied de la souche. Elle voulut couper la corde avec sès dents, mais le signe de croix qui était dessus lui ôtait toute puissance.

— Je te tiens, méchante sorcière, et tu crèveras là, foi de Rufard.

— Rufard, mon mignon, laisse-moi libre, je m'en irai sans te faire de malices.

— Non, non. Souviens-toi de ce que tu as fait à mon père, à ma mère et à mon oncle.

– Rufard, mon mignon, j'en suis navrée ; je leur baillerai à chacun dix écus, si tu me détaches.

Elle se mit à pleurer, ou du moins à faire semblant.

— Jamais tu ne seras déliée, hypocrite.

— Rufard, mon mignon, enlève cette vilaine corde, et je te ferai don de tout ce que tu peux désirer sur la terre. Veux-tu être le plus riche de la paroisse; veux-tu devenir le plus beau?

Notre gars se sentit pris de tentation. Ça l'ennuyait tant d'être bossu, à vingt-cinq ans...

Toutes les filles se gaussaient de lui ; il n'avait jamais pu en embrasser une seule.

Ma foi, il s'avisa tout de suite d'entrer en arrangement.

— Jure que tu ne molesteras jamais personne de ma famille?

— Je le jure.

— Eh ben, ôte-moi ma bosse, et je te fais grâce.

— Approche-toi, dit-elle avec joie.

Il se mit au rez de l'arbre; la gratte-boye le toucha trois fois, et sa bosse tomba.

Rufard devint tout de suite le plus beau garçon de la paroisse.

Quand il se fut éloigné, après avoir jeté sa corde dans l'herbe, la comtesse au pied du saule se laissa choir, bien assotie. Elle avait donc trouvé son maître? Et quel maître : un paysan!

Plus fort que ça : elle ne lui en gardait pas rancune; cette endiablée l'avait vu tout à l'heure, crâne et fringant, droit comme un brin de chanvre, plaisant de visage et la main leste... V'la-t-y pas qu'elle en était amoureuse?... Un soupir lui sortit de la gorge, qui fit craquer les racines des peupliers, et elle reste bien dolente à la même place.

Au même instant Rufard, qui regagnait son logis en chantant, fit rencontre de Louis Morel, qui passait pour le plus joli gars du canton et que les donzelles provoquaient à l'envi. Voyant son camarade devenu plus poupin que lui, Morel fut âprement jaloux et engagea le propos en rechignant.

— Miracle; le beau galant que voici! Qu'as-tu fait de ta bosse, mon coquinet?

— Je l'ai vendue pour faire une grillade.

— N'dis pas de niaiseries; je suis tout interloqué de te voir déguisé de si belle manière, et je voudrais pour deux écus en savoir le fin mot.

— N'y a point de mystère. J'ai attaché la gratteboye avec ma corde dans notre pré; elle m'a donné

à choisir entre richesse et beauté; j'ai laissé l'une et pris l'autre; c'est pas plus malin que ça.

— Sapristoche! moi qui voudrais si bien être riche!... J'aurais pas fait comme toi.

— Chacun son goût. A la revoyance.

Resté seul, le gars Morel, qui avait plus de tournure que de cervelle, trouva Rufard bien chanceux, et se demanda s'il ne serait pas possible d'obtenir la fortune dont l'autre n'avait pas voulu. Il prit sa course et arriva dans le pré ; la sorcière était toujours près de son arbre, en train de soupirer d'amour. Morel, ayant relevé la corde, l'attacha aux basses branches et serra la comtesse à double tour; mais trop simple pour songer à tout, il ne conjura point les maléfices par un signe de croix.

— Allons, qu'il lui cria d'un ton de menace, je veux être par toi loti comme Rufard.

La sorcière, pour attraper l'imbécile, feignit d'être liée pour tout de bon.

— Que désires-tu? demanda-t-elle avec une apparence de bachelette apoltronie.

— Tu lui as offert fortune et beauté; il a pris beauté, je réclame fortune. Baille-moi donc ce qu'il a laissé.

— Très bien, répondit la gratte-boye; tu vas avoir tout de suite ce qu'il a laissé.

Aussitôt elle cassa la corde, ramassa la bosse

de Rufard et la lui colla entre les deux épaules.

Morel devint sans retard le plus laid paroissien de Saint-Léonard.

La diablesse amoureuse avait réfléchi qu'en arrangeant le gars de cette manière elle plairait à son cher Rufard, qui par ainsi n'aurait plus de rival.

Le lendemain elle pouilla une robe d'or et d'argent, se boucla aux oreilles des pendeloques couleur de feu, et avec une bourse au côté alla demander Rufard en mariage. Le garçon, qui était dévot, prit sa fourche et tapa dessus pendant une demi-heure. Elle revint, il la rabroua de même. Tantôt la damnée s'approchait de lui sous forme de chèvre blanche, tantôt elle se changeait en odeur pour mieux pénétrer dans le logis; au bout de six mois le luron s'épouvanta d'être ainsi pourchassé par la fille du démon, tant et si bien qu'il s'en fut habiter sur la terre du seigneur dont l'approche lui était interdite. La gratte-boye n'en fut pas découragée, et tandis qu'il était à labourer avec ses bœufs, elle appela de loin la maison de son insensible, et la conduisit en par-ici de la séparation, dans un endroit où elle avait le droit d'aller. Puis elle se déguisa en reine de dix-huit ans, entra, déposa sur la table un gigot, du pâté, du vin à se lécher les babines, et s'assit au bord du lit pour attendre l'objet de sa flamme.

Dès que son ouvrage eut pris fin, le beau garçon revint pour souper; mais il ne trouva plus sa maison à la place accoutumée. Il se frotta les yeux, tourna plus de vingt fois autour du champ, regarda en l'air, puis entre les arbres, puis sous l'herbe: plus de maison. Il était bien contristé et se demandait s'il n'allait pas coucher en plein air, quand ses bœufs sentant l'écurie prirent le galop et l'emmenèrent devant son logis.

— Je ne reconnais pas l'endroit, se dit-il; c'est sûr que ma maison a été déplacée ; ça doit être encore un tour de gratte-boye.

Soupçonneux comme de raison, il alla sur la pointe du pied guigner à l'huis. Alors pour lors il respira des parfums qui réjouissaient le cœur, et vit dans le foyer un feu de régalade, sur la table un repas de noces et au bord du lit la comtesse, avec charme et parure, qui s'était endormie.

— Attends, va, qu'il dit en grand courroux, tu voulais rigoler, mais je vas mettre fin à tes fantaisies.

Il prit ses jambes à son cou et dévala plus vitement qu'un cheval chez monsieur le curé.

— Monsieur le curé, accourez vite quant-et moi; je tenons la gratte-boye qui saccage la paroisse depuis cent ans. Elle est enfermée dans mon logis et dort comme une souche.

Le curé, bien satisfait, vous pouvez m'en croire, cria au sacristain de prendre le nécessaire et arriva devant la chaumine pus vite que le vent n'aurait pu faire.

— Haut le pied, mes enfants, qu'il dit de sa voix de messe basse; toi, sacristain, bouche la fenêtre avec des pierres et du mortier; toi, Rufard, monte sur le toit, afin de couvrir le haut de la cheminée, et ne laisse qu'une ouverture de la grosseur d'une épingle.

Lui-même assujettit la porte et le portillon avec des barres de fer. Cela fait, il aspergea d'eau bénite toutes les issues. La gratte-boye, que tout ce tapage avait sortie du sommeil, voulut décamper en femme, l'huis résista ; ensuite elle essaya de fuir en chauve-souris, la fenêtre resta bouchée; quand elle prit le parti de s'évader en grillon par l'âtre, l'ouverture se trouva trop étroite. Alors pour lors elle fut obligée de se transmuter en fumée pour s'échapper; l'air du soir la dissipa et jamais on ne l'a revue dans la commune. »

— Tout ça c'est des blagues, s'écria le gardien de chevaux pendant que les autres adressaient au conteur des signes d'approbation ; la sorcellerie ? n'y en a pas. Et puis j'vous demande un peu si une goutte d'eau bénite empêcherait des gens pareils de tordre une barre de fer !

— Dame oui, dame; ça suffirait, répliqua sévèrement la vieille tante; si t'as pas de religion, morveux, tant pis pour toi, mais il est sûr et certain que l'eau bénite et le signe de croix ont de tout temps mis en déroute l'esprit malin. N'en a-t-on pas eu la preuve à Neuilly? C'est pas loin, ça!

— Quand donc?

— Oh! c'est avant que ta famille ait dégénéré en te mettant au monde; mais le temps n'y fait ren.

— Quoi donc qu'est arrivé à Neuilly? demanda Marie Fougère.

— « Eh ben, y avait là un maître du château qui était connu pour sa mauvaiseté. Toutes les misères qu'on peut faire au monde, il les faisait; avec ça qu'y ne fichait jamais le pied dans l'église. Le scandale existait déjà de longue date, quand ce vaurien s'avisa de tuer un de ses cousins pour y subtiliser sa femme. Le bruit en fut tel que le bon Dieu dit au diable :

— Je ne compte pas qu'il se repente; tu peux le prendre tout de suite, si le cœur t'en dit.

Le malin ne se fit pas répéter la chose; il prit son bissac pour y loger le damné et vint à Neuilly, sur son cheval noir. V'là qu'il attacha la bride à une borne devant l'entrée, et se mit à cogner. « Que voul'-vous? — Parler à votre seigneur. C'est pour une affaire pressée. — Il soupe. — J'peux pas attendre,

c'est de la part du roi. » L'homme du château était à faire ripaille avec ses voisins, tous brigands comme lui, hormis un neveu, qu'était dévot. « Nout'maît', y a dans la cour un messager qui vous demande. — Qué qui veut? — C'est d'la part du roi. — Alors pour lors, que dit le seigneur, j'vas y parler. Attendez-moi en buvant, mes bon amis. » Avant de sortir y s'mit un chapeau sur la tête rapport au serein: mais y s'trompa et en guise du sien s'bouta le couvre-chef de son convive le bon chrétien, ousqu'il y avait une médaille de la bonne Vierge dans la doublure. Advenu devant les douves : « Salut, étranger, que me voulez-vous? — Vous présenter lettres scellées qui sont dans ma valise. — Où est votre cheval? — Devant le portail. — J'irai donc. » Dès que le diable eut conduit le baron jusqu'à sa monture, il enfonça un pied dans l'étrier, sous ombre de déboucler son porte-manteau, saisit sa proie par les hanches, la jeta en travers de sa selle et partit au triple galop. L'homme se démenait, Belzébuth le rabattait à pleines griffes et criait au coursier noir : « Détale donc mieux que ça, faigniant, envole-toi dans les airs. » Mais la bête soufflait et s'alourdissait, comme si elle eut porté deux mille livres; le diable lui-même perdait ses forces en retenant l'homme par son manteau. Y avait pas moyen. Il allait le lâcher, lorsque dans

leur lutte furieuse, le Maudit et le baron se bousculèrent d'une telle force sur la selle, que ce dernier en perdit sa coiffure. Et dès que le chapel eut roulé à terre avec la médaille bénite, Satan trouva l'homme léger et maniable, et l'enleva dans les brouillards de la nuit en jetant son rire de victoire. N'y a pas à nier tout ça, puisqu'on n'a jamais revu le méchant seigneur, et que tout quiconque, homme ou femme, a le malheur de s'asseoir sur la borne qui a servi d'attache au bidet du diable, est assuré de mourir dans l'année. »

Après ce conte, qui fut le dernier, la discussion reprit entre ceux qui se moquent pour être à la mode, et ceux qui n'ont point honte de croire ainsi que leurs pères croyaient; puis, comme il se faisait tard, le restant de l'épapluchée fut remis à la soirée suivante; et chacun, avant de partir, avala debout sa galette de sarrasin et son verre de cidre. C'est à ce moment que les deux jeunes filles entrèrent en propos avec la maîtresse.

— On m'a dit, commença Marie Fougère, que vous avez besoin d'une servante; je viens m'offrir.

— Connais-tu ben l'ouvrage? interrogea la fermière.

— Je sais gouverner les vaches, mais rien autre, répondit la Gervoisette.

— Oh! elle est vaillante, elle apprendra vite, se hâta d'ajouter Henriette Belœil.

— Ta famille est honnête, je te gagerais volontiers; mais la fille qui s'en va me propose sa sœur, qui est bèn au courant. Je ne pourrai te prendre que si je ne m'arrange pas avec elle. Reviens dans trois jours, je te donnerai la réponse.

Marie fut à la fois heureuse de n'être pas acceptée et effrayée de l'accueil que sa mère lui ferait le lendemain. L'homme de journée l'appela, ainsi qu'Henriette :

— Arrivez, les filles, nous suivons quasiment le même chemin; je vas vous tenir compagnie jusqu'au carrefour de chez Crinon.

La nuit était calme. D'épais nuages roulaient dans l'espace, tantôt couvrant la lune de leurs voiles, tantôt laissant dernière eux une éclaircie; la campagne demeurait endormie dans ces alternatives de lumière et d'obscurité. Henriette et Marie quittèrent leur compagnon de route au carrefour et se dirigèrent d'un pas inquiet et plus rapide vers le hameau, situé d'ailleurs à une faible distance. Elles avaient accompli la moitié du parcours, lorsque le bruit d'une lutte et des cris étouffés les glacèrent d'épouvante. Elles s'arrêtèrent, retenant leur respiration.

— Entends-tu?

— Oui, c'est au bout de la sente, où il y a une mare... c'est dans l'eau qu'on crie; sauvons-nous bien vite.

— Oh! dit Marie Fougère, laisserons-nous un de nos semblables se noyer? Allons-y.

— Non, non. Sait-on ce qui se passe?... Si c'était encore un gratte-boye!

— Eh bien! j'y vais toute seule; il faut avoir pitié des malheureux.

La Gervoisette s'élança; Henriette la suivit, ayant encore moins peur d'affronter un danger que de rester seule dans les ténèbres. Lorsqu'elles arrivèrent près de la mare, la lune dégagée couvrait la campagne de ses rayons. Les deux jeunes filles aperçurent alors distinctement un homme, debout sur le bord, qui en poussait un autre à coups de gaule vers le milieu. Ce dernier, refoulé ainsi dans la partie la plus profonde, était déjà envasé jusqu'aux aisselles, et à chaque effort s'enfonçait davantage. Une dernière atteinte du bâton le coucha sur l'eau fétide du cloaque; il jeta un cri d'horreur, sa tête plongea, ses bras furent agités de mouvements convulsifs. A ce moment les jeunes filles sortirent de l'ombre. L'homme à la gaule les entendit, et se retourna vivement.

— C'est Crinon! fit Henriette.

Marie répéta comme un écho : Crinon.

Celui-ci se débarrassa de sa perche et prit la fuite à toutes jambes.

— A l'aide, je me noie... A moi! balbutiait l'autre d'une voix faible.

Il avait de l'eau jusqu'au menton ; une minute encore, et il serait complètement enlizé.

Henriette allait et venait, éperdue, sur la rive escarpée de la mare.

— Pauvre homme, s'exclamait-elle, nous ne pouvons le retirer de là ; allons réveiller les gens du hameau.

— Il serait trop tard, fit Marie Fougère avec résolution. C'est tout de suite ou jamais. Qui que vous soyez, prenez courage, je vas à vous.

Elle ouït comme un râle et ces mots à peine intelligibles :

— Je suis Cassemiche.

— Raison de plus pour que j'aille, car je suis la Gervoise, votre parente.

Elle était déjà dans l'eau, brandissant la longue gaule.

— Mon oncle, prenez le bout des deux mains et ne remuez plus les jambes, je vas vous tirer tout doucement. Avez-vous la bouche à l'air?

— Oui.

— C'est le principal. Henriette, cria-t-elle tout

à coup, il m'entraîne! Viens m'assister, ou je sommes perdus tous les deux.

— Je n'ose pas, je n'ose pas, sanglotait la Belœil.

— Prenez mon cordeau, hurla le petit paysan qui ne voulait pas mourir ; il est avec mes outils au pied de l'érable; il est plus long que votre failli bâton.

Il se l'attacha autour du corps, et les deux filles tirant ensemble eurent assez de force pour le dégager. Mais à chaque foulée il retrouvait le terrible péril de la boue molle; Marie alors lui lança la planche du lavoir, assez large pour qu'il pût s'en aider comme d'un traîneau. La résistance s'amoindrit, les deux paysannes le hissèrent avec un redoublement d'énergie; bientôt Marie put l'attirer sur le bord.

Cassemiche se secoua à la façon des chiens, et ne put retenir un cri d'avare:

— Mes deux sabots sont restés dans le fond.

— Vous n'avez point de mal?

— Des bleus par tout le corps et de l'eau pourrie plein l'estomac, mais on en revient. Sans toi je serais trépassé, ma nièce Gervois, on s'en souviendra.

— Vous avez donc eu une dispute? demanda Henriette.

— Avec qui?

— Dame, avec le maît'Crinon.

— Ainsi vous l'avez bien reconnu? s'écria vivement le petit homme.

— Pardi! la lune était à découvert dans le moment; c'était facile.

Cassemiche, qui n'avait pu encore se relever, s'affaissa lourdement sur l'herbe.

— V'là qu'il se pâme, à présent, faut l'frictionner, dit Marie.

Grâce aux soins dont il fut l'objet, l'homme de la Tremblaye reprit connaissance; mais il était trop faible pour marcher et grelottait; Henriette et Fougère l'emportèrent chez lui.

— Vous êtes arrivé; couchez-vous, mon oncle.

— Fais-moi chauffer du vin, avec une rôtie de pain dedans. Le sucre est caché sur le dressoir, derrière le portrait de Napoléon.

Tandis que Marie ravivait le feu enfoui sous la cendre, Henriette dévorée de curiosité revint sur la scène qui lui avait causé tant d'effroi.

— Va falloir dénoncer Crinon aux gendarmes, commença-t-elle d'un ton décidé.

Le vieillard agita désespérement son bras au-dessus des couvertures.

— Non pas; ne dites rien, au contraire; faut que ça reste secret.

— Pourquoi, pisqu'il a voulu vous détruire?

— Ne vous mêlez pas de mes affaires. J'ai eu ma part de torts, tais ton bec.

— Mais comment que ça a commencé? insista la Belœil.

— J'passais par chez lui en allant faire un petit travail pressé du côté de la friche, et comme nous sommes un brin mal ensemble, j'appréhendais de le rencontrer; même que je me suis arrêté pour voir si sa chandelle était soufflée. Quand la chose a été faite, j'ai pris la sente, ben tranquillement. Mais v'la-t-il pas qu'il était mussé derrière une cépée. « Ah ! coquin, qui m'a dit, tu me guettais, et moi je te guettais itou. Tu rumines encore de démolir mes clôtures, mais cette fois j'vas t'régler ton compte. » Il est pus fort que moi, j'ai hâté le pas, il a pris sa course et m'a rattrapé devant la mare. Donc qu'il m'a jeté dedans et m'a scionné en veux-tu en voilà pour me faire néyer. N'y a pas autre chose, faut pas en souffler mot.

— Voyons, ne vous échauffez pas les sangs, mon oncle; on ne dira rien dès lors que c'est votre volonté.

— T'es une brave nièce, va; une bonne fille. Que le diable m'emporte, t'as pas perdu ta soirée.

— Je n'ai fait que mon devoir. Buvez ça, et bonne nuit.

Le souhait de Marie Fougère fut sans doute exaucé, car au coup de neuf heures Cassemiche se leva, n'ayant conservé de son alerte qu'un peu de courbature et un gros rhume ; il n'en était pas moins de belle humeur.

— Ah ! marmottait-il en mettant la main sur son couperet, les filles l'ont reconnu ! Quand elles m'ont dit ça, j'ai cru en rendre l'âme.

Il se mit à siffloter comme au temps de sa jeunesse, ramassa dans un coin un vieux journal, coupa une vingtaine d'échalas et partit avec son fardeau sur l'épaule. Une demi-heure plus tard, en arrivant sur la pièce de terre en litige, il aperçut Crinon qui d'un air soucieux émondait sa haie. Sans faire mine de le voir, l'oncle de Marie pénétra tranquillement dans le champ du voisin, prit de l'œil ses mesures, et d'une main ferme enfonça des jalons. Il fendait l'extrémité supérieure, chantait un bout de refrain, introduisait un petit carré de papier dans la coupure, et continuait l'opération avec la même placidité, lorsque son ennemi lui cria :

— Qué q'tu fiches là ? Veux-tu que je te reconduise ?

— Tiens ! s'exclama Cassemiche qui joua la surprise, c'est maît' Crinon. Je n' m'attendais pas à

vous trouver par ici, je croyais que vous étiez à curer votre mare, à-nuit ?

L'autre perdit contenance, mais répliqua, les dents serrées :

— Je ne veux pas que vous mettiez les pattes sur ma propériété.

— Cheuz vous ? dit le vieillard en riant avec bonhomie ; mais not' procès est fini, et je prépare le bornage.

— Tonnerre ! Vous êtes en plein sur ma pièce.

— Dites votre ancienne pièce. Ne nous fâchons point et ne crions pas trop haut, y a du monde dans le guéret d'en bas. Réglons nos affaires à la douce. Y a longtemps que nous cherchions des témoins ; cette fois j'en ai, petit père.

— C'est bien, on verra.

— C'est tout vu. Vous avez été reconnu cette nuit par plusieurs, à l'instant que vous vouliez me péri. J' nai qu'à dire une parole à la brigade, et il s'en va pour vous des galères. Mon Dieu oui, des galères. Vous m'auriez baillé mille francs, que je ne serais pas si content. Vous êtes trop emporté, Crinon ; ça vous fera du tort, mon ami. Arrivons au fait ; je n' veux que la justice, moi ! Si vous m' laissez aligner nos limites à mon idée, vot' coup d'assassin ne sera point connu ; mais si vous m'cherchez chicane là-dessus, je vous dénonce tout

de suite à la gendarmerie. C'est à prendre ou à laisser.

Ayant dit, il continua à planter ses jalons avec une parfaite quiétude. Crinon, immobile et pétrifié, resta plus d'un quart d'heure avant de recouvrer l'usage de la parole. Enfin il éclata en plaintes et en imprécations :

— Hélas ! me voilà ruiné ; c'est-y pas abominable ? Le gueux me prend tout.

Cassemiche, qui avait fini par se trouver trop généreux, recula ses piquets de quelques mètres. Il prenait ainsi du même coup la langue de terre objet de ses longues convoitises, et les trois quarts du champ de Crinon.

— Eh ben non, hurla celui-ci, je ne souffrirai point une pareille volerie. Garde le bas, vaurien, pisque je suis pris ; mais laisse-moi du moins la partie haute... De la si bonne terre ! J'aimerais encore mieux...

— Etre coffré ? demanda Cassemiche en se retournant d'un air calme. A ton choix : les gendarmes viennent précisément demain à Saint-Léonard, c'est leur jour de correspondance. Veux-tu ?

— Imbécile que j'ai été de te manquer... Si les femelles n'étaient point survenues !

Le petit propriétaire ne daignait pas écouter.

— Tiens, fit-il au bout d'un instant, voilà nos

partages ; il te reste la butte, tu ne manqueras pas de cailloux. On fera venir le juge de paix pour planter les bornes ; es-tu consentant, oui ou non ?

Crinon eut une dernière révolte, mais les mots formidables de gendarmes et de bagne tintèrent à ses oreilles ; il baissa la tête en jetant sur le terrain perdu un dernier regard d'amour et s'en alla, vieilli de dix ans.

XIII

Cassemiche, lorsque son rival accablé eut disparu, se croisa les bras et contempla à son tour le champ de bataille. Ses espérances étaient dépassées, son cœur battait violemment. Tout était à lui! Il donna un vigoureux coup de talon dans le guéret, pour juger de la qualité de la terre, s'épanouit et s'admira. Une autre pensée lui fit plaisir : Crinon avait fait son labour la semaine précédente, encore autant de gagné ! Puis, comme le bonheur prédispose, dit-on, à la sensibilité, le vieux richard songea par mégarde aux pauvres filles qui lui avaient sauvé la vie. Il fallait faire un cadeau à la Belœil; un petit don, pas cher... Que lui donner? De l'argent ? Oh non, elle pourrait se trouver humiliée. Il se décida pour un paquet de hardes qui avaient appartenu à sa défunte femme. Mais l'autre, Marie Fougère, c'était sa nièce. En sortant de l'eau il

avait eu la pensée d'en faire son héritière. Pourquoi pas ? Trouverait-il jamais une meilleure manière de se venger des Renaud ? Sans doute il avait un autre cousin qui l'avait aidé à gagner presque tout son bien, et le don au dernier survivant était convenu entre eux de longue date ; mais sa nièce l'avait tiré de l'eau, et c'est à elle qu'il devait sa victoire sur Crinon. S'il manquait de parole au cousin sans rien laisser à la Renaude, c'est la mère Gervois qui héritait. Une folle, capable de brûler les maisons ! Non, non, la petite Marie, si vaillante et si avisée, ferait mieux son affaire. Habituée à la vie rude, elle ne mangerait pas son bien. Et puis, la prendre pour héritière, c'était s'attirer les louanges du monde et la payer sans lui donner un sou de son vivant. Mais si la Renaude lui revenait quelque jour ?

Cette pensée lui causa un trouble soudain, elle ne l'avait pas hanté depuis la veille.

— N'y a pas de danger ! se dit-il ; la maudite est bien trop orgueilleuse pour ça ; et j'aimerais mieux crever que d'aller la quérir. D'ailleurs on ferait la paix, — une supposition, — j' pourrais-t-y pas donner à l'une et à l'autre ? Même au cousin, en faisant trois parts ? Dieu merci, j'ai de quoi. Mais assez de vains propos : la Renaude est perdue pour moi.

Quelques instants plus tard, sans se rendre

compte du chemin qu'il avait suivi, Cassemiche se trouva devant le logis des Renaud. Il s'ingénia, comme c'est l'usage, à justifier sa lâcheté.

— Je vas la faire endêver en lui racontant que je n'avais pas besoin d'elle pour gagner mon procès.

Mais il trouva porte close.

— Ah! c'est ainsi ! Eh bien, Marie Fougère aura tout, ou la moitié au moins; je verrai... mais quant à la coquine qui m'a délaissé, ren, ren, ren !

Dans l'exaltation de sa colère, il partit incontinent pour le village de Monnaye. Les sabotiers, occupés dans l'atelier, ne le virent pas; la veuve se trouvait par hasard dans sa case, Cassemiche entra et s'enferma avec elle. La visite, au surplus, ne dura guère, et le petit paysan montait du côté des sapins lorsqu'il rencontra sous bois Bastien Palud qui venait de tendre un piège à putois.

— Bonsoir, l'ami; c'est-y ça le plus court pour gagner la Pierre-à-Jacquot?

— Salut, mossieu Cassemiche, vous êtes dans le dret chemin. Vous allez donc remettre la varenne en culture?

— Pardi non, alle coûte pus qu'alle ne rapporte. Je vas là-haut pour parler à ma nièce, Marie Gervois. Savez-vous si elle y est?

— Pour sûr. J' suis l' grand ami de la mère et de la fille, je connais leux habitudes.

— Tant qu'à la mère, ce n'est pas commode de savoir par où l' vent la pousse ; j' sors de sa cabane où j'avais à causer, mais j' n'ai seulement pas pu me faire écouter ; elle est tout extravaguée.

— Y a des jours comme ça, répondit Palud que cette visite intriguait fort ; mais moi je la fais bien entendre ; et si vous voulez r'tourner quant-et moi ?...

— C'est pas la peine, je dirai bien mon affaire à la pastourette.

— Oui-da ? Vous n'en tirerez vanquiers pas plus de raisonnement que de la veuve, vu que cette jeunesse est un tantinet ahurie. Y a du chamaillis dans la famille, à c't' heure.

— Vous avez l'air bien renseigné. Quoi qu' c'est donc ?

— Ma foi, la fille n'est bonne qu'à couri dans les landes, et sa mère ne peut plus la sustenter. Elle n'a pas de quibus, la vieille. Aussi veut-elle l'envoyer en condition, et comme la donzelle n'a point de goût pour être servante, ça cause du désaccord.

— Voilà une drôle d'affaire. Mais je ne veux pas que ma nièce Marie soit domestique.

— C'est aisé à dire ; mais quand une fille n'a ni sou ni maille, faut qu'elle trime.

— Ni sou ni maille? La Gervoisette est pour avoir du bien, au contraire.

Palud, attentif, le regarda fixement.

— Oui, si elle trouve un boisseau d'or sous la pierre tombée ; mais les trésors se font rares.

— Eh bèn, et moi ? dit tout à coup le maître de la Tremblaye en enfonçant ses mains dans ses poches. Ne suis-je pas son oncle ; et n'ai-je pas de la bonne terre au soleil?

Le braconnier réprima un tressaillement et fit l'incrédule pour en savoir davantage.

— Vous, père richard ? On sait dans le pays que vous avez du foin dans vos bottes, mais chacun pense que la Renaude n'est pas votre ménagère pour des prunes.

— Des cancans, tout ça ; les Renaud m'ont quitté pour louer un bordage à Neuilly ; y n'auront pas un oignon de moi ; c'est la Gervoisette qui héritera. Le plus tard que je pourrai, par exemple, mais personne n'est éternel.

Bastien Palud, qui observait avidement l'homme de la plaine, constata que, par extraordinaire, il paraissait sincère.

— Pardieu, fit-il, la gamine va se trouver bien pourvue.

— Et dire, ajouta Cassemiche, qu'on me traite de mauvais parent et d'avaricieux ! J'ai le cœur sur

la main, au contraire; le monde va voir que je m' conduis comme il faut.

Il parlait par gloriole, pour que le public fût informé. Sa nature le portait, alors qu'il faisait le bien par colère et pour la première fois, à retirer un bénéfice usuraire de l'accomplissement d'un devoir. Il conclut en frappant de son bâton une touffe de houx :

— Là-dessus, bonsoir, je vas trouver ma nièce.

Le charbonnier essaya de raffermir sa voix :

— Comment que vous allez lui donner ça, à la Marie ?

— Aussi vrai que j' m'appelle Cassemiche, je la mènerai dimanche matin chez le notaire. J' veux que ça s' sache.

Bastien, sans rien laisser paraître des pensées orageuses qui grondaient en lui, prit l'attitude d'un ami qui va donner un bon conseil, s'approcha du paysan et lui glissa à l'oreille :

— Vous avez raison d'aller chez le notaire, pus tôt que pus tard ; mais allez-y tout seul. Faut pas que la petite Gervoise soit prévenue.

— Pourquoi ?

— Pasque. Gardez votre secret quéque temps, croyez-moi.

— Qué que vous chantez là ?

Le compagnon de la mère Gervois ne savait quel

motif donner; il était tout pâle et cherchait, quand une inspiration soudaine lui vint à l'esprit.

— C'est dans son intérêt, maître Cassemiche; vous allez comprendre. La Marie s'est amourachée d'un méchant drôle, le gars Toinet Printemps.

— Ah! c'est donc ça que je les ai rencontrés plusieurs fois ensemble?

— Juste. Ils doivent se marier vers l'époque des vendanges.

— Je ne veux point de ça.

— Nous voilà d'accord. Eh ben, si elle apprend que votre bien doit lui revenir, elle ne s'en entêtera que mieux, et le vaurien voudra goûter, coûte que coûte, à vot' froment. Ne dites donc pas avant de m'avoir revu ce que vous aurez fait chez le notaire. J'vas m'arranger du reste avec la mère, qui a de la raison à ses heures; on va dégoûter Marie du Toinet, et quand sa lubie sera passée, vous pourrez causer sans inconvénient.

— Mais si elle est servante, en attendant? Ça me déplairait. Moi qui avais l'intention de la prendre peut-être à la Tremblaye...

— N'ayez crainte, repartit Palud, dont les yeux étincelaient, elle ne quittera pas la forêt avant d'entrer chez vous.

— C'est ennuyeux, tout de même, grommela le paysan qui brûlait de faire tapage de son bienfait.

— Dame, ce que je vous en dis, c'est par amitié pour la Gervoise, car ça ne peut rien me faire, à moi. Si vous voulez que Toinet hérite de vous, allez-y !

— Ah ! mais non, par exemple ! Un garnement qui était pour Crinon contre moi, et qui n'a jamais manqué de me turlupiner en toute occasion... J'aimerais mieux donner mon bien au garde champêtre !

— Alors ne soufflez mot à la fille et laissez à sa mère le temps de la démarier.

— C'est convenu ; on en recausera plus tard.

Ils se séparèrent. Palud, resté seul, ne bougea pas du sentier, et une joie farouche éclaira son visage. C'était donc possible ? Il avait trouvé la fortune en courant les bois. Après tant d'humiliations et de misères, comme il allait se venger ! Et cette existence de gueux, comme il allait la changer en bombances ! Il n'en revenait pas. Cette chétive bergère, qu'il avait regardée à peine et qu'il haïssait, était devenue sans le savoir un héritière. Cassemiche était un travailleur et un avare ; il avait certainement des écus, outre sa Tremblaye. Marie Gervois aurait tout cela. Avoir la fille pour avoir le bien, cette pensée s'était emparée de lui, comme une fièvre, en écoutant les discours de l'oncle ; elle le tenait maintenant tout entier, il en

frissonnait, il étendait déjà sa main velue sur la proie encore invisible. Marie n'était pas pour lui le but, mais le moyen. Quant à l'avoir, le braconnier se sentait bien tranquille; ne faisait-il pas de la mère tout ce qu'il voulait? Dès lors qu'elle se croirait toujours pauvre, elle ne changerait point. Sans doute la Fougère était éprise de Toinet, mais celui-ci était trop loin pour la défendre; ce serait peu de de chose de la mâter.

— Dimanche matin, j'épierai Cassemiche, dit-il sourdement, et s'il entre chez le notaire, j'aurai la Gervoisette pour femme, d'une façon ou de l'autre.

Comme il s'était obstinément mis en croisière sur le chemin des landes, Marie Fougère ne pouvait l'éviter à son retour; ils se trouvèrent donc face à face. Bastien avait déjà arrêté son plan. Trop adroit pour éveiller les soupçons de l'enfant par des façons opposées à son caractère, il avait résolu de l'habituer graduellement à ses allures nouvelles, et de la rassurer avant de se découvrir.

— Tu reviens de bonne heure, la pastoure? dit-il d'un ton également éloigné de la brusquerie et de la douceur.

Elle ne lui répondit pas et poursuivit sa marche.

— Tu vas être encore disputée.

— Grâce à vous; je ne l'oublie pas.

— C'est vrai; mais n'y prends garde. Je me suis

p' têt' mêlé de ce qui ne me regardait pas, quoique j'aie assez d'ennemis pour ne pas m'en faire davantage; aussi te laisserai-je tranquille dorénavant. J'me propose de dire deux mots à ta mère, et tu n'seras pas servante.

— J'serais vraiment bien fâchée de vous devoir quelque chose.

— Libre à toi d'être ingrate, je te rendrai tout de même le service.

La Gervoisette descendit la sente en courant, tant cet être lui causait de répulsion. Elle ne le croyait pas et se demandait quelle vilenie nouvelle lui présageait ce changement de langage. Quelle fut donc sa surprise lorsque, le lendemain, sa mère lui dit, en jetant sur elle un regard apaisé :

— Reste à Monnaye, puisque ça t'agrée.

Bastien Palud avait donc vraiment parlé pour elle ? Marie en demeura confondue, et cette pensée gâta en partie sa joie. La veuve cependant la traitait mieux, elle lui adressait quelques mots chaque jour ; même, par instants, ses yeux la cherchaient avec une vague expression de sollicitude ; le sentiment confus, qui s'était réveillé un matin à la voix de Toinet Printemps, semblait l'agiter encore. La jeune fille, toute à cet espoir de tendresse, n'eut plus qu'un souci au monde, la guérison de sa mère et le bonheur à trois dans l'avenir.

Ce rêve dura quelque temps, sans que le charbonnier parût pour le troubler ; Marie ne pensa plus à lui et vécut dans le calme de l'illusion. Bastien, qui avait à dessein préparé ce rapprochement et cette ère de paix, mettait, de son côté, les jours à profit. Il commença par s'assurer de la disparition des Renaud, et par surveiller Cassemiche. Celui-ci entra effectivement chez le notaire au jour indiqué.

— Le testament est fait ! songea le braconnier saisi d'une ignoble émotion.

Alors il voulut savoir en quoi consistaient les biens du petit propriétaire.

— Faut voir si ça en vaut la peine...

Il se fit, sous mille prétextes, indiquer les champs de la Tremblaye, en fit l'inspection au clair de lune, examina soigneusement la maison, les paillers, compta les chevaux et le bétail ; un métayer, qu'il interrogea hardiment car il n'était guère connu dans la plaine, lui répondit d'un air entendu :

— Y a ce que y a ; mais celui qui prendrait la bricole du père Cassemiche pour trente mille francs ne s'rait point tant volé ; même que je vise vanquiers ben en dessous.

Le charbonnier fut pris d'un éblouissement et se dit en revenant de sa dernière ronde :

— Occupons-nous maintenant de la fille.

Le lendemain matin, il était près des Croix-Che-

mins, les pieds dans le fossé qu'avril avait mis à sec, le dos appuyé au contrefort du gaulis. Bastien réfléchissait avant d'agir. Ayant pris sa résolution, il coupa une branchette de saule, lui fit une incision circulaire et la martela légèrement ; l'écorce, décollée par la sève, se détacha comme un étui vide ; le braconnier y pratiqua une ouverture, tailla le morceau de bois en biseau, le replaça dans sa gaine ; et, portant à ses lèvres le sifflet rustique, imita à s'y méprendre le cri prolongé de la buse. Peu après, la Gervoise parut dans le layon, à l'extrémité opposée de l'enceinte. L'homme traça du doigt un cercle et montra le fourré. La vieille femme s'enfonça sous bois. Il se borna à surveiller le chemin vert et attendit. Sa compagne le rejoignit au bout d'une demi-heure.

— Vous avez compris que je vous faisais signe pour les collets ?

— Tiens, pardi !

— J'ai visité ceux du taillis, moi ; n'y avait ren. La chance m'abandonne. Avez-vous fait mieux ?

— La tendue est de dix-huit, il n'en manquait point. J'ai trouvé deux lapins pris.

— C'est toujours ça. Où sont-ils ?

— Dans le sac, sous mon cotillon.

— Ils sont ben là. Vot' précaution n'est pas

d'trop, la mère, car j'ai aperçu deux fois les gardes; je m'méfie que nous sommes dénoncés.

— Les cliques ! Et par qui ?

— Mais... Mais Toinet Printemps a vu mon flingot, à la mouronnière.

— Y a belle heure qu'il n'est plus au pays.

— Il n'était pas tout seul ; y avait aussi votre fille.

— Oh !

— Dame, ça ne m'étonnerait qu'à demi qu'elle ait conté la chose aux sabotiers.

La Gervoise eut un mouvement de colère et tendit le poing.

— Les sabotiers? C'est sûr ! Aussi pourquoi que vous m'avez empêché de l'envoyer en plaine ?

Bastien Palud, qui avait menti pour amener le colloque à ce point, ajouta d'un ton calme :

— La renvoyer ne serait pas un bon moyen, car elle serait courroucée et viendrait, le dimanche, exciter les gens de forêt contre nous... Mieux vaudrait s'en faire une associée.

— Comment s'y prendre ?

Il lui serra le coude de l'air le plus naturel du monde :

— Elle ne dirait plus ren si j' la réduisions par la douceur. N'y a qu'une manière ; faut que je me marie avec elle.

La Gervoise fut si stupéfaite de cette proposition inattendue, qu'elle demeura bouche bée, sans comprendre. Son esprit ne pouvait plus saisir que deux ou trois idées, relatives aux objets de sa vie courante ; cette conception du mariage de Palud la sortait trop violemment de son cercle. Pour elle, le charbonnier ne pouvait être que son compagnon de braconnage, de même que sa fille avait pour destinée d'être l'amie de la loge; toute complication de choses aussi simples la déroutait.

— Nous sommes ben comme ça, répondit-elle après un vain effort intérieur.

— Vous n' m'entendez point, reprit l'homme en lui secouant le bras pour l'arracher à son engourdissement ; Marie vendra le gibier durant que nous ferons nos coups ; les sabotiers auront le nez cassé, et Guillaume sera content.

— Ah ! Guillaume ?

— Sans doute, puisqu'ils l'ont laissé mouri.

— Tu le crois ?

— J'en suis sûr ; et si vous n'dites pas oui, plus de Bastien Palud, plus ren.

La Gervoise essaya de réfléchir et perçut enfin une lueur dans la brume qui l'enveloppait : la crainte attractive de l'animal sauvage pour son dompteur. Bastien lui cria très haut, afin que

chacune de ses paroles lui pénétrât rudement dans l'oreille :

— Si j'suis l'mari de vot'fille, les gars du village en crèveront de colère.

— C'est vrai, dit-elle à ce mot qui caressait son idée fixe ; faut que ça soit.

Le charbonnier était désormais tranquille ; dès lors que la pensée avait frappé l'esprit de la veuve, elle devait nécessairement s'y incruster, creuser et s'étendre jusqu'à l'obsession ; il ne restait plus qu'à laisser l'invasion s'accomplir dans le cerveau de la maniaque ; son ascendant suffirait ensuite pour l'exalter jusqu'à la crise.

Le phénomène prévu ne tarda pas à se produire. Marie, plus heureuse que jamais, recherchait toutes les occasions d'arracher à force de caresses la veuve Gervois à son mutisme ; elle brûlait de lui faire ses confidences, de lui parler de Toinet Printemps. Un soir qu'il pleuvait à torrents, elle put la retenir au logis.

— Couchez-vous, ma mère ; vous êtes fatiguée, je vous tiendrai compagnie.

— La Plane t'appelle.

— C'est avec vous que je veux être.

— Les filles disent ça, et puis elles s'en vont.

La pastourette rougit.

— On peut bien avoir des intentions, quand

l'âge est venu, sans pour cela délaisser sa mère.

— Quelles intentions?

— Dame, quand des gens bien honnêtes vous parlent d'amitié... Vous-même, de votre temps, vous n'êtes pas restée seule.

— T'as raison, faudra t'marier..

Cette simple phrase, qu'elle n'osait pas espérer, fit bondir le cœur de Marie.

— Ah! je savais bien que vous m'aimeriez! Vous êtes bonne, allez; je suis joyeuse à en pleurer que vous preniez en gré mon pauvre Printemps.

— Pas lui, pas lui! s'écria la Gervoise; Bastien Palud.

Marie laissa tomber son ouvrage et se leva tout effarée. Elle trembla que sa mère ne fût retombée dans les accès de démence d'autrefois.

— Vous avez dit bien sûr un nom pour un autre; ma mère, reposez-vous, il est tard; on causera mieux demain.

La veuve se dressa sur son séant et répéta avec lenteur :

— J'ai dit Bastien, pasque tu seras la femme de Bastien.

Marie Fougère, épouvantée, répéta machinalement :

— Vous vous trompez, vous vous trompez.

— Oui, Bastien Palud.

— Mon Dieu, gémit la jeune fille, c'est donc pour cela que le misérable m'a fait rester au village! Mais on me tuerait plutôt ! Ma mère, pensez-vous que je sois capable de trahir celui qui a ma foi pour devenir la femme d'un voleur?

— C'est les sabotiers qui disent ça. Ils enrageront et Guillaume sera vengé.

— Non, jamais. Oh ! mon Toinet, que n'es-tu près de moi !

La Gervoise, irritée de la résistance, rendue furieuse par ce nom d'un sabotier invoqué contre elle, se leva brusquement, s'arma d'un bâton et s'élança sur sa fille. Les premiers coups arrachèrent à celle-ci des cris de douleur qui furent entendus de la loge; la Plane accourut, brisa la porte plutôt qu'il ne l'ouvrit, et reçut dans ses bras l'enfant meurtrie. La mère, les yeux hagards, frappait toujours. Il entraîna la Fougère dans l'atelier.

— Va dormir sur les coquilles, dit-il tout bas; je vas t'enfermer là-dedans, hors de ses atteintes. Ne lui en veux pas, puisqu'elle est folle.

Le lendemain matin, quand Marie Fougère rentra dans la cabane pour quitter son fichu taché de sang, la Gervoise la saisit rudement par les poignets et la poussa sur une chaise.

— Ne dis rien, surtout, grommela-t-elle avec un geste horrible de menace.

En même temps, une ombre s'agita dans le fond de la cabane obscure, et le braconnier vint à pas comptés vers le groupe.

— Voyons, dit-il en essayant de composer son visage, mieux vaut s'entendre que de se disputer. Pourquoi, Marie, faire la mauvaise tête?

La pauvre petite Fougère vit le danger sous sa forme tangible. Sa mère et le bandit étaient d'accord pour la soumettre violemment à leurs volontés monstrueuses. Elle se tordit sous l'étreinte, mais, serrée comme dans un étau, elle retomba sans force sur son escabelle.

— Tu l'ouïras, souffla la Gervoise.

Bastien Palud s'approcha davantage.

— Pourquoi refuses-tu de te marier avec moi? Tu n'as ren, et je gagne de l'argent, moi; j'vaux plus dans mon petit doigt que tous tes sabotiers ensemble; la Gervoise me préfère, c'est arrangé entre nous; guéris-toi des balivernes que t'as dans la cervelle, et accordons-nous.

— Ma mère, lâchez-moi, au nom de notre Sauveur à tous, et je vais aller me gager comme domestique dans une ferme. Je ne vous ferai jamais de peine, mes salaires seront pour vous, prenez-moi en compassion.

— Non, non; tu seras sa femme, on vivra tous trois dans les hauts taillis.

La veuve serra plus fort, Marie étouffa un cri.

— Allons, petiote, conclut le charbonnier, réponds que tu consens; tu t'habitueras à moi, et plus tard tu seras contente.

La pastoure, dont les bras devenaient violets, se sentit hors d'état de lutter davantage et songea à tout promettre, pour obtenir le droit de fuir; l'épouvante la rendait folle, elle se souvenait de la mare de Crinon, ensevelisseuse toujours prête, et se demandait si Dieu ne pardonnerait pas à l'orpheline d'y avoir cherché l'éternel refuge. Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour le mensonge du désespoir; mais à ce moment même l'image de Toinet Printemps lui apparut. Elle aimait, elle s'était promise, elle ne s'appartenait pas. La faiblesse de l'enfant fit place au courage de la femme. Son regard se fixa, ferme et assuré, sur la mère insensée et sur l'aventurier menaçant.

— Laissez-moi les mains libres, et je vais répondre. Oui, je vais répondre.

— Ah ! ah ! dit le braconnier en riant, j'en étais sûr. Ouvrez vos tenailles, Gervoise, puisque la voilà raisonnable.

Marie Fougère se leva et se plaça debout près de la porte. En face de l'homme écrasé dans l'ombre, elle semblait grandie dans la lumière du soleil levant.

— Bastien Palud, prononça-t-elle d'une voix grave, qu'attends-tu d'une pauvre fille comme moi? Quel est ton dessein, puisque nous nous haïssons? Veux-tu me faire quitter les bois pour entraîner plus facilement ma mère au mal? Je suis prête. Mais quant à t'épouser, regarde-moi bien : j'aurais recours à la mort auparavant. Je suis la promise de Toinet Printemps, mon cœur est à lui, rien ne pourra me changer. Reste, toi, avec ce que tu as en partage : le mépris du monde.

— C'est bon, repartit avec rage le charbonnier; tes discours et ren, c'est la même chose; la douceur ne t'a pas domptée, tu y passeras autrement.

Il accompagna ces mots d'un sourire sinistre, retint du bras la Gervoise qui déjà s'élançait sur sa fille, et laissa celle-ci s'éloigner. Lorsqu'ils furent seuls, la vieille femme jeta son bâton dans un coin en grondant :

— Fallait la r'teni, j'l'aurais corrigée.

Palud haussa les épaules.

— Ça s'ra mieux ce soir, quand les gueux de sabotiers dormiront. Vous coucherez à la mouronnière après not'chasse, et je r'viendrai sans tapage. Une fois seul avec elle, j'm'en charge; faudra ben qu'elle consente.

Son visage grimaçait d'une façon hideuse. Assuré de l'asservissement et de la démence de sa

compagne, il lui annonçait son projet sans embarras. Mais la Gervoise le fixa d'un œil dans lequel brillait un éclair de raison. Cette phrase lui avait produit l'effet d'un couteau enfoncé tout à coup dans sa poitrine. Elle éprouva un tressaillement étrange au flanc qui avait porté Marie, au sein qui l'avait allaitée; les paroles de son Guillaume lui revinrent à la mémoire, comme un bourdonnement lointain : « Ma mère, il faut aimer la gamine. »

L'effroyable complicité que Palud réclamait d'elle la galvanisa, dans un réveil suprême de la maternité. Elle ressaisit son bâton et cria :

— Non. Pas ça.

— Qui veut la fin veut les moyens.

— Ta femme, possible; mais l'ahontir? répondit la veuve avec un geste terrible. Prends-y garde... Veux-tu que je t'assomme?

— Allons, allons, fit le braconnier qui sentit le besoin d'en revenir à la ruse; apaisez-vous ; je disais ça pour badiner.

Mais sa physionomie démentait ses paroles; il lui fallait, fût-ce au prix d'un crime, l'argent de Cassemiche.

La pastoure, en traversant la petite cour, fut aperçue de la Plane qui vint à elle :

— Elle t'a donc encore battue, ma mignonne? Tu as l'air tout drôle?

Marie n'avait qu'un mot à dire pour que tous les ouvriers de la loge intervinssent. Aucun d'eux n'aurait souffert que Palud le voleur pénétrât dans le village; le sachant sous le toit de la Gervoise, ils l'auraient probablement roué de coups. Et qu'aurait-ce été, s'ils avaient connu l'entreprise ourdie par lui contre la fiancée du compagnon absent? Mais elle garda le silence afin d'épargner les reproches à sa mère, et à ses amis une lutte violente.

— Nenni, dit-elle; tout va bien, ce matin; mais j'ai encore les mains engourdies, ayez l'obligeance de m'ouvrir l'étable, pour que j'emmène mes bêtes sur la garigue.

Elle partit, les bras cachés sous son tablier; encore souillée du sang de la veille.

La jouvencelle oublia ses angoisses et recouvra le calme en atteignant la Pierre-à-Jacquot. Elle avait quitté le pays des épreuves pour poser le pied sur la terre promise. Ici tout consolait de la malice des hommes; les genêts en fleurs souriaient à la fidèle habitante du désert; la bruyère lui disait : « Ma sœur, je t'aime; » le genévrier s'inclinait tendrement en parlant d'elle avec la brise printanière; tout chantait autour d'elle, de l'insecte à l'oiseau, de la haute colline boisée à l'humble touffe de serpolet, tout chantait l'hymne des éternelles

amours. Les voix mystérieuses grandissaient dans le silence : « Sois comme nous, Marie Fougère, ne change jamais. » Sans doute elle avait bien souffert, la jeune fille, et l'avenir pour elle était gros de menaces ; mais l'ajonc lui montrait ses tiges brisées : « Vois si le rude hiver m'épargna ! Et cependant n'ai-je pas aujourd'hui mon rayon de soleil et mes épines verdissantes ? Ne vois-tu pas, au-dessus de nous, après les brumes de la terre, l'azur du ciel ? Ainsi l'espoir succède à la douleur. » Elle entendait ce grand langage ; la tiède haleine de la saison des renaissances caressait son visage meurtri ; la foi en l'avenir s'épanouissait dans son cœur, comme les primevères au bord de la lande.

Marie alla s'agenouiller auprès de la petite pièce d'eau, fit ses ablutions, lava le fichu maculé de sang ; ses bras, longtemps plongés dans l'eau froide, reprirent leur élasticité. Elle enleva sa coiffe et peigna son épaisse chevelure dont l'existence rustique n'avait pas altéré la beauté. Elle se tenait debout sur la rive, la tête inclinée, le buste cambré, les bras arrondis avec une grâce inconsciente ; la ferme saillie de sa gorge tendait les lacets du corsage, et les plis relevés de sa jupe courte laissaient à découvert une jambe nerveuse. Grande, brune et robuste, elle avait les hanches saillantes et l'harmonie de mouvements de la nymphe champêtre ;

son teint bruni par le soleil faisait penser à la chaude coloration des plantes; et son regard, alangui par la vie contemplative, avait une douceur profonde. Ses traits réguliers achevaient de la rendre belle; la chaste expression de sa physionomie donnait le charme à sa beauté. L'eau pure lava les dernières traces de ses larmes et de son insomnie; ses pauvres vêtements, que la décence, à défaut de coquetterie, maintenait toujours propres, retrouvèrent sous sa main soigneuse leur lustre modeste; et lorsqu'elle vint s'asseoir sur sa couche de fougères, le nom de Toinet Printemps errait sur ses lèvres avec cette ferveur d'espérance qui est le talisman de la jeunesse.

Deux ombres humaines glissaient ce matin-là dans la vaste solitude; c'étaient deux marchands de balais qui, venus de la forêt avec la provision de manches, coupaient çà et là de hautes bruyères pour achever leur besogne. Ils s'accroupirent enfin devant leur cueillette, sans avoir vu Marie, sans avoir été vus d'elle, et le travail les rendit immobiles. Leur tête seule émergeait au-dessus des buissons inégaux de la steppe.

Nulle part ailleurs la paix du désert n'était troublée. Marie retrouvait tous ses amis, depuis le dolmen jusqu'à l'horizon, lueurs fugitives, ombres incertaines, nuages fondus sur la ligne des derniers

coteaux et pareils à des montagnes éloignées. Le lièvre effrayé dans la plaine suivait d'un galop attentif le chemin des brandes afin d'y trouver un gîte paisible; la linotte s'approchait sans méfiance du buisson gardien de son nid, apportant à ses petits le moucheron attendu; balancée au sommet d'une brindille, le bec chargé de sa proie légère, elle agitait la pointe de ses ailes, et son plastron rose étincelait au soleil. Tout ce que Marie avait vu, senti, chéri depuis ses premières courses vagabondes était là, autour d'elle; plus loin s'élevait le bruit adouci d'une cloche matinale; c'était à la fois l'heure bénie des solitaires et des chrétiens. Elle remercia Dieu, sourit à sa brande et se replongea dans ses extases.

L'heure de son arrivée avait pris fin, suivie d'une heure semblable, lorsque son pied frémit au contact d'un corps froid et rapide; c'était sa compagne la couleuvre qui déroulait ses anneaux et glissait en orbe, à demi cabrée; la bouche démesurément ouverte, elle exhalait de faibles sifflements. Encore une amie qui venait lui parler des jours heureux! Marie Fougère lui lança quelques miettes de son pain; mais la bête n'y voulut toucher et frôla d'une allure plus vive la main tendue. « Qu'a-t-elle donc? se demanda la pastoure; on la dirait effrayée. Ce ne sont pas mes bêtes qui l'ont fait fuir de la mare;

elles paissent toutes les trois devant moi. Il n'y a personne sur le défrichement; apaise-toi, ma couleuvre. »

Elle avait à peine achevé, qu'un bruissement violent de broussailles écartées éclata derrière elle, au pied de la ruine druidique; la jeune fille bondit hors de sa reposée en tournant la tête. Il lui sembla que le sang se figeait dans ses veines; elle voulut fuir, la terreur enchaînait ses mouvements; le cri qu'elle essayait de proférer expira dans sa gorge : c'était Bastien Palud, souriant et hideux.

— Hé! hé! la belle, je te trouve donc seulette ici? J'ai fait le grand tour pour mieux te rejoindre. Viens, viens; quand on doit se marier, il n'est pas défendu de faire un brin de causette.

Il s'approchait lentement, la lèvre avide et l'œil féroce, prêt pour le crime et sûr de lui dans cette solitude.

Marie, glacée d'épouvante, ne put répondre. Ah! Toinet l'avait abordée à cet endroit même, la première fois; mais son œil, à lui, ne parlait que de malice sans offense, et il n'était venu à elle que pour l'aimer!... Tandis que celui-ci, ce brigand, portait ses infâmes desseins écrits sur sa face. Il est des choses que l'innocence ne saurait prévoir, mais devant lesquelles la révélation du péril surgit et s'impose; c'est comme un miasme empesté qui

remplit l'air et avertit. Le faon qui jamais n'a connu que les caresses de sa mère frémit et prend la fuite à l'odeur du loup. Marie pensait, dans sa terrible angoisse, que si cet homme posait la main sur elle, c'en était fait de son amour, c'en était fait de la vie. Et comme dans les cauchemars où la jambe retenue par un poids énorme refuse de se mouvoir, elle ne parvenait pas même à se reculer.

Le charbonnier s'avança encore et lui dit brutalement :

— Ça ne sert à ren d'avoir peur ; quand je veux une chose, elle arrive. Faut te soumettre.

Il n'était plus qu'à deux pas. Elle l'entendit respirer, vit la main déjà ouverte qui l'allait saisir ; ce fut alors, comme pour le supplicié des vieux âges, l'approche du fer rougi d'un tortionnaire ; l'instinct lui rendit ses forces ; elle sauta en arrière et se mit à courir dans la lande. Elle ne pensait même plus à Toinet ; c'était la vierge qui fuyait.

Marie courait, on eût dit que les bruyères se penchaient en sœurs pour lui livrer passage, sa jupe les frôlait à peine ; la ronce se refusait à déchirer ses pieds délicats. Sa chevelure dénouée flottait autour de ses épaules ; les bras en croix, elle demandait à Dieu de ne pas devenir folle et de ne pas tomber. Et toujours un sourd tapage de pas résonnait à son oreille, très près, encore

plus près d'elle. Les buissons sifflaient violemment sur le passage du braconnier, ses sabots se heurtaient aux cailloux dressés sur le sol, puis c'était le bruit d'une blouse déchirée par les épines; mais, vains efforts de la lande amie, la Gervoisette épuisée sentait derrière elle le souffle de l'homme des bois. Un cercle de fer comprimait son front, elle allait défaillir; à cet instant elle passa près de son troupeau. La chèvre effarée bondissait sur place; les deux vaches, cessant de brouter, regardèrent cette course bizarre de leur maîtresse et d'un inconnu. Leurs gros yeux ronds, fixés sur ce dernier, devinrent plus brillants; elles agitèrent vivement leur queue, baissèrent la tête et galopèrent au-devant de lui. Palud les arrêta en marchant droit sur elles; puis il reprit sa course : elles le suivirent. Sans cesse menacé de leurs cornes, il était contraint de les chasser de nouveau. Lassées enfin, elles demeurèrent immobiles, en leur stupide étonnement. Les dernières amies de Marie Fougère l'avaient abandonnée. Palud, un instant retardé, redoubla de vitesse; la colère s'alliait à sa passion, il se rapprocha vivement de la pastoure et tout à coup une de ses mains s'abattit sur elle.

— Ah! fit-il d'une voix rauque, je te tiens enfin.

Marie se vit perdue. L'épouvantable réalité lui

causa un tel mouvement d'horreur, qu'elle jeta un cri surhumain :

— Au secours !

Au secours? Elle demandait secours à l'herbe, au vent, à Toinet absent, à sa chère garigue, à la mort, à Dieu qui défend les faibles. Au secours... suprême adieu, suprême prière. Elle n'avait plus la force de se débattre; elle pardonna à la Gervoise, n'espéra plus rien, mais cria encore : au secours!

A ce cri déchirant, deux hommes se dressèrent au milieu de la lande; deux hommes, les marchands de balais qui travaillaient là depuis l'aube, que Marie n'avait pas aperçus. Cette voix révélait une terreur et une angoisse telles, qu'ils sautèrent en même temps hors de leur abri, disant :

— On tue quelqu'un sur les bruyères.

Ils aperçurent à peu de distance deux êtres qui luttaient enlacés. L'un s'arma des outils épars à ses pieds, tandis que l'autre arrondissait ses mains devant sa bouche pour mieux se faire entendre :

— A... oh! Attends qu' j'arrive!... A... oh!!!

Et ils s'élancèrent.

Les paysans, disséminés sur d'immenses surfaces, comprennent la nécessité de l'aide mutuel et n'hésitent jamais à se dévouer l'un pour l'autre aux heures de danger. On a vu dans ce récit deux jeunes filles surmontant l'effroi des ténèbres pour sauver

la vie d'un de leurs semblables ; de même ici deux hommes courent, leur faucille sous le bras, pour défendre une femme assaillie ; ces actes de courage sont ordinaires dans les campagnes.

Lorsque le son de leurs voix parvint jusqu'au groupe, l'horrible combat tout à coup prit fin. Bastien Palud, avant d'apparaître à Marie, avait exploré du regard tout le plateau, il s'était cru certain d'avoir la solitude pour complice ; aussi demeura-t-il stupéfait ; ses bras s'abattirent, il recula. Certes dans l'état de surexcitation où il se trouvait, il n'aurait pas hésité à s'attaquer à qui lui arrachait sa proie, s'il se fût trouvé en état de lutter à forces égales ; mais ces inconnus allaient être deux contre lui, munis du fer tranchant ; il se soumit avec rage au destin.

— A revoir, Marie Gervois, dit-il, le regard étincelant de menace ; nous nous retrouverons en meilleur endroit. A bientôt.

Il tourna brusquement sur les talons afin de dissimuler son visage aux survenants, et s'éloigna d'un pas rapide.

— Attends donc, feignant, capon, propre à ren, criaient les marchands de balais, j'allons t'apprendre à attaquer comme ça les jeunes filles.

Marie Fougère tendait les bras vers eux ; elle

doutait si ces deux hommes n'étaient pas deux anges envoyés par miracle pour la sauver.

— Par ma foi, s'exclama l'un des survenants, c'est la Gervoisette. Canaille... Pourchasser une enfant si honnête! Le connais-tu?

— J'ai une doutance que c'est le charbonnier Bastien; n' vois-tu pas sa tournure? répondit l'autre.

— Non, fit la pastoure d'une voix saccadée, ne voulant pas qu'on dénonçât le compagnon de sa mère; non, je ne connais pas cet homme... Je gardais mes vaches près de la grande pierre... Sans vous, bonnes gens...

Elle frissonna et ne put continuer.

— Méfie-toi, car un gars pareil peut revenir, et je ne serons pas toujours là. Crois-nous, Gervoisette, rentre chez toi, c'est le plus sûr.

Ce mot réveilla toutes les épouvantes de Marie. Chez elle... chez sa mère? Palud n'était-il pas le maître dans cette cabane où elle avait déjà tant souffert par lui? Non, non, chez la Gervoise elle serait perdue! Il fallait fuir, se cacher...

— Merci, braves cœurs qui m'avez secourue dans ma détresse; je ferai selon vos conseils; la lande, hélas! ne me verra plus.

Elle traversa les bruyères en tournant le dos à

Monnaye. De loin elle regarda ses vaches et sa chèvre.

— Pauvres bêtes, j'espère qu'elles retourneront d'elles-mêmes à l'étable, le chemin leur est connu. Adieu, chères compagnes.

La Pierre-à-Jacquot se dressait au delà, abritant la reposée de fougères ; Marie s'arrêta pour mieux voir, et pleura. Puis se mettant à courir dans la crainte d'embûches nouvelles, elle descendit du côté des cultures, prit à travers champs, évita les regards en se baissant le long des haies, fit le tour du hameau et aborda par le jardin la maisonnette de son amie Henriette Belœil. Par bonheur le petit garçon était venu de la ferme chercher un tablier pour sa mère ; il était occupé à refermer la porte quand la pastoure survint, hors d'haleine.

— Bonjour, la Marie.

Elle l'embrassa ardemment; cette innocence enfantine la purifiait de la menace immonde qui l'avait souillée ; son front se rafraîchit au doux contact.

— Laisse-moi la clef, mon chéri, et dis à ta mère que je suis chez elle ; mais ne l'avertis point de ça devant le monde, faut n'en parler qu'à elle toute seule.

Le bambin, heureux d'avoir un secret, partit en secouant la tête d'un air mystérieux. Marie Fou-

gère s'enferma, s'inonda d'eau froide, visita la chambre avec un reste de terreur ; et, les nerfs détendus, tomba sans force sur une chaise, hébétée, sans avoir mangé, sans penser à rien.

Henriette, en rentrant le soir, la trouva dans le même état de prostration.

— Qu'as-tu donc ?

— Ne me le demande pas ce soir, je suis trop accablée.

— Il faut retourner au village.

— Je ne peux pas aller chez ma mère. Veux-tu me donner asile ?

— Oui, de tout mon cœur ; mais comment vivras-tu ? Je suis tout le jour chez mes maîtres.

— J'apprendrai à faire du filet comme toi, je coudrai.

— Et manger ?

— C'est vrai, soupira Marie, je n'ai ni pain ni argent.

— Es-tu folle ? Je peux bien ménager sur mes repas de quoi te nourrir ; d'ailleurs nous ne sommes pas à court, j'ai huit francs d'épargne. Ce que je voulais dire, c'est que je ne serai pas là pour trem per la soupe.

— Ah ! peu m'importe, mais cache-moi, mon Henriette ; je t'en supplie, cache-moi.

XIV

Les deux amies vécurent dans le mystère. Henriette, prise en affection par ses maîtres, pouvait, en partant plus tôt le matin, revenir un instant après le repas de midi et rentrer le soir de bonne heure. Elle apportait des vivres, racontait à Marie les nouvelles, lui donnait sa leçon de lecture. La Fougère allait quelquefois dans le champ où sa compagne gardait les vaches; le reste du temps elle travaillait au logis, ou portait son ouvrage dans le jardin, à l'ombre du gros tilleuil. La maisonnette était à l'extrémité du hameau; et les voisines, la croyant inhabitée tout le jour, vaquaient à leurs affaires sans y prendre garde. Le petit François, toujours discret, allait et venait sans cesse de sa mère à Marie; et souvent restait avec celle-ci, qu'il égayait de son babillage. Chaque soir, avant de se coucher, les jeunes filles épiaient les bruits du de-

hors, s'enfermaient à double tour. Henriette assujettissait la porte à l'aide d'un landier placé en arc-boutant, et l'heure des rêves sonnait.

La fille-mère enseigna quelques menus ouvrages à sa compagne.

— Puisque j'arrive à gagner un peu de monnaie, dit celle-ci, j'attendrai ici que Toinet soit revenu.

Elles atteignirent ainsi la fin du mois de mai. Marie Fougère n'avait fait qu'une longue sortie, en allant à la chapelle de Saint-Antoine-des-Bois, pour remercier le saint de l'avoir préservée de la honte. Les sabotiers ne connaissaient point sa retraite, car la pastoure appréhendait leur colère, dont la veuve Gervois eût pâti. Ne fallait-il pas, d'ailleurs, que le bruit de son départ fût accrédité, même au village, pour mieux tromper Bastien Palud?

Henriette, en allant voir son frère à la loge, s'était bornée à dire :

— J'ai vu Marie; on l'a maltraitée, un homme qu'elle ne m'a pas nommé la poursuivait; pour être fidèle à Toinet, elle a préféré partir.

— Où est-elle?

— Domestique à la ville.

La Plane, désolé, avait redouté quelque acte de désespoir; et pendant plusieurs jours on avait vu l'ancien parcourir les bruyères et visiter toutes les

mares, pour être sûr que sa fille adoptive n'était pas restée morte dans ce désert tant aimé d'elle. Il avait cessé, comme ses compagnons, de parler à la Gervoise, devenue pour eux un objet d'aversion.

— C'est un grand malheur, répétait le bonhomme, que nous ne sachions pas où la pauvre fille réside, pasque je lui aurais fait passer un peu d'argent.

Mais Henriette avait fait la sourde oreille. Elle devait toucher ses gages à la Saint-Jean, et ne voulait partager avec personne le plaisir de faire vivre sa petite amie. Son frère Belœil et Philippe, qui était amoureux d'elle, la visitaient le dimanche matin à la ferme, sans pouvoir soupçonner son secret.

Au mois de juin, Marie éprouva une grande joie. L'amour, plus encore que les leçons de sa compagne, l'avait rendue savante; elle parvint à dicter une lettre pour Toinet et à tracer son nom au bas de la page. Henriette avait guidé sa main, mais qu'importe; c'était le premier signe de vie direct; le soldat allait avoir une preuve matérielle de sa pensée; ce mot informe serait le témoignage des efforts de la tendresse, le baiser de l'absente. Elle voulut tenir longtemps la lettre dans ses mains, lui laisser son seul contact, coller elle-même le timbre-poste, porter la missive dans sa poche

jusqu'à la boîte du village, afin que Toinet devinât sa promise jusque dans les froissements de l'enveloppe. « Ce n'est pas le papier qui s'en va là-bas, disait-elle; c'est moi. » La sage Henriette ne la put dissuader d'aller elle-même à Saint-Léonard, au risque d'être reconnue; Marie courut, au coucher du soleil, déposer sa chère lettre, en lui recommandant tout bas de diré à l'ami les choses qui ne s'écrivent pas; elle revint satisfaite; et, le soir, essaya de ne pas s'endormir trop tôt, pour voir, à travers les vapeurs du demi-sommeil, le visage de Toinet heureux.

Le succès de cette course imprudente la rendit ambitieuse; elle se confessa bientôt à la Belœil :

— Ma douce, je voudrais monter un matin jusqu'aux bruyères. Si tu savais combien ma lande me manque! Enclose dans une maison de pierre, je crois être au tombeau. La Roche, les bêtes de la varenne, la reposée de fougères, qu'êtes-vous devenues? N'aurai-je plus à respirer l'air qui soufflait du lointain; suis-je condamnée à ne jamais revoir le grand plateau bordé de sapinières?

— Ne commets pas la folie d'y aller; il y aurait danger.

— Je me cacherai si bien! Veux-tu donc que je

tombe malade de chagrin? Je ne peux plus vivre loin des brandes.

Elle devint pâle et languissante, son amie se décida à la mener une fois sur le plateau.

Ce fut une heure délicieuse. Marie Fougère visita la Pierre-à-Jacquot, la toucha de la main avec un sourire d'enfant caressante; elle s'assit dans sa logette que le vent avait défaîtée; écouta longtemps, regarda son désert d'un œil attendri; reconnut les papillons, l'alouette et la couleuvre; elle se sentit contente et guérie au souffle tiède qui frôlait son visage.

— Partons, partons; nous pouvons être surprises, criait la fille-mère.

— Nous reviendrons, dis? Je suis si bien là!

— Crois-moi: éloignons-nous; j'entends du monde dans les champs.

Les deux jeunes filles tournèrent le dolmen afin de gagner la plaine du côté des friches. Advenues à l'orée des cultures, elles ouïrent un bruit de voix dans le chemin, sautèrent dans une pièce entourée de haies pour éviter toute fâcheuse rencontre, et se trouvèrent en face de Cassemiche qui coupait du vert pour ses bestiaux.

— Tiens! ma nièce Gervois? Où vas-tu donc comme ça? On racontait que t'avais décampé?

La pastoure demeura tout interloquée.

— Ah! je suis ici... sans y être; je retourne de ce pas chez mes maîtres, en ville.

— Ma finte, j'ai peur que tu te débauches, à courir pays de cette façon-là.

— Vous avez tort, interrompit Henriette avec aigreur; votre nièce vaut mieux que ceux qui vous en parlent mal.

— Bon! v'là que tu crés tout de suite que c'est les Renaud! Y n'm'ont ren dit. Si j' les r'vois de temps à autre, c'est pas pour crier sur le dos du monde. Tu sais, Marie, que j'avais d' bonnes intentions à ton endroit. As-tu toujoux envie de t'marier avec le gars Printemps?

— Oui, mon oncle.

— T'as tort. Fallait m'écouter, j' n'aurais pas changé: tu t' rappelleras ça plus tard. Enfin on te disait adirée, j' vas conter aux voisins que j't'ai r'trouvée quant-et la Belœil; c'est toujoux ça.

Les amies continuèrent leur route, grandement désolées.

— Tu as été folle de venir aux landes, soupira Henriette; nous voilà à la merci d'un bavard.

La soirée se passa tristement. Elles étaient couchées depuis longtemps, lorsqu'un bruit mystérieux les arracha au sommeil. Quelqu'un essayait, avec mille précautions, d'ouvrir la porte; et, découragé par la résistance, secouait d'une main légère le

volet de la petite fenêtre. Le pas, un pas d'homme chaussé de gros souliers, s'éloignait puis se rapprochait. Les deux paysannes étaient plus mortes que vives.

— Un voleur ! dit tout bas Henriette ; Seigneur, s'il allait tuer mon enfant.

Marie Fougère secoua la tête ; elle tremblait ; la fille-mère entendait dans le silence les battements de son cœur.

— Il faut fuir, bégaya-t-elle entre deux frissons.

— Va dans le grenier, tu verras par la lucarne sans être vue, durant que je veillerai sur François.

Elles mirent à la hâte leur jupon et Marie gravit les degrés de l'échelle qui servait d'escalier. Elle se coucha, passa lentement la tête par l'ouverture et reconnut Bastien Palud.

Cassemiche avait parlé ; le braconnier, toujours aux aguets, avait aussitôt appris la nouvelle ; il connaissait son asile et voulait entrer par la violence ; elle était perdue.

A ce moment Bastien choisissait dans le tas de fagots un bâton de chêne pour lui servir de levier. La Gervoisette rentra éperdue dans la chambre.

— Il se prépare à faire sauter la porte ; c'est ui!

— Ah ! le charbonnier ?

— Oui.

— Je ne crains plus pour mon fils, me voilà vaillante. Musse-toi dans le poulailler et laisse-moi faire.

Elle sortit par le jardin, et alla frapper à la porte de derrière d'une maison voisine.

— Réveillez-vous, mes amis ; sortez vite par devant pour venir à mon aide. Il y a des voleurs en train de crocheter ma serrure.

Deux paysans sortirent vite, criant à l'envi et excitant leur chien.

Bastien Palud prit la fuite.

Les amies n'osèrent pas se recoucher et veillèrent à tour de rôle à la lucarne. Le péril était passé, mais maintenant que le misérable connaissait le refuge de celle qu'il avait choisie pour victime, l'espoir de lui échapper n'existait plus. Aussi la Henriette partit-elle dès l'aube, et se rendit en ligne droite au village des sabotiers. Les compagnons venaient de se réunir dans l'atelier.

— Bonjour, La Plane, bonjour, mon frère et les autres ; je viens vous demander appui pour Marie Fougère.

— Notre adoptée ? Ah ! L'as-tu revue, par hasard ?

— Je l'avais prise sous ma garde en mon logis ; la

pauvre se cachait de vous pour vous épargner des querelles en forêt. Bastien le charbonnier l'a insultée sur la lande et veut s'emparer d'elle, c'est pour ça qu'elle a pris la fuite. A présent, il sait où elle est et a tenté, cette nuit même, d'entrer chez moi de force. Je ne peux plus la défendre, je vous la confie à vous, les hommes.

Le premier moment de surprise passé, chacun regarda son voisin, et la colère fit explosion.

— Le gueux! le gredin! la canaille! Il ne mourra que de ma main! — Non, de la mienne.

L'ancien leur imposa silence; il s'agissait de sauver l'enfant et non de crier.

— Il faut la ramener ici, dit-il ; j' vas de ce pas parler à la Gervoise.

— Sa mère ? fit Henriette. Elle ne fait qu'un avec Palud; Marie me l'a avoué. Ne lui dites rien.

— Diable! diable ! grommela le vieux La Plane ; comment s'y prendre, alors ? Ah, tenez, j'ai une idée. Belœil, file de ce pas à la mouronnière et ne quitte pas les talons de ce vaurien-là. Prends un broc, et s'il fait mine d'aller chez ta sœur, crève-le. Toi, ma bonne fille, va-t'en sans inquiétude, t'auras ce soir de nos nouvelles. Approche, Philippe. Tu peux ben faire sept lieues en quatre heures, pas vrai ?

— Pardi !

— Alors pour lors, je vas te donner une commission. Que personne ne dise mot à la vieille ; ce soir nous saurons comment nous y prendre.

Henriette rentra vivement chez elle et emmena Marie à la ferme de ses maîtres. La journée fut paisible,et à la tombée du jour les jeunes filles revinrent au logis, certaines que les sabotiers ne les abandonneraient pas.

— Mon frère Belœil va venir, c'est sûr ; nous n'avons rien à craindre.

A peine avaient-elles allumé la chandelle et couché l'enfant,qu'un homme couvert de poussière parut sur le seuil. Marie Fougère poussa un grand cri et s'élança.

— Louis Turpin ? oh, mon Turpin, avec toi je suis bien sauvée !

Le sabotier, pâle et indécis, la repoussa doucement.

— C'est Henriette qu'il faut remercier et non moi, ma bonne fille. Les sabotiers ont décidé ton retour au village, je viens te quérir, voilà tout.

La Gervoisette regardait à la dérobée son cher compagnon d'autrefois, avec une émotion qu'elle ne cherchait pas à déguiser. Le rude forestier n'était plus tel qu'elle l'avait connu : ses traits anguleux, sa physionomie pensive, la ride creusée entre ses sourcils lui donnaient une apparence plus

grave ; mais le sourire avait conservé l'expression de bonté des anciens jours, et l'énergie de la jeunesse éclatait encore dans chacun de ses mouvements, bien qu'il se tînt légèrement voûté. Il demeurait calme devant la pastoure, ses yeux ne la cherchaient ni ne la fuyaient ; la curiosité attendrie de la jeune fille ne pouvait pressentir aucune arrière-pensée derrière ce calme viril.

— Henriette, dit-il tandis que les deux camarades s'embrassaient, votre frère va venir tout à l'heure, il couchera là pour plus de sûreté ; vous pourrez dormir tranquille. Partons-nous, Marie?

Ils prirent ensemble le sentier des landes. Au bout d'un instant la Fougère rompit un silence qui devenait pénible.

— Depuis combien de temps es-tu de retour, Louis ?

— J'arrive. Philippe est venu à mon chantier pour me dire que tu es dans la peine ; La Plane ne savait que faire, à cause de la Gervoise ; je suis aussitôt rentré à Monnaye pour la circonstance.

— Tu vas rester avec nous, maintenant, mon Turpin ?

— Bien sûr que je ne te laisserai pas dans l'embarras.

Il ajouta en affectant de rire :

— Je ne t'ai pas tirée jadis de Maison-Brûlée pour t'abandonner aujourd'hui.

— J'ai grand besoin de toi, va !

— Soit, mais pas pour longtemps : nous voilà au mois de juin, et ton promis sera bien sûr de retour avant la Toussaint ; c'est lui alors qui te gardera mieux que nous autres.

La conversation tomba. Près du bois seulement, le sabotier expliqua à Marie ce qu'il avait résolu :

— Tu ne logeras pas avec ta mère. La Plane et Maronneau ont préparé pour toi l'un des magasins, tu dormiras là, à dix pas de notre loge ; il convient de même que tu manges avec nous ; dans la journée ce sera comme par le passé. Ta bique et tes vaches t'attendent, c'est dans la brande que tu te plais, tu y iras.

Marie tressaillit et répondit avec terreur :

— Mon Dieu, tu ne sais donc pas ?...

— La Plane m'a renseigné, les marchands de balais aussi ; je suis au courant ; mais me voilà, désormais ; tu ne reverras pas le charbonnier, j'en fais le serment.

L'enfant adoptive du village fut installée dans sa nouvelle cabane ; un lit de feuilles sèches avait été dressé devant la porte où les sabotiers devaient faire sentinelle à tour de rôle ; Turpin y resta toute la nuit. Le lendemain matin, lorsque Marie se

dirigea vers l'étable afin de revoir son bétail, la Gervoise l'aperçut et voulut la frapper; Louis l'arrêta d'une main rude.

— Attends... Coureuse, coquine!...

— Assez, mauvaise mère; nous sommes las de vos méchancetés, à la fin !

La veuve s'enfuit vers les Croix-Chemins, répétant à haute voix :

— Turpin ! Turpin est ici !

— C'est bon, c'est bon, fit le brave garçon en haussant les épaules; elle va prévenir son Palud, c'est tout ce que je désire. Allons, ma Fougère, n'y pense plus et va dans la lande avec tes vaches, puisque c'est ton bonheur. Si le bandit se mettait à ta recherche, il rencontrerait quelqu'un sur sa route. Va.

Quand la pastourelle se fut éloignée, la Plane prit Louis par le bras et l'emmena à l'écart.

— Cause sans feintise, Turpin : ça t'a coûté de revenir?

— Je ne dis pas non ; cependant j'ai fait l'étape bon train.

— Pardi ! Ne t'avais-je pas fait prévenir que Marie Fougère avait besoin de toi ? N'en fallait pas davantage. J'ai bien deviné, depuis le temps, que t'as quitté Monnaye à cause d'elle. Tu as ressenti un coup en la revoyant, n'est-ce pas ?

— Oui... Mais pas si fort que j'aurais cru. Pensez-y donc : Voilà trois ans que je me raisonne. Son cœur est à Toinet Printemps... Que voulez-vous! Dans les commencements, c'était dur, allez! J'étais sans force. Mais l'éloignement, le travail m'ont remis peu à peu. Il y a toujours au fond de moi quelque chose que je ne peux pas en arracher tout à fait; mais je suis guéri des folles idées. Il est vrai qu'en me retrouvant hier soir avec elle, un feu que je supposais éteint m'est monté au cerveau, mais je n'ai rien laissé paraître; et aujourd'hui me voilà de sens rassis. Je pourrai faire bonne mine et m'habituer, à la condition de ne pas converser trop souvent avec Marie. Mais laissons le sujet, ça m'amollit d'en parler.

— Nous espérons bien que tu resteras.

— Je tâcherai.

— Et... Et quand Toinet sera revenu?

Le forestier hésita. Enfin, s'essuyant le front:

— Je resterai, même à ce moment, répondit-il, si Bastien Palud la menace encore.

— Je ne l'entendais pas ainsi, car alors ce sera l'affaire du mari.

— Non. Si Palud doit tuer quelqu'un, autant que ce soit moi; ça ne l'empêchera pas d'être heureuse.

Jean Belœil les interrompit.

— Il y a du nouveau.

— Quoi donc ? Tu reviens des bois, et je te croyais chez ta sœur Henriette ?

— J'y suis allé, et là-haut de même. Voici la chose. Hier, en surveillant le maudit charbonnier, je l'ai surpris se coulant dans un fourré de jeunes pins ; je l'ai suivi à la trace ; il retendait des collets à chevreuil. Dare dare j'ai filé chez un des gardes pour lui conter la chose. « Ah ! qu'il m'a dit, tu nous obliges, y a assez longtemps que le coquin se moque de nous ; je le pincerons au soleil levant sur la bordure des semis. » Là-dessus, j'ai couru chez ma sœur, et au petit jour, je suis revenu à l'endroit de l'embuscade. Je suis arrivé au bon moment. Bastien Palud sortait du fourré avec une chevrette sur le dos. Donc que les trois gardes s'élancent de la broussaille et le cernent. « Du coup, on te tient. » Au premier mot, le lascar se débarrasse de son gibier, laisse un morceau de sa blouse dans les mains du premier garde, allonge un mauvais coup de pied à l'autre, se défait de moi par un croc-en-jambe, brise deux dents au dernier qui sautait sur lui, et disparaît dans le taillis de chênes. A l'heure qu'il est, on le cherche partout. Faut aider les gardes.

La Plane se mit à rire.

— Je ne demande pas mieux, vu que nous voulons purger Monnaye de ce paroissien-là; mais la course ne sera pas longue, je sais où il est caché.

— Que nous débitez-vous là ? interrogea Turpin.

— La vérité vraie ; Bastien est ici, chez la Gervoise, c'est son refuge ordinaire. Jusqu'à présent je fermais les yeux, rapport à la vieille ; cette fois il faut le pincer.

Le garçon retroussa ses manches avec une joie passionnée.

— Je m'en charge, moi.

— Belœil est parti pour avertir les gardes ; attends l'arrivée du renfort.

Louis Turpin était déjà au milieu de la cour. Non, il ne voulait pas d'aide, Marie Fougère n'aurait d'autre vengeur que lui.

Il arriva devant la porte de la Gervoise, celle-ci voulut lui en disputer l'entrée.

— La Plane, débarrassez-moi de cette malheureuse ; que je n'aie pas sur la conscience d'avoir frappé une femme.

A peine entré, il fouilla du regard la chambre obscure : rien de visible ; mais au bout d'une minute son oreille perçut un léger bruit de paille froissée.

— Allons, Palud, montre-toi. Je suis Turpin qui t'ai déjà fait mettre en prison pour vol ; as-tu peur de me voir à la lumière ?

Les objets de toute sorte qui masquaient un des angles s'écroulèrent brusquement, et le charbon-

nier, ivre de fureur, s'élança sur son ennemi. La lutte fut terrible. Turpin et Palud, étroitement serrés l'un contre l'autre, essayaient mutuellement de s'étouffer ou de s'abattre sur le sol. Silencieux, haletants, poitrine contre poitrine, ils cherchaient lentement l'endroit où frapper. Soudain le sabotier voulut saisir au cou son adversaire, celui-ci en profita pour le pousser obliquement; tous deux alors ils tombèrent, embrassés, et roulèrent sans lâcher prise jusque dans la cour. En même temps les gardes accouraient, les compagnons avaient quitté l'atelier, dix bras se levèrent pour porter secours à Turpin.

— Arrière, s'écria celui-ci d'une voix impérieuse, je suis venu à Monnaye pour punir ce misérable, laissez-moi faire ma besogne.

Par un dernier effort, il parvint à se placer au-dessus du charbonnier et lui posa un genou sur la poitrine.

— Je t'ai! A présent je vas t'étrangler.

Turpin allongea la main pour prendre Palud à la gorge; mais celui-ci, dont la tête était restée libre, le mordit cruellement. Le sabotier secoua en l'air ses doigts sanglants, saisit son adversaire aux cheveux et l'aplatit contre la terre. Déjà d'un geste féroce, il serrait le cou, Palud râlait, quand les témoins de cette scène tragique s'interposèrent; les

sabotiers s'emparèrent de leur compagnon, pendant que les gardes liaient les bras du braconnier à demi étouffé.

— Ah ! mon gueux, s'écria l'un de ceux-ci, tu as fait rébellion ? Tu payeras ça du même coup que notre chevreuil. On va te conduire à la ville ; marche droit.

Ils partirent. La Gervoise les suivit jusqu'à l'extrémité des bois; son couteau ouvert à la main, elle cherchait à couper les liens de son farouche acolyte.

XV

Le village, à dater de ce jour, reprit son calme d'autrefois. Les sabotiers joyeux, penchés sur la coche encombrée, taillaient, creusaient, jetaient sur la terre unie leurs paires accouplées, les minces coquilles de bois voltigeaient autour d'eux; la condamnation de Bastien Palud redoubla leur belle humeur. Tous les couplets de la chanson du Roi y passaient.

Pour charmer son veuvage,
Il vint d'un air courtois
Demander en mariage
La fill' d'un marchand d' bois.

Et la demoiselle, qui avait du goût et de l'esprit, répondait fièrement :

J'accept'rai ta couronne
Ainsi que tes joyaux,
Si avec ça tu m' donnes
Un' paire de sabots.

Seul, Turpin ne chantait pas. « Ça lui reviendra, disait l'ancien; voyez comme il travaille de bon cœur. Ça lui fait plaisir d'être avec ses vieux amis; patience. »

La Gervoise paraissait plus folle que jamais. L'arrestation de Palud l'avait bouleversée, elle avait renoncé au mouvement et se tenait du matin au soir accroupie devant sa maisonnette, sans même reconnaître ceux qui l'approchaient. Marie Fougère avait pu reprendre son ancienne vie, sans chagrin et sans danger. Le matin, elle trempait la soupe, faisait le ménage; le soir, elle s'occupait encore de sa mère, dont elle recousait les nippes en silence, avant de regagner le magasin aux sabots, où la Plane, par prudence, avait exigé qu'elle couchât jusqu'à son mariage. Elle vivait tout le jour sur les bruyères, libre, calmée, en pleine possession d'elle-même. Les fleurs s'épanouissaient à perte de vue, les nuages ressemblaient à Toinet; et pendant qu'elle promenait ses regards sur le désert enchanté, le chœur des grenouilles éclatait derrière elle, dans la mare de sa chère varenne. Elle écoutait, accroupie sur son liteau de fougères, tour à tour joyeuse et attendrie. Quelquefois, mue par un touchant caprice d'enfant, elle étendait, les jours de *laverie*, son linge aux branches de l'ormeau, comme pour *lui* faire signe de venir, puisqu'*il* l'avait trouvée, la pre-

mière fois, de cette façon-là. Puis sa main cherchait dans la poche du tablier la dernière lettre du soldat, la lettre où il était question du retour, et en épelant les mots elle achevait de l'apprendre, tandis que sa chèvre, arrêtée près d'elle, le menton haut, l'œil demi-clos, prêtait l'oreille au bruit des syllabes murmurées.

Souvent Marie, en rentrant par les soirées fraîches, cherchait Louis Turpin ; mais le forestier l'évitait d'habitude. Si pourtant il la rencontrait par hasard au détour de la loge, il lui souriait avec bonté, causait sans embarras, et ne la quittait pas sans paroles amicales. Il est vrai que les conversations ne se prolongeaient guère : Turpin avait de l'ouvrage à finir, ou se trouvait pris de fatigue ; il invoquait le prétexte sans affectation, elle feignait de le croire, et ils se quittaient.

Le dimanche, c'était mieux; la pastoure, en sortant de l'église, ramenait sa camarade Henriette et le petit François ; alors les sabotiers allaient s'asseoir à l'ombre avec les deux jeunes filles. Le gros Philippe était radieux : Belœil avait vaincu les scrupules de sa sœur.

— Tu veux donc de moi *tout de même*, Philippe? demanda enfin la fille-mère.

— C'est guère commode d'en douter, puisque Jean et moi te tourmentons pour ça depuis *à* ce printemps.

Elle montra l'enfant avec tristesse.

— Ne t'inquiète pas, va, ma bonne, t'es pardonnée ; je serai son père.

L'été s'écoula ainsi, Marie vécut partagée entre ses amis et sa lande. Tous les jours, sans qu'elle le sût jamais, Turpin montait vers le plateau, s'élevait à couvert jusqu'au bord des sapinières et regardait du côté de la Pierre-à-Jacquot, pour savoir si Fougère était tranquille en sa reposée. Dès que le calme profond de la garigue l'avait rassuré, il retournait à son travail.

— Eh ben, demandait tout bas La Plane, tu viens de voir là-haut si tout est paisible?

— Oui.

— Tu reprends ton ancienne mine.

— Ça va mieux depuis quelques semaines.

Un seul événement se produisit, à la fin d'août. Le maître d'école, secrétaire de la mairie, vint un soir chez les Gervoise. La veuve qui, accroupie dans un coin, croyait bercer son fils Guillaume, l'accueillit avec des grognements sourds et ramassa un morceau de bois pour le lui jeter. L'honnête garçon battit en retraite et se dirigea vers l'atelier pour parler à Marie.

— Je viens vous prévenir, dit-il, que l'enterrement de votre oncle Cassemiche aura lieu demain à dix heures.

— Cassemiche est mort? s'écria le vieux La Plane.

— Ma foi oui, il s'est tué en tombant du haut d'une échelle. Vous êtes les plus proches parentes; ne laissez pas Renaud et sa femme prendre votre place.

— On ira, soyez-en sûr; c'est moi, l'ancien de la loge, qui conduirai l'enfant, car la mère cette fois a la tête fêlée pour de bon et ne saurait venir.

Voici ce qui était arrivé. Cassemiche avait eu réellement, après l'attentat de Crinon, l'intention de léguer au moins une partie sa fortune à Marie; mais Palud l'avait singulièrement refroidi en lui expliquant que son bien passerait par là aux mains de Toinet Printemps; d'ailleurs, dès lors qu'il ne pouvait pas faire tapage de sa générosité, la chose lui agréait beaucoup moins, outre qu'une réconciliation avec la Renaude était toujours sa secrète espérance. Il alla bien chez le notaire au jour convenu, ce qui trompa le braconnier, mais c'était pour conclure une autre affaire avec son cousin et associé. Là les deux marchands de biens marrons complétèrent une entente au moyen d'un testament mutuel, solution séduisante, puisque chacun d'eux, en signant, se promettait de survivre à l'autre. Toutefois, Cassemiche, pris de remords à l'endroit de sa nièce qui lui avait sauvé la vie, réserva

pour celle-ci la varenne et la lande qui joignaient la Pierre-à-Jacquot, avec une somme suffisante pour la construction d'une maisonnette. Ses dispositions ainsi prises, il fit des prodiges de ruse pour ramener à lui sa maîtresse, sans s'engager par une démarche directe. Son intention arrêtée était d'avoir la femme en lui faisant partager son bien-être, mais de se jouer du mari, qui avait eu la prétention de le prendre pour dupe. Il répandit le bruit qu'il devait tout donner aux Gervois; les Renaud, effrayés, résolurent de se contenter d'un testament et revinrent auprès du vieillard. Cassemiche, alors, paya sa passion satisfaite au prix d'obsessions qui empoisonnaient sa vie. La lutte fut longue et furieuse; enfin, menacé d'une rupture définitive par la femme, dont il ne pouvait plus se passer, il se trouva un jour forcé de tester. Mais le fin matois, par une de ces fourberies propres au paysan vicieux, omit de dater son acte, ce qu'il savait bien être une cause radicale de nullité. Puis il cacha le testament sous une pile de serviettes, et dit à la Renaude, qui maintenant habitait d'une façon complète avec lui :

— Je te jure que c'est fait.

Il pensait :

— Faut les laisser chercher; pendant ce temps-là j'aurai la paix.

Ce qu'il prévoyait arriva. Les deux époux tremblaient que l'assurance du vieillard ne fût mensongère, ou qu'un caprice ne dictât quelque résolution contraire à son esprit astucieux; leur cupidité, surexcitée, excluait toute idée de patience ou de repos ; ils se mirent donc à la recherche du padier d'où dépendait leur avenir. Dès que Cassemiche quittait le logis pour surveiller ses moissonneurs, ils fouillaient avidement le lit, l'armoire, la huche à pain. Déroutés quelque temps par la négligence voulue du bonhomme, ils passèrent enfin des cachettes les plus compliquées aux plus simples; et leur main, en remuant le linge pour la forme, tomba sur le testament. Et de courir devant la fenêtre, pour lire mieux. Les premières lignes flamboyèrent à leurs yeux : « Je lègue aux époux Renaud tous mes biens... » Et au-dessous des détails, dont chaque ligne avait allumé en eux la fièvre de l'or, ils virent avec une émotion inexprimable la signature en grosses lettres : « Thomas Cassemiche. » Pour eux c'était tout; on sait que, pour les paysans, tout se résume dans ce mot : il a signé.

La Renaude, transportée, passa un doigt sur la feuille :

— Son nom est sur papier timbré. Du coup, ça y est !

Renaud, lui, demeurait pensif.

— Qu'as-tu, mon gros? Voilà-t-il pas de quoi te contenter ?

— Non. Je ne suis pas tranquille. Si nous remettons le papier où tu l'as découvert, le vieux pourra le remplacer par un autre; si nous le gardons, il s'en apercevra, nous en voudra, et le danger sera encore pire.

— C'est vrai. Comment faire?

— Je l'ai, je le garde; pour le surplus, on va aviser. Où est le vieux ?

— Il est allé louer une batteuse et va revenir pour balayer le grenier.

— Ah?

Renaud, comme s'il eût craint de réfléchir, sortit en hâte, alla scier à moitié les barreaux supérieurs de l'échelle, et poussa dessous, à coups de pied, quelques tessons de bouteilles. Moins d'une heure après, Cassemiche montait, chargé de la pelle de bois et du balai. Un échelon se brisa sous le poids de son corps; comme il essayait de se retenir, ses mains en cassèrent un autre; il tomba sur les débris de verre et mourut dans la soirée.

Après l'enterrement, les Renaud se rendirent chez le notaire, leur visage plongé dans le mouchoir de poche, et après un éloge funèbre entre-

coupé de soupirs, firent le dépôt de leur testament. Un coup d'œil suffit au notaire.

— Ceci n'a aucune valeur, dit-il, la pièce n'est pas datée.

Ils bondirent jusqu'au cartonnier, la bouche grande ouverte.

— Voyez plutôt. Au surplus, je vais vous lire le Code. C'était sûr, car j'ai ici le testament de Cassemiche; il laisse sa fortune à son cousin, sauf un petit cadeau pour Marie Gervois; mais vous n'avez rien, vous autres.

Rien. L'infamie sans salaire; le crime inutile! Ils crièrent en même temps : « C'était une vieille canaille, » et sortirent en se querellant. Ces deux êtres, voués à l'opprobre et à la misère, n'eurent plus qu'à déménager secrètement et à disparaître du pays.

— Eh ben, eh ben, dit gaîment La Plane à sa fille adoptive, te v'là lotie d'une lande et d'une maison dans l'endroit que tu aimes; comme tu seras heureuse là-haut avec Toinet, hein, ma Fougère?...

XVI

La première gelée d'octobre a blanchi les gazons; plus de rayons brûlants ni de fleurs estivales; un vol de corbeaux annonce les jours sombres; aux chants de la brise a succédé le gémissement de l'aquilon. Là-bas, au flanc du coteau que midi réchauffe, les vendangeurs cherchent la grappe gonflée sous le pampre rouge; sur la lande où l'épervier plane en cercle, s'inclinent les grelots ternis des bruyères; dans la forêt sans fauvettes, le peuplier allonge ses feuilles jaunes sur la frondaison empourprée des hêtres; le chèvrefeuille secoue le corail de ses baies sous la verdure éternelle des sapins. C'est la vie avec ses oppositions puissantes, la langueur mystérieuse de la nature qui va s'endormir; c'est l'automne.

Voyez-vous le sentier bordé de fraisiers, le joli sentier où les sabots faisaient rouler les menus

cailloux sur la terre séchée? La pluie en ruisseau l'a changé; le pied y glisse sans trouver, contre le froid, les caresses de l'herbe; ses pierres luisantes ont disparu sous la boue. Qu'elle est glaciale aussi, l'écorce de cet arbre renversé, sans cesse battue de l'averse depuis la venue des journées tristes! La Gervoise y demeure assise, suivant son habitude; mais le corps amaigri de la folle est agité de longs frissons; elle se replie, les bras croisés sur sa poitrine, et lève les yeux comme si elle demandait, pour sa fièvre, un peu de soleil.

Soudain Bastien Palud se dresse devant elle, maigre, étiolé; sa barbe inculte, son regard haineux feraient peur à tout être doué de raison. Mais la vieille femme le voit à peine, elle ne le reconnaît pas. Ces longs mois de séparation ont éteint en elle le souvenir de leur existence commune; la complice du braconnier est redevenue une immobile, la démence a tout effacé.

— Je vous cherche, mère Gervoise.

Elle ne répond pas; il la secoue, sa voix se fait menaçante; la veuve, sans comprendre les mots, perçoit des sons jadis familiers et tend l'oréille.

— Me voilà; Bastien Palud, répète-t-il.

— Ah?...

— Je sors de prison. Quatre mois sans bouger; regardez-moi, c'est une pitié!

La Gervoise se balance machinalement sans prendre garde à lui. Tout bas elle nomme son fils, son Guillaume. L'homme lui montre une balle et une poire à poudre ; elle tressaille.

— Je viens me venger. Ce soir Turpin sera mort.

— Oui, dit-elle avec un éclair dans les yeux ; le sabotier.

— Où avez-vous mussé mon fusil ?

Ce mot la frappe, elle se rappelle un peu.

— Dans ta paillasse.

— Bon. Et la Marie ?

— Au village.

— Et... et Cassemiche ?

Sans se rendre compte de la question, elle étend le bras du côté de la plaine.

— Il est là-bas.

Là-bas, c'est le cimetière ; comment le devinerait-il ? Sa bouche grimace un sourire.

— J'arrive encore à temps. Dans une heure je serai à l'affût derrière la loge. Ne dites jamais que vous m'avez vu aujourd'hui, n'avouez jamais que j'avais un fusil.

Elle n'écoute plus. Le charbonnier se penche, adoucit sa voix, lui touche l'épaule sans rudesse.

— Nous irons à la chasse, vous savez ben ? dans les semis, au gite des lièvres.

La femme a vivement relevé la tête. Il comprend qu'elle peut lui appartenir encore ; et, rassuré, disparaît derrière les broussailles.

Le vent expire, le soleil se voile, un brouillard livide tombe sur la forêt, flotte lentement parmi les troncs blancs des bouleaux et s'étend comme un suaire humide ; les feuilles pleurent. La Gervoise s'est replongée en son engourdissement ; elle cherche à son côté la musette que Guillaume portait en revenant de la guerre, la presse contre elle ; et sans remuer son corps glacé, regarde du côté de ce sentier où sa folie l'a conduite si souvent pour l'attendre. Le deuil de la nature, le froid, la brume la ramènent de huit ans en arrière. C'est par un temps semblable qu'elle épia *son* retour, sur le tertre de Saint-Léonard ; le ciel était de plomb comme aujourd'hui, les arbres versaient des larmes pareilles quand il jeta sur elle le regard inoubliable de l'enfant qui retrouve sa mère ; son bâton de voyage, le voilà ; il s'appuyait dessus ; et tout était comme aujourd'hui ; C'est donc aujourd'hui qu'elle va le revoir...

Écoutez ; quelqu'un marche dans le sentier et descend vers elle. C'est un homme jeune, un soldat ; voyez sa sacoche en sautoir, dans sa main le bâton d'épine ; il marche à pas pressés, son regard cher-

che quelqu'un... Ah ! le voilà, mon fils ; il n'était pas mort, c'est bien Guillaume... Arrête, arrête, ô mon enfant !

Elle court, les yeux hagards, les bras ouverts. Mais quoi ! Le revenant se recule avec tristesse ; ses traits sont bien changés. Parle donc, je reconnaîtrai du moins ta voix.

— Avez-vous donc oublié Toinet Printemps, le promis de votre fille, de Marie Fougère ? Je reviens libre, dites-moi où elle est, la route qui m'en séparait m'a paru si longue !

— Toinet, toi ? C'est une menterie. Je te soutiens, moi, que le soldat qui arrive dans nos bois par le brouillard, c'est Guillaume.

— Pauvre femme !

Il l'écarte avec une pitié respectueuse et se remet en marche. Lorsqu'il l'a dépassée, qu'elle ne distingue plus son visage, cette allure de soldat, cette bandoulière, ce bâton d'épine lui rendent l'émotion poignante que les paroles du sabotier avaient refoulée ; oui, oui, elle reconnaît son fils, elle ne doute plus, elle sent son cœur battre comme autrefois. Mais quoi ! Il l'a repoussée ? C'est donc pour l'éprouver ? Ah ! tout à l'heure, quand il aura rejoint les sabotiers, il avouera qu'il est Guillaume, il pensera que sa mère est dans l'angoisse et l'appellera... Eh bien, puisqu'à le supplier je n'obtiens rien, mur-

mure-t-elle, je veux le suivre sans être vue, le guetter, de tout près, attendre qu'il dise : « ma mère », pour me montrer...

Elle s'avance vers le village, se cachant d'arbre en arbre, perdue dans les vapeurs opaques ; le large tronc d'un charme, le plus rapproché de la loge, lui sert d'abri, un buisson de houx la cache ; elle regarde, elle écoute de toutes les forces de son cœur.

Les compagnons sont dans la cour, agités et soucieux. Turpin, en revenant de couper des harts, les a prévenus que Bastien Palud est de retour. Il en est sûr, car dans un layon qui mène à la mouronnière, il a relevé sa piste toute fraîche : des souliers, personne n'en porte sous bois ; d'ailleurs il a compté les deux rangées de clous, et la ferrure du talon ne ressemble à aucune autre. Notre petite Marie va-t-elle donc retomber dans les alarmes ? Mais que craindre pour l'instant ? Louis Turpin est un garçon solide, il est aux trousses du charbonnier, laissons-le faire.

Les sabotiers ont beau dire, ce retour de l'ennemi les a consternés ; ils avaient si bien cru que cet homme n'oserait pas reparaître dans leur forêt !

— Salut, village des sabotiers ; salut, mes frères.

Les amis de la loge se retournent, jettent leur bonnet en l'air, poussent des exclamations de joie :

— C'est Toinet Printemps ; quel bonheur ! Les

jours semblaient longs sans toi. Salut, camarade.

Toinet leur serre à tous la main, et demande :

— Où est ma Marie ?

— Là, dans le magasin ; ne la vois-tu pas qui accourt, ingrat ?

Marie Fougère tremble et défaille ; le bonheur extrême fait souffrir autant que la peine, comme s'il n'était pas dans notre destinée de l'éprouver.

— Ah ! Toinet... Depuis une semaine je comptais les minutes ! Te voilà donc ? Je remercie Dieu. Nous ne nous quitterons plus,

Toinet Printemps l'attire à lui.

— Ma femme ! Nous voici donc ensemble ?... Que je t'aime !

Les rudes sabotiers sont sensibles ; ils comprennent.

— Laissons-les à leur joie, fait tout bas La Plane, nous sommes de trop.

Ils retournent à leur travail. L'amoureux veut être encore plus seul ; il entraîne en jaloux sa Marie Fougère au delà, près du bois, entre la loge et l'atelier ; un grand arbre les couvre de ses ramées ; le brouillard se déchire, le soleil les éclaire d'un pâle rayon.

— Marie, tu pensais donc à moi, quand j'étais loin ?

— Demain, Toinet, demain tout ce qui vit dans la lande te le dira.

Il la serre contre son cœur; loin de résister, elle s'appuie sur son ami et pleure de bonheur.

La Gervoise est à quatre pas d'eux, invisible derrière le gros charme, Elle voit la jouvencelle transfigurée, belle d'amour. Les larmes qui coulent ici ne ressemblent pas à celles qu'elle a fait couler si souvent dans sa hutte; la félicité de la vierge apparaît à ses yeux comme une flamme surnaturelle; sa démence vaincue se dissipe devant cette vision de jeunesse radieuse; elle murmure : « ma fille. » Mais lui, Guillaume, pourquoi ne donne-t-il pas à la pauvre veuve une part du bonheur qu'il vient d'apporter? Non, ce n'est pas Guillaume, Guillaume avait un autre visage, et il dort à Maison-Brûlée pour l'éternité. Quel est donc ce voyageur, dont l'œil ne parle que de tendresse; et si honnête que la plus chaste peut demeurer dans ses bras sans rougir? Ses traits ne sont pas ceux d'un étranger... Les souvenirs obscurs de la Gervoise peu à peu se dégagent et prennent une forme plus précise : c'est Toinet Printemps, c'est l'homme qui lui a dit : « J'aime Marie, je remplacerai Guillaume près de vous. » Oui, le voilà, Toinet; le sabotier qui n'a pas, comme les autres, abandonné son fils au temps de la grande guerre; ce n'était alors qu'un petit berger...

Il est bon, lui. « Seigneur, accordez-moi de n'être plus folle ce soir, afin que je puisse conduire ces deux enfants à l'église ! » Elle frémit, entre l'arbre et la touffe de houx, partagée entre le désir de les regarder plus longtemps, si charmants dans leur joie, et l'envie de courir à eux pour savoir si ses bras desséchés sont capables encore d'une caresse.

Le houx l'enveloppe et lui dérobe la vue du bois ; pour elle il n'y a qu'eux sous le ciel ; et cependant un autre vivant s'est glissé dans le bois et s'est approché, en rampant, jusqu'au pied d'un grand chêne. Un fusil armé est dans sa main. Bastien Palud se redresse, ses yeux découvrent les deux amants qui s'enlacent, se séparent pour s'enlacer encore, marchent lentement au milieu des herbes, et parlent bas comme s'ils craignaient de profaner les paroles d'amour en les livrant au vent qui passe. Le charbonnier tressaille, ses doigts se crispent sur la crosse. Toinet Printemps est revenu... Ses projets sont anéantis. Cet homme va lui enlever la fortune, va lui prendre Marie Fougère. Cette pensée le torture, car s'il veut l'argent, il veut aussi la femme, maintenant. La cupidité n'est plus son unique passion quand il songe à la Gervoisette ; à force de la poursuivre et d'y penser pour en faire sa proie, il s'est pris à la désirer. Dans l'immobilité de la prison, l'être physique s'est replié sur lui-même, l'image de la fille

jeune et robuste l'a hanté sans trêve, l'ardeur intense et vile s'est emparée de lui tout entier. Il revenait, il est là pour emporter Marie dans ses serres ; et il la voit heureuse, aimante, avec l'autre ! Tuer Turpin, c'est bien, mais cela lui donnera-t-il Marie ? Sa vengeance vaudra-t-elle la perte irréparable des biens de Cassemiche et de la belle pastoure des landes ? Non, non ; c'est Toinet Printemps, et pas un autre, qui doit mourir aujourd'hui. Le tour de Turpin viendra plus tard.

Il élève son fusil, épaule, ajuste. Lui qui ne manque pas le fauve aux fuites rapides, il est sûr de son coup ; la balle mâchée qui attend au fond du canon, sous la bourre de chanvre, va se loger là-bas, entre ces deux yeux qui dévorent Marie. Il ajuste ; mais une sueur glacée perle sur son front : ces deux jeunes gens sont trop près l'un de l'autre. Les voilà qui se rapprochent encore, c'est un chuchotement à l'oreille, puis un baiser... sa mire cherchant Toinet trouve Marie. Marie ? Oh non, il la veut vivante. Enfin la tête du sabotier se détache, isolée ; la petite Fougère, une main dans les mains de son ami, le gronde doucement ; il l'écoute, immobile et soumis, sans la ressaisir. Cette fois Bastien Palud tient le rival maudit au bout de son canon, sans craindre que sa balle atteigne la jeune fille ; il courbe sans retard son doigt sur la gâchette.

A cet instant la Gervoise obéit à la voix intérieure qui l'appelle. Oui, elle embrassera sa fille, Guillaume le veut... Elle s'élance vers Toinet et Marie; d'un bond se trouve entre eux et le grand chêne ; le coup est parti, elle reçoit la balle dans les reins et s'affaisse. Le charbonnier a tiré sans la voir ; le réveil soudain de la tendresse l'a jetée au-devant de la mort.

Marie Fougère, désespérée, court à sa mère. Son promis l'a suivie ; ils s'efforcent de relever la pauvre veuve ; les sabotiers, avertis par le bruit terrible, s'approchent en hâte ; on veut déshabiller la blessée qui râle, l'emporter...

— Laissez, dit-elle, je suis bien là.

Ses yeux déjà voilés cherchent autour d'elle.

Un second coup de feu éclate dans le bois ; puis, au milieu d'un effrayant tapage de branches brisées, une voix tonnante s'élève; c'est la voix de Turpin.

— Tu m'as manqué, s'écrie-t-il, et je te tiens, brigand; cette fois, sois tranquille, ce sera le bagne pour toujours. Dieu a permis que je fusse bon à quelque chose avant de dire adieu à Monnaye.

— Marie ! Toinet ! balbutie la Gervoise, approchez-vous, ça me fait trop mal de parler haut. Ne me plaignez point, je vas retrouver Guillaume. Ma fille, je ne suis plus folle, embrasse-moi bien. Encore, ma fille. Toi, Printemps, prends-la pour femme. Elle a tant pâti par moi... rends-lui la vie douce.

La Plane, l'ancien de la forêt, la saisit dans ses bras et la soulève, pour qu'elle aperçoive encore une fois le village des sabotiers. La Gervoisé retombe ; un dernier souffle agite ses lèvres.

— J'ai trop aimé Guillaume... l'autre, pas assez... ô ma fille Marie !

Elle étend les bras vers eux, comme pour demander pardon ou pour bénir.

Le vieux de la loge se penche vers l'enfant des bruyères :

— Pleure ta mère morte, ma chère adoptée, tu fais bien ; mais regarde-nous pour avoir du courage. Nous sommes ta famille. Tu seras heureuse avec les sabotiers, Marie Fougère.

FIN

Paris. — Soc. d'Imp. Paul Dupont (Cl.) 444.3.89.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.